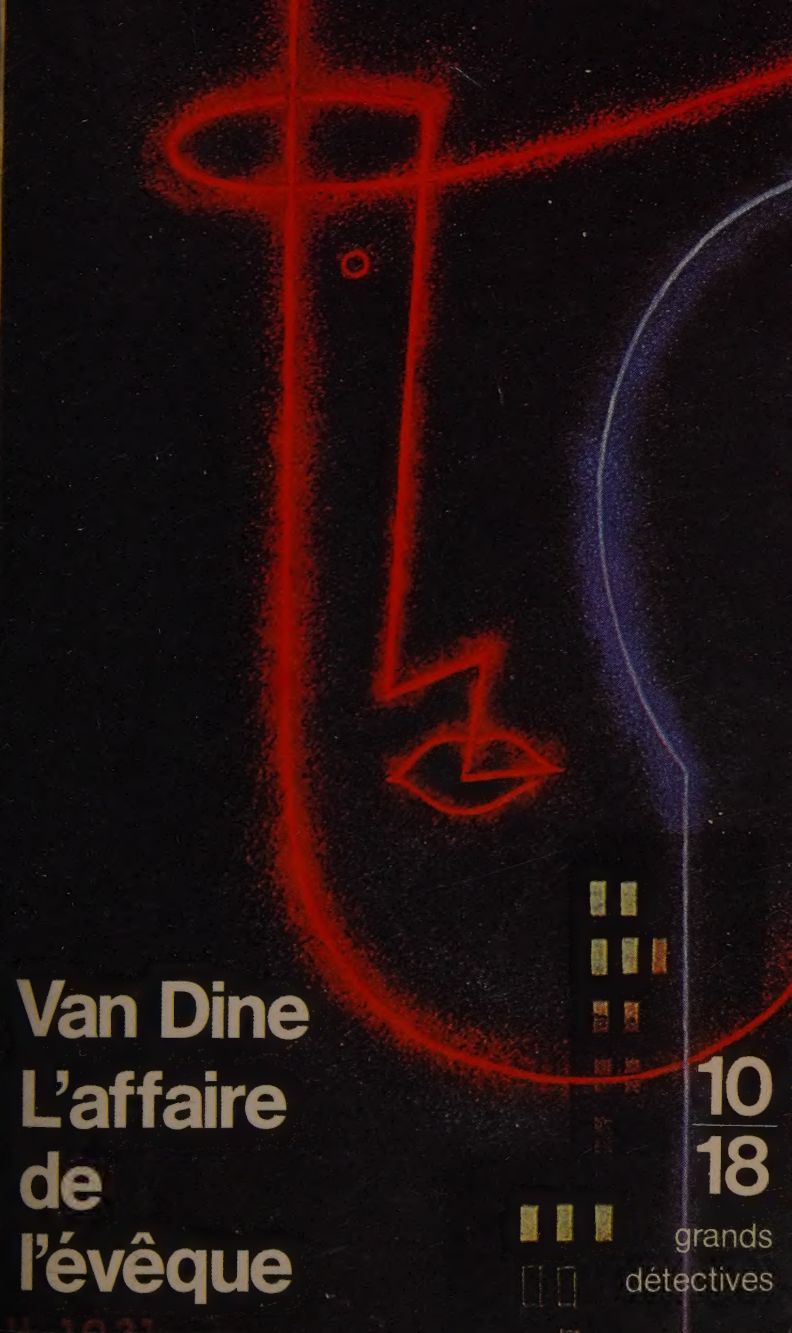


Van Dine
L'affaire de l'évêque

10/18
grands détectives

UNION GÉNÉRALE D'ÉDITIONS
8, rue Garancière – 75006 PARIS

Du même auteur
dans la même série

L'AFFAIRE DU CANARI, N° 1846

L'AFFAIRE DE L'ÉVÊQUE

PAR

S.S. VAN DINE

Traduction de l'américain
de A.-H. Ponte
revue et complétée
par Marcel Thymbres

10/18

Série « Grands Détectives »
dirigée par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :

The Bishop Murder Case

The Bishop Murder Case: Copyright 1929 by The Crowell Publishing Co;
Copyright © renewed 1956 by Beverly Wright; Copyright 1929 by Charles Scribner's Sons; Copyright © renewed 1957 by Beverly Wright.
Le Fou des Échecs: © Éditions Gallimard, 1932.
© Union générale d'Éditions 1987 pour la présente édition

ISBN 2-264-01035-5

La terre est un temple où se joue un Mystère enfantin et saisissant, ridicule, et assurément horrible.

Conrad

PERSONNAGES

Philo Vance
John F.-X. Markham
District Attorney * du Comté de New York.
Ernest Heath
Sergent du Bureau des Homicides.
Professeur Bertrand Dillard
Un célèbre physicien.
Belle Dillard
Sa nièce.
Sigurd Arnesson
Son fils adoptif; professeur associé de mathématiques.
Pyne
Maître d'hôtel du professeur Dillard.
Beedle
Cuisinière du professeur Dillard.
Adolphe Drukker
Mathématicien et physicien.
Mme Otto Drukker
Sa mère.

---

1. Le District Attorney, magistrat élu, remplit à peu près les fonctions qui sont en France partagées entre le juge d'instruction et le procureur de la République : il diligente l'enquête des services de police et il requiert au tribunal. (*N.d.R.*)

Grete Menzel
Cuisinière des Drukker.
John Pardee
Mathématicien et joueur d'échecs; inventeur du gambit de Pardee.
J.C. Robin
Champion de tir à l'arc.
Raymond Sperling
Ingénieur civil.
John E. Sprigg
Étudiant de l'Université Columbia.
Dr Whitney Barstead
Un éminent neurologue.
Quinan
Journaliste au *World*.
Madeleine Moffat
Inspecteur-chef O'Brien
De la police de la Ville de New York.
William M. Moran
Commandant du Bureau des Détectives.
Capitaine Pitts.
Du Bureau des Homicides.
Guilfoyle,
Snitkin,
Hennessey,
Emery,
Burke
Détectives du Bureau des Homicides.
Capitaine Dubois
Expert en empreintes digitales.
Dr Emanuel Doremus
Médecin légiste.
Swacker
Secrétaire du District Attorney.
Currie
Valet de chambre de Vance.

I

« QUI A TUÉ COCK ROBIN? »

(Samedi 2 avril, midi)

De toutes les enquêtes criminelles auxquelles Philo Vance participa, l'affaire la plus sinistre, la plus bizarre, celle qui parut la plus incompréhensible au premier abord, et de loin la plus terrifiante, fut celle qui suivit les fameux meurtres Greene [1]. L'orgie d'horreur qui avait ensanglanté le vieil hôtel Greene avait connu sa stupéfiante conclusion en décembre et, après les vacances de Noël, Vance était parti en Suisse pour les sports d'hiver. De retour à New York à la fin février, il s'était immédiatement attelé à un travail auquel il songeait depuis longtemps – une traduction homogène des principaux fragments de Ménandre trouvés dans les papyrus égyptiens découverts depuis le début de notre siècle; et plus d'un mois durant il s'était consacré assidûment à cette tâche ingrate.

Eût-il achevé ses traductions si ses travaux n'avaient pas été interrompus, je ne saurais le dire; car si Vance était un homme épris de culture, son goût de la recherche et de l'aventure intellectuelle s'accommodait fort mal des aspects

1. L'Affaire Greene.

besogneux de la création scientifique. Je me souviens que l'année précédente il avait commencé à écrire une Vie de Xénophon – résultat d'un enthousiasme né dans ses années d'étudiant, lorsqu'il avait pour la première fois lu l'*Anabase* et les *Mémorables* – et s'en était désintéressé après l'épisode historique de la retraite des Dix Mille. Quoi qu'il en soit, il reste que la traduction que faisait Vance de Ménandre fut brusquement interrompue début avril, et que durant plusieurs semaines il fut absorbé par un mystère qui plongea le pays tout entier dans un état de grande agitation et d'épouvante.

Cette nouvelle enquête criminelle, dans laquelle il joua le rôle d'une sorte d'*amicus curiae* auprès de John F.-X. Markham, le District Attorney de New York, fut immédiatement connue sous le nom d'« affaire de l'Evêque ». Cette appellation – due à notre tendance journalistique à baptiser les *causes célèbres* – était d'une certaine manière trompeuse. Il n'y avait rien d'ecclésiastique dans cette macabre saturnale du crime qui nous poussa tous à lire les *Chansons de Ma Mère l'Oie* avec une appréhension croissante [2]; et, pour autant que je sache, personne du nom de Lévêque ne fut mêlé de près ou de loin aux événements monstrueux ainsi désignés. Mais, malgré tout, le

2. M. Joseph A. Margolies de la librairie *Brentano's* m'apprit que durant les quelques semaines que dura l'affaire de l'Evêque, il se vendit plus d'exemplaires des *Chansons de Ma Mère l'Oie – Mother Goose Melodies* : aucun rapport avec les *Contes de Ma Mère l'Oye* de Perrault, si ce n'est que d'un côté de la Manche comme de l'autre l'oie était génériquement mère des textes pour enfants. *(N.d.R.)* – que d'aucun roman à la mode. Une petite maison d'édition réimprima le fameux recueil et épuisa son tirage dans ce délai.

mot « évêque [3] » était approprié, car ce fut le pseudonyme qu'utilisa le meurtrier avec un motif des plus cruels. Incidemment, ce fut en fin de compte ce pseudonyme qui fit découvrir à Vance l'incroyable vérité et lui permit de mettre fin à l'une des plus effroyables séries de crimes de l'histoire policière.

La suite d'événements étranges, et apparemment dénués de tous rapports, qui constitua l'affaire de l'Évêque et chassa de l'esprit de Vance Ménandre et les monostiques grecs, commença le matin du 2 avril, moins de cinq mois après le double meurtre de Julia et Ada Greene. C'était l'une de ces somptueuses journées de printemps dont on jouit parfois à New York au début du mois d'avril, et Vance prenait son petit déjeuner dans le jardinet aménagé sur la terrasse qui surmontait son appartement de la 38e rue Est. Il était près de midi – car Vance travaillait ou lisait jusqu'à point d'heure et se levait très tard – et le soleil, qui brillait dans un ciel sans nuage, jetait un voile de léthargie introspective sur la ville. Vance, vautré dans une chaise longue, son petit déjeuner disposé sur une table basse à son côté, contemplait d'un œil désabusé et songeur la cime des arbres de la cour.

Je devinais l'objet de ses réflexions. Il avait pris l'habitude d'aller en France chaque année au

3. Signalons tout de suite qu'« Évêque » est le nom que les Anglo-Saxons donnent à la pièce d'échecs que nous nommons « Fou » – et les Italiens « Porte-Étendard », les Allemands et Scandinaves « Coureur », les Russes « Éléphant »... Pour les besoins de la cause, nous en ferons autant, au prix d'un trouble passager pour le lecteur, qui n'aura qu'à se remémorer que nous notons par une mitre la position du Fou sur les diagrammes ( ). *(N.d.R.)*

printemps, et il en était depuis longtemps venu à penser comme George Moore que Paris et le mois de mai ne faisaient qu'un. Mais la ruée en masse des *nouveaux riches* américains d'après-guerre sur Paris avait gâché le plaisir de ce pèlerinage annuel, et il m'avait informé la veille que nous resterions à New York tout l'été.

J'étais depuis des années l'ami et le conseiller juridique de Vance – son trésorier, son secrétaire et son représentant. J'avais quitté le cabinet paternel, Van Dine, Davis & Van Dine, pour me consacrer exclusivement à ses intérêts – situation que je trouvais beaucoup plus agréable que celle de la plupart des avoués dans leurs bureaux confinés – et bien que mes propres pénates de célibataire fussent situées dans un hôtel du West Side, je passais la majeure partie de mon temps à l'appartement de Vance.

J'étais arrivé tôt ce matin-là, bien avant qu'il fût levé, et, ayant fini de vérifier les comptes du mois, je fumais tranquillement une pipe tandis qu'il prenait son petit déjeuner.

« V'savez, Van, me dit-il de sa voix traînante, la perspective de passer le printemps puis l'été à New York n'a rien de très excitant. Ça va être d'un ennui redoutable. Mais ce sera moins terrible que d'aller se faire bousculer en Europe par des hordes de touristes américains... quelle misère! »

Il ne se doutait pas de ce que les prochaines semaines lui réservaient. L'eût-il su, je doute que même la perspective d'un printemps d'avant-guerre à Paris l'eût éloigné de New York; car son intelligence insatiable n'aimait rien tant qu'un problème compliqué et, au moment même où il

me parlait, les dieux qui présidaient à sa destinée lui préparaient une étrange et fascinante énigme – un mystère qui devait remuer le pays jusque dans ses profondeurs et ajouter un nouveau et terrible chapitre aux annales du crime.

Vance venait à peine de se servir une seconde tasse de café, quand Currie, son vieux maître d'hôtel anglais, apparut à la porte-fenêtre avec un téléphone portatif.

« C'est M. Markham, Monsieur, dit-il sur un ton d'excuse. Comme cela semblait assez urgent, j'ai pris la liberté de l'informer de votre présence. » Il brancha le téléphone et posa l'appareil sur la table.

« C'est bien, Currie, murmura Vance en prenant l'écouteur. Tout vaut mieux que cette monotonie. » Puis il s'adressa à Markham : « Dites, mon vieux, vous ne dormez donc jamais? Je suis aux prises avec une *omelette aux fines herbes*. Voudriez-vous m'accompagner? Ou désiriez-vous seulement entendre la musique de ma voix? »

Il s'interrompit soudain, et son visage aux traits acérés perdit son air badin. Vance avait un type nordique caractérisé : la face allongée et aiguë, les yeux écartés et gris, le nez aquilin et étroit, le menton droit et ovale. Sa bouche aussi était ferme et bien dessinée, mais elle affichait un air de cruauté cynique qui était plus méditerranéen que nordique. Son visage était somme toute séduisant, bien qu'on ne pût réellement le dire beau. C'était le visage d'un penseur et d'un reclus; et sa sévérité même agissait comme une barrière entre lui et ses interlocuteurs.

Bien qu'il fût calme par nature et réservé par

éducation, je remarquai que ce que lui disait Markham au téléphone suscitait en lui un intérêt tel qu'il n'arrivait pas à le dissimuler entièrement. Un léger froncement troublait ses soucils, et ses yeux trahissaient son étonnement. De temps à autre, il laissait échapper un murmure : « Etonnant! » ou « Ma parole! » ou « Tout à fait extraordinaire! » – ses interjections favorites – et lorsque après quelques minutes il parla à son tour, son accent laissa percer une émotion dont il n'était pas coutumier.

« Oh, bien entendu! dit-il. Je raterais pas ça pour toutes les comédies perdues de Ménandre... C'est insensé... Je m'habille immédiatement... *Au revoir.* »

En raccrochant, il sonna Currie.

« Mon costume gris, ordonna-t-il. Une cravate foncée et mon feutre noir. » Puis il se remit à son omelette, l'air songeur.

Après un moment, il me demanda d'un ton railleur :

« Que savez-vous du tir à l'arc, Van? »

Je n'y entendais rien, excepté qu'il s'agissait de tirer des flèches sur une cible, et n'en pus dire plus.

« Votre science n'est pas vraiment confondante, mon cher. » Il alluma nonchalamment l'une de ses *Régie.* « Enfin, il va falloir que nous potassions la question, semble-t-il. Je ne suis pas un grand spécialiste moi-même, mais j'ai touché à l'arc quand j'étais à Oxford. Ce n'est pas précisément captivant comme passe-temps – beaucoup plus ennuyeux que le golf, et tout aussi compliqué. » Il tira quelques bouffées de sa cigarette. « Dites, Van, passez-moi le traité de tir à l'arc du

Dr Elmer qui se trouve dans la bibliothèque – mille mercis [4]. »

Je lui apportai le livre et il le feuilleta pendant une demi-heure, en s'attardant sur les chapitres concernant les associations d'archers, les tournois et les compétitions, puis il étudia la longue recension des meilleurs scores américains. Il finit par se renverser dans son fauteuil. Il était clair qu'il avait trouvé dans sa lecture matière à préoccupation et à réflexion.

« C'est insensé, Van, fit-il, les yeux perdus. Une tragédie médiévale en plein New York! Nous ne portons plus ni brodequins ni pourpoints de cuir, et pourtant – Seigneur! » Il se redressa brusquement. « Non – non! C'est absurde. Je me laisse contaminer par l'insanité de l'histoire de Markham... » Il but une gorgée de café, mais je vis à son expression qu'il ne parvenait pas à se débarrasser de l'idée qui s'était emparée de son esprit.

« Encore une faveur, Van, dit-il enfin. Passez-moi mon dictionnaire allemand et les *Poésies du Foyer* de Burton E. Stevenson. »

Lorsque je lui eus apporté les deux volumes, il regarda un mot dans le dictionnaire, puis le repoussa.

« C'est bien ça, malheureusement – mais je le savais. »

Puis il ouvrit la grosse anthologie de Stevenson à la section des comptines et chansons de nourrices. Après quelques minutes, il la referma à son tour et s'étira dans son fauteuil en exhalant un long ruban de fumée vers l'auvent.

4. Il s'agit du traité de Robert P. Elmer, *Archery*.

« C'est impossible, maugréa-t-il comme pour lui-même. Ce serait trop fantastique, trop diabolique, trop pervers. Un conte de fées réalisé – une anamorphose du monde – une dépravation de la raison... C'est impensable, insensé, comme la sorcellerie et la magie noire. C'est une histoire de fou. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis se leva et rentra dans son appartement, me laissant spéculer sur les causes de cette agitation inaccoutumée. Un traité de tir à l'arc, un dictionnaire allemand, un recueil de chansons enfantines et les mystérieuses exclamations de Vance – quel rapport tout cela pouvait-il avoir? J'essayai d'y trouver au moins un dénominateur commun, mais sans le moindre succès. Et il n'y avait rien d'étonnant à cela. Même la vérité, lorsqu'elle se fit jour quelques semaines plus tard, étayée par un ensemble de preuves irréfutables, parut trop incroyable et trop cruelle pour qu'un esprit normal l'acceptât aisément.

Vance interrompit bientôt mes vaines méditations. Il était habillé pour sortir et attendait avec impatience l'arrivée de Markham.

« V'savez, je manquais d'une aventure intéressante – un joli petit crime, par exemple; mais – ma parole! – je ne demandais pas spécialement un cauchemar. Si je ne connaissais pas si bien Markham, je croirais à une mystification. »

Lorsque Markham fit son apparition sur la terrasse, quelques minutes plus tard, il n'était que trop patent que son histoire était affreusement sérieuse. Il avait le visage sombre et troublé, et ses salutations d'habitude cordiales se réduisirent à une sèche poignée de main. Markham et Vance

se connaissaient intimement depuis quinze ans. Bien que de natures diamétralement opposées – l'un actif, brusque, direct et d'un sérieux presque pesant; l'autre capricieux, cynique, débonnaire et indifférent aux vicissitudes de l'existence – ils avaient l'un pour l'autre cette attraction des complémentaires qui est si souvent la base d'une amitié solide et durable.

Depuis un an et quatre mois que Markham était District Attorney de New York, il avait souvent sollicité l'avis de Vance dans des affaires graves; et, chaque fois, Vance avait justifié la confiance que l'on plaçait en son discernement. Pour tout dire, c'est à Vance que l'on dut la solution de la majeure partie des crimes sensationnels qui se produisirent durant les quatre années de la magistrature de Markham. Sa connaissance de la nature humaine, son érudition et sa culture, son sens aigu de la logique, et son *flair* pour découvrir une vérité cachée sous des apparences trompeuses, tout concourait à faire de lui un détective-né – rôle qu'il exerçait officieusement dans les affaires qui étaient du ressort de la juridiction de Markham.

La première enquête de Vance, on s'en souviendra, concernait le meurtre d'Alvin Benson [5]; et s'il n'avait apporté son concours, je doute que l'on eût jamais découvert la vérité. Puis l'opinion fut frappée par l'étranglement de Margaret Odell [6] – une énigme que les méthodes ordinaires de la police eussent inévitablement échoué à résoudre. Enfin, l'année passée, les meurtres Greene (aux-

5. L'Affaire Benson
6. L'Affaire du Canari.

quels j'ai déjà fait allusion) auraient sans aucun doute atteint leur objectif si Vance n'avait pas été capable de les en frustrer.

Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que Markham se tournât vers Vance dès le début de l'affaire de l'Évêque. J'avais remarqué qu'il était de plus en plus fréquent qu'il fît appel à son aide dans ses enquêtes criminelles, et il était particulièrement heureux qu'il l'ait fait dans le cas qui nous occupe, car seule une connaissance approfondie des manifestations psychopathologiques de l'esprit humain, telle que celle de Vance, pouvait contrarier la machination infernale et en désigner l'auteur.

« Toute l'histoire n'est peut-être qu'une affabulation, dit Markham sans conviction. Mais je me suis dit que vous aimeriez m'accompagner... »

« Certainement! » Vance eut un sourire railleur. « Asseyez-vous un instant, et racontez-moi votre histoire de façon cohérente. Le cadavre ne s'échappera pas. Et il vaut mieux que nous ordonnions un peu les faits avant d'aller voir la dépouille. – Qui sont les parties en cause, par exemple? Et pourquoi le bureau du District Attorney se trouve-t-il saisi de ce meurtre moins d'une heure après le trépas de la victime? Tout ce que vous m'avez dit à cette heure se résume à un pur non-sens. »

Markham s'assit au bord d'un fauteuil, l'air morne, et examina le bout de son cigare.

« Zut, Vance! Ne cherchez pas tout de suite la complication. Le crime, si crime il y a, semble suffisamment simple. La méthode employée est peu commune, je le reconnais, mais elle n'est certainement pas insensée. Le tir à l'arc est très à

la mode depuis quelque temps. On manie l'arc et les flèches dans presque tous les collèges d'Amérique.

– Accordé. Mais il y a longtemps que l'on ne s'en sert plus pour tuer des personnes du nom de Robin. »

Markham jeta à Vance un regard inquisiteur. « Cette idée vous est aussi venue, n'est-ce pas?

– M'est venue? Elle a surgi dès l'instant où vous avez mentionné le nom de la victime. » Vance tira quelques bouffées de sa cigarette. « " Qui a tué Cock Robin? " Et avec un arc et une flèche!... Étonnant comme elles persistent ces rimailles de notre enfance. – A propos, quel était le prénom de l'infortuné M. Robin?

– Joseph, je crois.

– Ni édifiant ni très suggestif... Un deuxième prénom?

– Voyons, Vance! » Markham se leva avec irritation. « Qu'est-ce que le deuxième prénom de la victime vient faire ici?

– Si je le savais! Seulement, tant qu'à faire de glisser vers la folie, autant ne pas s'arrêter à mi-chemin. Un lambeau de bon sens n'est plus d'aucune utilité. »

Il sonna Currie et le pria de lui amener l'annuaire du téléphone. Markham se récria, mais Vance fit comme s'il ne l'entendait pas; et lorsque l'annuaire arriva, il le feuilleta.

« Le défunt habitait-il Riverside Drive? » finit-il par demander, le doigt posé sous le nom qu'il avait trouvé.

– Je crois bien que oui.

– Bien, bien. » Vance referma le volume et fixa

le District Attorney d'un œil pétillant. « Markham, articula-t-il, il n'y a qu'un Joseph Robin dans l'annuaire. Il habite Riverside Drive, et son deuxième prénom est – Cochrane!

– Qu'est-ce que vous racontez? » Markham était près de se fâcher. « Supposons que son deuxième prénom ait été Cochrane : suggérez-vous sérieusement que cela ait quelque chose à voir avec le fait qu'il a été assassiné?

– Parole, mon vieux je ne suggère rien. » Vance haussa à peine les épaules. « Je rassemble simplement quelques informations autour de notre affaire. Qui s'énonce ainsi : un certain M. Joseph Cochrane Robin – c'est-à-dire : Cock Robin – a été tué avec un arc et une flèche. – Cela ne semble-t-il pas sacrément bizarre, même à votre esprit juridique?

– Non! explosa Markham. Le mort portait un nom assez commun; et c'est un miracle que personne n'ait encore été tué ou blessé avec cette passion du tir à l'arc qui a saisi tout le pays. Qui plus est, il est tout à fait possible que la mort de Robin soit accidentelle.

– Oh, ma tante! » Vance secoua la tête d'un air réprobateur. « Quand même cela serait, ça n'arrangerait rien. La situation n'en serait que plus étrange. Que, de tous les milliers d'archers enthousiastes de ce beau pays, ce soit précisément Cock Robin qui meure accidentellement d'une flèche! Une telle supposition nous mènerait droit au spiritisme, à la démonologie et à je ne sais quoi encore. Croiriez-vous par hasard qu'Eblise, Azazel et autres djinns s'amusent à jouer des farces sataniques à l'humanité?

– Faut-il être un mythologue mahométan pour

admettre une coïncidence? rétorqua Markham avec aigreur.

– Mon cher ami! Le proverbial long bras de la coïncidence ne s'étend pas jusqu'à l'infini. Après tout, la probabilité a ses lois, qui reposent sur des formules mathématiques très précises. Il me serait douloureux de penser que des hommes comme Laplace [7], Czuber et von Kries auraient vécu en vain. – L'affaire qui nous intéresse est d'ailleurs encore plus compliquée que vous ne l'imaginez. Par exemple, vous m'avez dit au téléphone que la dernière personne dont on sache qu'elle ait vu Robin avant sa mort s'appelle Sperling.

– Et quelle conclusion ésotérique allez-vous en tirer?

– Peut-être savez-vous ce que *Sperling* signifie en allemand? demanda suavement Vance.

– J'ai été à l'Université », rétorqua Markham. Puis ses yeux s'ouvrirent légèrement et son corps se tendit.

Vance poussa le dictionnaire allemand vers lui.

« Cherchez tout de même ce mot. Autant tout vérifier. J'ai regardé moi-même. Je craignais que mon imagination ne me jouât des tours, et il fallait que je le voie écrit noir sur blanc. »

Markham ouvrit le volume sans mot dire et chercha la bonne page. Après avoir regardé

7. Bien que Laplace soit surtout connu pour sa *Mécanique céleste*, Vance faisait ici allusion à son chef-d'œuvre, *Théorie analytique des probabilités*, dont Herschel disait qu'il représentait « le *nec plus ultra* de l'habileté et de la puissance mathématiques ».

plusieurs fois la ligne d'imprimerie, il fit un mouvement comme pour chasser une pensée désagréable.

« *Sperling* signifie *moineau*. N'importe quel écolier sait cela. Et après!

– Oh, bien sûr. » Vance alluma négligemment une autre cigarette. « Et n'importe quel écolier connaît la vieille chanson de nourrice qui s'intitule *Mort et Enterrement de Cock Robin*, hein? » Il marqua un temps d'arrêt pour regarder Markham qui restait immobile sous le soleil printanier. « Eh bien, puisque vous prétendez avoir oublié les classiques de votre enfance, permettez-moi de vous en réciter la première strophe. »

Un frisson me parcourut tandis que Vance répétait le texte si familier :

Qui a tué Cock Robin?
Moi, dit le moineau,
Avec mon arc et ma flèche,
J'ai tué Cock Robin.

II

SUR LE CHAMP DE TIR

(Samedi 2 avril, 12 h 30)

Markham tourna lentement le regard vers Vance.

« C'est insensé! dit-il du ton de quelqu'un qui est confronté à quelque chose d'à la fois inexplicable et terrifiant.

– Tut-tut! fit Vance en agitant la main. C'est du plagiat. Je l'ai dit avant vous. » (Il s'efforçait de dominer sa propre perplexité en affectant le détachement.) « Nous devrions maintenant trouver une *inamorata* pour pleurer la disparition de M. Robin. Vous vous souvenez peut-être de la suite :

Qui conduira le deuil?
Moi, dit la colombe,
Je pleure mon amour perdu;
Je conduirai le deuil. »

Markham secouait la tête et tambourinait des doigts sur la table.

« Bon Dieu, Vance! Il y a effectivement une fille dans l'affaire. Et il n'est pas impossible que la jalousie soit le motif.

– Tiens donc! Je crains que notre affaire tienne

du *tableau-vivant* pour nourrissons adultes, hein? Mais cela nous facilitera la tâche. Tout ce que nous aurons à faire sera de trouver la mouche.

– La mouche?

– La *Musca domestica*, en termes pédants... Mon cher Markham, auriez-vous oublié?

Qui l'a vu mourir?
Moi, dit la mouche.
Avec mon petit œil,
Je l'ai vu mourir.

– Redescendez sur terre! dit Markham avec âpreté. Ce n'est pas un jeu d'enfants. C'est terriblement sérieux. »

Vance approuva d'un hochement de tête.

« Un jeu d'enfants peut être la chose la plus sérieuse du monde. » Il semblait étrangement pensif. « Je n'aime pas ça – je n'aime pas ça du tout. Cela sent trop l'enfant – l'enfant né vieux, avec un esprit malade. On dirait une hideuse perversion. » Il tira une longue bouffée de sa cigarette, et fit un petit geste de dégoût. « Donnez-moi les détails. Voyons où nous en sommes dans ce monde à l'envers. »

Markham se rassit.

« Je n'ai pas beaucoup de détails. Je vous ai pratiquement dit tout ce que je savais au téléphone. Le professeur Dillard m'a appelé peu avant que je ne m'adresse à vous.

– Dillard? S'agit-il du professeur Bertrand Dillard?

– Oui. Le drame a eu lieu chez lui. – Vous le connaissez?

– Pas personnellement; comme la commu-

nauté scientifique le connaît – comme l'un des plus grands physiciens théoriciens actuellement en vie. J'ai la plupart de ses ouvrages. – Comment se fait-il qu'il vous ait appelé?

– Je le connais depuis près de vingt ans. J'ai suivi ses cours de mathématiques à Columbia, et j'ai été plus tard son conseil juridique. Lorsque le corps de Robin a été découvert, il m'a immédiatement téléphoné – vers onze heures et demie. J'ai appelé le sergent Heath du Bureau des Homicides pour lui confier l'affaire – en l'avertissant que je me rendrais personnellement sur les lieux plus tard. Puis je vous ai téléphoné. Le Sergent et ses hommes m'attendent maintenant chez le professeur.

– De qui se compose la maisonnée?

– Comme vous devez le savoir, le professeur a quitté sa chaire il y a une dizaine d'années. Il a alors emménagé 75e rue Ouest, près du Drive, en accueillant sa nièce – la fille de son frère – elle avait quinze ans, elle doit en avoir vingt-cinq maintenant. Il y a aussi son protégé, Sigurd Arnesson, qui fut mon camarade de collège. Le professeur l'a adopté lorsqu'il est entré à l'Université. Arnesson doit avoir quarante ans et il est professeur associé de mathématiques à Columbia. Il est d'origine norvégienne, mais ses parents ont quitté le pays lorsqu'il avait trois ans, et sont morts cinq ans après. C'est une sorte de génie mathématique, et Dillard voyait en lui l'étoffe d'un grand physicien lorsqu'il l'a adopté.

– J'ai entendu parler d'Arnesson, approuva Vance. Il a récemment publié un article sur une modification de la théorie de Mie de l'électrodynamique des corps en mouvement... Et tous

trois – Dillard, Arnesson et la fille – vivent seuls?

– Avec deux domestiques. Dillard semble jouir d'un revenu tout à fait confortable. Mais ils ne sont pas souvent seuls, ceci dit. La maison est un véritable sanctuaire des mathématiques, et un *cénacle* s'y est installé. De plus, la jeune fille, qui a toujours été extrêmement sportive, a son propre petit clan. J'ai été reçu plusieurs fois chez eux, et j'y ai toujours trouvé des visiteurs – soit un ou deux étudiants plongés dans la bibliothèque du premier, soit une assemblée de jeunes gens bavards dans le salon.

– Et Robin?

– Il appartenait au cercle de Belle Dillard – c'était un jeune homme du monde à l'ancienne mode; il détenait plusieurs records de tir à l'arc...

– Oui, je sais. Je viens de voir son nom dans ce traité de tir à l'arc. Un certain J.C. Robin semble avoir remporté une bonne partie des tournois les plus récents. J'ai aussi relevé que son suivant habituel répondait au nom de Sperling. – Mlle Dillard pratique-t-elle également ce sport?

– Oui, c'est une fervente. C'est elle qui a fondé le Club des Archers de Riverside. Son champ de tir se trouve sur la propriété de Sperling, à Scarsdale, mais Mlle Dillard a transformé la ruelle qui longe la maison du professeur en terrain d'exercice. C'est là que Robin a été tué.

– Ah! Et vous disiez que la dernière personne qu'on avait vue avec lui était Sperling. Où est passé notre moineau?

– Je n'en sais rien. Il était avec Robin peu avant le drame; mais il avait disparu lorsque l'on

a découvert le corps. Je suppose que Heath en saura plus sur ce point.

– Et où se situerait cette jalousie en laquelle vous voyiez un possible motif? » Vance avait les yeux mi-clos, et il semblait ne s'intéresser qu'à sa cigarette – ce que je savais témoigner de l'attention qu'il prêtait aux propos qui lui étaient tenus.

« Le professeur Dillard m'a fait part d'un attachement entre sa nièce et Robin; et lorsque que je lui ai demandé qui était Sperling, et quel était son statut dans la maison, il m'a laissé entendre que Sperling faisait aussi sa cour. Je n'ai pas voulu pousser plus loin au téléphone, mais l'impression qu'il m'en reste c'est que Robin et Sperling étaient rivaux, et que Robin avait l'avantage.

– Et voilà pourquoi le moineau a tué Cock Robin. » Vance secoua la tête dubitativement. « Ça ne va pas. C'est trop élémentaire, et ça n'explique pas cette macabre reconstitution de la chanson. Il y a quelque chose derrière – quelque chose de beaucoup plus noir et beaucoup plus féroce – derrière cette histoire grotesque. Au fait, qui a découvert le cadavre?

– Dillard lui-même. Il est sorti sur le petit balcon qui est sur l'arrière de la maison, et il a découvert Robin gisant dans la ruelle, une flèche plantée dans le cœur. Il est immédiatement descendu – au prix d'un effort considérable, car le vieux monsieur souffre d'une terrible goutte – et, voyant qu'il était mort, m'a téléphoné. C'est tout ce que je peux vous dire.

– Pas ce qu'on peut appeler une révélation aveuglante, mais non dénué d'intérêt. » Vance se

leva. « Mon cher Markham, préparez-vous à quelque chose d'étrange – et de condamnable. Ne parlons pas d'accident ni de coïncidence. Même s'il est vrai qu'une flèche d'exercice ordinaire – qui est faite d'un bois assez tendre – peut facilement transpercer les vêtements puis la poitrine d'un homme, même tirée avec un arc de force moyenne, le fait qu'un homme du nom de « Moineau » semble avoir tué un homme du nom de Cochrane Robin, avec un arc et une flèche, nous interdit d'imaginer je ne sais quel hasardeux concours de circonstances. Cela prouve au contraire que l'affaire est gouvernée par une intention subtile et diabolique. » Il se dirigea vers la porte. « Venez, allons voir ce que nous pourrons apprendre de plus en nous rendant sur ce que les officiers de police autrichiens appellent doctement le *situs criminis*. »

Nous quittâmes aussitôt la maison et partîmes dans la voiture de Markham. Entrés dans Central Park par la Cinquième Avenue, nous en ressortîmes par le portail de la 72e rue, et quelques minutes plus tard nous quittions West End Avenue pour nous engager dans la 75e rue. La maison Dillard – au numéro 391 – était sur notre droite, à l'extrémité du *block*, vers la rivière. Elle était séparée du Drive par un imposant immeuble d'habitation de quinze étages qui occupait tout le coin. La maison du professeur semblait s'être blottie à l'ombre de cet édifice.

C'était une construction de liais gris assombri par les intempéries, datant de l'époque où l'on bâtissait pour l'éternité. La parcelle sur laquelle elle s'élevait avait trente-cinq pieds de façade, dont vingt-cinq étaient occupés par la maison. Les

dix pieds restants, qui formaient une ruelle séparant la maison de l'immeuble, étaient isolés de la rue par un mur de pierre de dix pieds de haut dans lequel s'ouvrait une forte porte métallique.

L'architecture de la maison s'apparentait au style Colonial. Une volée de courtes marches menait de la rue à un étroit porche en briques orné de quatre colonnes corinthiennes. Au premier étage, une série de croisées à vitraux occupait toute la largeur de la maison. (C'étaient, je l'appris plus tard, les fenêtres de la bibliothèque.) L'endroit dégageait une impression de calme suranné; rien n'y suggérait qu'il avait été le théâtre d'un meurtre atroce.

Deux voitures de police étaient garées près de l'entrée lorsque nous arrivâmes, et une douzaine de curieux attendaient dans la rue. Un agent adossé à l'une des fines colonnes du porche contemplait cette petite foule avec un ennui mêlé de mépris.

Un vieux maître d'hôtel nous introduisit et nous fit pénétrer dans le salon, sur la gauche du hall d'entrée, où nous trouvâmes le sergent Ernest Heath et deux détectives du Bureau des Homicides. Le sergent qui fumait, debout au milieu de la pièce, les pouces passés dans les emmanchures de son gilet, s'avança vers nous et tendit la main à Markham en un salut amical.

« Content de vous voir arrivé, Monsieur, dit-il cependant que son visage se rassérénait. Je vous attendais. Cette histoire est sacrément louche. »

Il s'aperçut de la présence de Vance qui s'était attardé dans l'entrée, et un large sourire illumina son visage batailleur.

« Comment va, M. Vance? J'me disais bien

qu'on vous attirerait dans cette affaire. Qu'est-ce que vous étiez devenu ces derniers temps? » Je ne pus m'empêcher de comparer la sincère cordialité de l'attitude présente du sergent avec l'hostilité qu'il avait manifestée lors de sa première rencontre avec Vance, à l'époque de l'affaire Benson. Mais beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis cette prise de contact dans le salon d'un luxe tapageur de feu Alvin Benson; et Vance et Heath avaient maintenant l'un pour l'autre une réelle estime, basée sur un respect mutuel et une admiration sans réserve des capacités propres de l'autre.

Vance tendit la main, et un sourire se dessina aux coins de ses lèvres.

« A la vérité, Sergent, je m'efforçais de retrouver les œuvres perdues d'un Athénien du nom de Ménandre, le grand rival de Philémon. Drôle d'idée, hein? »

Heath grogna avec dédain.

« Ouais; enfin, si vous êtes aussi bon à ce jeu-là qu'à retrouver les criminels, vous y arriverez sans doute. » C'était bien la première fois que j'entendais Heath décerner un compliment, et cela témoignait non seulement de l'étendue de son admiration pour Vance, mais surtout du trouble dans lequel son esprit se débattait.

Markham sentit l'incertitude du sergent, et lui demanda quelque peu brusquement : « Où est la difficulté dans cette affaire?

– Je n'ai pas parlé de difficulté, Monsieur, répondit Heath. On dirait bien que nous tenons l'oiseau. Mais il y a quelque chose qui ne va pas, et – zut! – M. Markham... c'est pas naturel, ça n'a pas de sens.

– Je crois que je comprends ce que vous voulez dire. » Markham jaugea le sergent. « Vous penchez vers la culpabilité de Sperling?

– Bien sûr qu'il est coupable! déclara farouchement Heath. Mais c'est pas ça qui me tracasse. Pour parler franchement, j'aime pas le nom du type qui a été descendu – surtout qu'il a été descendu avec un arc et une flèche... »

Markham eut un hochement de tête perplexe.

« Je vois que vous aussi, vous n'avez pas oublié vos chansons de nourrice », lança-t-il en s'écartant.

Vance fixa Heath d'un regard badin.

« C'est M. Sperling que vous appeliez « l'oiseau », Sergent? Le terme était des plus propres. *Sperling*, v'voyez, signifie « moineau » en allemand. Et c'était un moineau, vous vous rappelez, qui avait tué Cock Robin avec son arc et sa flèche... Fascinant – hein? »

Les yeux du sergent s'écarquillèrent légèrement, et sa bouche s'ouvrit. Il fixa Vance avec un air de stupéfaction presque ridicule.

« J'ai déjà dit que c't'affaire était pas catholique!

– Et la technique pas orthodoxe, hein?

– Appelez ça comme vous voulez! » rétorqua Heath. Il devenait facilement belliqueux lorsqu'il était confronté à l'inexplicable.

Markham intervint avec diplomatie :

« Donnez-nous les détails de l'affaire, Sergent. Je suppose que vous avez interrogé les occupants de la maison?

– Seulement de manière superficielle, Monsieur. » Heath allongea une jambe sur le coin de

la table basse et ralluma son cigare. « J'attendais que vous vous manifestiez. Je savais que vous connaissiez le vieux monsieur là-haut; je me suis contenté de la routine. J'ai mis un homme dans la ruelle pour garder le corps en attendant l'arrivée du Dr Doremus [1], – il sera là dès qu'il aura fini de déjeuner. J'ai téléphoné aux types des empreintes avant de partir du bureau et y devraient être là d'un moment à l'autre; mais je vois pas très bien à quoi ils vont servir...

– Et l'arc qui a servi à tirer la flèche? interrogea Vance.

– Ç'aurait été notre meilleure pièce, mais le vieux monsieur a dit qu'il l'avait ramassé dans la ruelle et porté dans la maison. Il a dû barbouiller toutes les empreintes.

– Quelles mesures avez-vous prises au sujet de Sperling? demanda Markham.

– J'ai son adresse – il habite dans une sorte de manoir vers Westchester – et j'ai envoyé une paire de gars mettre la main dessus. Puis j'ai vu les deux domestiques – le vieux bonhomme qui vous a ouvert la porte, et sa fille, qui est la cuisinière. Mais aucun d'entre eux n'a l'air de rien savoir, ou alors ils la bouclent. – Après ça, j'ai essayé d'interroger la jeune fille de la maison. » Le sergent leva les mains en un geste de désespoir. « Mais elle était toute retournée, sans arrêt à fondre en larmes; alors je me suis dit que j'allais vous laisser le plaisir de l'interroger. – Snitkin et Burke » – il désigna du pouce les deux détectives installés devant la fenêtre – « sont allés

1. Le docteur Emanuel Doremus, médecin légiste-chef du Comté de New York.

fouiller la cave et la ruelle voir s'il y avait quelque chose à ramasser; mais y n'ont rien trouvé. – Et c'est tout ce que j'en sais pour l'instant. Dès que Doremus et les gars des empreintes seront là, et quand j'aurai pu faire la causette avec Sperling, on fera rouler et on vous finira ce boulot. »

Vance poussa un soupir sonore.

« Vous êtes tellement optimiste, Sergent! Ne soyez pas trop déçu si votre affaire est carrée et pas ronde et que vous n'arrivez pas à « faire rouler ». Il y a quelque chose de sacrément bizarre dans cet impromptu sanglant; et, si mon intuition ne me trompe pas, vous avez une belle partie de cache-cache devant vous.

– Ouais? » Heath lança à Vance un regard de sagacité abattue. Il était évident qu'il était à peu près du même avis.

« Ne vous laissez pas décourager par Vance, sergent, plaisanta Markham. Il est le jouet de son imagination. » Puis il se dirigea vers la porte avec un geste d'impatience. « Allons inspecter les lieux en attendant les autres. Je verrai plus tard le professeur et les autres membres de la maisonnée. Au fait, sergent, vous n'avez pas mentionné M. Arnesson. Est-il absent?

– Il est à l'université; mais il devrait rentrer bientôt. »

Markham approuva du chef et suivit le sergent dans l'entrée. Alors que nous empruntions le couloir à l'épais tapis qui conduisait vers l'arrière de la maison, il y eut un bruit dans l'escalier, puis une voix féminine, claire bien que légèrement frémissante, se fit entendre depuis la pénombre de l'étage.

« Est-ce vous, M. Markham? Oncle me disait

qu'il avait reconnu votre voix. Il vous attend dans la bibliothèque.

– Je l'y rejoindrai dans un tout petit instant, Mlle Dillard, répondit Markham d'un ton paternel. Et soyez gentille de m'attendre avec lui, car je désire également vous voir. »

Après un murmure d'acquiescement, la jeune fille disparut à l'étage.

Nous allâmes jusqu'à la porte arrière de l'entrée. De l'autre côté, un étroit passage aboutissait à un escalier de bois qui menait à la cave. Au pied de cet escalier, nous débouchâmes dans une large pièce basse de plafond munie d'une porte donnant directement sur la ruelle qui longeait la maison. Cette porte était entrouverte, et dans son embrasure se tenait le détective que Heath avait chargé de surveiller le corps.

La pièce avait visiblement fait autrefois office de cave de rangement, mais elle avait été transformée et redécorée et servait présentement de salle de détente. Un tapis de fibre recouvrait le sol cimenté, et sur l'un des murs était peinte une immense fresque représentant des archers de toutes les époques. Une reproduction très agrandie d'une gravure représentant un champ de tir à l'arc, étiquetée «*Ayme for Finsburie Archers – Londres, 1594* », montrait Bloody House Ridge dans un coin, Westminster au centre, et Welsh Hall au premier plan. Il y avait un piano et un phonographe; un grand nombre de fauteuils de rotin; un divan multicolore; une gigantesque table de jardin couverte de toutes sortes de revues sportives; et une petite bibliothèque remplie d'ouvrages sur le tir à l'arc. Quelques cibles étaient posées dans un coin, et leurs anneaux concentri-

ques aux couleurs multiples brillaient dans la lumière qui tombait des deux fenêtres. Des arcs de toutes tailles étaient accrochés au mur près de la porte; à côté se trouvait une armoire à outil, au-dessus de laquelle était suspendu une petite étagère, ou *ascham*, couverte d'accessoires en tout genre, tels que protège-poignets, gants, pièces d'empennure, pointes de flèches et cordes d'arc. Un large panneau de chêne placé entre la porte et la fenêtre ouest présentait l'une des plus intéressante collection de flèches que j'ai jamais vue.

Ce panneau attira tout de suite Vance, qui se dirigea vers lui en ajustant son monocle.

« Flèches de chasse et de guerre, remarqua-t-il, tout à fait passionnant... Ah! L'un de nos trophées semble avoir disparu. Arraché précipitamment, dirait-on; le petit crochet de cuivre qui le tenait est désagréablement tordu. »

Quelques carquois remplis de flèches d'exercice étaient posés par terre. Il se pencha et en prit une qu'il tendit à Markham.

« Cette hampe fragile ne paraît pas capable de pénétrer une poitrine humaine, pourtant une flèche d'exercice vous transperce un chevreuil à quatre-vingts yards... Alors pourquoi avoir pris une flèche de chasse dans cette panoplie? Un point intéressant. »

Markham fronça le sourcil et serra les lèvres; et je compris qu'il s'était jusque-là raccroché à l'espoir vain qu'il s'était agi d'un accident. Il jeta la flèche sur une chaise avec un soupir et se dirigea vers la porte de sortie.

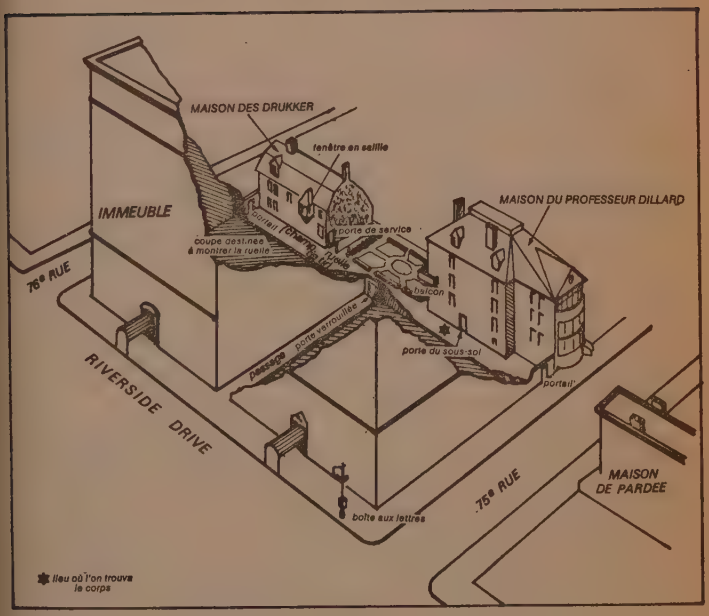
« Allons voir le corps et visiter les lieux », fit-il avec humeur.

Lorsque nous émergeâmes sous le chaud soleil de printemps, je fus saisi par une impression d'isolement. L'étroit passage dans lequel nous nous tenions ressemblait à un canyon encaissé entre deux murs de pierre. Le sol était quatre ou cinq pieds au-dessous du niveau de la rue, à laquelle on accédait par un court escalier qui menait au portail percé dans le mur. Le mur aveugle de l'immeuble voisin s'élevait sur 150 pieds de haut; et la maison Dillard elle-même ne comprenait que quatre étages, mais qui en valaient bien six selon les standards architecturaux de notre époque. Bien que nous fussions dehors en plein cœur de New York, personne ne pouvait nous voir, excepté depuis les quelques fenêtres latérales de la maison Dillard ou d'une unique fenêtre en rotonde appartenant à la maison de la 76e rue dont l'arrière jouxtait la propriété du professeur.

Cette maison, devions-nous bientôt apprendre, appartenait à une certaine Mme Drukker; et elle était destinée à jouer un rôle crucial et tragique dans la solution de l'assassinat de Robin. Plusieurs saules cachaient la vue des fenêtres situées sur l'arrière de la maison, de sorte que seule la fenêtre en rotonde qui saillait du côté de la maison nous apparaissait de l'extrémité de la ruelle où nous étions.

Je remarquai que Vance observait cette fenêtre, et je vis une étincelle traverser son regard tandis qu'il l'étudiait. Ce n'est que beaucoup plus tard dans l'après-midi que je pus deviner ce qui avait attiré et retenu son attention.

Le champ de tir s'étendait depuis le mur qui séparait la ruelle de la 75e rue jusqu'à un mur


MAISON DES DRUKKER
fenêtre en saillie
IMMEUBLE
MAISON DU PROFESSEUR DILLARD
porte de service
coupe destinée à montrer la ruelle
balcon
76e RUE
porte du sous-sol
RIVERSIDE DRIVE
75e RUE
MAISON DE PARDEE
boîte aux lettres
lieu où l'on trouva le corps

semblable, isolant la propriété Drukker de la 76e rue, contre lequel avait été dressé un empilement de balles de foin. Les deux murs étaient à 200 pieds l'un de l'autre, ce qui, comme je l'appris plus tard, offrait une distance de tir de 60 yards permettant de s'entraîner pour toutes les compétitions ordinaires de tir à l'arc, à la seule exception de l'épreuve masculine du York Round.

La propriété Dillard s'étendait sur 135 pieds de profondeur, le terrain Drukker en comptait donc 65. La partie coupant la ruelle de la haute grille de fer forgé qui séparait les deux propriétés avait été démontée afin d'ouvrir le champ aux archers amateurs. Un deuxième immeuble d'habitation, identique au premier, flanquait la maison Drukker au coin de la 76e rue et du Drive. Entre les deux immeubles courait un étroit passage qu'isolait de la ruelle une haute palissade en bois percée d'une petite porte munie d'un verrou.

Pour plus de clarté, je joins à ce récit un schéma complet des lieux; car les divers détails topographiques et architecturaux furent d'une importance cruciale dans la solution du crime. Je voudrais plus particulièrement attirer l'attention sur les points suivants : – tout d'abord, sur le petit balcon du premier étage, sur l'arrière de la maison Dillard, qui surplombait légèrement le champ de tir; ensuite, sur la fenêtre en rotonde (au premier étage) de la maison Drukker, dont l'angle sud offrait une vue complète du champ de tir jusqu'à la 75e rue; enfin, sur le passage entre les deux immeubles d'habitation qui conduisait de Riverside Drive au jardin Dillard.

Le corps de Robin était étendu presque en face

de la porte de la cave. Il était couché sur le dos, les bras en croix, les jambes légèrement repliées, la tête du côté de la 76e rue. Robin avait environ trente-cinq ans; il était de taille moyenne et l'on percevait un embonpoint naissant. Il y avait quelque chose de bouffi dans son visage rond et parfaitement rasé, à l'exception d'une fine moustache blonde. Il portait un costume de sport de flanelle grise légère, une chemise de soie bleu pâle, et des souliers jaunes aux épaisses semelles de caoutchouc. Son chapeau – un feutre mou gris perle – avait roulé à ses pieds.

A côté du corps s'étendait une large flaque de sang coagulé. Mais ce qui nous frappa d'horreur, ce fut le mince trait qui s'élevait verticalement de la gauche de la poitrine de l'homme. La flèche sortait peut-être de vingt pouces, et là où elle avait pénétré dans le corps, on percevait la tache sombre de l'hémorragie. Ce qui ajoutait encore une touche d'incongruité à ce meurtre étrange, c'était la beauté des plumes de l'empennage. Elles étaient d'une couleur rouge coquelicot soulignée de deux bandes de turquoise le long de la hampe – ce qui donnait à la flèche un air de fête. Cette tragédie me donna un sentiment d'irréalité, comme si j'assistais à un divertissement sylvestre à l'usage des enfants.

Vance, les mains dans les poches de son manteau, considérait le corps les yeux mi-clos. Malgré l'apparente indolence de son attitude, je reconnus que son esprit s'employait activement à analyser les éléments de la scène qui se présentait à lui.

« Sacrément bizarre cette flèche, commenta-t-il. C'est un modèle pour gros gibier;... appartient sans nul doute à cette exposition anthropo-

logique que nous venons de voir. Et un beau coup – droit au cœur, entre les côtes et sans la moindre déviation. Extraordinaire!... mon cher Markham, une telle précision n'est pas humaine. Le hasard pourrait le réaliser; mais l'assassin de ce bougre n'a rien laissé au hasard. Cette puissante flèche de chasse, qui a visiblement été arrachée au panneau de la cave, indique la préméditation – « Soudain, il se pencha sur le corps. « Ah! Très intéressant. L'encoche de la flèche est écrasée – je doute qu'on ait pu la placer sur la corde d'un arc. » Il se tourna vers Heath. « Dites-moi, Sergent : où le professeur Dillard a-t-il trouvé l'arc? – pas très loin de cette fenêtre, hein? » Heath eut un sursaut.

« Juste devant la fenêtre, M. Vance. Il est sur le piano maintenant, en attendant qu'on relève les empreintes.

– Je crains qu'on n'y trouve que celles du professeur. » Vance ouvrit son étui et prit une autre cigarette. « Et je tends à penser que la flèche elle-même est vierge d'empreintes. »

Heath examinait Vance d'un œil inquisiteur.

« Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'on avait trouvé l'arc devant la fenêtre, M. Vance? demanda-t-il.

– Ça semblait logique, vu la position du corps de M. Robin, v'savez.

– Vous voulez dire qu'on l'aurait tiré à bout portant? »

Vance secoua la tête.

« Non, Sergent. Je me référais au fait que les jambes du défunt pointent vers la porte de la cave, et que, bien que ses bras soient écartés, ses jambes sont repliées. Est-ce que c'est comme cela

que vous verriez tomber un homme frappé au cœur? »

Heath pesa l'objection.

« N-non, admit-il. Il serait plus ramassé; ou, s'il était tombé en arrière, il aurait les jambes tendues et les bras ramenés.

– Exactement. – Et voyez son chapeau. S'il était tombé en arrière, il serait derrière lui et non à ses pieds.

– Allons, Vance, interrompit Markham; Qu'est-ce que vous avez en tête?

– Oh, une infinité de choses. Mais elles se résument à cette idée totalement aberrante que ce *gentleman* n'a pas du tout été tué avec un arc et une flèche.

– Mais alors pourquoi, nom de Dieu?

– Exactement! Pourquoi cette mise en scène insensée? – Ma parole, Markham! Cette affaire est horrible. » A ce moment, la porte de la cave s'ouvrit, et le docteur Doremus fit son entrée sous la conduite du détective Burke. Il nous salua d'un ton jovial et serra la main à tout le monde. Puis il fixa Heath d'un œil féroce.

« Ah, Sergent! fit-il en repoussant son chapeau sur sa nuque, je ne consacre que trois heures sur vingt-quatre à prendre mes repas; et vous choisissez invariablement ces trois misérables heures pour m'ennuyer avec vos foutus cadavres. Vous me gâtez la digestion. » Il jeta un coup d'œil circulaire et, découvrant le corps de Robin, poussa un sifflement. « Jésus Marie! C'est mignon ce que vous m'avez trouvé aujourd'hui! »

Il s'agenouilla et commença à palper le corps de ses doigts experts.

Markham l'observa un instant, puis se tourna vers Heath.

« Pendant que le docteur conduit son examen, je vais monter voir le professeur Dillard. » Puis il s'adressa au docteur Doremus : « Donnez-moi vos conclusions avant de partir, Docteur.

– Sûr. » Doremus ne prit même pas la peine de relever la tête. Il avait basculé le corps sur le côté et tâtait la base du crâne.

III

UNE PROPHÉTIE REMÉMORÉE

(Samedi 2 avril, 13 h 30)

Lorsque nous rentrâmes dans le hall d'entrée, nous y trouvâmes le capitaine Dubois et le détective Bellamy, les deux experts en empreintes digitales, qui venaient d'arriver du Quartier général. Le détective Snitkin qui semblait les avoir attendus les conduisit immédiatement vers le sous-sol, tandis que Markham, Vance et moi-même montions à l'étage.

La bibliothèque était une vaste et luxueuse pièce, profonde d'au moins vingt pieds, qui occupait toute la largeur du bâtiment. Sur deux côtés, de grandes bibliothèques vitrées s'élevaient jusqu'au plafond; et le milieu du mur ouest était occupé par une magnifique cheminée Empire en bronze massif. Une commode Jacques 1er très travaillée se trouvait près de la porte, et, de l'autre côté, près des fenêtres qui donnaient sur la 75e rue, était placé un immense bureau couvert de papiers et de publications scientifiques. De nombreux *objets d'art* décoraient la pièce; deux esquisses de Dürer nous contemplaient de part et d'autre du manteau de la cheminée. Tous les fauteuils étaient profonds et recouverts de cuir sombre.

Le professeur Dillard était à son bureau, un pied reposant sur un coussin recouvert d'ottomane; et sa nièce, une jeune fille énergique et sévèrement habillée, aux traits marqués, d'une beauté classique, lui tenait compagnie, blottie dans un fauteuil bas près de la fenêtre. Le professeur ne se leva pas pour nous saluer, et ne s'excusa pas de cette rudesse. Il semblait tenir pour acquis que nous connaissions son handicap. Les présentations furent rapides, et Markham expliqua brièvement la présence de Vance et la mienne.

« Je regrette, Markham, dit le professeur lorsque nous eûmes pris place, qu'une tragédie soit la cause de cette réunion; mais j'ai toujours plaisir à vous voir. – J'imagine que vous allez vouloir nous interroger, Belle et moi; posez-moi toutes les questions que vous jugerez utiles. »

Le professeur Bertrand Dillard était un homme d'environ soixante-cinq ans, légèrement voûté à force de vie sédentaire; son visage rasé de près et fortement brachycéphale était surmonté d'une épaisse houppe de cheveux blancs. Ses yeux, bien que petits, étaient remarquablement vifs; et les rides qui encadraient sa bouche lui donnaient cette moue triste qui résulte souvent de longues années de concentration sur des problèmes difficiles. Ses traits étaient ceux d'un rêveur et d'un homme de science; et, comme le sait le public, les puissants rêves de cet homme concernant l'espace, le temps et le mouvement, avaient révolutionné les fondements de la science physique. Même en cet instant, son visage reflétait une méditation intérieure, comme si la mort de Robin n'était qu'un épiphénomène inca-

pable d'arrêter le cours tumultueux de ses pensées.

Markham hésita un instant avant de s'adresser au professeur sur un ton de déférence marquée.

« Si vous me disiez simplement ce que vous savez de cette tragédie, Monsieur. Puis je vous poserai les questions qui pourraient s'avérer nécessaires. »

Le professeur Dillard attrapa une vieille pipe d'écume sur l'étagère voisine. Lorsqu'il l'eut bourrée et allumée, il se cala plus confortablement dans son fauteuil.

« Je vous ai déjà pratiquement tout raconté au téléphone. Robin et Sperling sont venus ce matin vers dix heures pour voir Belle. Mais elle était partie jouer au tennis, alors ils l'ont attendue en bas au salon. Je les ai entendus y bavarder durant une demi-heure environ, avant qu'ils ne descendent à la salle du sous-sol. Je suis resté ici à lire pendant une heure, puis, comme le soleil avait l'air si agréable, j'ai décidé de prendre l'air sur le balcon de l'autre côté de la maison. Je devais y être depuis cinq minutes, lorsque j'ai jeté un coup d'œil dans la ruelle pour découvrir avec horreur Robin gisant sur le dos avec une flèche plantée dans la poitrine. Je suis descendu aussi vite que ma goutte me le permettait; mais je n'ai pu que constater immédiatement que ce pauvre homme était mort; je vous ai donc appelé aussitôt. Il n'y avait personne d'autre dans la maison à ce moment-là, excepté le vieux Pyne – mon maître d'hôtel. La cuisinière était allée faire le marché; Arnesson était parti à l'université vers neuf heures; et Belle était toujours à son tennis. J'ai envoyé Pyne à la recherche de Sperling, mais il était introuvable; et je suis remonté ici vous

attendre. Belle est rentrée peu avant l'arrivée de vos hommes, et la cuisinière peu après. Arnesson ne devrait pas être là avant deux heures.

– Personne d'autre n'est venu ici ce matin – ni étranger ni visiteur? »

Le professeur secoua la tête.

« Seulement Drukker – je crois que vous l'avez rencontré une fois ici. Il habite la maison voisine. Il passe fréquemment – mais le plus souvent pour voir Arnesson; ils se ressemblent beaucoup. Il a écrit un livre sur les *Géodésiques dans un Continuum Multidimensionnel.* C'est une sorte de génie à sa façon; un véritable esprit scientifique... Mais lorsque je lui ai appris qu'Arnesson était sorti, il s'est assis un moment et nous avons parlé de l'expédition brésilienne de la *Royal Astronomical Society.* Puis il est rentré chez lui.

– Quelle heure était-il?

– Environ neuf heures et demie. Drukker était déjà parti quand Robin et Sperling sont arrivés.

– Professeur Dillard, était-ce inhabituel que M. Arnesson soit absent un samedi matin? » demanda Vance.

Le vieux monsieur nous jeta un regard perçant et il hésita un moment avant de répondre.

« Pas exactement, bien qu'il soit généralement là le samedi. Mais ce matin il avait d'importantes recherches à faire pour moi à la bibliothèque de l'université... Arnesson, ajouta-t-il, collabore à mon prochain ouvrage [1]. »

1. Il s'agit de l'ouvrage qui parut deux ans plus tard, *Structure atomique de l'énergie de rayonnement*, une mise au point mathématique de la théorie du quantum de Planck qui nie la continuité des processus physiques telle qu'elle est exprimée dans l'Οὐὸὲ ἐντᾶῦθα῾η Φύσις μοταπηὸφ δθρόως de Maximus Tyrius.

Il y eut un court silence; puis Markham reprit la parole.

« Vous disiez ce matin que Robin et Sperling aspiraient tous deux à la main de Mlle Dillard...

– Oncle! » La jeune fille se redressa dans son fauteuil et jeta un regard courroucé au vieux professeur. « Ce n'était pas une chose à dire.

– Mais c'était la vérité, ma chérie. » Sa voix témoignait d'une grande tendresse.

« Oui – d'une certaine façon, admit-elle. Mais ce n'était pas nécessaire d'en parler. Vous saviez aussi bien qu'eux ce que j'en pensais. Nous étions de bons amis – un point c'est tout. Ne serait-ce que hier soir, lorsqu'ils étaient ici tous les deux, je leur ai répété – dans les termes les plus clairs – que je refusais de les entendre me parler de mariage, l'un comme l'autre. Ce n'étaient que des enfants... et maintenant... Pauvre Cock Robin! » Elle luttait bravement pour contenir son émotion.

Vance haussa les sourcils et se pencha vers elle.

« Cock Robin?

– Oh, c'est comme ça que nous l'appelions tous. Nous faisions ça pour le taquiner, parce qu'il n'aimait pas ce sobriquet.

– Il était inévitable, fit Vance avec tact. Et c'est un surnom plutôt gentil, v'savez. Le premier Cock Robin était aimé par " tous les oiseaux du ciel ", et tous pleurèrent son décès ». Tout en parlant, il observait avec attention la jeune fille.

« Je sais bien, acquiesça-t-elle. Je le lui avais dit. – Et tout le monde aimait Joseph. On ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer. Il était si... si doux, si bon. »

Vance se renfonça dans son fauteuil, et Markham poursuivit son interrogatoire.

« Professeur, vous disiez que vous aviez entendu Robin et Sperling causer dans le salon. Avez-vous saisi la teneur de leur conversation? »

Le vieux monsieur jeta un regard de biais vers sa nièce.

« Est-il nécessaire de vous répondre, Markham? demanda-t-il après un moment d'hésitation.

– Cela pourrait nous apporter des lumières essentielles à notre compréhension de la situation.

– Peut-être. » Le professeur tira pensivement sur sa pipe. « D'un autre côté, en répondant je risque de vous donner une impression erronée, de faire une grave injustice.

– Ne pourriez-vous pas me laisser juge de ce point? » La voix de Markham s'était faite grave et pressante.

Un autre silence suivit, que rompit la jeune fille.

« Pourquoi ne dites-vous pas à M. Markham ce que vous avez entendu, Oncle? Quel mal cela peut-il faire?

– Je pensais à toi, Belle, répondit doucement le professeur. Mais tu as peut-être raison. – En fait, Markham, Robin et Sperling se querellaient au sujet de Belle. Je n'ai entendu que des bribes, mais j'ai saisi qu'ils s'accusaient mutuellement de déloyauté – de manœuvres d'obstruction...

– Oh! Ce n'était pas sérieux! s'exclama Mlle Dillard. Ils n'arrêtaient pas de se taquiner. Ils étaient un peu jaloux l'un de l'autre, mais ce

n'était pas moi la cause réelle. C'était leur classement dans les compétitions de tir. Vous voyez, Raymond – M. Sperling – était autrefois le meilleur; mais cette année Joseph l'avait battu dans plusieurs rencontres, et lors de notre dernier tournoi il est devenu le champion du Club.

– Et Sperling pensait peut-être qu'il était descendu d'autant dans votre estime, suggéra Markham.

– C'est absurde! rétorqua la jeune fille avec ardeur.

– Je crois, ma chérie, que nous devons nous en remettre à M. Markham », fit le professeur Dillard. Puis, s'adressant à Markham : « Avez-vous d'autres questions à me poser?

– J'aimerais entendre tout ce que vous sauriez me dire sur Robin et Sperling – qui ils sont; quelles sont leurs relations; depuis combien de temps vous les connaissez.

– Je crois que Belle vous renseignera mieux que moi. Ils faisaient tous deux partie de son groupe. Je ne les voyais que de temps à autre. »

Markham se tourna vers la jeune fille.

« Cela fait des années que je les connais tous les deux, commença-t-elle immédiatement. Joseph avait huit ou dix ans de plus que Raymond, et il avait vécu en Angleterre jusqu'à la mort de ses parents, il y a cinq ans. Il est alors venu en Amérique et s'est installé sur le Drive. Il avait une fortune considérable et ne travaillait pas. Il se consacrait entièrement à la pêche, la chasse et divers autres sports de plein air. On le voyait peu dans le monde, mais c'était un ami très agréable, toujours prêt à se joindre à un dîner ou faire le

quatrième pour un bridge. Il n'avait rien de particulièrement remarquable – intellectuellement, je veux dire... »

Elle s'interrompit, comme si elle avait le sentiment que ses remarques ternissaient la mémoire du mort, et Markham, qui l'avait senti, lui demanda simplement :

« Et Sperling?

– C'est le fils d'un riche industriel – je ne sais plus dans quelle branche, il a pris sa retraite. Ils habitent à Scarsdale, dans un joli petit manoir, – c'est là que se trouve notre vrai champ de tir, – et Raymond est ingénieur-conseil dans une firme de Manhattan; mais je crois qu'il ne travaille que pour faire plaisir à son père, parce qu'il ne va à son bureau que deux ou trois fois par semaine. Il a un diplôme de *Boston Tech*, et je l'ai connu ici, pendant des vacances, après sa deuxième année d'étude. Raymond ne révolutionnera jamais le monde, M. Markham; mais c'est vraiment le type même de l'Américain – sincère, joyeux, modeste, et d'une parfaite rectitude. »

Autant il était facile de se représenter Robin et Sperling à partir des brefs portraits qu'en avait donnés la jeune fille, autant il était difficile de les relier à la sinistre tragédie qui était la cause de notre visite.

Markham médita un moment, le sourcil froncé, puis il releva la tête et regarda la jeune fille dans les yeux.

« Dites-moi, Mlle Dillard : avez-vous la moindre idée qui puisse expliquer la mort de M. Robin?

– Non! explosa-t-elle. Qui pouvait vouloir tuer Cock Robin? Il n'avait pas un seul ennemi sur

terre. Toute cette histoire est incroyable. Il a fallu que je le voie pour... – et même alors ça ne semblait pas réel.

– Pourtant, ma chère enfant, dit le professeur Dillard, cet homme a été tué; il devait y avoir quelque chose dans sa vie que tu ignorais, que tu ne soupçonnais même pas. Nous ne cessons de découvrir de nouvelles étoiles à l'existence desquelles les astronomes de l'Antiquité auraient refusé de croire.

– Je ne peux pas croire que Joseph ait eu un ennemi. Je ne veux pas le croire. C'est trop absurde.

– Il vous semble donc invraisemblable, demanda Markham, que Sperling soit d'une manière ou d'une autre, responsable de la mort de Robin?

– Invraisemblable? » Les yeux de Belle étincelèrent. « C'est impossible!

– Et pourtant, v'savez, Mlle Dillard », – c'était Vance qui parlait de son ton désinvolte – « *Sperling* signifie *moineau* ».

La jeune fille resta pétrifiée. Le sang reflua de son visage et ses mains se crispèrent sur les bras de son fauteuil. Puis elle hocha lentement la tête, comme si ce geste représentait un effort extrême, et sa poitrine commença à se soulever. Soudain, elle frissonna et enfouit son visage dans son mouchoir.

« J'ai peur! » murmura-t-elle.

Vance se leva, et lui posa paternellement la main sur l'épaule.

« Pourquoi avez-vous peur? »

Elle leva le regard et croisa ses yeux. Ils durent la rassurer, car elle réussit à sourire tristement.

« Ne serait-ce que l'autre jour, raconta-t-elle d'une voix serrée, nous étions sur le champ de tir dans la ruelle; et Raymond s'apprêtait à tirer une « ronde américaine » quand Joseph est sorti par la porte de la cave. Il n'y avait pas vraiment de danger, mais Sigurd – c'est-à-dire M. Arnesson – nous observait du petit balcon, et quand j'ai crié « Hé là, attention! » à Joseph pour plaisanter, Sigurd s'est penché et lui a dit : « Vous ne savez pas quel danger vous courez, jeune homme. Vous êtes un Cock Robin, et cet archer est un moineau; et vous devez vous souvenir de ce qui est advenu à votre homonyme quand un M. Moineau a pris son arc et sa flèche » – ou quelque chose de ce genre. Personne n'y a vraiment fait attention sur le moment. Mais maintenant!... » Sa voix se perdit en un murmure horrifié.

« Allons, Belle; ne sois pas lugubre, fit le professeur d'une voix où perçait un début d'impatience. Ce n'était qu'une des plaisanteries malvenues de Sigurd. Tu sais bien qu'il n'arrête pas de ricaner et de bouffonner : c'est la compensation qu'il s'offre à cet univers d'abstractions dans lequel il est constamment plongé.

– Je sais bien, répondit la jeune fille. Bien sûr que ce n'était qu'une plaisanterie. Mais cela ressemble maintenant à une terrible prophétie. – Sauf, se hâta-t-elle d'ajouter, que Raymond en est in-ca-pable. »

Tandis qu'elle parlait, la porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement, et une haute et maigre silhouette apparut sur le seuil.

« Sigurd! » Il y avait indiscutablement une note de soulagement dans l'exclamation de Belle Dillard.

Sigurd Arnesson, protégé et fils adoptif du professeur Dillard, était un homme impressionnant – très grand, sec et droit, avec une tête qui semblait au premier abord trop grosse pour son corps. Sa chevelure blonde était désordonnée comme celle d'un écolier; son nez était aquilin; sa mâchoire émaciée et musculeuse. Bien qu'il ne dût pas avoir plus de quarante ans, son visage était sillonné de rides. Il y avait dans ses traits une expression moqueuse; mais le vif éclat de ses yeux gris-bleu contredisait cet air superficiel. Ma première réaction fut faite de respect et de sympathie. Il y avait des profondeurs dans cet homme – une grande puissance et de hautes capacités.

Lorsqu'il pénétra dans la pièce, il la parcourut rapidement d'un regard acéré. Il salua Mlle Dillard d'un signe de tête, puis fixa le vieux professeur d'un œil amusé.

« Que se passe-t-il dans cette maison tridimensionnelle? Divers véhicules et une foule dehors; un gardien à l'entrée... et lorsque j'ai réussi à vaincre ce Cerbère et que Pyne m'a fait entrer, deux agents en civil m'ont empoigné sans façon pour me conduire ici, sans un mot d'explication. Très divertissant, mais déconcertant... Ah! Il me semble que je reconnais le District Attorney. Bonjour, M. Markham. »

Avant que Markham ait pu répondre à ce tardif salut, Belle Dillard avait pris la parole.

« Sigurd, sois sérieux, je t'en prie! – M. Robin a été assassiné.

– Tu veux dire « Cock Robin ». Bien, bien! Avec un nom pareil, qu'est-ce qui pouvait arriver d'autre au pauvre bougre? » La nouvelle semblait

le laisser totalement indifférent. « Et qui ou quoi l'a restitué au néant?

– Pour ce qui est de qui, nous n'en savons rien, répondit Markham d'un ton plein de reproche. Mais M. Robin est mort d'une flèche en plein cœur.

– Tout à fait adéquat. » Arnesson s'assit sur le bras d'un fauteuil et étendit ses longues jambes. « Que pouvait-il rêver de mieux que d'être tué par une flèche issue de l'arc de –

– Sigurd! interrompit Belle Dillard. Est-ce que tu n'as pas assez plaisanté avec ça? Tu sais parfaitement que Raymond n'y est pour rien.

– Bien sûr, petite sœur. » Il la regarda d'un air de malice. « Je pensais aux oiseaux qui ont engendré M. Robin. » Il se tourna lentement vers Markham. « Alors c'est une véritable énigme criminelle – avec un corps, des indices, et toutes les fioritures? Puis-je bénéficier d'un récit de l'histoire? »

Markham lui fit un bref résumé de la situation, qu'il écouta avec une attention soutenue. Lorsque le récit fut terminé, il demanda :

« N'a-t-on pas trouvé d'arc dans la ruelle?

– Ah! » Vance sortit de l'apparente léthargie qui l'avait gagné depuis l'arrivée de l'homme, et répondit à la place de Markham. « Une question tout à fait pertinente, M. Arnesson. – Oui, un arc a été trouvé devant la fenêtre du sous-sol, à même pas dix pieds du corps.

– Voilà qui va simplifier la question, fit Arnesson avec une pointe de dépit. Il ne s'agit plus que de relever les empreintes.

– Malheureusement, l'arc a été manipulé,

expliqua Markham. Le professeur Dillard l'a ramassé et rapporté dans la maison. »

Arnesson tourna un regard curieux vers le vieillard.

« Quelle idée vous a prise, Monsieur?

– Quelle idée? Je n'y ai pas réfléchi, mon cher Sigurd. Il m'a semblé que cet arc était un élément essentiel, et j'ai voulu le mettre à l'abri dans la cave en attendant l'arrivée de la police. »

Arnesson fit la grimace et cligna de l'œil.

« Ça ressemble à ce que nos amis les psychanalistes appelleraient une explication-masque. Je me demande qu'elle idée enfouie vous a réellement motivé... »

On frappa à la porte et la tête de Burke apparut dans l'entrebâillement.

« Doremus vous attend en bas, chef. Il a fini son examen. »

Markham se leva et s'excusa.

« Je ne vais pas vous ennuyer davantage pour le moment. Il y a tout un travail de routine à faire avant toute chose. Mais je dois vous demander de rester à l'étage jusqu'à nouvel ordre. Je vous reverrai avant mon départ. »

Doremus sautillait sur place d'impatience lorsque nous le retrouvâmes au salon.

« Rien de compliqué là-dedans, commença-t-il avant que Markham ait pu ouvrir la bouche. Notre ami le sportif a été tué par une flèche munie d'une pointe acérée qui s'est plantée dans son cœur entre la quatrième et la cinquième côte. Mue par une force considérable. Grosse hémorragie interne. Il doit être mort depuis deux heures, ce qui nous ferait onze heures et demie pour l'heure du décès. Pas trace de lutte – il a dû

mourir sans s'apercevoir de rien. Il a quand même pris un mauvais coup derrière la tête en tombant...

– Ah, voilà qui est intéressant. » La voix traînante de Vance interrompit le rapport en style télégraphique du docteur. « Quel genre de mauvais coup, docteur? »

Doremus cilla et jeta un regard étonné à Vance.

« Assez mauvais pour causer une fracture du crâne. Je ne l'ai pas vue, bien sûr; mais il y avait un large hématome dans la région occipitale, du sang séché dans les narines et les oreilles, et des pupilles inégales, signifiant une fracture de la voûte crânienne. J'en saurai plus après l'autopsie. » Il se retourna vers le District Attorney. « Autre question?

– Je ne crois pas, Docteur. Envoyez-moi seulement votre rapport d'autopsie aussi vite que possible.

– Vous l'aurez ce soir. Le sergent a déjà commandé le fourgon. » Et il s'éloigna rapidement, après nous avoir à tous serré la main.

Heath était resté à l'écart, l'air renfrogné.

« Tout ça ne nous mène à rien, Monsieur, grogna-t-il en mâchonnant férocement son cigare.

– Ne vous laissez pas décourager, Sergent, le réprimanda Vance. Ce coup derrière la tête mérite toute votre attention. J'ai dans l'idée qu'il n'est pas dû à la chute, v'savez. »

Cette remarque laissa froid le sergent.

« En plus, M. Markham, poursuivit-il, y avait pas d'empreintes, ni sur l'arc, ni sur la flèche. Dubois dit qu'ils ont l'air d'avoir été essuyés tous les deux. Il y a quelques traces au bout de l'arc, là

où le vieux gentleman l'a attrapé, mais c'est tout. »

Markham fuma un instant en silence.

« Et la poignée du portail de la rue? Et le bouton de la porte qui donne sur le passage entre les deux immeubles?

– Rien! fit Heath avec dégoût. Du vieux fer rouillé sur lequel on relèvera jamais une empreinte.

– Dites, Markham, remarqua Vance, vous prenez tout à l'envers. Bien sûr qu'il n'y a pas d'empreintes. Vraiment, v'savez, quand on fait une mise en scène soignée, on ne laisse pas voir au public l'envers du décor. Ce qu'il nous faut savoir c'est pourquoi notre producteur s'est laissé aller à monter une mauvaise farce.

– C'est pas si facile que ça, M. Vance, avança Heath avec amertume.

– Ai-je dit que c'était facile? Non, Sergent; c'est sacrément difficile. Pire que difficile : il y a quelque chose de machiavélique là-dedans. »

IV

UN BILLET MYSTÉRIEUX

(Samedi 2 avril, 14 h)

Markham s'assit devant le guéridon.

« Sergent, nous pourrions maintenant interroger les deux domestiques. »

Heath sortit dans le hall et donna un ordre à l'un de ses hommes. Quelques instants plus tard, un homme de haute taille, à l'air sombre, entra et s'immobilisa dans une attitude de respect attentif.

« C'est le maître d'hôtel, Monsieur, expliqua le sergent. Son nom est Pyne. »

Markham examina l'homme des pieds à la tête. Il avait peut-être soixante ans. Ses traits étaient nettement acromégaliques; et cette distorsion se retrouvait dans le reste de sa personne. Il avait de grandes mains, des pieds larges et difformes. Ses habits, bien qu'impeccables, lui allaient mal, et son col romain était de plusieurs tailles trop grand pour son cou. Ses yeux, qu'obscurcissaient des sourcils gris touffus, étaient presque transparents, et sa bouche n'était qu'une simple fente dans son visage bouffi et maladif. Malgré son allure fort peu avenante, il donnait une impression de grande capacité.

« Vous êtes donc le maître d'hôtel de M. Dillard, fit Markham d'un ton songeur. Depuis

combien de temps servez-vous la famille, Pyne?

– Bientôt dix ans, Monsieur.

– Vous êtes donc entré au moment où le professeur Dillard a quitté sa chaire à l'Université?

– Je crois que c'est cela, Monsieur. » Il avait une voix caverneuse.

« Que savez-vous de la tragédie qui s'est déroulée ici ce matin? » Bien que Markham lui ait posé la question à brûle-pourpoint, avec l'espoir, j'imagine, de jouir d'un effet de surprise, Pyne la prit avec un flegme inébranlé.

« Rien du tout, Monsieur. J'ignorais que quelque chose se fût passé lorsque le professeur Dillard m'a appelé de la bibliothèque pour me demander de trouver M. Sperling.

– C'est alors qu'il vous a mis au courant?

– Il m'a dit : « M. Robin a été assassiné, et j'aimerais que vous me trouviez M. Sperling. » – C'est tout, Monsieur.

– Vous êtes sûr qu'il a dit « assassiné », Pyne? » glissa Vance.

Pour la première fois le maître d'hôtel hésita, et son regard se fit plus rusé.

« Oui, Monsieur – j'en suis sûr. Il m'a dit « assassiné ».

– Et avez-vous vu le corps de Robin au cours de vos recherches? » poursuivit Vance en suivant des yeux un motif sur le mur.

A nouveau une brève hésitation.

« Oui, Monsieur. J'ai ouvert la porte de la cave pour jeter un coup d'œil sur le champ de tir, et j'ai vu ce pauvre jeune monsieur...

– Ça a dû vous faire un choc terrible, Pyne, nota Vance. Auriez-vous, par hasard, touché le

corps du pauvre jeune monsieur? – ou peut-être la flèche? – ou l'arc? »

Les yeux clairs brillèrent furtivement.

« Non – bien sûr que non, Monsieur... Pourquoi l'aurais-je fait, Monsieur?

– Pourquoi? » Vance poussa un profond soupir. « Mais vous avez vu l'arc?

– Je ne pourrais pas vous dire, Monsieur. Peut-être que oui, peut-être que non. Je ne me souviens pas. »

Vance sembla se désintéresser de lui; et Markham reprit l'interrogatoire.

« J'ai appris, Pyne, que M. Drukker était venu ici ce matin vers neuf heures et demie. L'avez-vous vu?

– Oui, Monsieur. Il entre toujours par la porte de la cave; il m'a dit bonjour en passant devant mon office, en bas de l'escalier.

– Il est reparti par le même chemin?

– J'imagine que oui – bien que je me sois trouvé en haut lorsqu'il est parti. Il habite la maison voisine.

– Je sais. » Markham se pencha en avant. « Je suppose que c'est vous qui avez accueilli M. Robin et M. Sperling ce matin.

– Oui, Monsieur. Vers dix heures.

– Les avez-vous revus, ou avez-vous saisi la moindre bribe de la conversation qu'ils ont eue ici au salon?

– Non, Monsieur. J'étais occupé chez M. Arnesson presque toute la matinée.

– Ah! » Vance tourna le regard vers le maître d'hôtel. « Ça doit être au premier étage, sur l'arrière, n'est-ce pas? – la chambre au balcon?

– Oui, Monsieur.

– Très intéressant... Et c'est depuis ce balcon que le professeur Dillard a découvert le corps de M. Robin. – Comment a-t-il pu entrer dans la pièce sans que vous le sachiez? Vous disiez, je crois, que vous n'avez appris la tragédie que lorsque le professeur vous a appelé de la bibliothèque pour vous demander de vous mettre en quête de M. Sperling. »

Le maître d'hôtel devint blafard, et je remarquai que ses doigts se contractaient nerveusement.

« J'ai dû sortir un instant de la chambre de M. Arnesson, dit-il avec effort. Oui – c'est bien possible. Effectivement, Monsieur, je me souviens être allé à l'armoire à linge...

– Oh, certainement. » Vance retomba en léthargie.

Markham fuma un moment, les yeux rivés sur le dessus de table. « Il n'y a pas eu d'autre visite ce matin, Pyne? demanda-t-il alors.

– Aucune, Monsieur.

– Et vous ne voyez aucune explication à ce qui s'est passé ici? »

L'homme secoua lourdement la tête, le regard perdu.

« Non, Monsieur. M. Robin semblait n'avoir que des amis. Il n'avait pas le genre à se faire assassiner – si vous comprenez ce que je veux dire. »

Vance releva la tête.

« Je ne peux pas dire que moi, je comprenne exactement ce que vous voulez dire, Pyne. Comment savez-vous qu'il ne s'agissait pas d'un accident?

– Je ne le sais pas, Monsieur, répondit-il sans se démonter. Mais je m'y connais un peu en tir à

l'arc – si je peux me permettre – et j'ai tout de suite vu que M. Robin avait été tué par une flèche de chasse.

– Vous êtes très observateur, Pyne, approuva Vance. Vous avez raison. »

Il était clair que le maître d'hôtel ne livrerait aucune information, et Makham le renvoya avec humeur et demanda à Heath de convoquer la cuisinière.

Dès qu'elle entra, je notai une ressemblance entre le père et la fille. C'était une femme d'environ quarante ans, peu soignée, tout en hauteur et en angles, avec un long visage mince et des pieds et des mains disproportionnés. L'hyperpituitarisme était ancré dans la famille Pyne.

Quelques questions préliminaires apprirent qu'elle était veuve, qu'elle s'appelait Beedle, et qu'à la mort de son mari, cinq ans auparavant, elle avait été engagée par le professeur Dillard, sur la recommandation de Pyne.

« A quelle heure avez-vous quitté la maison ce matin, Beedle? lui demanda Markham.

– Juste après dix heures et demie. » Elle était mal à l'aise, sur ses gardes, et sa voix était hostile.

« Et à quelle heure êtes-vous rentrée?

– Vers midi et demi. Cet homme m'a fait entrer » – elle jeta un regard en coin vers Heath – « en me traitant comme si j'étais une criminelle. »

Heath sourit. « L'heure est exacte, M. Markham. Elle était furieuse parce que je lui ai interdit de descendre à la cave. »

Markham approuva vaguement.

« Savez-vous quelque chose de ce qui s'est

passé ici ce matin? poursuivit-il en scrutant le visage de la femme.

– Comment je saurais? J'étais au marché Jefferson.

– Avez-vous croisé M. Robin ou M. Sperling?

– Ils sont descendus dans la salle d'armes en passant devant la cuisine un peu avant que je sorte.

– Avez-vous entendu ce qu'ils se disaient?

– Je n'écoute pas aux portes. »

Markham serra la mâchoire avec colère. Il était sur le point de se fâcher quand Vance s'adressa à la femme d'une voix suave.

« Le District Attorney pensait que la porte était peut-être ouverte, et que vous auriez pu surprendre une bribe de conversation malgré vos louables efforts pour ne pas entendre.

– La porte était peut-être ouverte, mais je n'ai rien entendu, répondit-elle d'un ton maussade.

– Alors vous ne sauriez pas nous dire s'il y a quelqu'un d'autre dans la salle d'armes. »

Beedle plissa les yeux et lança à Vance un regard plein de supputations.

« Il y avait peut-être quelqu'un d'autre, articula-t-elle lentement. Effectivement, je crois que j'ai entendu M. Drukker. » Sa voix prit un tour venimeux, et un sourire méchant passa sur ses lèvres. « Il est venu voir M. Arnesson tôt ce matin.

– Oh, vraiment? » Vance eut l'air surpris de cette nouvelle. «Vous l'avez peut-être vu?

– Je l'ai vu entrer, mais je ne l'ai pas vu repartir – de toute façon, je n'ai pas fait attention. Il se faufile dans la maison à toutes les heures.

– Se faufile, hein? Eh bien!... Au fait, par

quelle porte êtes-vous sortie quand vous êtes allée faire ce marché?

– La porte d'entrée. Depuis que Mlle Belle a aménagé le sous-sol, j'utilise toujours la porte d'entrée.

– Alors vous n'avez pas pénétré dans la salle d'armes ce matin?

– Non. »

Vance se leva.

« Merci de vos renseignements, Beedle. Nous n'avons plus besoin de vous, maintenant. »

Lorsque la femme nous eut quittés, Vance se leva et alla à la fenêtre.

« Nous consacrons beaucoup trop d'efforts à des approches non pertinentes, Markham, dit-il. Nous n'arriverons jamais à rien en houspillant les domestiques et en interrogeant la maisonnée. Il y a un mur psychologique qu'il nous faut abattre avant de pouvoir monter à l'assaut des tranchées ennemies. Dans cette maison, chacun a son petit secret qu'il a peur de voir dévoiler. Chacun d'entre eux nous en a dit plus ou moins qu'il n'en savait. Démoralisant, mais vrai. Rien de ce que nous avons appris ne se raccorde au reste; et lorsque les chronologies ne se correspondent pas, vous pouvez être assuré que les jointures ont été délibérément faussées. Je n'ai pas trouvé le moindre raccord non biaisé dans toute la marmelade dont nous avons été gratifiés.

– Il est plus probable qu'il nous manque des éléments, avança Markham; et nous ne les posséderons jamais si nous ne poursuivons pas nos interrogatoires.

– Vous êtes beaucoup trop confiant. » Vance revint vers le guéridon. « Plus nous poserons de

questions, plus on nous entraînera loin de ce qui est important. Même le professeur Dillard ne nous a pas fait un récit entièrement honnête. Il garde quelque chose pour lui – un soupçon qu'il ne veut pas confier. Pourquoi a-t-il rangé cet arc? Arnesson a mis le doigt sur un point crucial lorsqu'il a posé cette question. Un malin, cet Arnesson. – Puis nous avons cette jeune athlète aux mollets musculeux. Elle se débat dans ses intrigues amoureuses, et cherche à se tirer d'affaire, ainsi que toute sa coterie, sans jeter le blâme sur quiconque. Un objectif des plus louable, mais qui n'est pas de nature à nous mener à une vérité sans fard. – Pyne a ses idées aussi. Ce masque inerte qu'il arbore cache bien des pensées intéressantes. Mais nous ne sonderons jamais son cortex en le pressant de questions. Il y a aussi quelque chose d'étrange dans ses opérations de ce matin. Il dit qu'il a passé toute la matinée dans la chambre d'Arnesson; mais visiblement il ne savait pas que le professeur prenait un bain de soleil sur le balcon d'Arnesson. Cette explication de l'armoire à linge... tout à fait spécieuse. – Songez aussi à l'histoire de la veuve Beedle, Markham. Elle n'apprécie pas le très sociable M. Drukker; dès qu'elle a vu une possibilité de le mouiller, elle s'est empressée de le faire. Elle a « cru » entendre sa voix dans la salle d'armes. Mais l'a-t-elle entendue? Qui sait? Il est vrai qu'il a pu s'attarder parmi les frondes et javelots et être rejoint par Robin et Sperling... Oui, c'est une question qui mérite enquête. A vrai dire, une causerie avec M. Drukker s'impose... »

Nous entendîmes des pas dans l'escalier, et Arnesson apparut sous l'arcade du salon.

« Alors, qui a tué Cock Robin? » demanda-t-il en faisant une grimace faunesque.

Markham se leva, agacé, et il allait protester contre cette intrusion quand Arnesson leva la main.

« Une minute, s'il vous plaît. Je viens offrir mes distingués services à la noble cause de la justice – de la justice terrestre, comprenons-nous. D'un point de vue philosophique, il n'existe bien sûr rien qui mérite le nom de justice. S'il y avait réellement une justice, nous serions tous bons pour le bûcher cosmique. » Il s'assit en face de Markham en ricanant avec cynisme. « Le fait est que le départ précipité et violent de M. Robin intéresse mon esprit scientifique. Ce joli petit problème a un net parfum de mathématiques – il n'y a pas de termes flottants, vous comprenez; d'honnêtes entiers avec un certain nombre d'inconnues à déterminer. – Bien; je suis l'homme de la situation.

– Quelle serait votre solution, Arnesson? » Markham connaissait et respectait son intelligence, et il sembla immédiatement percevoir une préoccupation sérieuse derrière sa désinvolture railleuse.

– Ah! Je n'ai pas encore établi mon équation. » Arnesson attrapa une vieille pipe de bruyère et la caressa affectueusement. « Mais j'ai toujours rêvé de m'attaquer à quelque énigme purement terrestre – la curiosité insatiable du physicien, vous comprenez. Et cela fait longtemps que je soutiens que la science mathématique pourrait s'appliquer avec profit aux trivialités qui affectent notre vie sur cette planète. Tout est loi dans l'Univers – à moins qu'Eddington ait raison et qu'il n'y ait pas

de loi du tout – et je ne vois pas d'empêchement majeur à ce que l'on détermine l'identité et la situation d'un criminel de la même façon que Leverrier a calculé la masse et l'éphéméride de Neptune à partir des anomalies observées dans l'orbite d'Uranus. Vous vous souvenez comment, après ses calculs, il dit à Galle, l'astronome de Berlin, de chercher la planète dans une région bien déterminée de l'écliptique. »

Arnesson interrompit de bourrer sa pipe.

« Bien, M. Markham, poursuivit-il tandis que je me demandais s'il parlait sérieusement ou non, j'aimerais saisir l'occasion d'appliquer à cet embrouillamini absurde les techniques de pure raison mises en œuvre par Leverrier dans sa découverte de Neptune. Mais il me faut les données concernant les perturbations de l'orbite d'Uranus, pour poursuivre la métaphore – c'est-à-dire qu'il me faut connaître toutes les variables de l'équation. Je suis venu vous solliciter de me mettre dans le secret de vos délibérations et tout me raconter. Une forme d'association intellectuelle. Je vous résoudrai ce problème de manière scientifique. Ça sera un sport magnifique; accessoirement, j'aimerais prouver ma théorie selon laquelle les mathématiques se trouvent à la base de toute vérité, fût-elle d'un domaine fort éloigné des abstractions scolastiques. » Il parut enfin satisfait de l'allumage de sa pipe et se renversa dans son fauteuil. « Marché conclu?

– Je ne demande qu'à vous raconter tout ce que nous savons, Arnesson, répondit Markham après une courte réflexion. Mais je ne peux pas vous promettre de vous révéler tout ce que nous pourrions découvrir à partir de maintenant. Cela

pourrait être contraire aux intérêts de la justice et gêner nos investigations. »

Vance, les yeux mi-clos, avait semblé ennuyé par la requête surprenante d'Arnesson; mais il se tourna vers Markham en faisant montre d'une grande agitation.

« Dites, v'savez, il n'y a vraiment aucune raison pour que vous ne donniez pas à M. Arnesson une chance de traduire ce crime en un problème de mathématiques appliquées. Je suis sûr qu'il saura être discret et n'usera de nos informations que dans un but purement scientifique. Et – on ne sait jamais, n'est-ce pas? – nous pourrions avoir besoin de sa collaboration experte avant la fin de cette captivante affaire. »

Markham connaissait assez bien Vance pour savoir que cette suggestion n'était pas gratuite; je ne fus donc pas du tout étonné de le voir se tourner vers Arnesson pour lui dire :

« Très bien donc. Nous vous fournirons toutes les données qui vous seront nécessaires pour bâtir votre formule mathématique. Y aurait-il quelque chose de particulier que vous désireriez savoir maintenant?

– Oh, non. Jusqu'ici j'en sais autant que vous; et je soutirerai leurs confessions à Beedle et Pyne dès votre départ. Mais si je résous ce problème et détermine la position exacte du criminel, n'enterrez pas mon résultat comme Sir George Airy fit de celui de ce pauvre Adams lorsqu'il lui soumit ses computations neptuniennes avant que Leverrier... »

A ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit et l'agent en tenue qui gardait le porche entra, suivi d'un inconnu.

« Ce monsieur dit qu'il veut voir le professeur », annonça-t-il sur le ton de la plus profonde suspicion; puis se tournant vers l'homme, il désigna Markham d'un signe de tête. « Voici le District Attorney. Racontez-lui votre problème. »

Le nouveau venu semblait quelque peu embarrassé. C'était un homme mince et bien mis, d'une irréfutable distinction. J'évaluai son âge à cinquante ans, bien que son visage eût un air d'éternelle jeunesse. Ses cheveux grisonnaient, son nez était un peu aigu et son menton petit, mais sans faiblesse. Ses yeux, surmontés d'un large front, étaient son trait le plus marquant. C'étaient les yeux d'un rêveur déçu, d'un homme qui ne se fait plus d'illusions – mi-tristes, mi-rancuneux, comme si la vie l'avait amèrement escroqué.

Il était sur le point de s'adresser à Markham lorsqu'il découvrit Arnesson.

« Oh, bonjour, Arnesson, dit-il d'une voix tranquille et harmonieuse. J'espère qu'il ne se passe rien de grave.

– Rien qu'un meurtre, Pardee, répondit l'autre indolemment. La proverbiale tempête dans un verre d'eau. »

Markham était agacé de cette interruption.

« Que puis-je pour vous, Monsieur? demanda-t-il.

– J'espère que je ne vous dérange pas, dit l'homme en s'excusant. Je suis un ami de la famille, – j'habite de l'autre côté de la rue; et j'ai remarqué qu'il était arrivé quelque chose ici. Je me suis dit que je pourrais peut-être me rendre utile. »

Arnesson étouffa un rire. « Mon cher Pardee!

Pourquoi revêtir votre curiosité fort naturelle des oripeaux de la rhétorique? »

Pardee rougit.

« Je vous assure, Arnesson – commençait-il lorsque Vance l'interrompit.

– Vous dites, M. Pardee, que vous habitez en face. Vous avez peut-être observé la maison au cours de la matinée?

– A peine, Monsieur. Mon bureau donne sur la 75e rue, et il est vrai que j'ai passé presque toute la matinée devant la fenêtre, mais je travaillais. Lorsque j'ai repris mon travail après le déjeuner, j'ai remarqué la foule et les voitures de police, ainsi que l'agent qui se tenait sous le porche. »

Vance n'avait cessé de l'étudier du coin de l'œil.

« Avez-vous eu l'occasion de voir quelqu'un entrer ou sortir de la maison ce matin, M. Pardee? » demanda-t-il.

L'homme secoua lentement la tête.

« Personne de particulier. J'ai aperçu deux jeunes gens – des amis de Mlle Dillard – vers dix heures; et j'ai vu Beedle partir au marché. Mais c'est tout ce dont je me souviens.

– Avez-vous vu repartir l'un ou l'autre de ces deux jeunes gens?

– Je ne m'en souviens pas. » Pardee fronça les sourcils. « Pourtant, il me semble que l'un d'entre eux est sorti par le portail de la ruelle. Mais ce n'est qu'une impression.

– Quelle heure pouvait-il être?

– Sincèrement, je ne saurais pas vous dire. Peut-être une heure après leur arrivée? Je ne me risquerais pas à être plus précis.

– Vous n'avez pas souvenir d'aucune autre personne entrant ou sortant de la maison ce matin?

– J'ai vu Mlle Dillard rentrer du tennis vers midi et demi, juste au moment où l'on m'appelait pour le déjeuner. Elle m'a même fait signe de sa raquette.

– Et personne d'autre?

– Je crains que non. » On percevait distinctement une note de regret dans sa réponse.

« L'un des jeunes gens que vous avez vus pénétrer ici a été tué, lui dit Vance.

– M. Robin – *alias* Cock Robin, précisa Arnesson, avec une grimace comique qui me fit une désagréable impression.

– Mon Dieu! Quel malheur! » Pardee semblait réellement ému. « Robin? N'était-ce pas le champion du club de Belle?

– Son seul titre à l'immortalité. – C'est bien lui.

– Pauvre Belle! » Quelque chose dans l'attitude de l'homme poussa Vance à le dévisager avec attention. « J'espère qu'elle n'est pas trop bouleversée par cette tragédie.

– Elle en fait tout un drame, naturellement, répondit Arnesson. La police aussi, d'ailleurs. Tout un raffut pour pas grand-chose. La terre est couverte de " petites masses rampantes hydrocarbonées " comme Robin – dont la somme est appelée l'humanité. »

Pardee sourit avec une bienveillance triste. – Il était visiblement accoutumé aux propos d'Arnesson. Puis il s'adressa à Markham.

« Me serait-il possible de voir Mlle Dillard et son oncle?

– Oh, certainement. » C'était Vance qui avait répondu avant que Markham n'ait pu se décider. « Vous les trouverez dans la bibliothèque, M. Pardee. »

L'homme quitta la pièce avec un murmure de remerciement.

« Drôle de bonhomme, commenta Arnesson lorsque Pardee fut hors de portée d'oreille. Pourri d'argent. Mène une vie oisive. Sa seule passion est de résoudre des problèmes d'échecs...

– Des échecs? » Vance leva un regard intéressé. « Serait-ce John Pardee, l'inventeur du fameux gambit de Pardee?

– Lui-même. » Le visage d'Arnesson se plissa de gaieté. « Il a passé vingt ans à mettre au point une nouvelle tactique qui devait révolutionner le jeu. Il a écrit un livre dessus. Puis il est parti à l'attaque, tel un croisé devant les portes de Damas. Il a toujours été un grand mécène des échecs, dotant des tournois et courant à travers le monde pour assister aux diverses joutes échiquéennes. Il a donc pu faire tester son gambit. Cela a fait grand bruit chez les demi-portions du *Manhattan Chess Club*. Alors le malheureux Pardee a organisé une série de tournois internationaux. En payant tous les frais lui-même – ça lui a d'ailleurs coûté une fortune. Il avait bien sûr stipulé que l'on devait jouer exclusivement le gambit de Pardee. Bien, bien, ce fut très triste. Lorsque des gaillards comme le docteur Lasker, Capablanca, Rubinstein et Finn l'ont combattu, il a volé en éclats. Il n'en a plus jamais été question – pire encore qu'avec le gambit de Rice. Terrible coup pour Pardee. Il s'est fait des cheveux blancs, et il a maigri de moitié. Il a pris un coup de vieux, en bref. C'est un homme brisé.

– Je connaissais l'histoire du gambit, murmura Vance, les yeux fixés au plafond. Je l'ai moi-

même utilisé. Edward Lasker [1] me l'avait enseigné... »

L'agent en tenue fit une nouvelle apparition et se dirigea vers Heath. Le sergent se leva vivement – les subtilités du jeu d'échecs l'ennuyaient visiblement – et le suivit dans le hall. Il revint un instant plus tard, une feuille de papier à la main.

« En voilà une bonne, Monsieur, dit-il en la tendant à Markham. L'agent de garde à la porte a vu ce papier qui dépassait de la boîte aux lettres et s'est dit que ça valait la peine d'y jeter un coup d'œil. – Qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur? »

Markham l'étudia avec un air de stupéfaction, puis la tendit sans un mot à Vance. Je me levai pour la lire par-dessus son épaule. C'était une feuille de papier machine ordinaire, pliée de sorte qu'elle rentre dans la boîte aux lettres. Elle portait plusieurs lignes tapées sur une machine munie de caractères « élite » et d'un ruban bleu usé.

La première ligne disait :

Joseph Cochrane Robin est mort.

La seconde ligne demandait :

Qui a tué Cock Robin?

Au-dessous on lisait :

Sperling signifie moineau.

En bas à droite – à l'emplacement de la signature – se trouvaient les deux mots suivants, en majuscules :

L'ÉVÊQUE.

---

1. Le maître américain – que l'on confond parfois avec son homonyme le docteur Emanuel Lasker, l'ancien champion du monde.

V

UN CRI DE FEMME

(Samedi 2 avril, 14 h 30)

Après avoir jeté un coup d'œil à cet étrange message, et à son encore plus étrange signature, Vance saisit son monocle d'un geste extrêmement posé dont je savais qu'il dissimulait un vif intérêt, et étudia attentivement le papier. Puis il le tendit à Arnesson.

« Voici un facteur essentiel pour votre équation », dit-il d'un ton badin.

Arnesson lu dédaigneusement le message, et le posa sur la table avec une grimace désabusée.

« Je suis certain que le clergé ne joue aucun rôle dans ce problème. Ils sont connus pour leur manque d'esprit scientifique. On ne peut pas les attaquer avec des mathématiques. « L'Évêque... », dit-il d'un air songeur. Je ne fréquente aucun homme de robe. – Je crois que je règlerai ce point au cours de mes calculs.

– Dans ce cas, M. Arnesson, répliqua Vance, je crains que votre équation ne tombe en morceaux. Ce message énigmatique me semble plein d'enseignements. A vrai dire – si vous permettez à un amateur d'exprimer son avis – je crois que c'est l'élément le plus mathémati-

que qui soit apparu jusqu'à présent dans cette affaire. Cela exclut définitivement toute part de hasard ou d'accident. C'est le *g*, en quelque sorte, la constante de gravitation qui gouvernera nos équations. »

Heath avait étudié le papier avec un air de dégoût solennel.

« C'est un toqué qu'a écrit ça, M. Vance.

– Un toqué, sans aucun doute, Sergent, accorda Vance. Mais ne négligez pas le fait que ce toqué-là doit connaître bien des détails intéressants – à savoir : que le deuxième prénom de M. Robin était Cochrane; que ce gentleman a été tué avec un arc et une flèche; et que M. Sperling se trouvait dans le voisinage à l'heure du trépas de M. Robin. Qui plus est, ce toqué si bien informé doit être doué de prescience, car ce message a évidemment été tapé et placé dans la boîte avant votre arrivée sur les lieux.

– A moins, rétorqua Heath, que ce soit un des types qui traînent dans la rue qui a appris ce qui s'était passé et a glissé ce papier dans la boîte lorsque l'agent avait le dos tourné.

– Après avoir couru chez lui pour dactylographier ce message – hein? » Vance secoua la tête avec un sourire attristé. « Non, Sergent, je crains que votre théorie ne vaille rien.

– Alors, nom de Dieu! A quoi ça rime? explosa Heath.

– Je n'en ai pas la moindre idée. » Vance bâilla et se leva. « Venez, Markham, allons rendre visite à ce M. Drukker que Beedle abhorre.

– Drukker! s'exclama Arnesson avec surprise. Que vient-il faire ici?

– M. Drukker est venu ici ce matin pour vous

voir, expliqua Markham; et il est possible qu'il ait rencontré Robin et Sperling avant de rentrer chez lui. » Il eut un instant d'hésitation. « Désirez-vous nous accompagner?

– Non, merci. » Arnesson tapa sa pipe et se leva. « J'ai une montagne de copies à corriger. – Ceci dit, vous feriez peut-être mieux de prendre Belle avec vous. Lady Mae est un peu bizarre...

– Lady Mae?

– Excusez-moi; j'avais oublié que vous ne la connaissiez pas. Nous l'appelons tous Lady Mae. Titre de courtoisie. Ça la touche. Il s'agit de la mère de Drukker. Un personnage étrange. » Il se frappa le front de l'index. « Un peu timbrée. Oh, parfaitement inoffensive. Gaie comme un pinson, mais complètement monomaniaque. Pour elle, Drukker est le centre de l'univers. Elle le dorlote comme un enfant. Triste histoire... Oui, vous feriez mieux d'emmener Belle. Lady Mae aime beaucoup Belle.

– Merci pour la suggestion, M. Arnesson, dit Vance. Voulez-vous demander à Mlle Dillard si elle aurait la bonté de nous accompagner?

– Bien sûr. » Arnesson nous adressa un sourire d'adieu – un sourire à la fois protecteur et ironique – et monta à l'étage. Quelques instants plus tard, Mlle Dillard nous rejoignait.

« Sigurd me dit que vous voulez voir Adolph. Lui ne s'en inquiétera pas, bien sûr; mais la pauvre Lady Mae se met dans de tels états au moindre incident...

– J'espère que nous ne l'effraierons pas, fit Vance d'un ton rassurant. Mais M. Drukker est venu ici ce matin, v'voyez; et la cuisinière dit

qu'elle l'a entendu bavarder avec M. Robin et M. Sperling dans la salle d'armes. Il pourrait nous aider.

– Je suis sûr qu'il fera son possible, répondit la jeune fille avec chaleur. Mais, s'il vous plaît, faites très attention avec Lady Mae. »

Elle semblait très soucieuse de la protéger, et Vance la regarda avec curiosité.

« Parlez-nous de Mme Drukker – ou Lady Mae, si vous préférez – avant que nous ne la rencontrions. Pourquoi toutes ces précautions?

– Elle a eu une vie si tragique, expliqua la jeune fille. C'était une grande cantatrice – oh, pas une chanteuse de deuxième rang, mais une prima donna promise à une carrière exceptionnelle [1]. Elle avait épousé un grand critique viennois – Otto Drucker [2] – et en avait eu un fils quatre ans plus tard. Puis, un jour dans le Wiener Prater, alors que son bébé avait deux ans, elle le laissa tomber; et de ce jour, toute sa vie a basculé. Adolph avait été blessé à la moelle épinière, et il est resté infirme. Lady Mae était désespérée, elle a abandonné sa carrière pour se consacrer à son enfant. Lorsque son mari est mort, un an plus tard, elle est venue s'établir en Amérique avec Adolph – elle y avait passé une partie de sa jeunesse – en achetant la maison où ils habitent

1. Les mélomanes européens se souviennent encore certainement de Mae Brenner. Elle fit ses débuts à l'âge sans précédent de vingt-trois ans dans le rôle de *Sulamith* dans *Die Königin von Saba* à l'Opéra impérial de Vienne; mais elle obtint son plus grand succès dans celui de *Desdemona* d'*Otello* – dernier rôle qu'elle incarna avant sa retraite.

2. L'orthographe d'origine était bien sûr *Drucker*. Le changement – sans doute une vague tentative d'américanisation – fut opéré par Mme Drukker lors de son installation dans ce pays.

toujours. Toute sa vie a été consacrée à Adolph, qui est devenu bossu. Elle a tout sacrifié pour lui, et s'en occupe comme s'il était toujours un bébé... » Une ombre traversa son visage. « Parfois j'ai l'impression – nous l'avons tous – qu'elle croit réellement qu'il n'est qu'un enfant. Elle l'entoure d'un soin maladif – elle est possédée par ce monstrueux amour maternel – une pathologie de la tendresse, comme dit Oncle. Depuis quelques mois, elle est devenue très bizarre. Je l'ai souvent trouvée en train de chanter des vieilles berceuses allemandes et des comptines, les bras croisés sur la poitrine comme si – oh, c'est un tel déchirement! – comme si elle tenait un bébé dans ses bras... Et elle est devenue d'une jalousie terrible. Elle en veut à tous les hommes bien portants. La semaine dernière, j'étais venue la voir en compagnie de M. Sperling – nous passons souvent : elle a l'air tellement seule, tellement triste – et elle l'a regardé presque méchamment, en lui disant : " Pourquoi n'êtes-vous pas infirme, vous aussi? "... »

La jeune fille s'interrompit et nous dévisagea.

« Vous comprenez maintenant pourquoi je vous demande de faire attention?... Lady Mae risque de s'imaginer que nous venons faire du mal à Adolph.

– Nous tâcherons de ne pas ajouter à ses peines », lui assura Vance avec un sourire compréhensif. Puis, alors que nous nous dirigions vers l'entrée, il lui posa une question qui me remit en mémoire son bref examen de la maison lorsque nous étions dans la ruelle. « Où se trouve la chambre de Mme Drukker? »

La jeune fille lui jeta un regard étonné, mais répondit immédiatement : « Sur le côté ouest – c'est la fenêtre en rotonde qui surplombe le champ de tir.

– Ah! » Vance sortit son étui à cigarettes et y choisit une *Régie*. « Passe-t-elle beaucoup de temps à sa fenêtre?

– Oui, beaucoup. Lady Mae nous regarde toujours quand nous faisons du tir – je ne sais pas pourquoi. Je suis sûr que cela lui fait de la peine de nous voir, car Adolph n'est pas assez fort pour tirer à l'arc. Il a essayé plusieurs fois, mais cela le fatiguait trop et il a renoncé.

– Il est fort possible qu'elle vous regarde pour cette raison même – une sorte d'auto-flagellation, v'savez. Cela fait de la peine à imaginer. » Il y avait presque de la tendresse dans le ton de Vance – chose très étrange pour qui le connaissait bien. « Peut-être, ajouta-t-il alors que nous émergions dans la ruelle, vaudrait-il mieux que nous commencions par voir Mme Drukker seule quelques instants. Nous pourrions tenter de dissiper l'appréhension que notre visite risque de lui causer. Est-il possible d'atteindre sa chambre sans que M. Drukker nous voie?

– Oh oui. » La jeune fille parut soulagée par cette proposition. « Nous pouvons passer par l'arrière. Le bureau d'Adolph est sur l'avant de la maison. »

Nous trouvâmes Mme Drukker dans sa fenêtre en rotonde, allongée sur une méridienne, le dos soutenu par des coussins. Mlle Dillard lui fit des salutations filiales et se pencha pour l'embrasser sur le front.

« Il s'est passé une chose horrible chez nous ce matin, Lady Mae, dit-elle; et ces messieurs voudraient vous voir. J'ai offert de les accompagner. Cela ne vous dérange pas? »

Le visage pâle et douloureux de Mme Drukker se tourna dans notre direction pour nous fixer avec terreur. C'était une grande femme, mince jusqu'à l'émaciation; et ses mains qui reposaient sur les bras de son fauteuil, étaient décharnées et fripées comme des pattes de stryge. Son visage aussi était maigre et profondément marqué, mais il n'était pas dépourvu de beauté. Ses yeux étaient clairs et vifs, son nez très droit. Bien qu'elle dût avoir plus de soixante ans, elle avait de magnifiques cheveux bruns.

Elle resta quelques minutes sans bouger ni parler. Puis ses mains se refermèrent et ses lèvres se desserrèrent.

« Que voulez-vous? demanda-t-elle d'une profonde voix de gorge.

– Mme Drukker, » – ce fut Vance qui répondit – « Comme Mlle Dillard vient de vous le dire, une tragédie s'est déroulée à côté ce matin, et comme votre fenêtre est la seule qui donne sur le champ de tir, il nous a semblé que vous auriez pu voir quelque chose qui nous aiderait dans nos investigations. »

Elle sembla se détendre très légèrement, mais il s'écoula encore un moment avant qu'elle ne parlât.

« Et qu'est-il arrivé?

– Un certain M. Robin a été tué. – Vous le connaissiez peut-être?

– L'archer – le champion du club de Belle?... Oui, je le connaissais. C'était un enfant fort et

bien portant, qui pouvait manier un arc sans se fatiguer. – Qui l'a tué?

– Nous ne savons pas. » Sous un air dégagé, Vance l'observait à la dérobée. « Mais dans la mesure où il a été tué dans la ruelle, à portée de vos fenêtres, nous espérions que vous pourriez nous aider. »

Mme Drukker baissa les paupières et joignit les mains avec un air de satisfaction avisée.

« Vous êtes sûrs qu'il a été tué dans la ruelle?

– Nous l'y avons trouvé, répondit Vance avec diplomatie.

– Je vois... Mais que puis-je pour vous? » Elle se renfonça dans son fauteuil.

« Vous n'avez vu personne sur le champ de tir ce matin? demanda Vance.

– Non! répondit-elle résolument. Je n'ai vu personne. Je n'ai pas regardé dans la ruelle de toute la journée. »

Vance croisa le regard de la vieille femme, et soupira.

« Quel dommage, murmura-t-il. Si vous aviez regardé par cette fenêtre ce matin, vous eussiez fort bien pu assister à la tragédie... M. Robin a été tué avec un arc et une flèche, et l'on ne voit pas le moindre motif possible à cet acte.

– Vous savez qu'il a été tué avec un arc et une flèche? » demanda-t-elle, et un soupçon de couleur monta à ses joues livides.

« C'est ce qu'affirme le rapport du médecin légiste. Il avait une flèche dans le cœur lorsque nous l'avons trouvé.

– Bien sûr. Cela semble parfaitement naturel, n'est-il pas... Une flèche dans le cœur de Robin! »

Elle parlait comme dans un rêve, mais ses yeux brillaient étrangement.

Il y eut un silence embarrassé, et Vance alla à la fenêtre.

« Cela vous dérangerait-il que je jette un coup d'œil? »

La vieille femme sembla émerger d'une rêverie lointaine.

« Oh non. Il n'y a pas grand-chose à voir. J'aperçois les arbres de la 76e rue au Nord, et une partie du jardin des Dillard au Sud. Mais ce mur de brique qui s'élève en face est une horreur. Avant qu'ils aient construit cet immeuble, j'avais une vue magnifique sur la rivière. »

Vance examina un moment le champ de tir.

« Oui, fit-il; si seulement vous aviez été à votre fenêtre ce matin, vous auriez pu voir ce qui s'est passé. On voit parfaitement la ruelle et l'entrée de la cave des Dillard... Dommage. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Votre fils est-il là, Mme Drukker?

– Mon fils! Mon bébé! Qu'est-ce que vous lui voulez? » Sa voix se fit suraiguë et elle fixa Vance avec furie.

« Rien d'important, dit-il pour la calmer. Seulement, il aurait pu voir quelqu'un sur le champ de tir.

– Il n'a vu personne! Il n'a pu voir personne, parce qu'il n'était pas là. Il est sorti tôt ce matin, et il n'est pas encore rentré. »

Vance la considérait avec pitié.

« Il est sorti toute la matinée? – Savez-vous où il était?

– Je sais toujours où il est, répondit fièrement Mme Drukker. Il me dit tout.

– Et il vous a dit où il allait ce matin? insista gentiment Vance.

– Certainement. Mais je ne m'en souviens pas maintenant. Attendez que je réfléchisse... » Ses longs doigts tapotèrent le bras de son fauteuil, et ses yeux glissèrent avec malaise. « Je ne retrouve pas. Mais je lui demanderai dès qu'il rentrera. »

Mlle Dillard observait la vieille femme avec une perplexité croissante.

« Mais, lady Mae, Adolph est venu chez nous ce matin. Il voulait voir Sigurd. »

Mme Drukker se leva.

« Sûrement pas! glapit-elle en regardant la jeune fille d'un œil méchant. Adolph devait se rendre – quelque part en ville. Il n'est pas allé vers chez vous. Je le *sais*. » Ses yeux étincelèrent et elle jeta un regard méfiant à Vance.

La scène était embarrassante, mais ce qui suivit fut encore plus désagréable.

La porte s'ouvrit doucement, et Mme Drukker se redressa soudain, les bras tendus.

« Mon petit – mon bébé! s'écria-t-elle. Viens ici, mon chéri. »

Mais l'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte n'avança pas. Il nous examina en clignant ses petits yeux, comme une personne qui se réveille dans un environnement étranger. Adolph Drukker mesurait à peine cinq pieds. Il avait l'air congestionné qui est habituel chez les bossus. Il avait des jambes grêles et le tassement de son torse difforme semblait exagéré par la taille impressionnante de sa tête. Mais son visage respirait l'intelligence – une intelligence d'une terrible puissance qui retenait l'attention. Le professeur Dillard l'avait présenté comme un

génie des mathématiques, et l'on ne pouvait douter de sa science [1].

« Que signifie tout ceci? demanda-t-il d'une voie aiguë et tremblante en regardant Mlle Dillard. Ces messieurs sont-ils des amis à vous, Belle? »

La jeune fille allait répondre quand Vance l'arrêta d'un geste.

« La vérité, M. Drukker, expliqua-t-il d'une voix sombre, c'est qu'un drame a eu lieu à côté. Voici M. Markham, le District Attorney, et le sergent Heath, du Bureau des Homicides. A notre demande, Mlle Dillard nous a emmenés ici afin que nous puissions demander à madame votre mère si elle avait remarqué quoi que ce soit d'anormal dans la ruelle ce matin. Le drame s'est produit juste devant la porte de la cave des Dillard. »

Drukker haussa le menton et loucha.

« Un drame, hein? Quel genre de drame?

– Un certain M. Robin a été tué – avec un arc et une flèche. »

Un tic agita son visage.

« Robin a été tué? *Tué*?... A quelle heure?

– Entre onze heures et midi, probablement.

– Entre onze heures et midi? » Drukker tourna rapidement le regard vers sa mère. Une certaine agitation sembla le saisir, et ses longs doigts se serrèrent sur le revers de sa veste d'intérieur. « Qu'est-ce que tu as vu? » Ses yeux étincelaient lorsqu'il les posa sur la vieille femme.

---

1. Il me fit exactement la même impression que le général Homer Lee lorsque je lui rendis visite à Santa Monica peu avant sa mort.

« Que veux-tu dire, fils? » La réponse fut un chuchotement paniqué.

Le visage de Drukker se durcit et l'amorce d'un ricanement tordit ses lèvres.

« Je veux dire que c'est vers cette heure-là que j'ai entendu un cri dans cette pièce.

– Ça n'est pas vrai! Non – non! » Elle reprit son souffle en secouant la tête furieusement. « Tu te trompes, fils. Je n'ai pas crié ce matin.

– Bien, alors c'était quelqu'un d'autre. » Sa voix avait un caractère impitoyable. Après un silence, il ajouta : « Le fait est que je suis monté après avoir entendu ce cri, et j'ai écouté à ta porte. Mais tu marchais en fredonnant *Eia Popeia*, alors je suis redescendu à mon travail. »

Mme Drukker enfouit sa bouche dans un mouchoir, et ferma brièvement les yeux.

« Tu travaillais ici entre onze heures et midi? demanda-t-elle d'une voix apaisée. Mais je t'ai appelé plusieurs fois.

– Je t'ai entendue. Mais je n'ai pas répondu; j'étais trop occupé.

– C'était donc ça. » Elle se tourna lentement vers la fenêtre. « Je croyais que tu étais sorti. Ne m'avais-tu pas dit...?

– Je t'ai dit que j'allais chez les Dillard. Mais Sigurd n'était pas là, et je suis rentré un peu avant onze heures.

– Je ne t'ai pas vu passer. » La vieille femme était à bout de forces, et elle reposait dans son fauteuil, les yeux rivés sur le mur de brique qui lui faisait face. « Et quand je t'ai appelé et que tu n'as pas répondu, j'ai naturellement pensé que tu étais toujours sorti.

– Je suis sorti de chez les Dillard par la porte principale et j'ai fait un tour dans le parc », expliqua Drukker d'une voix irritée. « Puis je suis rentré ici par la porte de devant.

– Et tu dis que tu m'as entendu crier... Mais pourquoi aurais-je crié, fils? Je n'ai pas eu mes douleurs dans le dos ce matin. »

Drukker fronça les sourcils, et ses petits yeux sautèrent de Vance à Markham.

« J'ai entendu quelqu'un crier – une femme – dans cette pièce, répéta-t-il avec entêtement. Vers onze heures et demie. » Puis il se jeta dans un fauteuil et fixa le plancher d'un œil sombre.

Ce dialogue troublant entre la mère et le fils nous avait tous fascinés. Bien que Vance ait paru s'absorber dans la contemplation d'une gravure du dix-huitième qui était accrochée près de la porte, je savais qu'il n'en avait pas perdu un mot ni une intonation. Il se retourna, et, faisant signe à Markham de le laisser faire, il s'approcha de Mme Drukker.

« Madame, je suis sincèrement désolé pour le dérangement que nous vous avons causé. Je vous demande de nous en excuser. »

Il s'inclina puis se tourna vers Mlle Dillard.

« Voudriez-vous nous reconduire? Ou trouverons-nous notre chemin tout seuls?

– Je vous accompagne », répondit la jeune fille, puis elle alla passer un bras autour des épaules de Mme Drukker. « Je suis désolée, Lady Mae. »

Alors que nous sortions de la pièce, Vance se retourna, comme sur une inspiration subite, et s'adressa à Drukker :

« Vous devriez nous accompagner, Monsieur, dit-il d'un ton discrètement pressant. Vous con-

naissiez M. Robin, et vous pourriez avoir une idée.

– Ne va pas avec eux, fils! cria Mme Drukker, dressée dans son fauteuil, le visage tordu d'angoisse et de colère. N'y va pas! Ce sont des ennemis. Ils veulent te faire du mal... »

Drukker était déjà debout.

« Pourquoi ne les accompagnerais-je pas, répliqua-t-il avec humeur. Je veux savoir ce qui s'est passé. Peut-être pourrai-je les aider. » Et avec un geste d'impatience, il nous rejoignit.

VI

« MOI, DIT LE MOINEAU »

(Samedi 2 avril, 15 heures)

Quand nous nous retrouvâmes dans le salon des Dillard, et que Mlle Dillard nous eut quittés pour rejoindre son oncle dans la bibliothèque, Vance se remit à l'ouvrage sans tarder.

« Je ne voulais pas causer de souci à votre mère, M. Drukker, en vous interrogeant devant elle, mais, à partir du moment où vous êtes venu ici ce matin peu avant la mort de M. Robin, il est indispensable – cela fait partie de la procédure normale – que nous recueillions toutes les informations que vous pourrez nous fournir. »

Drukker s'était assis devant la cheminée. Il releva la tête d'un geste prudent, mais ne répondit pas.

« Vous êtes venu ici, reprit Vance, vers neuf heures et demie, je crois, pour voir M. Arnesson.

– Oui.

– En passant par le champ de tir et la porte de la cave?

– Je viens toujours par là. Pourquoi ferais-je le tour du *block*?

– Mais M. Arnesson était absent ce matin. »

Drukker approuva d'un signe de tête.

« Il était à l'université.

– Et, n'ayant pas trouvé M. Arnesson, vous êtes resté un moment dans la bibliothèque avec le professeur Dillard, ai-je compris, et vous avez parlé d'une expédition astronomique en Amérique du Sud.

– L'expédition de la *Royal Astronomical Society* à Sobral visant à observer la déviation einsteinienne, précisa Drukker.

– Combien de temps êtes-vous resté dans la bibliothèque?

– Moins d'une demi-heure.

– Et ensuite?

– Je suis descendu dans la salle d'armes, et j'ai feuilleté une revue. J'y ai trouvé un problème d'échecs – une fin de partie en *Zugszwang* qui a récemment eu lieu entre Shapiro et Marshall – et je me suis assis pour le résoudre...

– Une seconde, M. Drukker. » Il y avait dans la voix de Vance un signe de vive curiosité. « Vous vous intéressez aux échecs?

– Jusqu'à un certain point. Mais je n'y consacre pas beaucoup de temps. Ce n'est pas un jeu purement mathématique.

– Avez-vous trouvé le problème Shapiro-Marshall difficile?

– Plus subtil que difficile. » Drukker observait Vance avec un air de satisfaction maligne. « Dès que j'ai découvert qu'un mouvement de pion apparemment inutile était la clef du problème, la solution est devenue immédiate.

– Combien de temps cela vous a-t-il pris?

– Environ une demi-heure.

– Disons jusqu'à dix heures et demie?

– C'est cela. » Drukker se cala dans son fau-

teuil, mais sa tension intérieure ne se relâchait pas.

« Vous deviez donc être dans la salle d'armes lorsque M. Robin et M. Sperling y sont descendus. »

L'homme ne répondit pas immédiatement, et Vance, faisant semblant de ne pas percevoir son hésitation, ajouta : « Le professeur Dillard dit qu'ils sont arrivés vers dix heures, et qu'ils sont descendus au sous-sol après avoir bavardé un moment au salon.

– Au fait, où est Sperling? » Drukker nous examina l'un après l'autre avec soupçon.

« Nous l'attendons d'une minute à l'autre, répondit Vance. Le sergent Heath a envoyé deux de ses hommes le chercher. »

Le bossu haussa les sourcils. « Ah! Vous allez donc ramener Sperling de force. » Il joignit les mains et examina pensivement ses doigts spatulés. Puis il leva lentement les yeux vers Vance. « Vous me demandiez si j'avais rencontré Robin et Sperling dans la salle d'armes. – Oui; ils sont descendus au moment où j'allais partir. »

Vance se renversa dans son fauteuil et étendit ses jambes devant lui.

« M. Drukker, avez-vous eu l'impression qu'ils aient eu – ce que nous appelons par euphémisme : des mots? »

L'homme médita la question quelques instants.

« Maintenant que vous me le dites, dit-il enfin, je me souviens qu'ils semblaient être légèrement en froid. Cependant je ne me risquerais pas à l'affirmer catégoriquement. Comprenez que j'ai quitté la salle dès que je les ai eu salués.

– Vous êtes sorti par la porte de la cave, m'avez-vous dit, puis vous avez emprunté le portail vers la 75e rue. Est-ce bien ça? »

Un instant, Drukker sembla ne pas se résoudre à répondre; mais il le fit en masquant une gêne.

« Exactement. J'ai eu l'idée de faire une promenade au bord de la rivière avant de reprendre mon travail. Je suis allé jusqu'au Drive, puis j'ai pris l'allée cavalière et je suis entré dans le parc à hauteur de la 79e rue. »

Heath, qui soupçonnait toujours le mensonge dans les déclarations faites à la police, posa la question suivante.

« Avez-vous rencontré des personnes de connaissance? »

Drukker se tourna vers lui avec colère, mais Vance s'interposa.

« C'est sans importance, Sergent. S'il devient plus tard nécessaire de vérifier ce point, nous pourrons y revenir. » Puis il se retourna vers Drukker. « Vous êtes revenu de votre promenade peu avant onze heures, disiez-vous, et vous êtes rentré par la porte de devant.

– C'est cela.

– Au fait, vous n'avez rien remarqué d'un tant soit peu étrange quand vous étiez ici ce matin?

– Je n'ai rien vu d'autre que ce que je vous ai raconté.

– Et vous êtes tout à fait certain d'avoir entendu votre mère crier vers onze heures et demie? »

Vance n'avait pas changé d'attitude en posant cette question, mais une note légèrement différente s'était glissée dans sa voix, et cela eut un effet surprenant sur Drukker. Il souleva son corps

difforme du fauteuil où il se trouvait et se planta devant Vance dans une attitude de fureur. Ses petits yeux étincelaient, et ses lèvres frémissaient convulsivement. Ses mains, qui pendaient à ses côtés, se tordaient et se retordaient, comme celles d'un homme en pleine crise nerveuse.

« Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il d'une perçante voix de fausset. Je vous ai dit que je l'ai entendue crier, et je me contrefiche qu'elle l'admette ou non. Qui plus est, je l'ai entendue marcher dans sa chambre. *Elle était dans sa chambre*, vous comprenez, *et moi j'étais dans la mienne* entre onze heures et midi! Et vous ne pourrez rien prouver d'autre. Avec ça, je ne vais pas me laisser presser de questions par vous ou par quiconque d'autre sur ce que je faisais ici ou sur l'endroit où j'étais. Ça n'est pas vos oignons – vous avez compris?... »

Sa rage était telle que je m'attendais à tout moment à le voir se précipiter sur Vance. Heath s'était levé et rapproché pour parer à un danger éventuel. Vance, lui, n'avait pas bougé. Il continuait à fumer nonchalamment; et lorsque la fureur de l'autre se fut éteinte, il lui dit calmement, et sans la moindre trace d'émotion :

« Nous n'avons pas d'autre question à vous poser, M. Drukker. Et, v'savez, ce n'est vraiment pas la peine de vous mettre dans des états pareils. Il m'a seulement semblé que le cri de votre mère pouvait aider à déterminer l'heure exacte du crime.

– Qu'est-ce que son cri peut avoir à faire avec l'heure de la mort de Robin? Ne vous a-t-elle pas dit qu'elle n'avait rien vu? » Drukker semblait épuisé, il s'appuyait sur la table.

A ce moment, le professeur Dillard apparut sous l'arcade, suivi d'Arnesson.

« Que se passe-t-il donc? demanda le professeur. J'ai entendu un bruit, et je suis descendu. » Il jeta un regard sévère à Drukker. « Est-ce que vous trouvez que Belle n'a pas déjà eu assez d'émotions aujourd'hui pour l'effrayer de la sorte? »

Vance s'était levé, mais avant qu'il ait pu prendre la parole, Arnesson s'avança et agita l'index en une caricature de réprimande sous le nez de Drukker.

« Vous devriez apprendre à vous maîtriser, Adolph. Vous prenez la vie avec un tel sérieux! Vous avez pourtant travaillé assez longtemps dans les magnitudes spatiales pour avoir le sens des proportions. Pourquoi attacher une telle importance à ces misérables événements terrestres? »

Drukker respirait bruyamment.

« Ces salauds – commença-t-il.

– Oh, mon cher Adolph! coupa Arnesson. La race humaine tout entière est faite de salauds. Pourquoi préciser?... Venez! Je vous reconduis chez vous. » Il attrapa le bras de Drukker et l'emmena.

« Nous sommes désolés de cet incident, Monsieur, s'excusa Markham. L'homme s'est emporté pour Dieu sait quelle mystérieuse raison. Ces interrogatoires ne sont pas la chose la plus agréable qui soit; mais nous espérons ne plus en avoir pour longtemps.

– Bien; tâchez de faire aussi vite que possible, Markham. Et faites un effort pour épargner Belle. – Montez me voir avant de partir. »

Lorsque le professeur Dillard fut remonté, Markham marcha de long en large, les sourcils froncés, les mains jointes dans son dos.

« Que pensez-vous de Drukker? demanda-t-il en s'arrêtant devant Vance.

– Personnage fort déplaisant. Physiquement et mentalement infirme. Un menteur congénital. Mais malin – oh, sacrément malin. Un cerveau anormal – fréquent chez les infirmes. Parfois cela produit un vrai génie positif, comme Steinmetz; mais trop souvent cela débouche sur des spéculations absconses et stériles, comme chez ce Drukker. Cependant, cette conversation n'a pas été sans fruit. Il cache quelque chose qu'il aimerait bien raconter, mais il n'ose pas.

– C'est bien sûr possible, répondit Markham d'un air de doute. Il est fort chatouilleux sur ses faits et gestes de la fin de la matinée. Et il n'a cessé de vous observer tel un chat.

– Telle une fouine, corrigea Vance. Oui, j'avais noté cette attention flatteuse.

– Enfin, je ne trouve pas qu'il nous ait appris grand-chose.

– Non, accorda Vance. Nous ne sommes pas vraiment avancés. Mais nous avons tout de même embarqué quelques bagages. Notre hypersensible prodige mathématique nous a ouvert un joli champ de spéculation. Et Mme Drukker est une mine de possibilités. Si nous savions ce qu'ils savent tous deux, nous pourrions trouver la clef de cette histoire stupide. »

Depuis une heure, Heath semblait abattu, et il avait suivi les interrogatoires avec un ennui non dissimulé. Mais il retrouva sa combativité.

« M. Markham, on est en train d'perdre

not'temps. Qu'est-ce qu'y a à tirer de tous ces bavardages? Moi, j'vous dis que Sperling est not'gaillard, et lorsque mes gars l'auront un peu secoué, on aura tout ce qu'y faut pour une inculpation. Il en pinçait pour la fille Dillard et il était jaloux de Robin – pas seulement à cause de la fille, mais aussi parce que l'autre balançait sa flèche plus loin que lui. Il s'est bagarré avec Robin dans ce salon – le professeur les a entendus – et il était en bas avec Robin juste avant le meurtre...

– Et, compléta ironiquement Vance, son nom signifie " moineau ". *Quod erat demonstrandum.* – Non, Sergent; c'est trop facile. Ça marche aussi bien qu'une réussite avec un paquet de cartes préparées. Cette affaire a été trop soigneusement organisée pour que les soupçons se portent sur le véritable coupable.

– J'vois rien d'organisé là-d'dans, persista Heath. Ce Sperling s'énerve, ramasse un arc, attrape une flèche, suit Robin dehors, lui tire dedans et se taille. »

Vance poussa un soupir.

« Vous êtes beaucoup trop droit pour ce monde pervers, Sergent. Si tout était d'une telle simplicité, la vie serait bien simple – et terriblement ennuyeuse. Mais tel n'était pas le *modus operandi* de l'assassinat de Robin. Premièrement, aucun archer n'est capable de viser une cible humaine en mouvement et de la frapper en un point vital du cœur, exactement entre deux côtes. Deuxièmement, il y a cette fracture du crâne. Robin a pu se la faire en tombant, mais c'est peu probable. Troisièmement, son chapeau était à ses pieds, ce qui n'était pas l'endroit où il aurait dû se trouver

s'il était tombé naturellement. Quatrièmement, l'encoche de la flèche est tellement abîmée que je doute qu'elle puisse tenir sur une corde. Cinquièmement, Robin a reçu la flèche de face, et durant le temps que l'autre aurait mis à viser et armer son tir, il aurait eu tout le temps de se mettre à couvert. Sixièmement. ... »

Vance s'interrompit pour allumer une cigarette.

« Nom d'une pipe! Sergent, j'ai négligé un détail. Lorsqu'un homme est frappé au cœur, on peut être sûr qu'il se produira immédiatement un jet de sang, surtout si le corps de l'arme est plus étroit que la pointe, et n'obstrue qu'imparfaitement la blessure. Dites! Il est tout à fait possible que vous trouviez des taches de sang sur le sol de la salle d'armes – sans doute près de la porte. »

Heath hésita, mais très brièvement. L'expérience lui avait depuis longtemps enseigné que les suggestions de Vance méritaient considération. Avec un grognement d'approbation, il partit vers le sous-sol.

« Je commence à comprendre ce que vous imaginez, Vance, fit Markham, l'air ennuyé. Mais, mon Dieu! Si la cause apparente de la mort de Robin n'est qu'une mise en scène *ex post facto*, nous sommes confrontés à un adversaire effroyablement diabolique.

– C'est l'œuvre d'un fou, déclara Vance avec une sobriété inaccoutumée. Oh! pas le fou des histoires qui se prend pour Napoléon, mais un cerveau aliéné qui a opéré une *reductio ab absurdum* de la raison – au point que l'humour lui-même prenne le caractère d'une formule de l'espace-temps. »

Markham fumait furieusement, perdu dans ses pensées.

« J'espère que Heath ne trouvera rien, dit-il enfin.

– Et pourquoi donc? répliqua Vance. S'il n'y a pas de preuve que Robin ait été tué dans la salle d'armes, cela ne fera que compliquer votre tâche. »

Mais la preuve existait. Le sergent réapparut quelques minutes plus tard, déconfit mais enflammé.

« Nom de Dieu, M'sieur Vance! lança-t-il, v'z'aviez raison. » Il ne cherchait pas à dissimuler son admiration. « Il n'y a pas vraiment de sang sur le sol, mais il y a une tache sombre sur le ciment là où quelqu'un a lavé aujourd'hui. L'est même pas encore sèche; et c'est juste à côté de la porte comme vous aviez dit. Et ce qui est encore plus louche, c'est qu'y a un de ces tapis qui a été tiré dessus. – Mais ça élimine pas Sperling, ajouta-t-il l'air mauvais. L'a pu tuer Robin à l'intérieur.

– Avant de nettoyer la tache de sang, d'essuyer la flèche et l'arc, et de sortir le corps et l'arc, puis de s'en aller?... Pourquoi?... Tout d'abord, le tir à l'arc n'est pas un sport d'intérieur, Sergent. Et Sperling s'y connaît trop bien pour essayer de tuer quelqu'un avec un arc et une flèche. Un tir comme celui qui a mis fin à la carrière obscure de Robin aurait été un vrai coup de bol. Teucer lui-même n'aurait eu aucune certitude d'y parvenir – et, si l'on en croit Homère, Teucer était le meilleur archer de l'armée achéenne. »

Tandis qu'il achevait, Pardee traversa le hall pour rentrer chez lui. Vance se leva brusquement et alla à l'arcade.

« Oh, dites, M. Pardee. Une minute, je vous en prie. »

Ce dernier se retourna, l'air affable.

« Il y a une autre question que nous aimerions vous poser, dit Vance. Vous avez dit avoir vu M. Sperling et Beedle sortir par le portail de la ruelle. Etes-vous sûr de n'avoir vu personne d'autre passer le portail ce matin?

– Certain. C'est-à-dire que je ne me souviens pas avoir vu quelqu'un d'autre.

– Je pensais plus précisément à M. Drukker.

– Oh, Drukker? » Pardee secoua la tête avec une légère emphase. « Non, je m'en serais souvenu. Mais comprenez qu'une douzaine de personnes auraient pu entrer et sortir d'ici sans que je ne m'en aperçoive.

– Bien sûr – bien sûr, murmura Vance. Au fait, M. Drukker est-il un bon joueur d'échecs? »

Pardee eut l'air un peu surpris.

« Il n'y joue pas du tout, au sens ordinaire du terme, corrigea-t-il. C'est cependant un excellent analyste et il a une compréhension extraordinaire de l'aspect théorique du jeu; mais il ne dispute pour ainsi dire jamais de partie. »

Lorsque Pardee se fut retiré, Heath lança un coup d'œil satisfait à Vance.

« Je remarque, Monsieur, fit-il avec bénignité, que je suis pas le seul à vouloir contrôler l'alibi du bossu.

– Ah, mais il y a toute une différence entre contrôler un alibi et demander à la personne elle-même de le prouver. »

A cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas. On entendit des pas lourds dans le hall, et

trois hommes apparurent sous l'arcade. Deux d'entre eux étaient visiblement des détectives, et au milieu se tenait un jeune homme d'une trentaine d'années.

« Nous l'avons attrapé, Sergent, annonça l'un des détectives avec un sourire satisfait. Il est rentré droit chez lui en sortant d'ici, et il faisait ses valises quand nous l'avons coincé. »

Sperling balaya la pièce des yeux avec une expression d'inquiétude mêlée de colère. Heath s'était planté devant lui, et l'examinait triomphalement.

« Alors, jeune homme, on voulait disparaître, hein? » Le cigare du sergent faisait de vigoureux sauts entre ses lèvres tandis qu'il parlait.

Le rouge monta aux joues de Sperling, et il serra les lèvres.

« Aha! Vous n'avez rien à dire? » reprit Heath en faisant saillir les muscles de sa mâchoire. « Vous êtes de l'espèce silencieuse, c'est ça? Bon, eh bien on va vous faire parler. » Il se tourna vers Markham. « Alors, Monsieur? Je l'emmène au Quartier Général?

– Peut-être M. Sperling ne refusera-t-il pas de répondre à quelques questions ici? » fit tranquillement Markham.

Sperling examina un moment le District Attorney; puis son regard passa sur Vance qui lui adressa un hochement de tête d'encouragement.

« Répondre à des questions à quel sujet? demanda-t-il en faisant de visibles efforts pour se maîtriser. Je m'apprêtais à partir en week-end, quand ces sbires se sont introduits dans ma chambre. J'ai été traîné ici sans un mot d'explication, sans même qu'on me laisse le loisir de

prévenir ma famille. Maintenant vous parlez de m'emmener au Quartier Général. » Il jeta un regard méfiant à Heath. « Très bien, emmenez-moi au Quartier Général – et vous verrez!

– A quelle heure avez-vous quitté cette maison ce matin, M. Sperling? demanda Vance d'un ton patelin.

– Vers onze heures et quart, répondit celui-ci. A temps pour attraper le train de 11 h 40 pour Scarsdale à Grand Central.

– Et M. Robin?

– Je ne sais pas à quelle heure Robin est parti. Il disait qu'il allait attendre Belle – Mlle Dillard. Je l'ai quitté dans la salle d'armes.

– Vous avez vu M. Drukker?

– Oui – une minute. Il était en bas lorsque Robin et moi nous sommes descendus; mais il est parti tout de suite.

– Par le portail? Ou a-t-il remonté la ruelle?

– Je ne m'en souviens pas – à vrai dire, je ne sais pas... Dites, enfin : qu'est-ce qui s'est passé?

– M. Robin a été tué ce matin, dit Vance – peu après onze heures. »

Les yeux de Sperling semblèrent lui sortir de la tête.

« Robin tué? Mon Dieu!... Qui – qui l'a tué? » Il avait les lèvres sèches et il les humecta du bout de la langue.

« Nous ne savons pas encore, répondit Vance. Il a eu le cœur transpercé d'une flèche. »

La nouvelle anéantit Sperling. Ses yeux tournaient en rond sans pouvoir se fixer. Il plongea la main dans sa poche à la recherche d'une cigarette.

Heath s'avança d'un pas en haussant le menton.

« Peut-être que *toi* tu pourras nous dire qui l'a tué – *avec un arc et une flèche!*

– Pou-pourquoi – je saurais? parvint à bégayer Sperling.

– Eh bien, répliqua impitoyablement le sergent, vous étiez jaloux de Robin, n'est-ce pas? Vous vous êtes disputé avec lui au sujet de la fille, ici, dans ce salon, non? Et vous étiez seul avec lui juste avant qu'il se fasse descendre, hein? Et vous savez vous y prendre avec un arc et une flèche, n'est-ce pas? – C'est pour ça que j'me dis qu'vous sauriez p'têt quelque chose. » Il plissa les yeux, et releva la lèvre supérieure en découvrant une solide rangée de dents. « Allez! Racontez-nous ça. Vous êtes le seul qui ait pu le faire. Vous vous êtes bagarrés pour la fille, et vous êtes la dernière personne à l'avoir vu – *à peine quelques minutes avant qu'il soit tué.* Et qui d'autre l'aurait tué avec un arc et une flèche, si c'est pas un champion de tir à l'arc – hein?... Débarrassez-vous la conscience et crachez-nous l'histoire. T'es coincé. »

Une lumière étrange brillait dans l'œil de Sperling. Son corps se tendit.

« Dites-moi, demanda-t-il d'une voix rêche, avez-vous trouvé l'arc?

– Sûr qu'on l'a trouvé. » Heath eut un ricanement. « Là où tu l'as laissé – dans la ruelle.

– Quel genre d'arc était-ce? » Sperling avait le regard perdu.

« Quel genre d'arc? répéta Heath. Un arc normal. »

Vance, qui n'avait cessé d'observer le jeune homme de près, l'interrompit.

« Je crois avoir saisi la question, Sergent. –

C'était un arc de femme, M. Sperling. Dans les cinq pieds six pouces, et assez léger – moins de trente livres, à mon avis. »

Sperling respira lentement un grand coup, comme un homme qui s'arme pour une décision difficile. Puis ses lèvres se séparèrent en un sourire amer.

« A quoi bon? fit-il. Je pensais que j'aurais le temps de m'échapper... Oui, c'est moi qui l'ai tué. »

Heath poussa un grognement de satisfaction, et son agressivité disparut d'un seul coup.

« Vous êtes plus raisonnable que je pensais, dit-il sur un ton presque paternel, en faisant un signe de tête aux deux détectives. Emmenez-le, les gars. Prenez ma voiture – devant. Et enfermez-le sans faire de papiers. Je préfère m'en occuper moi-même quand j'arriverai.

– Par ici », ordonna l'un des détectives en se dirigeant vers la porte.

Sperling ne bougea pas, mais il jeta un regard pressant à Vance.

« Puis-je – pourrais-je – » commença-t-il.

Vance secoua la tête.

« Non, M. Sperling. Il vaudrait mieux que vous ne vissiez pas Mlle Dillard. Pas la peine de lui déchirer le cœur maintenant... Salut! »

Le jeune homme fit demi-tour sans rien ajouter et sortit entre ses deux cerbères.

VII

VANCE ARRIVE A UNE CONCLUSION

(Samedi 2 avril, 15 h 30)

Quand nous fûmes à nouveau seuls dans le salon, Vance se leva et alla à la fenêtre en s'étirant. La scène qui venait de se jouer, et sa surprenante conclusion, nous avaient laissés quelque peu hébétés. Nous devions tous avoir la même idée en tête; et lorsque Vance prit la parole, ce fut comme pour donner voix à nos pensées.

« Nous revoilà dans la chanson, dirait-on...

Moi, dit le moineau,
Avec mon arc et ma flèche,
J'ai tué Cock Robin...

Dites donc, Markham, c'est un peu fort! »

Il revint lentement au guéridon et écrasa sa cigarette tout en regardant Heath du coin de l'œil.

« Pourquoi êtes-vous si pensif, Sergent? Vous devriez chanter une séguedille, danser une joyeuse tarentelle. Votre scélérat n'a-t-il pas confessé son forfait? N'êtes-vous rempli de bonheur à l'idée que le gredin pourrira bientôt dans un cul-de-basse-fosse?

– En vérité, M. Vance, répondit Heath d'un air las, il y a quelque chose qui me va pas. Cet aveu est venu trop facilement, et – bon, j'ai pas mal d'expérience, et celui-là n'avait pas l'air d'un coupable. C'est comme ça, Monsieur.

– En tout cas, déclara Markham, cette confession absurde étanchera la curiosité des journalistes, ce qui nous laissera le champ libre pour poursuivre notre enquête. Cette affaire va faire un vilain bruit; mais tant qu'ils croiront que le coupable est en prison, ils ne seront pas pendus à nos basques.

– Je ne dis pas qu'il n'est pas coupable, s'obstina Heath, contre ses propres convictions. On le tenait bien, et il a peut-être compris et craché le morceau en se disant que ça lui arrangerait les choses au tribunal. Peut-être qu'il est pas si bête que ça, après tout.

– Allons, Sergent! dit Vance. Ce qui s'est passé dans la tête du garçon est pourtant bougrement simple. Il savait que Robin attendait Mlle Dillard, et il savait aussi qu'elle l'avait débouté, pour ainsi dire, hier soir. Sperling ne tenait pas Robin en très haute estime; et lorsqu'il a appris la mort de ce *gentleman* de la main d'une personne qui maniait un arc court et léger, il a sauté à la conclusion que Robin avait outrepassé les bornes de la bienséance dans sa poursuite, et reçu un trait vengeur en plein cœur. Notre noble moineau victorien n'avait alors plus qu'à frapper sa mâle poitrine en proclamant : « *Ecce Homo!* »... Très affligeant.

– Enfin, de toute façon, grommela Heath, je vais pas le relâcher. Si M. Markham ne veut pas poursuivre, c'est lui que ça regarde. »

Markham regarda le sergent avec indulgence. Il savait à quelle tension il était soumis, et il était bien dans sa nature généreuse de ne pas s'offenser de ses paroles.

« Cependant, Sergent, fit-il gentiment, vous ne refuserez pas de continuer l'enquête avec moi, même si je décide de ne pas poursuivre Sperling. »

Heath fit tout de suite pénitence. Il se leva vivement et se planta devant Markham, la main tendue.

« Vous le savez bien, Monsieur! »

Markham prit la main qui s'offrait et se leva avec un sourire bienveillant.

« Je vous laisse le soin de continuer seul pour l'instant. J'ai du travail qui m'attend au bureau, et j'ai demandé à Swacker de m'attendre [1]. » Il se dirigea sans enthousiasme vers le hall. « Je vais expliquer la situation à Mlle Dillard et au professeur avant de partir. Vous avez des projets précis, Sergent?

– Bien, Monsieur, je crois que je vais regarder de près la serpillière qui a servi à nettoyer le sol de la cave. Et tant que j'y suis, je ferai une fouille complète de la salle d'armes. J'ai aussi envie de travailler à nouveau la cuisinière et le maître d'hôtel – la cuisinière surtout... Puis la routine – enquêtes dans le voisinage et ce genre de trucs.

– Communiquez-moi vos résultats. Je serai au Stuyvesant Club en fin de journée et demain après-midi. »

Vance avait rejoint Markham sous l'arcade.

---

1. Le samedi après-midi était chômé au bureau du District Attorney. Swacker était le secrétaire de Markham.

« Dites, mon vieux, dit-il, alors que nous nous dirigions vers l'escalier, ne négligez pas l'énigmatique message de la boîte aux lettres. J'ai une forte intuition que ce pourrait être la clef du mystère. Vous devriez demander au professeur Dillard et à sa nièce à quoi leur fait penser ce mot " Évêque. " Cette signature épiscopale signifie quelque chose. »

Cependant, ni le professeur Dillard, ni sa nièce ne purent attacher aucun sens particulier au mot " Évêque "; et le professeur tendait à penser avec Markham que le message n'apportait pas d'élément nouveau.

« Ce n'est qu'une affabulation juvénile, déclara-t-il. Il me semble peu vraisemblable que la personne qui a tué Robin prenne un pseudonyme pour commenter son crime. Je ne connais rien aux criminels, mais une telle conduite me paraît illogique.

– Mais le crime lui-même était illogique, lança Vance plaisamment.

– On ne peut pas dire qu'une chose soit illogique, Monsieur, répliqua-t-il sèchement, quand on ignore les prémisses du syllogisme.

– Exactement, répondit Vance d'un ton courtois. En conséquence, le message lui-même ne saurait être taxé d'illogisme. »

Markham changea diplomatiquement de sujet. « Ce que je suis monté vous dire, Professeur, c'est que M. Sperling est arrivé il y a peu de temps, et qu'à l'annonce du meurtre de M. Robin il a avoué en être l'auteur...

– Raymond a avoué! » gémit Mlle Dillard.

Markham eut un regard de sympathie pour la jeune fille.

« Pour être franc, je n'ai pas cru M. Sperling. Il semble avoir été poussé à cette confession par quelque sentiment chevaleresque malvenu.

– « Sentiment chevaleresque »? répéta-t-elle en se penchant vers lui, le visage tendu. Qu'est-ce que vous voulez dire exactement, M. Markham? »

Ce fut Vance qui répondit.

« L'arc qui a été trouvé dans la ruelle était un arc de femme.

– Oh! » La jeune fille enfouit son visage dans ses mains, et son corps fut secoué de sanglots.

Le professeur la regarda avec impuissance; et son embarras prit la forme de l'irritation.

« Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, Markham? demanda-t-il. N'importe qui peut tirer avec un arc de femme... Quelle imbécillité! Quel besoin a-t-il de rendre Belle malheureuse avec cet aveu absurde!... Markham, cher ami, faites ce que vous pouvez pour ce garçon. »

Markham l'en assura, et nous nous levâmes pour prendre congé.

« Au fait, Professeur Dillard, dit Vance en s'arrêtant devant la porte; j'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part, mais il n'est pas impossible que ce soit une personne ayant ses entrées ici qui se soit amusé à dactylographier ce message. Y aurait-il, par hasard, une machine à écrire dans la maison? »

Le professeur ne cacha pas que la question le blessait, mais il répondit courtoisement.

« Non, – et je ne me souviens pas qu'il y en ait jamais eu une. J'ai abandonné la mienne il y a dix ans, lorsque j'ai quitté l'Université. J'ai recours

aux services d'une agence de dactylographie quand besoin est.

– Et M. Arnesson?

– Il n'utilise jamais de machine à écrire. »

Lorsque nous redescendîmes, nous rencontrâmes Arnesson qui revenait de chez Drukker.

« J'ai réussi à calmer notre Leibniz, annonça-t-il avec un soupir théâtral. Pauvre vieil Adolph! Le monde est trop compliqué pour lui. Lorsqu'il baigne dans les formules de Lorentz et d'Einstein il est heureux, mais dès qu'il est obligé de redescendre sur terre, rien ne va plus.

– Cela pourrait vous intéresser d'apprendre que Sperling vient d'avouer le meurtre, lança Vance avec désinvolture.

– Ha! » Arnesson étouffa un rire. « Parfait. *Moi, dit le moineau...* Bien vu. Mais je ne sais pas ce que ça vaudra mathématiquement.

– Et, puisque nous avons accepté de vous tenir au courant, poursuivit Vance, cela pourrait vous aider dans vos calculs de savoir que nous avons de bonnes raisons de croire que Robin a été tué dans la salle d'armes et transporté dans la ruelle après coup.

– Heureux de l'apprendre. » Arnesson devint momentanément sérieux. « Oui, cela peut modifier les données de mon problème. » Il nous raccompagna jusqu'à la porte d'entrée. « Si je peux vous aider d'une manière ou d'une autre, faites-moi signe. »

Vance s'était immobilisé pour allumer une cigarette, mais je voyais à son regard languissant qu'il était en train de mûrir une décision.

Il se tourna lentement vers Arnesson.

« Savez-vous si M. Drukker ou M. Pardee ont

une machine à écrire? » Arnesson eut un petit sursaut, et une lueur de ruse s'alluma dans son œil.

« Aha! Le message de l'Evêque... Je vois. Il suffit de chercher minutieusement. Vous avez raison. » Il approuva d'un hochement de tête. « Oui; ils ont tous deux des machines à écrire. Drukker tape sans cesse – il pense au clavier, comme il dit. Et la correspondance échiquéenne de Pardee vaut celle d'une star de Hollywood. Il tape tout lui-même.

– Cela vous serait-il difficile, lui demanda Vance, de nous procurer un spécimen de la frappe de chacune de ces machines, ainsi qu'un échantillon du papier qu'utilisent ces deux messieurs?

– Aucune difficulté. » Arnesson semblait ravi de sa mission. « Je vous aurai ça cet après-midi. Où serez-vous?

– M. Markham sera au Stuyvesant Club. Vous pourriez l'y appeler et il s'arrangera pour...

– Pourquoi s'ennuyer avec des arrangements? J'apporterai moi-même mes trouvailles à M. Markham. Trop heureux. Fascinant de jouer les limiers. »

Markham nous ramena chez Vance dans sa voiture, et continua jusqu'à son bureau. A sept heures nous nous retrouvâmes tous les trois au Stuyvesant Club pour dîner; et à huit heures et demie, nous étions installés dans le coin favori de Markham avec des cigarettes et du café. Le bureau du District Attorney étant fermé, les journalistes n'avaient pu assaillir Markham de questions, et la presse du soir n'avait pas beaucoup d'informations à offrir à la curiosité de ses

lecteurs. Le sergent avait fait bonne garde à la maison Dillard, car les reporters n'avaient pas réussi à interroger un quelconque membre de la maisonnée.

Markham avait ramassé une édition du *Sun* en sortant de la salle à manger et la parcourait en buvant son café.

– Ce n'est que le début, commenta-t-il d'un air navré. Je frémis à l'idée de ce que raconteront les journaux demain matin.

– On ne peut rien faire d'autre que d'endurer, répondit Vance avec un sourire impitoyable. Dès l'instant qu'un petit futé de journaliste aura mis le nez sur la séquence Robin-flèche-moineau, les rédacteurs en chef ne vont plus se sentir, et toutes les « unes » vont cacarder du *Ma Mère l'Oie.* »

Markham semblait abattu. Au bout d'un moment, il tapa du poing sur le bras de son fauteuil.

« Assez, Vance! Je ne vais pas me laisser contaminer par vos discours absurdes sur les chansons de nourrice. » Puis il ajouta, avec la dureté de celui qui ne croit pas à ce qu'il dit : « C'est une simple coïncidence, je vous assure. Cela ne veut simplement rien dire. »

Vance soupira. « Plaidez si vous voulez contre votre raison : nous partageons pourtant la même opinion – pour paraphraser Butler. » Il plongea la main dans sa poche et en sortit une feuille de papier. « Oublions un instant la littérature *ad usum delphini*, voici une édifiante chronologie que j'ai établie avant dîner... Édifiante? Oui, elle pourrait l'être si nous savions comment l'interpréter. »

Markham étudia le papier plusieurs minutes durant. Voici ce que Vance avait noté :

9 h 00 : Arnesson part à la bibliothèque de l'université.
9 h 15 : Belle Dillard part au tennis.
9 h 30 : Drukker vient voir Arnesson.
9 h 50 : Drukker descend à la salle d'armes.
10 h 00 : Robin et Sperling arrivent et restent une demi-heure au salon.
10 h 30 : Robin et Sperling descendent à la salle d'armes.
10 h 32 : Drukker dit partir se promener en sortant par le portail.
10 h 35 : Beedle part au marché.
10 h 55 : Drukker dit rentrer chez lui.
11 h 15 : Sperling part par le portail.
11 h 30 : Drukker dit entendre un cri dans la chambre de sa mère.
11 h 35 : Le professeur Dillard sort sur le balcon de la chambre d'Arnesson.
11 h 40 : Le professeur Dillard découvre le corps de Robin dans la ruelle.
11 h 45 : Le professeur Dillard appelle le District Attorney.
12 h 25 : Belle Dillard rentre du tennis.
12 h 30 : La police arrive à la maison Dillard.
12 h 35 : Beedle rentre du marché.
14 h 00 : Arnesson rentre de l'université.

Ergo : Robin a été tué entre 11 h 15 (heure du départ de Sperling) et 11 h 40 (heure de la découverte de son corps par le professeur Dillard).

Les seules autres personnes présentes dans la maison durant cet intervalle de temps sont, à notre connaissance, Pyne et le professeur Dillard.

Localisation des autres personnes liées d'une façon ou d'une autre au meurtre (selon les témoignages et preuves actuellement disponibles) :

1. Arnesson était à l'université entre 9 h 00 et 14 h 00.
2. Belle Dillard était au tennis entre 9 h 15 et 12 h 25.

3. Drukker se promenait dans le parc entre 10 h 32 et 10 h 55; puis il était dans son bureau.
4. Pardee était chez lui toute la matinée.
5. Mme Drukker était dans sa chambre toute la matinée.
6. Beedle était au marché entre 10 h 35 et 12 h 35.
7. Sperling était sur le chemin de Grand Central Station entre 11 h 15 et 11 h 40, heure à laquelle il a pris un train pour Scarsdale.

Conclusion : A moins que l'un au moins de ces sept alibis soit ébranlés, tous les soupçons doivent se porter sur Pyne ou le professeur Dillard.

Lorsque Markham eut fini de lire le papier de Vance, il eut un geste d'exaspération.

« Toutes vos déductions sont absurdes, dit-il avec irritation; et votre conclusion est un pur non-sens. Votre chronologie aide à établir l'heure de la mort de Robin, mais votre assertion que l'une des personnes que nous avons vues aujourd'hui est nécessairement coupable est gratuite. Vous ignorez la possibilité qu'une personne venue de l'extérieur ait commis le crime. Il y avait trois voies d'accès à la ruelle – et de là à la salle d'armes – sans passer par la maison : le portail sur la 75e rue, l'autre portail, sur la 76e, et le passage entre les deux immeubles vers Riverside Drive.

– Oh, il est tout à fait probable que l'une de ces voies d'accès ait été utilisée, répliqua Vance. « Mais n'oubliez pas que la plus discrète, et donc la plus probable, de ces trois voies – à savoir le passage – est fermée par une porte verrouillée dont personne ne doit avoir la clef hormis les membres de la maison Dillard. Je ne vois pas un meurtrier pénétrer dans la ruelle par l'un ou

l'autre des portails : ce serait prendre trop de risques.

– Que pensez-vous du cri de Mme Drukker?

– Ah, vous voulez savoir ce que j'en pense? La fenêtre en rotonde de Mme Drukker constitue peut-être un facteur que le meurtrier a négligé. Ou peut-être était-il conscient du danger et a-t-il décidé de courir le risque. D'un autre côté, nous ne savons pas si cette dame a réellement poussé un cri. Elle dit que non; Drukker dit que si. Chacun d'entre eux a ses propres raisons d'affirmer ce qu'il soutient. Drukker peut avoir parlé du cri pour prouver sa présence chez lui entre onze heures et midi; et Mme Drukker peut l'avoir nié de peur qu'il n'y ait point été. Cela tient tout à fait d'une *olla podrida*. Mais c'est sans importance. Ce que je cherche à établir, c'est que seul un familier de la maison Dillard peut avoir commis ce crime diabolique.

– Nous manquons de données pour assurer cette conclusion, affirma Markham. La chance a pu jouer un rôle.

– Oh, dites, mon vieux! Le hasard peut créer deux ou trois coïncidences, mais pas vingt. – Et puis il y a ce message de la boîte aux lettres. Le meurtrier savait même le deuxième prénom de Robin.

– En supposant qu'il en soit l'auteur.

– Est-ce que vous préférez penser qu'un plaisantin malicieux a découvert l'existence de ce crime par télépathie ou dans une boule de cristal, s'est précipité sur une machine à écrire pour composer ce poulet, puis est revenu à toutes jambes et a risqué les pires ennuis, sans aucune raison, en glissant sa prose dans la boîte aux lettres? »

Avant que Markham n'ait pu répondre, Heath entra dans le salon et se hâta vers notre coin. Il était visiblement soucieux. Après nous avoir à peine salué, il tendit une enveloppe à Markham.

« Reçue par le *World* au courrier du soir. Quinan, le reporter du *World,* vient de me l'apporter; et il dit que le *Times* et le *Herald* ont reçu la même chose. Les lettres ont été enregistrées à une heure, donc elles ont dû être postées entre onze heures et midi, et dans le voisinage de chez Dillard, parce qu'elles sont passées par le bureau « N » de la 69e rue Ouest. »

Markham extirpa son contenu de l'enveloppe. Soudain, il écarquilla les yeux et serra la mâchoire. Sans un mot, il tendit la lettre à Vance. Elle consistait en une unique feuille dactylographiée, et elle portait les mêmes mots que le message trouvé dans la boîte aux lettres Dillard : – « Joseph Cochrane Robin est mort. Qui A Tué Cock Robin? Sperling signifie moineau. – L'ÉVÊQUE. »

Vance jeta à peine un coup d'œil au papier.

« Rien de plus normal, v'savez, dit-il sans s'émouvoir. L'évêque craignait que le public ne pût goûter la plaisanterie; alors il l'explique à la presse.

– Vous appelez ça une plaisanterie, M. Vance? demanda Heath avec aigreur. C'est pas le genre de plaisanterie que je pratique. L'affaire devient plus cinglée...

– Exactement, Sergent. Une plaisanterie de cinglé. »

Un groom s'approcha du District Attorney et se pencha pour lui glisser quelques mots à l'oreille.

– Faites-le entrer, tout de suite, ordonna Mark-

ham. – C'est Arnesson, nous précisa-t-il. Il doit avoir ces spécimens de frappe. » Son visage s'était obscurci; et il jeta un nouveau coup d'œil à la lettre que Heath lui avait remise. « Vance, fit-il d'une voix sombre, je commence à croire que cette affaire risque d'être aussi diabolique que vous le pensez. Je me demande si les frappes seront les mêmes... »

Mais lorsque nous confrontâmes le message aux spécimens que rapportait Arnesson, nous ne pûmes trouver aucune similitude. Non seulement les caractères et l'encre étaient différents de ceux des machines de Pardee et Drukker, mais le papier non plus ne correspondait pas aux échantillons qu'Arnesson nous avait procurés.

VIII

ACTE DEUX

(Lundi 11 avril, 11 h 30)

Il n'est pas besoin de rappeler ici quelle sensation causa la nouvelle du meurtre de Robin. Chacun se souvient de la place qu'occupa cette affaire ahurissante dans la presse de tout le pays. On l'avait baptisée de diverses façons. Certains journaux l'appelaient l'affaire Cock Robin. D'autres plus lyriques, mais moins précis [1], l'affaire Ma Mère l'Oie. Mais la signature qui figurait au bas des messages dactylographiés flatta le goût du mystère des journalistes, et le meurtre de Robin fut bientôt connu sous le nom d'affaire de l'Évêque. Cet étrange et terrible mélange d'horreur et de réminiscences enfantines enflamma l'imagination du public; et la perversité ainsi révélée pesait sur l'esprit de chacun, tel un cauchemar grotesque dont on n'arrive pas à oublier l'atmosphère.

Durant la semaine qui suivit la découverte du corps de Robin, les détectives du Bureau des Homicides, ainsi que ceux attachés au service du

1. La vieille fable anonyme, *Mort et Enterrement de Cock Robin*, n'appartient pas, à strictement parler, aux *Chansons de Ma Mère l'Oie*, comme on le croit généralement, bien qu'elle figure habituellement dans les éditions modernes de ce fameux ouvrage.

District Attorney, s'employèrent jour et nuit à faire progresser leur enquête. L'envoi des lettres de l'Évêque aux principaux journaux new-yorkais du matin avait anéanti ce qui pouvait rester de la conviction initiale de Heath que le coupable était Sperling; et bien qu'il se refusât à officialiser cette innocence, il s'était attelé avec son énergie et son opiniâtreté habituelles à la tâche consistant à trouver un autre et plus plausible coupable. Les investigations qu'il avait organisées et dirigées furent aussi complètes que cela avait été le cas dans l'affaire Greene. Pas le moindre détail n'avait été négligé; et le rapport qu'il rédigea aurait comblé même le plus méticuleux des criminologistes de l'université de Lausanne.

L'après-midi du meurtre, lui et ses hommes avaient cherché le chiffon qui avait été utilisé pour essuyer le sang sur le sol de la salle d'armes; mais ils n'en trouvèrent pas trace. L'on procéda à une fouille exhaustive du sous-sol de la maison Dillard, dans l'espoir de découvrir de nouveaux indices; mais bien que Heath ait confié la tâche à des experts, le résultat fut négatif. Le seul point acquis fut que le tapis de fibre posé devant la porte avait effectivement été déplacé de sorte à recouvrir l'emplacement maculé. Ce fait, cependant, ne faisait que confirmer les précédentes observations du sergent.

Le rapport d'autopsie du docteur Doremus donna corps à la théorie, devenue officielle, voulant que Robin eût été tué dans la salle d'armes et placé ensuite sur le champ de tir. Il établissait que le coup à la base du crâne avait été assené avec une violence extrême et au moyen d'un instrument lourd et contondant, avec pour

résultat un défoncement de la boîte crânienne très différent de la fracture étoilée que cause le choc sur une surface plane. Une nouvelle fouille fut lancée en vue de retrouver l'arme meurtrière; mais on ne découvrit aucun objet susceptible de porter un pareil coup.

Bien que Beedle et Pyne furent interrogés à diverses reprises par Heath, il ne put rien apprendre de nouveau. Pyne maintint qu'il était resté toute la matinée dans la chambre d'Arnesson, hormis de brèves excursions à l'armoire à linge ou à la porte d'entrée, et nia avec obstination avoir touché l'arc ou le corps lorsque le professeur Dillard l'avait envoyé à la recherche de Sperling. Le sergent, cependant, n'était pas entièrement convaincu par la déposition du maître d'hôtel.

« Ce vieux cormoran chassieux garde une carte dans sa manche, dit-il avec dégoût à Markham. Mais il faudrait lui caresser les côtes pour qu'il la sorte. »

On fit le tour de tous les habitants de la portion de la 75e rue comprise entre West End Avenue et Riverside Drive dans l'espoir de recueillir un témoignage concernant les mouvements au portail de la maison Dillard au cours de la matinée. Mais cette entreprise harassante n'apporta rien. Pardee semblait être le seul résident du quartier à avoir vu quiconque dans le voisinage ce matin-là. De fait, après plusieurs jours de ce travail, le sergent se résigna à ne pas espérer le secours d'un témoin fortuit.

Les divers alibis des sept personnes que Vance avait consignés dans son mémorandum furent vérifiés aussi étroitement que les circonstances le

permettaient. Il était bien évidemment impossible d'avoir une certitude, car ils étaient pour la plupart basés sur les déclarations des personnes en cause. Qui plus est, l'enquête devait être menée avec la plus extrême discrétion afin de ne pas créer de soupçon. Voici quels en furent les résultats :

1. Arnesson avait été vu par diverses personnes, dont un bibliothécaire adjoint et deux étudiants, à la bibliothèque de l'université. Mais leurs témoignages étaient imprécis quant à l'heure, et ne recouvraient pas toute la matinée.
2. Belle Dillard avait disputé plusieurs parties de tennis aux courts publics de la 119e rue, mais les joueurs étant plus de quatre, elle avait dû céder deux fois sa place sur le terrain, et personne ne pouvait certifier qu'elle n'avait pas quitté les courts durant ces intervalles.
3. L'heure à laquelle Drukker avait quitté la salle d'armes fut définitivement établie grâce à Sperling, mais l'on ne trouva personne qui l'ait vu ensuite. Il avait dit lui-même n'avoir rencontré aucune personne de sa connaissance dans le parc, mais prétendait s'être arrêté quelques minutes pour jouer avec un enfant inconnu.
4. Pardee avait été seul dans son bureau. Sa vieille cuisinière et son valet de chambre japonais avaient été occupés à l'arrière de la maison, et ne l'avaient pas vu avant l'heure du déjeuner. Son alibi était donc purement négatif.
5. On devait croire Mme Drukker sur parole quant à ses activités de la matinée, car personne ne l'avait vue entre neuf heures et demie, lorsque Drukker était parti voir Arnesson, et une heure, quand la cuisinière lui avait monté son déjeuner.
6. L'alibi de Beedle pouvait être considéré comme suffisamment étayé. Pardee l'avait vue quitter la maison à 10 h 35; et un certain nombre des commerçants du marché Jefferson se souvenaient de l'avoir vue entre onze heures et midi.
7. Le fait que Sperling ait pris le train de 11 h 40 pour Scarsdale fut confirmé; il avait donc dû quitter la

maison Dillard à l'heure qu'il avait indiquée – à savoir 11 h 15. Ce dernier point n'avait été vérifié que par pure routine, car il avait déjà pratiquement été rayé de la liste des suspects. Mais, expliquait Heath, si l'on avait découvert qu'il n'avait pas pris le train de 11 h 40, on l'y aurait vite réintégré.

Le sergent étendit le champ de ses investigations pour s'intéresser au passé des diverses personnes en cause. Toutes étaient bien connues, et il ne fut pas difficile de recueillir des informations à leur sujet; mais l'on ne trouva rien que l'on pût soupçonner d'avoir un rapport avec la mort de Robin. Rien ne fut dévoilé qui donnât la moindre idée du motif du crime; et après une semaine de recherches intensives et de réflexions poussées l'affaire baignait toujours dans le mystère le plus impénétrable.

Sperling n'avait pas été libéré. Les apparences étaient contre lui, et son absurde confession rendait impossible une telle mesure. Markham avait cependant tenu conférence avec les avocats engagés par le père de Sperling pour la défense de celui-ci, et l'on avait dû, j'imagine, parvenir à une sorte de *gentleman's agreement*; car, bien que l'État n'ait pas fait mine de demander une mise en accusation (alors même que le Grand Jury siégeait en cette période), les avocats de la défense n'entamèrent pas de procédure d'*habeas corpus*. Tout laissait supposer que tant Markham que les avocats de Sperling attendaient que le vrai coupable soit démasqué.

Markham avait eu plusieurs rencontres avec les membres de la maison Dillard, avec l'espoir de mettre à jour quelque détail mineur qui pût ouvrir de nouvelles directions à l'enquête; et

Pardee avait été convoqué au bureau du District Attorney pour y redire sous serment ce qu'il avait observé de sa fenêtre le matin du crime. Mme Drukker avait été interrogée à nouveau; mais, non seulement elle nia farouchement avoir regardé par sa fenêtre ce matin-là, mais elle se gaussa de l'idée qu'elle aurait poussé un cri.

Drukker, réinterrogé à son tour, modifia quelque peu son précédent témoignage. Il expliqua qu'il avait fort bien pu se tromper quant à l'origine du cri, et suggéra qu'il avait aussi bien pu provenir de la rue ou d'une des fenêtres de l'immeuble. En fait, disait-il, il était extrêmement improbable que ce soit sa mère qui ait poussé ce cri, car lorsqu'il était allé à sa porte, un instant plus tard, elle fredonnait une vieille berceuse allemande, tirée de *Hänsel und Gretel* d'Humperdinck. Markham, convaincu qu'il n'apprendrait rien ni de lui ni de sa mère, décida de concentrer tous ses efforts sur la maison Dillard elle-même.

Arnesson participait aux réunions informelles qui se tenaient dans le bureau de Markham; mais, malgré son enjouement cynique, il ne semblait pas plus s'y retrouver que nous. Vance l'asticotait gentiment au sujet de la formule mathématique qui devait résoudre l'affaire, mais Arnesson répétait qu'aucune formule ne pouvait être établie avant qu'il ne disposât de tous les facteurs. Il semblait considérer toute l'affaire comme une blague; et Markham fut bien souvent au bord de l'exaspération. Il reprocha à Vance de lui avoir imposé ce collaborateur importun, mais Vance maintint que tôt ou tard Arnesson nous fournirait quelque information d'apparence ano-

dine qui serait le vrai *point de départ* de notre enquête.

« Sa criminologie mathématique ne vaut bien sûr rien, dit Vance. C'est par la psychologie – et pas par une science exacte – que l'on comprendra un jour quelque chose à ce micmac. Mais il nous faut des données, et Arnesson connaît les dessous de la maison Drukker mieux que nous ne le pourrons jamais. Il connaît les Drukker et il connaît Pardee; et il va sans dire qu'un bonhomme qui a entassé autant de diplômes que lui possède un esprit d'une acuité exceptionnelle. Tant qu'il se consacrera à notre affaire, on peut espérer qu'il mettra le doigt sur un élément crucial.

– Vous avez peut-être raison, grommela Markham, mais son attitude me tape sur les nerfs.

– Un peu de tolérance, lui enjoignit Vance. Comprenez que cette attitude est liée à ses spéculations abstraites. Comment voudriez-vous qu'un homme dont l'esprit est perpétuellement tendu vers le silence des espaces infinis, qui compte en années-lumière, qui se meut dans des espaces à quatre, cinq, six dimensions ne méprise pas les petites misères de cette vie?... Sacré bonhomme, Arnesson. Un peu épineux, peut-être, mais diablement intéressant. »

Vance lui-même s'était mis au travail avec un sérieux inaccoutumé. Il avait remis à plus tard ses traductions de Ménandre. Il devenait morose et grincheux – preuve qu'un problème délicat l'occupait. Tous les soirs, il passait dans sa bibliothèque après le dîner et y lisait durant des heures – non pas les auteurs classiques ou les ouvrages d'esthétique qui étaient sa pâture habituelle, mais

des livres tels que *The Psychology of Insanity* de Bernard Hart, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* de Freud, *Abnormal Psychology* et *Repressed Emotions* de Coriat, *Komik und Humor* de Lippo, *The Murder Complex* de Daniel A. Huebsch, *les Obsessions et la Psychasthénie* de Janet, *Über Arithmomanie* de Donath, *Wish Fulfillment and Fairy Tales* de Riklin, *Die forensische Bedeutung der Zwangsvorstellungen* de Leppman, *Über den Witz* de Kuno Fischer, *Kriminal Psychology* d'Erich Wullfen, *The Insanity of Genius* de Hollenden et *Die Spiele des Menschen* de Groos.

Il passait des heures à étudier les rapports de police. Il alla deux fois chez Dillard, et, en l'une de ces occasions, rendit visite à Mme Drukker en compagnie de Belle Dillard. Un soir, il eut une longue discussion avec Drukker et Arnesson sur la conception de Sitter de l'espace physique comme une pseudosphère de Lobatchevsky, dans l'idée, présumais-je, de se familiariser avec la mentalité de Drukker. Il lut son livre : *Géodésiques dans un Continuum Multidimentionnel;* et consacra presque une journée entière aux analyses du gambit de Pardee faites par Janowski et Tarrasch.

Le dimanche – huit jours après le meurtre de Robin – il me dit :

« *Eheu*, Van! Ce problème est incroyablement subtil. On n'en viendra pas à bout avec des moyens ordinaires. Il se situe dans une part obscure de l'esprit; et cette apparence d'infantilité est son aspect le plus terrible et le plus déroutant. Il ne faut pas croire non plus que son auteur en restera là. La mort de Cock Robin ne

sert à rien. L'esprit pervers qui a imaginé ce crime atroce est insatiable; et tant que nous n'aurons pas trouvé les ressorts du mécanisme psychologique anormal qui s'exprime là, nous pouvons nous attendre à d'autres plaisanteries macabres... »

Le lendemain même, son sinistre pronostic se vérifiait. A 11 heures du matin, nous nous rendîmes au bureau de Markham pour entendre le rapport de Heath et discuter de nouvelles directions d'enquête. Bien que neuf jours se fussent écoulés depuis la découverte du corps de Robin, aucun progrès n'avait été fait et, dans les journaux, le ton montait contre la police et les services du District Attorney. Ce fut donc d'une humeur sombre que Markham nous accueillit ce lundi matin. Heath n'était pas encore arrivé; mais lorsqu'il apparut, quelques minutes plus tard, il était visible que lui aussi était découragé.

« Nous nous heurtons partout à un mur, Monsieur, conclut-il après avoir résumé les démarches entreprises par ses hommes. Y a pas trace d'un motif, et, sauf Sperling, y a personne dans les parages à qui on puisse s'en prendre. J'en suis à me dire que c'est un truand qui a déboulé dans leur salle d'armes l'autre matin et qui a raté son coup.

– Les truands, mon cher sergent, répliqua Vance, manquent terriblement d'imagination, et ils n'ont pas le moindre sens de l'humour, alors que le gaillard qui a expédié Robin *ad patres* avait une bonne dose des deux. Il ne s'est pas contenté de tuer Robin : il a transformé le tout en une plaisanterie sinistre. Il est allé jusqu'à écrire des

lettres aux journaux de peur que le public n'en manque le sel. Est-ce que cela ressemble aux mœurs d'un truand en cavale? »

Heath fuma sans mot dire pendant quelques minutes, puis il tourna un regard de profond désarroi vers Markham.

« Tout ce qui se passe dans cette ville est cinglé ces derniers temps. Ce matin un type du nom de Sprigg s'est fait descendre dans Riverside Park, aux environs de la 84e rue. Il avait de l'argent dans la poche – il y était toujours. On l'a seulement descendu. Un jeune type – étudiant à Columbia. Habitait chez ses parents; pas d'ennemis. Retrouvé une demi-heure plus tard par un maçon. » Le sergent mordilla férocement son cigare. « Il va falloir s'occuper de c't'affaire; et les journaux vont nous tomber dessus si on ne la résout pas vite. Et on n'a rien – pas le moindre indice.

– Allons, sergent, fit Vance d'un ton consolateur, il n'y a rien d'extraordinaire dans une pistolade. Il ne manque pas de raisons pour ce genre d'événements. C'est la mise en scène du meurtre de Robin qui jette le trouble dans nos procédés de déduction. Si seulement il n'y avait pas ce fatras. »

Il s'interrompit soudain au milieu de sa phrase et se pencha en avant, les yeux mi-clos, pour écraser sa cigarette.

« Sergent, vous disiez que le type s'appelait Sprigg? »

Heath hocha sombrement la tête.

« Et dites-moi », – Vance dissimulait mal l'excitation qui s'était emparée de lui – « quel était son prénom? »

Heath regarda Vance avec stupéfaction, mais il sortit son carnet et le feuilleta.

« John Sprigg, répondit-il. John E. Sprigg. »

Vance prit une nouvelle cigarette et l'alluma avec grand soin.

« Encore une question : lui a-t-on tiré dessus avec un calibre 32?

– Hon? Heath écarquilla les yeux. Oui, un 32...

– Et il a pris la balle au sommet de la tête? »

Le sergent se leva d'un bond et fixa Vance avec ahurissement. Lentement sa tête se mut de haut en bas.

« C'est bien ça. – Mais, nom de Dieu? »

Vance lui intima le silence d'un geste de la main. Ce fut cependant l'éclair de ses yeux, plus que son geste, qui coupa court aux exclamations du sergent.

« Oh, ma chère tante! » Il se leva, comme ensorcelé, et regarda fixement devant lui. Si je ne l'avais pas si bien connu, j'aurais juré qu'il avait peur. Puis il alla à la haute fenêtre qui se trouvait derrière le bureau de Markham et contempla les hauts murs gris des *Tombs* [2].

« Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-il. C'est trop effroyable... Mais c'est bien ça!... »

Markham l'apostropha avec impatience.

« Qu'est-ce que vous marmottez là, Vance? Cessez vos airs énigmatiques! Comment pouviez-vous savoir que Sprigg a été tué d'une balle de 32 dans la tête? Et qu'est-ce que cela change? »

2. La prison de New York. *(N.d.R.)*

Vance se retourna vers Markham.

« Vous ne voyez pas? demanda-t-il doucement. C'est le deuxième acte de cette parodie diabolique!... Vous avez réellement oublié *Ma Mère l'Oie*? » Et d'une voix sourde qui fit passer un frisson d'horreur dans le vieux bureau miteux, il récita :

« Il y avait un petit homme
Qui avait un petit fusil,
Avec des balles de plomb, plomb, plomb;

Il a tiré sur Johnny Sprigg
Dans le milieu de sa perruque,
Qui a sauté hors de sa tête, tête, tête. »

IX

LE TENSEUR DE RIEMANN-CHRISTOFFEL

(Lundi 11 avril, 11 h 30)

Markham fixait Vance, comme hypnotisé. Heath semblait figé, le cigare planté au milieu de sa bouche à demi ouverte. Son attitude était presque comique, et, dans ma nervosité, je fus près d'éclater de rire, mais j'étais moi aussi pétrifié par la découverte de Vance.

Markham fut le premier à se reprendre. Il secoua la tête et frappa du plat de la main sur son bureau.

« Quelle nouvelle extravagance avez-vous trouvée? » Il luttait désespérément contre la stupéfiante suggestion de Vance. « Je commence à penser que l'affaire Robin vous a tourné la tête. Un homme portant le nom très commun de Sprigg ne peut-il pas se faire tuer sans que vous y voyiez un micmac grotesque?

– Pourtant, mon vieux, vous serez bien forcé d'admettre que notre Johnny Sprigg a été tué avec un « petit fusil » qui lui a logé une balle pour ainsi dire « au milieu de sa perruque ».

– Et alors? » Une sombre rougeur était montée aux joues de Markham. « Est-ce une raison pour nous ressasser les *Chansons de Ma Mère l'Oie*?

– Oh, dites! Je ne ressasse jamais, v'savez. »

Vance s'était assis en face du bureau du District Attorney. « Je ne suis peut-être pas un orateur hors pair; mais vraiment, quand même, je ne ressasse pas. » Il adressa un sourire enjôleur à Heath. « N'est-ce pas, Sergent? »

Mais le sergent n'avait pas d'opinion à formuler. Il gardait toujours la même attitude d'étonnement, sauf que ses yeux n'étaient plus que de minces fentes dans son visage batailleur.

« Suggérez-vous sérieusement que – commençait Markham lorsque Vance l'interrompit.

– Oui! Je suggère avec le plus grand sérieux que la personne qui a tué Robin avec une flèche a exercé son humour très particulier sur le malheureux Sprigg. Il n'est pas question de coïncidence. Une telle série de coïncidences saperait les fondements mêmes de la raison. Parole, le monde est déjà bien assez fou; une telle folie ferait voler en éclats toute la pensée scientifique. La mort de Sprigg est un fait atroce; mais il faut y faire face. Et quelles que soient vos réticences à accepter ses implications, il faudra bien que vous y veniez. »

Markham s'était levé, et marchait de long en large.

« Je vous accorde qu'il y a des détails inexplicables dans ce nouveau meurtre. » Il avait perdu son âpreté et parlait d'un ton plus calme. « Mais si nous supposions, ne serait-ce que par acquit de conscience, qu'un dangereux maniaque s'amuse à mettre en scène les chansonnettes de son enfance, je ne vois pas à quoi cela nous avancerait. Cela condamnerait pratiquement toutes nos méthodes d'enquête habituelles.

– Je ne dirais pas ça, v'savez. » Vance fumait pensivement. « Je trouve plutôt qu'une telle sup-

position nous donnerait une excellente base de travail.

– Sûr! lança Heath avec une lourde ironie. Tout c'qu'y a à faire c'est d'attraper une bestiole au milieu de six millions d'autres. Une paille!

– Allons, Sergent, ne vous laissez pas couler dans les eaux putrides du découragement. Notre blagueur est d'une espèce bien définie. Qui plus est, nous avons des indices certains quant à la localisation précise de son habitat... »

Markham se retourna. « Que voulez-vous dire? »

– Tout simplement que ce deuxième meurtre est aussi géographiquement lié au premier. Tous deux ont été commis à quelques *blocks* de distance, – notre monstre facétieux semble avoir des faiblesses pour le voisinage de la maison Dillard. Qui plus est, les circonstances mêmes des deux meurtres excluent la possibilité qu'il soit venu d'autre part exercer son humour pervers dans un environnement inconnu. Comme je me suis employé à vous le démontrer, Robin a été renvoyé à son Créateur par un individu qui était parfaitement au courant de la situation régnant dans la maison Dillard à l'heure de son forfait; et il semble évident que ce deuxième crime n'aurait pu être aussi proprement mis en scène si l'imprésario n'avait pas été informé des projets ambulatoires de Sprigg. Toute la mécanique de ces sanglantes saynètes prouve que l'opérateur avait une connaissance précise de l'environnement de ses victimes. »

Le lourd silence qui suivit fut rompu par Heath.

« Si vous avez raison, M. Vance, alors Sperling

n'y est pour rien. » Le sergent fit cette déclaration à contrecœur, mais elle prouvait que l'argumentation de Vance n'avait pas été sans effet sur lui. Il se tourna avec désespoir vers le District Attorney. « Qu'est-ce qu'on doit faire à votre avis, Monsieur? »

Markham luttait toujours contre son acceptation de la théorie de Vance, et il ne répondit pas. Cependant, il se rassit bientôt à son bureau et tambourina sur son sous-main. Puis, sans relever la tête, il demanda :

« Qui est chargé de l'affaire Sprigg, Sergent?

– Le capitaine Pitts. Les types du poste de la 68e rue avaient mis la main dessus; mais quand la nouvelle est arrivée chez nous, Pitts est parti avec une paire de gars à nous y jeter un coup d'œil. Pitts est rentré juste avant que je parte. Disait que c'était la poisse. Mais l'inspecteur Moran [1] lui a dit de continuer à s'en occuper. »

Markham pressa la sonnette qui se trouvait sous le coin de son bureau, et Swacker, son jeune secrétaire, apparut à la porte battante qui séparait le bureau du District Attorney de son secrétariat.

« Mettez-moi en communication avec l'inspecteur Moran », lui ordonna-t-il.

Lorsque la communication fut établie, il rapprocha son téléphone et parla pendant plusieurs minutes. Après avoir replacé le combiné sur sa fourche, il adressa un sourire fatigué à Heath.

« C'est maintenant vous qui êtes officiellement

1. L'inspecteur William M. Moran, qui mourut il y a deux ans, était à cette époque le commandant du Bureau des détectives.

chargé de l'affaire Sprigg, Sergent. Le capitaine Pitts sera bientôt ici, et nous saurons alors où nous en sommes. » Il commença à feuilleter une pile de papiers qui se trouvaient devant lui. « Il faudrait encore arriver à me convaincre que les affaires Robin et Sprigg ne sont qu'une », ajouta-t-il sans enthousiasme.

Pitts, un petit homme trapu au visage sec et dur avec une petite moustache en brosse, se présenta dix minutes plus tard. J'appris par la suite qu'il était l'un des hommes les plus capables de la division des détectives. Il était spécialisé dans la délinquance « en col blanc ». Il serra la main à Markham et salua Heath de la main. Lorsque nous lui fûmes présentés, Vance et moi, il nous dévisagea d'un œil soupçonneux et nous gratifia d'un hochement de tête ronchon. Mais, alors qu'il allait se retourner, il changea brusquement d'expression.

« M. Philo Vance, c'est ça? demanda-t-il.

– Hélas! On dirait bien que oui, Capitaine, » soupira Vance.

Pitts sourit et tendit la main.

« Heureux de vous rencontrer, Monsieur. Le sergent parle souvent de vous.

– M. Vance nous apporte son concours dans l'affaire Robin, Capitaine, expliqua Markham; et votre Sprigg ayant été tué dans le voisinage, nous nous sommes dit qu'il serait intéressant d'entendre votre rapport. » Il sortit une boîte de *Perfectos* Corona, et la poussa en travers du bureau.

« Ce n'était pas la peine de présenter les choses comme ça, Monsieur. » Le capitaine sourit et, ayant choisi un cigare, le flaira avec une satisfaction voluptueuse. « L'inspecteur m'a dit que vous

aviez quelques idées sur ce nouveau meurtre et que vous vouliez vous en charger. Pour tout vous avouer, je ne suis pas fâché d'en être débarrassé. » Il s'assit nonchalamment et alluma son cigare. « Qu'est-ce que vous voudriez savoir, Monsieur?

– Racontez-nous tout depuis le début », répondit Markham.

Pitts se mit à l'aise.

« Bon. Il se trouve que j'étais disponible quand on nous a signalé l'affaire – un peu après huit heures ce matin – alors j'ai pris une paire de gars et je suis descendu au Drive. Les types du poste du coin étaient déjà là et un assistant légiste est arrivé en même temps que moi...

– Avez-vous eu son rapport, Capitaine? demanda Vance.

– Sûr. Sprigg a pris une balle de 32 dans le sommet du crâne. Pas trace de lutte – pas de bleus ni rien. Rien d'extraordinaire. Un bon coup de revolver, du travail propre.

– Était-il couché sur le dos quand on l'a trouvé?

– C'est ça. Allongé gentiment au milieu de l'allée.

– Et ne s'était-il pas fracturé le crâne en tombant sur le ciment de l'allée? » demanda Vance avec une feinte indifférence.

Pitts retira son cigare de la bouche et jeta un regard soupçonneux à Vance.

« On dirait bien que vous autres vous savez quelque chose, dit-il en hochant la tête d'un air entendu. Oui, le type avait le bas du crâne en compote. Sûr qu'il a fait une belle chute. Mais il a pas dû sentir grand-chose – pas avec une balle dans la tête.

– A propos de ce coup de revolver, Capitaine, il n'y a rien qui vous a semblé étrange?

– Bon... Oui, concéda Pitts en faisant rouler son cigare entre son pouce et son index. D'habitude c'est pas au sommet du crâne que les types se font trouer la peau. Et son chapeau était intact – il a dû tomber avant qu'il se fasse descendre. On peut trouver ça étrange, M. Vance.

– Oui, Capitaine, ça n'est pas ordinaire... Et je suppose que le coup a été tiré presque à bout portant.

– Pas plus de quelques pouces. Les cheveux étaient brûlés tout autour du trou. » Il écarta largement les bras pour signifier qu'il n'y comprenait rien. « Enfin, le type a pu voir l'autre dégainer, et plonger en avant en perdant son chapeau. Ça expliquerait qu'il ait pris le coup de près au sommet du crâne.

– Bien sûr, bien sûr. Sauf que dans ce cas il ne serait pas tombé en arrière... Mais continuez votre récit, Capitaine. »

Pitts jeta un coup d'œil malin à Vance et reprit.

« La première chose que j'ai faite a été de lui fouiller les poches. Il avait une belle montre en or et une quinzaine de dollars sur lui. Alors c'était pas ça qu'on cherchait – à moins que l'autre ait paniqué et se soit taillé. Mais c'est pas très vraisemblable, parce qu'il n'y a jamais personne dans ce coin du parc le matin; et il était là où l'allée passe sous un surplomb rocheux, moyennant quoi personne ne peut voir ce qui s'y passe – et c'est pas par hasard... Enfin, j'ai laissé une paire de types garder le corps en attendant le fourgon et je suis allé chez Sprigg, dans la 93e rue

– j'ai trouvé son nom et son adresse sur une lettre dans sa poche. J'ai appris qu'il était étudiant à Columbia, qu'il habitait chez ses parents et qu'il avait l'habitude de faire une promenade dans le parc après le petit déjeuner. Il était parti ce matin vers sept heures et demie...

– Ah! Il avait l'habitude de se promener dans le parc chaque matin, murmura Vance. Très intéressant.

– Ouais, ça ne nous avance pas à grand-chose, répliqua Pitts. Il y a des tas de types qui vont prendre l'air tous les matins. Et il n'y avait rien d'inhabituel chez Sprigg ce matin. D'après ses parents, il avait pas l'air préoccupé; il était plutôt de bonne humeur quand il est sorti. – Après ça, j'ai fait un saut à l'université et je me suis renseigné; j'ai vu quelques étudiants qui le connaissaient et un de ses profs. Sprigg était un type du genre tranquille. Plutôt solitaire, pas d'amis. Sérieux – toujours en train d'étudier. Très bon dans toutes ses matières et pas de poule. C'était pas ce qu'on peut appeler un type sociable. D'après tous les rapports, c'était pas le type à s'attirer des ennuis. C'est pour ça qu'y a rien à y comprendre. Ça doit être un genre d'accident. On a dû le prendre pour un autre.

– Et à quelle heure l'a-t-on trouvé?

– Vers huit heures et quart. Un maçon du nouveau quai de la 79e rue qui longeait la berge. Il a prévenu un agent de la circulation sur le Drive, qui a téléphoné au poste du coin.

– Et Sprigg était parti de chez lui à sept heures et demie. » Vance leva les yeux au plafond. « Donc il a juste eu le temps d'arriver à cet endroit du parc avant d'être tué. On dirait que

quelqu'un qui connaissait ses habitudes l'y attendait. Bien programmé, hein?... Pas beaucoup de place pour les coïncidences, n'est-ce pas, Markham? »

Markham ignora la pique pour s'adresser à Pitts.

« Avez-vous trouvé des indices matériels?

– Non, Monsieur. Mes hommes ont ratissé le coin mais ça n'a rien donné.

– Et dans les poches de Sprigg – dans ses papiers...?

– Rien. J'ai tout emmené au commissariat – quelques lettres, les bricoles habituelles... » Il s'interrompit, comme s'il se souvenait soudain de quelque chose, et sortit un carnet aux coins cornés. « Il y avait ça, fit-il en tendant sans enthousiasme un triangle de papier froissé à Markham. On l'a trouvé sous le corps. Ça ne rime à rien, mais je l'ai mis dans ma poche – l'habitude. »

Le morceau de papier ne faisait pas plus de quatre pouces de long, et semblait avoir été déchiré au coin d'une feuille de papier machine ordinaire. Il portait des bribes de formules mathématiques dactylographiées, le lambda et le signe infini ayant été rajoutés au crayon. Je reproduis le papier ci-dessous, car, contre toute apparence, il devait jouer un rôle majeur dans l'enquête sur la mort de Sprigg.

$$B_{ikst} = \frac{\lambda}{3} (g_{ik} \cdot g_{st} - g_{is} \cdot g_{kt})$$

$$B_{ikst} = 0 \text{ (plat en l'} \infty \text{)}$$

Vance n'y jeta qu'un coup d'œil, mais Markham l'étudia un long moment en fronçant les sourcils. Il allait faire un commentaire lorsqu'il croisa le regard de Vance. Il se ravisa et jeta négligemment le papier sur son bureau en haussant les épaules.

« C'est tout ce que vous avez trouvé?

– C'est tout, Monsieur. »

Markham se leva.

« Merci beaucoup, Capitaine. Je ne sais pas ce que nous pourrons faire de cette affaire Sprigg, mais nous nous en occuperons. » Il désigna la boîte de *Perfectos*. « Prenez-en quelques-uns avant de partir.

– Merci bien, Monsieur. » Pitts se servit, et nous serra la main après avoir glissé tendrement ses cigares dans la poche de sa veste.

Dès qu'il fut sorti, Vance bondit de son fauteuil et alla se pencher sur le morceau de papier qui traînait sur le bureau de Markham.

« Ma parole! » Il sortit son monocle et étudia les deux lignes de symboles pendant quelques minutes. « Tout à fait séduisant. Bien... où ai-je vu récemment cette formule?... Ah! Le tenseur de Riemann-Christoffel – bien sûr! Drukker l'utilise dans son livre pour déterminer la courbure gaussienne des espaces sphériques et homaloïdes... Mais qu'est-ce que Sprigg faisait avec ça? Cette formule est bien au-dessus de son niveau d'étude... » Il tendit le papier à la lumière. « C'est le même que celui des lettres de l'Évêque. Et vous avez déjà dû remarquer que ce sont les mêmes caractères. »

Heath s'était avancé et examinait à son tour le papier.

« C'est bien les mêmes. » Cette découverte sembla l'abasourdir. « Ça fait toujours un lien entre les deux crimes. »

Vance semblait perplexe.

« Un lien – oui. Mais la présence de cette formule sous le corps de Sprigg n'a pas plus de sens que le meurtre lui-même...

– Vous dites que c'est une formule qu'utilise Drukker dans son livre? intervint Markham.

– Oui. Mais ça ne le met pas nécessairement en cause. Tous les chercheurs connaissent cette formule. Elle est d'une importance fondamentale en géométrie non euclidienne; et bien que Riemann [2] l'ait découverte à propos d'un problème de physique classique, actuellement elle sert principalement dans la théorie mathématique de la relativité. C'est purement scientifique, et ça ne peut avoir aucun rapport avec le meurtre de Sprigg. » Il se rassit. « Arnesson sera enchanté de cette trouvaille. Il sera peut-être capable d'en tirer des conclusions extraordinaires.

– Je ne vois aucune raison d'informer Arnesson de cette nouvelle affaire, protesta Markham. A mon sens, il faudrait la garder aussi secrète que possible.

– Je crains que l'Évêque ne vous en laisse pas le loisir, répliqua Vance.

Markham serra les dents.

« Seigneur! explosa-t-il. A quelle atrocité sommes-nous confrontés? A chaque instant j'espère me réveiller et découvrir que ce n'était qu'un cauchemar.

---

2. En fait ce fut Christoffel qui découvrit la formule en travaillant sur la conductivité thermique, et la publia en 1869 dans le *Crelle Journal für reine und angewandte Mathematik.*

– Aucune chance, Monsieur », grogna Heath. Il prit une profonde inspiration tel un homme qui se prépare au combat. « Qu'est-ce qu'on a en main? Où est-ce qu'on va? J'ai besoin d'agir. »

Markham lança un appel à Vance.

« Vous semblez avoir quelques idées au sujet de cette affaire. Que suggérez-vous? Je vous avoue franchement que pour ma part je nage en plein brouillard. »

Vance tira une longue bouffée de sa cigarette. Puis il se pencha en avant, comme pour donner plus de poids à ses paroles.

« Markham, mon vieux, il n'y a qu'une seule conclusion à en tirer. Ces deux meurtres sont le produit d'un même cerveau : tous deux sont régis par le même goût du grotesque; et puisque le premier n'a pu être commis que par une personne éminemment familière avec les us et coutumes de la maison Dillard, il s'ensuit que nous devons maintenant chercher quelqu'un qui ait de plus été en mesure de savoir qu'un individu du nom de John Sprigg avait l'habitude de se promener chaque matin dans une certaine partie de Riverside Park. Quand nous l'aurons trouvé, il faudra vérifier que ladite personne a bien eu la possibilité de commettre ces deux crimes et essayer d'en comprendre le motif. Il doit y avoir un lien entre Sprigg et les Dillard. Lequel, je n'en sais rien. Mais la première chose à faire c'est de trouver ce lien. Nous commencerons donc par aller chez Dillard.

– Allons d'abord déjeuner, fit Markham avec lassitude. Puis nous irons là-bas. »

X

UN REFUS

(Lundi 11 avril, 14 heures)

Ce fut peu après deux heures que nous arrivâmes chez Dillard. Pyne répondit à notre coup de sonnette; et si notre visite lui causa la moindre surprise, il sut admirablement la dissimuler. Je discernai pourtant une certaine inquiétude dans le regard qu'il adressa à Heath; mais sa voix avait la neutralité onctueuse du parfait domestique.

« M. Arnesson n'est pas encore rentré de l'université, nous prévint-il.

– La télépathie n'est pas votre fort, Pyne, lui dit Vance. Nous sommes ici pour voir le professeur Dillard ainsi que vous-même. »

L'homme se troubla; mais avant qu'il n'eût pu répondre, Mlle Dillard apparut sous l'arcade du salon.

« Il me semblait bien reconnaître votre voix, Monsieur Vance. » Elle nous adressa un sourire mélancolique. « Entrez, je vous en prie... Lady Mae vient d'arriver, – nous allons faire une excursion ensemble cet après-midi », expliqua-t-elle alors que nous passions au salon.

Mme Drukker se tenait à côté du guéridon, l'une de ses mains noueuses posée sur le dos d'un fauteuil qu'elle venait visiblement de quitter. Il y

avait de la peur dans ses yeux immobiles; et son visage maigre était crispé. Elle ne fit pas mine de parler, mais resta figée, comme dans l'attente d'une grave déclaration, tel un accusé au moment d'entendre la sentence du tribunal.

La voix gracieuse de Belle Dillard rompit la tension.

« Je monte dire à oncle que vous êtes là. »

Elle venait à peine de quitter la pièce quand Mme Drukker se pencha sur la table pour s'adresser à Markham dans un murmure pétri de terreur : « Je sais pourquoi vous êtes ici! C'est à cause de ce beau jeune homme qui a été tué ce matin dans le parc. »

Cette confidence était si surprenante et si inattendue que Markham ne sut quoi répondre; et ce fut Vance qui prit la parole.

« Vous avez donc appris cette tragédie, Mme Drukker? Comment se fait-il que vous l'ayez sue si vite? »

La vieille femme prit une expression rusée, qui lui donna l'air d'une sorcière.

« Tout le monde en parle dans le quartier, répondit-elle.

– Vraiment? Très déplaisant. Mais pourquoi pensez-vous que nous devions venir ici pour enquêter à ce sujet?

– Le jeune homme ne s'appelait-il pas Johnny Sprigg? fit-elle avec un rictus.

– Effectivement. John E. Sprigg. Mais ça ne l'associe pas aux Dillard.

– Ah, mais si! » Elle hocha la tête avec une sorte de satisfaction morbide. « C'est un jeu – un jeu d'enfants. D'abord Cock Robin... puis Johnny Sprigg. Les enfants doivent jouer – tous les

enfants sains jouent. » Son humeur changea soudain. Son visage s'adoucit et ses yeux s'emplirent de tristesse.

« C'est un jeu plutôt diabolique, vous ne trouvez pas, Mme Drukker?

– Et pourquoi pas? La vie n'est-elle pas elle-même diabolique?

– Pour certains d'entre nous – oui. » Une étrange sympathie teintait les paroles de Vance tandis qu'il considérait le personnage tragique qui était devant lui. « Dites-moi, reprit-il vivement, savez-vous qui est l'Évêque?

– L'Évêque? » Elle fronça les sourcils avec perplexité. « Non, je ne le connais pas. Est-ce un autre jeu d'enfants?

– Quelque chose de ce genre, j'imagine. En tout cas, l'Évêque s'intéresse à Cock Robin et à Johnny Sprigg. A vrai dire, c'est peut-être lui qui organise ces jeux étranges. Et nous le cherchons, Mme Drukker. Nous espérons qu'il nous apprendra la vérité. »

La vieille femme secoua lentement la tête. « Je ne le connais pas. » Puis elle jeta un regard vindicatif à Markham. « Mais ça ne vous servira à rien d'essayer de trouver qui a tué Cock Robin et troué la perruque de Johnny Sprigg. Vous ne le saurez – jamais – *jamais...* » Sa voix était devenue suraiguë et elle tremblait de tout son corps.

Belle Dillard réapparut à ce moment-là et se dirigea vivement vers Mme Drukker pour l'entourer de son bras.

« Venez, lui dit-elle d'une voix lénifiante; nous allons faire une grande excursion à la campagne, Lady Mae. » Elle se tourna vers Markham, le

regard plein de reproches, et lui annonça d'un ton glacial : « Oncle vous attend dans la bibliothèque. » Puis elle emmena Mme Drukker.

« Ça c'est un peu fort, Monsieur, commenta Heath qui avait observé toute la scène avec un mélange d'amusement et de stupéfaction. Elle était au jus du coup de Johnny Sprigg depuis le début! »

Vance opina du chef.

« Et notre arrivée ici l'a effrayée. Ceci étant, elle a un esprit hypersensible et malsain, Sergent; et à force de méditer sans cesse sur l'infirmité de son fils et les jours lointains où il était un enfant comme les autres, il est tout à fait possible qu'elle ait saisi par hasard le lien entre Cock Robin, Johnny Sprigg et les chansonnettes... Je me pose la question. » Son regard se tourna vers Markham. « Il y a d'étranges remous dans cette affaire – on croirait être perdu dans la caverne de Dovrë-Troll du *Peer Gynt* d'Ibsen où ne vivent que des monstres difformes. » Il haussa les épaules, mais il était visible qu'il ne s'était pas encore totalement libéré du voile d'horreur jeté par les derniers mots de Mme Drukker. « Peut-être retrouverons-nous un terrain plus solide avec le professeur Dillard. »

Le professeur nous reçut avec froideur. Son bureau était couvert de papiers, et il était clair que nous le dérangions en plein travail.

« Que me vaut cette visite inattendue, Markham? demanda-t-il après que nous nous fûmes assis. Avez-vous du nouveau à m'apprendre sur la mort de Robin? » Il glissa un marque-page dans le *Temps, Espace et Matière* de Hermann Weyl qu'il était en train de lire, et nous regarda avec

impatience après s'être carré dans son fauteuil. « Je suis très pris par un problème de mécanique...

– Je suis désolé, dit Markham, je n'ai rien de nouveau dans l'affaire Robin. Mais un autre meurtre a été commis ce matin dans le voisinage, et nous avons de bonnes raisons de penser qu'il pourrait être lié à la mort de Robin. Je voulais en particulier vous demander, Professeur, si le nom de John E. Sprigg vous disait quelque chose. »

L'expression du professeur se modifia instantanément.

« Est-ce le nom de la personne qui a été tuée? » Il n'y avait plus trace d'ennui dans son attitude.

« Oui. Un homme du nom de John E. Sprigg a été tué d'une balle ce matin peu après sept heures et demie dans Riverside Park, à proximité de la 84e rue. »

Le regard du professeur alla se poser sur la cheminée, et il resta un instant silencieux. Il semblait être pris dans un débat intérieur.

« Oui, dit-il enfin. Je – nous – connaissons effectivement un jeune homme de ce nom – bien que je ne puisse croire qu'il s'agisse du même.

– Qui est-ce? » demanda Markham avec insistance.

Le professeur hésita de nouveau.

« Le garçon auquel je pense est le protégé d'Arnesson – le major de sa promotion, comme on dirait à Cambridge.

– Comment se fait-il que vous le connaissiez, Monsieur?

– Arnesson l'a plusieurs fois invité ici. Il voulait que je le voie et que je parle avec lui. Arnesson était très fier de ce garçon; et je dois

avouer qu'il témoignait d'un talent assez rare.

– Il était donc connu de tous les membres de la maison?

– Oui. Je pense que Belle a dû le rencontrer. Et si vous incluez Pyne et Beedle dans la « maison », je pense que son nom ne leur était pas inconnu. »

Ce fut Vance qui posa la question suivante.

« Les Drukker connaissaient-ils Sprigg, Professeur Dillard?

– C'est fort possible. Arnesson et Drukker se voient très souvent... A y songer, il me semble bien que Drukker ait été présent un des soirs où Sprigg nous a rendu visite.

– Et Pardee : connaissait-il aussi Sprigg?

– Là, je ne pourrais vous dire. » Le professeur tambourina avec impatience sur le bras de son fauteuil, et se tourna vers Markham. « Dites donc, Markham, que signifient toutes ces questions? Que vient faire le fait que nous connaissions un étudiant du nom de Sprigg dans l'affaire de ce matin? Vous n'allez quand même pas me dire que l'homme qui a été tué ce matin est l'élève d'Arnesson?

– Je crains que ce ne soit le cas », répondit Markham.

Il y avait une note d'anxiété – de peur presque, me sembla-t-il – dans la voix du professeur lorsqu'il reprit la parole.

« Quand bien même, en quoi cela peut-il nous regarder? Et quel rapport voulez-vous établir entre cette mort et celle de Robin?

– Je dois admettre que nous ne disposons de rien de précis, dit Markham. Mais la gratuité de ces deux crimes – l'absence complète de motif

dans chacun des cas – cela leur donne un étrange air de famille.

– Vous voulez dire, j'imagine, que vous n'avez trouvé aucun motif. Mais s'il fallait présumer l'existence d'un lien entre tous les crimes dont on ignore le motif...

– Il ne faut pas négliger le fait que ces deux crimes se sont produits à peu d'intervalle et dans un même voisinage, insista Markham.

– C'est là la base de votre proposition? » Le professeur avait pris une attitude de hauteur bienveillante. « Vous n'avez jamais été un bon mathématicien, Markham, mais vous devriez quand même savoir que l'on ne peut rien conjecturer sur une base aussi étroite.

– Ces deux noms, intervint Vance, – Cock Robin et Johnny Sprigg – sont ceux de personnages de chansons de nourrice bien connues. »

Le vieux monsieur le dévisagea avec un étonnement non dissimulé, et le rouge monta lentement à ses joues.

« Votre humour, Monsieur, est de mauvais aloi.

– Ce n'est pas *mon* humour, hélas! répliqua tristement Vance. La plaisanterie appartient à l'Évêque.

– L'Évêque? fit le professeur en dissimulant mal son irritation. Écoutez, Markham. Je n'admettrai pas qu'on se paye ma tête. C'est la deuxième fois que j'entends mentionner ce mystérieux Évêque dans cette pièce; et je veux savoir ce que ça signifie. Même si un toqué a envoyé une lettre aux journaux à propos de la mort de Robin, je voudrais savoir quel rôle cet Évêque vient jouer dans la mort de Sprigg?

– On a retrouvé sous le corps de Sprigg un papier portant une formule mathématique dactylographiée sur la même machine que les messages de l'Évêque.

– Comment? » Le professeur se pencha en avant. « La même machine, dites-vous? Une formule mathématique?... Quelle formule? »

Markham ouvrit son calepin et en sortit le morceau de papier triangulaire que Pitts lui avait laissé.

« Le tenseur de Riemann-Christoffel... » Le professeur contempla longuement le papier; puis il le rendit à Markham. Il semblait soudain vieilli; et son regard avait un air de profonde lassitude lorsqu'il le tourna vers nous. « Tout cela est incompréhensible. » Il parlait d'une voix résignée. « Mais peut-être avez-vous raison d'agir comme vous le faites. – Qu'attendez-vous de moi? »

Markham était visiblement perplexe devant ce changement d'attitude.

« J'étais avant tout venu m'enquérir d'un lien éventuel entre Sprigg et cette maison; mais, très sincèrement, maintenant que ce lien est avéré, je ne sais pas quel sens lui donner. – Je voudrais cependant que vous nous permettiez d'interroger librement Pyne et Beedle.

– Posez-leur toutes les questions que vous voudrez, Markham. Il ne sera pas dit que je vous aurai gêné dans votre enquête. » Il leva un regard de supplication. « Je vous demanderais seulement de bien vouloir m'avertir avant de prendre toute mesure décisive.

– Je vous en fais la promesse, Monsieur. » Markham se leva. « Mais je crains que nous ne soyons encore bien loin des mesures décisives. » Il

tendit la main, et son attitude laissait comprendre qu'il avait perçu quelque secrète inquiétude chez le vieux monsieur et qu'il voulait lui exprimer pudiquement sa sympathie.

Le professeur se leva pour nous accompagner jusqu'à la porte.

« Je n'arrive pas à comprendre ce que vient faire cette formule, murmura-t-il en secouant la tête. Mais si je peux faire quelque chose pour vous...

– Il y a effectivement quelque chose que vous pourriez faire pour nous, Professeur Dillard, dit Vance, en s'arrêtant devant la porte. Le jour du meurtre de Robin, nous avons interrogé Mme Drukker.

– Ah!

– Et bien qu'elle ait nié avoir été à sa fenêtre ce matin-là, il n'est pas impossible qu'elle ait vu quelque chose se produire dans la ruelle entre onze heures et midi.

– Vous avez eu cette impression? » Le professeur semblait plus intéressé qu'il ne voulait le laisser paraître.

« Très indirectement. C'est le fait que Drukker ait affirmé l'avoir entendue crier et sa négation farouche qui m'ont donné à penser qu'elle pouvait avoir vu quelque chose qu'elle préférait garder pour elle. Il m'a semblé que vous deviez avoir plus d'influence sur elle que quiconque d'autre, et que, si elle a effectivement aperçu quelque chose, vous sauriez la convaincre de parler.

– Non! » s'écria le professeur; mais il posa aussitôt la main sur le bras de Markham et changea de ton. « Il y a certaines choses que vous ne pouvez pas me demander de faire. Si cette

pauvre femme a vu quelque chose de sa fenêtre l'autre matin, c'est à vous de le trouver tout seuls. Je ne veux pas ajouter à ses tortures, et j'espère sincèrement que vous ferez votre possible pour la ménager. Il y a sûrement d'autres moyens de découvrir ce que vous voulez savoir. » Il regarda droit dans les yeux de Markham. « Ne lui demandez pas à *elle* de vous le dire. Vous-même, vous le regretteriez par la suite.

– Nous devons découvrir tout ce qu'il nous sera possible de découvrir, répondit Markham avec une fermeté mêlée de gentillesse. Il y a un démon en liberté dans cette ville, et je ne peux mettre cette terrible vérité en balance avec les souffrances de quelqu'un – aussi tragiques que soient ces souffrances. Mais je vous assure que je ne mettrai personne au supplice inutilement.

– Avez-vous songé, demanda le professeur Dillard, que la vérité que vous recherchez pourrait être plus effroyable encore que les crimes que vous voulez punir?

– Je dois en courir le risque. Mais, quand même j'en aurais la certitude, cela ne devrait pas m'arrêter.

– Certainement pas. Mais je suis beaucoup plus âgé que vous, Markham; j'avais déjà des cheveux gris lorsque vous étiez jeune et que vous vous battiez avec vos logarithmes et vos exponentielles. En vieillissant, on apprend à donner aux choses leur juste valeur. Les rapports changent tous : ce que nous chérissions autrefois n'a plus de sens. C'est pour cela que les vieillards sont plus tolérants : ils savent qu'aucune valeur humaine n'a d'importance.

– Mais tant que nous serons gouvernés par des

valeurs humaines, mon devoir sera de les maintenir, répliqua Markham. Et je n'ai pas le droit, quelles que puissent être mes sympathies personnelles, de refuser de faire une démarche qui pourrait conduire à la vérité.

– Vous avez peut-être raison, soupira le professeur. Mais ne me demandez pas de vous y aider. Si vous apprenez la vérité, soyez généreux. Soyez certain de la responsabilité de votre coupable avant de requérir son envoi à la chaise électrique [1]. Il y a des esprits malades comme il y a des corps malades; et les deux vont souvent ensemble. »

Lorsque nous fûmes redescendus au salon, Vance alluma une cigarette avec encore plus de soin qu'à l'accoutumée.

« Le professeur, dit-il, n'est pas du tout enchanté de cette mort de Sprigg; et, bien qu'il ne soit pas disposé à l'admettre, c'est la formule de Riemann-Christoffel qui l'a convaincu que Robin et Sprigg faisaient partie de la même équation. Mais ça n'a pas été difficile. Alors, pourquoi? – Qui plus est, il n'avait pas grande envie d'admettre que Sprigg fréquentait la maison. Je ne dis pas qu'il a des soupçons, je dis qu'il craint quelque chose... Sacrément bizarre, son attitude. Il semble ne pas vouloir se mettre en travers du cours de la justice – que vous incarnez avec un tel éclat, mon cher Markham – mais il refuse mordicus de soutenir votre croisade en ce qui concerne les Drukker. Je me demande ce qu'il y a derrière ses égards pour Mme Drukker. Je n'aurais pas cru le professeur sentimental. – Et

1. *Cf.* note de la page 9. (*N.d.R.*)

que venait faire cette platitude qu'il nous a servie sur les esprits malades et les corps malades? Ça sonnait comme une publicité pour un cours de culture physique, hein?... Hélas! Allons poser quelques questions à Pyne et consorts. »

Markham resta assis dans son nuage de fumée. Je l'avais rarement vu aussi abattu.

« Je ne vois pas ce qu'il y a à en espérer. Enfin... Sergent, amenez-nous Pyne. »

Lorsque Heath fut sorti, Vance adressa un regard facétieux à Markham.

– Vraiment, v'savez, vous ne devriez pas vous plaindre. Laissez-vous consoler par Térence : – *Nil tam difficile est, quin quaerendo investigari possit.* Et, parole, le problème est difficile... » Il reprit soudain son sérieux. « Nous sommes confrontés à des inconnues. Nous nous mesurons à un être anormal qui n'agit pas selon les modes habituellement reconnus. C'est à la fois subtil – oh, infiniment subtil – et déroutant. Mais nous savons au moins qu'il se tapit quelque part autour de cette vieille bâtisse; et nous devons en fouiller tous les recoins – figurativement parlant. Alors, ne vous choquez pas de certaines questions que je pourrais poser à Pyne. Nous devons chercher jusque dans les endroits les plus invraisemblables... »

On entendit des pas approcher de l'arcade, et Heath entra suivi du vieux maître d'hôtel.

XI

LE REVOLVER DÉROBÉ

(Lundi 11 avril, 15 heures)

« Asseyez-vous, Pyne, dit Vance avec une bienveillance ferme. Le professeur Dillard nous a autorisés à vous interroger; et nous espérons que vous répondrez à toutes nos questions.

– Certainement, Monsieur, répondit l'homme. Je suis sûr qu'il n'y a rien que le professeur Dillard veuille cacher.

– Parfait. » Vance se renversa paresseusement dans son fauteuil. « Pour commencer : à quelle heure avez-vous servi le petit déjeuner ce matin?

– A huit heures et demie, Monsieur – comme toujours.

– Tous les membres de la famille étaient-ils présents?

– Oh, oui, Monsieur.

– Qui les réveille le matin? Et à quelle heure?

– C'est moi, Monsieur – à sept heures et demie. Je frappe aux portes.

– Et vous attendez la réponse?

– Oui, Monsieur – toujours.

– Réfléchissez bien, maintenant, Pyne : tous vous ont-ils répondu ce matin? »

L'homme hocha vigoureusement la tête. « Oui, Monsieur.

– Et personne n'est arrivé en retard au petit déjeuner?

– Tout le monde était là à l'heure, Monsieur – comme d'habitude. » Vance se pencha pour faire tomber la cendre de sa cigarette dans l'âtre. « Quelqu'un est-il sorti de la maison avant ou après le petit déjeuner? »

Vance avait posé sa question sans paraître y attacher grande importance, mais je notai un léger frémissement de surprise dans les paupières tombantes du maître d'hôtel.

« Non, Monsieur.

– Même si vous n'avez vu personne, poursuivit Vance, serait-il possible que quelqu'un soit sorti puis rentré sans que vous ne vous en aperçussiez? »

Pour la première fois, Pyne sembla rechigner à répondre.

« Bien, Monsieur, dit-il avec embarras; en fait, n'importe qui aurait pu franchir la porte d'entrée sans que je le susse, car j'étais occupé à mettre le couvert du petit déjeuner. Et, pour être complet, il était aussi bien possible d'utiliser la porte du sous-sol, car ma fille ferme habituellement la porte de la cuisine lorsqu'elle prépare le petit déjeuner. »

Vance fuma un instant pensivement. Puis d'un ton neutre et égal, il demanda : « Quelqu'un possède-t-il un revolver dans la maison? »

L'homme écarquilla les yeux.

« Pas – que – je sache, Monsieur, articula-t-il.

– Jamais entendu parler de l'Évêque, Pyne?

– Oh, non, Monsieur! » Son visage blêmit. « Vous parlez de cet homme qui a écrit des lettres aux journaux?

– Je parlais de l'Évêque, dit Vance d'un ton détaché. Mais dites-moi : avez-vous entendu parler du fait qu'un homme a été tué dans Riverside Park ce matin?

– Oui, Monsieur. Le concierge de l'immeuble voisin me l'a appris.

– Vous connaissiez le jeune M. Sprigg, n'est-ce pas?

– Je l'ai aperçu une ou deux fois ici, Monsieur.

– Est-il venu récemment?

– La semaine dernière, Monsieur. Jeudi, me semble-t-il.

– Qui d'autre était présent? »

Pyne fronça les sourcils comme s'il cherchait à se remémorer.

« M. Drukker, Monsieur, dit-il un instant plus tard. Et, si je me souviens bien, M. Pardee est venu aussi. Ils sont restés longtemps à bavarder dans la chambre de M. Arnesson.

– Dans la chambre de M. Arnesson, eh? M. Arnesson a-t-il l'habitude de recevoir ses visiteurs dans sa chambre?

– Non, Monsieur, expliqua Pyne; mais le professeur travaillait dans la bibliothèque, et Mlle Dillard était au salon avec Mme Drukker. »

Vance resta un moment silencieux.

« Ce sera tout, Pyne, dit-il enfin. Mais envoyez-nous Beedle, s'il vous plaît. »

Beedle arriva et se planta devant nous dans une attitude de sourde agressivité. Vance l'interrogea sur les mêmes points que Pyne. Ses réponses,

monosyllabiques pour la plupart, n'ajoutèrent rien à ce que l'on savait déjà. Mais sur la fin, Vance lui demanda s'il lui était arrivé de regarder par la fenêtre avant le petit déjeuner.

« Une ou deux fois, concéda-t-elle. Pourquoi est-ce que je regarderais pas?

– Avez-vous vu quiconque dans la ruelle, ou dans le jardin?

– Personne, sauf le professeur et Mme Drukker.

– Pas d'étrangers? » Vance essayait de faire croire que la présence du professeur et de Mme Drukker dans le jardin n'était d'aucune importance; mais, à la façon appliquée qu'il eut de plonger la main dans sa poche à la recherche de son étui à cigarettes, je compris que l'information l'intéressait au plus haut point.

« Non, répondit sèchement la femme.

– A quelle heure avez-vous vu le professeur et Mme Drukker?

– Peut-être huit heures.

– Parlaient-ils ensemble?

– Oui. – En tout cas, corrigea-t-elle, ils marchaient ensemble.

– Ont-ils l'habitude de se promener dans le jardin avant le petit déjeuner?

– Mme Drukker descend souvent marcher un peu tôt le matin. Et j'imagine que le professeur a bien le droit de se promener dans son jardin quand ça lui chante.

– Je ne lui conteste nullement ce droit, Beedle, dit doucement Vance. Je me demandais seulement s'il avait l'habitude de l'exercer à des heures aussi matinales.

– Bon, il l'exerçait c'matin. »

Vance congédia la femme et se leva pour aller à la fenêtre. Il était visiblement perplexe, et passa quelques minutes à observer la rue en direction de la rivière.

« Bien, bien, murmura-t-il. C'est un jour idéal pour communier avec la nature. A huit heures ce matin, l'alouette était sortie du nid, et – qui sait, il y avait peut-être un escargot sur l'aubépine. Mais – ma parole! – tout n'allait pas pour le mieux dans ce monde. »

La perplexité de Vance n'échappa pas à Markham.

« Qu'est-ce que vous en pensez? demanda-t-il. Pour ma part, je ne ferai pas grand cas du témoignage de Beedle.

– Le problème, Markham, c'est que nous ne pouvons pas nous permettre de négliger le moindre élément dans cette affaire, répondit Vance d'une voix étouffée, sans se retourner. Je vous accorde, cependant, que pour l'heure les révélations de Beedle n'apportent rien. Nous avons seulement appris que deux des acteurs de notre drame étaient en train ce matin peu après que Sprigg eut cassé sa pipe. Ce rendez-vous *sous la charmille* entre le professeur et Mme Drukker peut bien sûr n'être que l'une de vos chères coïncidences. D'un autre côté, ce n'est sans doute pas sans rapport avec l'attitude chevaleresque de ce *gentleman* touchant à cette dame... Je crois que nous devrions compléter discrètement nos informations sur ces galanteries matinières, hein?... »

Il se pencha soudain vers la fenêtre.

« Ah! Voici Arnesson. Il semble un peu agité. »

Un instant plus tard, on entendit un bruit de

clef à la porte d'entrée, et Arnesson traversa le hall. Lorsqu'il nous vit, il se hâta vers nous, et, sans un mot de salutation, explosa :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Sprigg a été tué? » Ses yeux vifs nous sondèrent tour à tour. « J'imagine que vous êtes ici pour m'interroger à son propos. Bien, allez-y. » Il jeta un volumineux cartable sur le guéridon et s'assit brusquement au bord d'une chaise. « Il y avait un poulet à la faculté ce matin. Il posait des questions absurdes en prenant des airs mystérieux – un vrai détective d'opérette... Un meurtre – un meurtre atroce! Que savions-nous d'un certain John E. Sprigg? Et ainsi de suite... Il a terrifié une paire d'étudiants de première année au point que leur semestre est foutu, et poussé un innocent assistant d'anglais au bord de la crise nerveuse. Je n'ai pas vu l'animal moi-même – j'étais en train de faire cours. Mais il a eu le culot de demander avec quelles filles Sprigg sortait. Sprigg et les filles! Le gosse ne pensait qu'à son travail. Le type le plus brillant de ma classe. Jamais raté un cours. Quand il n'a pas répondu à l'appel ce matin, je me suis dit qu'il avait dû lui arriver quelque chose de grave. Au déjeuner, tout le monde ne parlait que d'assassinat... Alors?

– Alors – nous n'en savons rien, M. Arnesson. » Vance n'avait cessé de l'observer attentivement. « Mais nous avons un autre élément pour votre formule. Johnny Sprig s'est fait trouer la perruque avec un petit fusil. »

Arnesson resta un moment figé; puis il rejeta la tête en arrière et partit d'un rire sardonique.

« Encore des momeries, eh? – comme pour Cock Robin... Racontez-moi. »

Vance lui fit un bref résumé de ce que Pitts nous avait appris.

« C'est tout ce que nous savons pour l'instant, conclut-il. Et *vous*, M. Arnesson, avez-vous quelque information à nous apporter?

– Mon Dieu, non! » L'homme semblait sincèrement étonné. « Rien. Sprigg... un des étudiants les plus intelligents que j'aie jamais eus. Une sorte de génie. Dommage que ses parents l'aient appelé John – y a assez d'autres prénoms. Ça a scellé son destin, dirait-on; il a fallu qu'il se fasse trouer la tête par un maniaque. A tout coup, le même rigolo que celui qui a occis Robin avec une flèche. » Il se frotta les mains – le penseur abstrait avait pris le dessus. « Un joli problème. Vous m'avez tout dit? Je ne peux pas me passer d'une seule donnée. Peut-être cela m'amènera-t-il à fonder un nouveau calcul – comme Kepler. » Cette idée le fit glousser. « Vous souvenez-vous de sa « doliométrie »? C'est devenu la base du calcul infinitésimal. Il est arrivé là en essayant de construire un tonneau pour son vin – un tonneau qui emploie un minimum de bois pour un maximum de contenance. Peut-être que mes formules ouvriront un nouveau champ de recherche à la science. Ha! Robin et Sprigg seront alors des martyrs. »

Son humour, même compte tenu de son engagement passionné dans l'abstraction, me sembla d'un tout particulier mauvais goût. Mais Vance ne parut pas s'affecter de son cynisme.

« Il y a une chose, dit-il, dont j'ai oublié de vous faire part. » Il se tourna vers Markham pour lui demander le morceau de papier où étaient dactylographiées les formules, puis tendit celui-ci à

Arnesson. « Il a été découvert sous le corps de Sprigg. »

L'autre l'examina dédaigneusement.

« A nouveau l'Évêque, à ce que je vois. Même papier, mêmes caractères que les messages... Mais d'où a-t-il sorti le tenseur de Riemann-Christoffel? Bon, si ç'avait été un autre tenseur – le G-sigma-tau, par exemple – n'importe quel apprenti physicien pouvait le connaître. Mais celui-ci n'est pas courant; et la façon de l'écrire est peu ordinaire. Il manque certains termes... Nom d'une pipe! J'en parlais justement à Sprigg l'autre soir. Il l'avait noté, d'ailleurs.

– Pyne nous a dit que Sprigg était venu vous voir ici jeudi dernier, signala Vance.

– Ah, tiens?... Jeudi – c'est bien ça. Pardee était là aussi. Et Drukker. Nous avons parlé de géométrie gaussienne. On en est venus à ce tenseur – c'est Drukker qui en a parlé le premier, je crois. Et Pardee s'est lancé sur l'idée d'appliquer les mathématiques pures aux échecs...

– Jouez-vous aux échecs, à propos? demanda Vance.

– Dans le temps, mais plus maintenant. C'est un beau jeu pourtant – mais il y a les joueurs! Des drôles de zigs, les joueurs d'échecs.

– Avez-vous jamais étudié le gambit de Pardee? (A ce moment je ne pouvais pas comprendre l'opportunité des questions de Vance; et je remarquai que Markham donnait lui aussi des signes d'impatience.)

– Ce pauvre vieux Pardee! » Arnesson eut un sourire impitoyable. « Pas un mauvais mathématicien, à son niveau. Il aurait dû être professeur dans un collège. Mais il avait trop d'argent. S'est

mis aux échecs. Je lui ai dit que son gambit n'était pas scientifique. Je lui ai même montré comment on pouvait le battre. Mais il ne voulait pas comprendre. Puis Capablanca, Vidmar et Tartakover sont arrivés et l'ont mis en pièces. Comme je le lui avais prédit. Ça a brisé sa vie. Cela fait des années qu'il s'escrime sur un nouveau gambit, mais il n'arrive pas à le faire tenir. Il dévore Weyl, Silberstein, Eddington et Mach dans l'espoir d'y trouver une inspiration.

– Très intéressant. » Vance tendit sa boîte d'allumettes à Arnesson qui avait bourré sa pipe tout en parlant. « Pardee connaissait-il bien Sprigg?

– Oh, non. Il l'avait rencontré deux fois ici – c'est tout. Mais Pardee connaît bien Drukker. Il n'arrête pas de l'interroger sur les scalaires, les vecteurs et les potentiels. Toujours dans l'espoir de tomber sur quelque chose qui révolutionnera les échecs.

– S'est-il intéressé au tenseur de Riemann-Christoffel quand vous en avez parlé l'autre soir?

– Je ne peux pas l'affirmer. C'est un peu hors de sa portée. On ne peut pas plaquer la courbure de l'espace-temps sur un échiquier.

– Qu'est-ce que vous pensez du fait qu'on ait trouvé cette formule sur Sprigg?

– J'en pense rien du tout. Si ç'avait été de l'écriture de Sprigg, je dirais que le papier était tombé de sa poche. Mais qui va s'ennuyer à dactylographier une formule mathématique?

– L'Évêque, apparemment. »

Arnesson retira sa pipe de sa bouche et sourit. « L'Évêque X. Il faut que nous le trouvions.

C'est un grand fantaisiste. Son échelle de valeurs est un peu chamboulée.

– Visiblement. » Vance faisait étalage de nonchalance. « Et, à propos, j'ai failli oublier de vous poser une question : cette maison recèle-t-elle des armes à feu?

– Oho! » Arnesson gloussa avec délectation. « Vous y voilà!... désolé de vous décevoir. Pas de revolver. Pas de porte dérobée. Pas de passage secret. Tout dans les mains, rien dans les poches. »

Vance soupira théâtralement.

« Quelle tristesse!... J'avais une si belle théorie. »

Belle Dillard était arrivée sans faire de bruit, et se tenait maintenant sous l'arcade. Elle avait entendu la question de Vance et la réponse d'Arnesson.

« Mais il y a *deux* revolvers dans la maison, Sigurd, déclara-t-elle. Tu ne te souviens pas des vieux revolvers avec lequels je faisais du tir à la campagne?

– Je croyais que tu t'en étais débarrassée depuis longtemps. » Arnesson se leva et lui rapprocha un fauteuil. « Quand nous sommes rentrés de Hopatcong, je t'ai dit que seuls les truands sont autorisés à posséder une arme à feu dans ce charmant État...

– Mais je ne t'ai pas cru, protesta la jeune fille. Je ne sais jamais quand tu plaisantes et quand tu es sérieux.

– Et vous les avez donc conservés, Mlle Dillard? demanda Vance d'une voix tranquille.

– Pourquoi? – oui. » Elle jeta un regard inquiet à Heath. « Je n'aurais pas dû?

– Je crois que c'était illégal. Cependant » – Vance lui adressa un sourire rassurant – « je ne pense pas que le sergent Heath songe à vous menacer des foudres de la loi Sullivan. – Où sont-ils?

– En bas – dans la salle d'armes. Ils sont dans un des tiroirs du placard à outils. »

Vance se leva.

« Auriez-vous la bonté de nous montrer où vous les avez mis, Mlle Dillard? Je suis dévoré par la curiosité, v'savez. »

Le jeune fille hésita et jeta un coup d'œil interrogateur à Arnesson. Quand celui-ci opina du chef, elle se retourna sans un mot et partit en direction de la salle d'armes.

« Ils sont dans ce placard, à côté de la fenêtre », annonça-t-elle.

Elle s'en approcha et tira un profond tiroir. Au fond, derrière un fourbis hétéroclite, se trouvait un automatique Colt 38.

« Oh! s'exclama-t-elle. Il n'y en a qu'un. L'autre a disparu.

– C'était un plus petit calibre, n'est-ce pas? demanda Vance.

– Oui...

– Un 32? »

La jeune fille hocha la tête et tourna un regard ahuri vers Arnesson.

« Eh bien, il n'est plus là, Belle, lui dit-il en haussant les épaules. On n'y peut rien. Ça doit être un de tes jeunes archers qui l'a pris pour se faire sauter la cervelle après s'être ridiculisé au tir à l'arc.

– Sois sérieux, Sigurd, s'il te plaît, lança-t-elle, un peu effrayée. Où peut-il être?

– Ha! Sombre mystère, bouffa Arnesson. Étrange disparition d'un vieux 32. »

Devant le trouble de la jeune fille, Vance préféra changer de sujet.

« Mlle Dillard, peut-être auriez-vous la bonté de nous accompagner chez Mme Drukker. Il y a une ou deux questions dont nous voudrions discuter avec elle; et votre présence ici doit signifier que vous avez remis à plus tard votre excursion. »

Cette suggestion sembla affliger la jeune fille.

« Oh, laissez-la tranquille aujourd'hui, je vous en prie, dit-elle d'un ton de supplication. Lady Mae est très malade. Je n'arrive pas à comprendre – elle paraissait aller si bien tout à l'heure quand je bavardais avec elle. Mais après vous avoir vus, elle a changé : elle était affaiblie et... oh, on dirait que quelque chose de terrible la poursuit. Je l'ai couchée, et elle ne cessait de répéter " Johnny Sprig, Johnny Sprig " en un horrible chuchotement... J'ai appelé son médecin et il est venu tout de suite. Il m'a dit qu'il lui fallait le plus grand calme...

– C'est sans importance, lui assura Vance. Nous attendrons, bien sûr. – Qui est son médecin, Mlle Dillard?

– Whitney Barstead. Il la soigne depuis aussi longtemps que je me souvienne.

– Un bon médecin, approuva Vance. Il n'y a pas de meilleur neurologue dans tout le pays. Nous ne ferons rien sans le consulter. »

Mlle Dillard lui lança un regard de gratitude. Puis elle se retira.

Lorsque nous fûmes remontés au salon, Arnesson s'accouda à la cheminée et regarda Vance d'un œil ironique.

« Johnny Sprig, Johnny Sprig. » Ha! Lady Mae ne s'y est pas trompée. Elle est peut-être fêlée, mais certaines parties de son cerveau tournent à plein rendement. Superbe mécanique, le cerveau humain. Certains des as du calcul mental sont des demeurés. Et je connais une paire de grands maîtres des échecs qui ont besoin d'une infirmière pour les habiller et les faire manger. »

Vance semblait ne pas l'écouter. Il s'était immobilisé devant une petite vitrine près de l'arcade, et paraissait absorbé par la contemplation d'un ensemble de figurines de jade.

« Cet éléphant n'a pas sa place ici, dit-il nonchalamment en montrant du doigt une petite pièce. C'est un *bunjinga* – période décadente, v' savez. Bien fait, mais pas authentique. Sans doute une copie d'une pièce mandchoue ». Il réprima un bâillement et se tourna vers Markham. « Dites, mon vieux, nous n'avons plus rien à faire. Si nous nous sauvions? Nous pourrions dire un mot au professeur avant de partir, ceci étant... Cela vous dérange-t-il de nous attendre ici, M. Arnesson? »

Arnesson, légèrement surpris, haussa les sourcils pour aussitôt plisser son visage en une grimace de dédain.

« Oh, non. Allez-y. » Et il entreprit de se bourrer une nouvelle pipe.

Le professeur fut très agacé par notre nouvelle intrusion.

« Nous venons d'apprendre, dit Markham, que vous bavardiez avec Mme Drukker ce matin, avant le petit déjeuner... »

Un spasme de colère parcourut les joues du professeur.

« En quoi cela peut-il concerner le District Attorney que je bavarde avec ma voisine dans mon jardin?

– En rien, Monsieur. Mais je suis plongé dans une enquête sur des faits qui concernent de près votre maison, et je pensais être en droit de solliciter votre aide. »

Le vieux monsieur toussota un moment.

« Très bien, concéda-t-il avec irritation. Je n'ai vu personne d'autre que Mme Drukker – si c'est ce que vous voulez savoir. »

Vance s'introduisit dans la conversation.

« Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus vous voir, Professeur Dillard. Nous voulions simplement vous demander si Mme Drukker vous avait donné ce matin l'impression qu'elle soupçonnait ce qui s'était passé un peu plus tôt dans Riverside Park. »

Le professeur faillit répondre sur un ton désobligeant, mais il se contint. Après un bref silence, il dit simplement :

« Non, elle ne m'a pas fait cette impression.

– Semblait-elle être mal à l'aise ou, disons, agitée?

– D'aucune façon! » Le professeur se leva et fit face à Markham. « Je vois parfaitement où vous voulez en venir, mais je ne m'y prêterai pas. Je vous ai déjà dit, Markham, que je me refusais à espionner cette pauvre femme. Je n'ai rien à ajouter. » Il retourna vers son bureau. « Je regrette, mais j'ai beaucoup de travail aujourd'hui. »

Nous redescendîmes au rez-de-chaussée et saluâmes Arnesson. Il nous fit de grands signes de main, mais son sourire avait quelque chose de

protecteur et dédaigneux, comme s'il avait assisté à notre échec auprès du professeur, et s'en réjouissait.

Sur le trottoir, Vance s'immobilisa pour allumer une nouvelle cigarette.

« Une petite *causerie* avec le triste et affable M. Pardee s'impose maintenant... Je ne sais pas ce qu'il pourra nous apprendre, mais je brûle de le voir. »

Mais Pardee n'était point chez lui. Son domestique japonais nous apprit que son maître était selon toute vraisemblance au *Manhattan Chess Club*.

« Nous pouvons attendre demain, dit Vance à Markham lorsque nous nous éloignâmes de la maison. J'essaierai de joindre le docteur Barstead dans la matinée pour trouver un moment où voir Mme Drukker. Nous en profiterons pour rendre visite à Pardee.

– J'espère en tout cas, grommela Heath, qu'on en apprendra plus demain qu'aujourd'hui.

– Vous négligez deux ou trois bribes d'information pas inintéressantes, Sergent, répliqua Vance. Nous avons appris que tous les familiers de la maison Dillard avaient rencontré Sprigg et pouvaient aisément être au courant de ses déambulations matinales le long de l'Hudson. Nous avons aussi appris que le professeur et Mme Drukker baguenaudaient dans le jardin à huit heures ce matin. Et nous avons constaté la disparition d'un calibre 32 du placard à outils de la salle d'armes. Ce n'est pas le Pérou, mais il y a quelque chose – oh oui, ça prend tournure. »

Tandis que nous redescendions vers le centre,

Markham s'extirpa de ses sombres méditations et jeta un regard anxieux à Vance.

« J'ai presque peur de pousser l'enquête sur cette affaire. Cela devient trop horrible. Et si les journaux s'emparent du cas de Johnny Sprigg et font le lien entre les deux meurtres, je frémis d'avance à l'idée du battage qui en résultera.

– Frémissez, mon vieux! soupira Vance. Je ne suis pas médium – jamais eu de rêve qui se soit avéré, et je ne sais pas à quoi ressemble un contact télépathique – mais quelque chose me dit que l'Evêque va distiller à la presse quelques rimailles de *Ma Mère l'Oie*. Cette nouvelle plaisanterie est encore plus absconse que l'intermezzo Cock Robin. Il ne voudra pas qu'elle se perde. Tous les humoristes ont besoin d'un public. C'est là sa faiblesse – peut-être notre seule chance de le démasquer, Markham.

– Je vais passer un coup de fil à Quinan, dit Heath, savoir s'il a reçu quelque chose. »

Mais le sergent n'eut pas à se déranger. Le reporter du *World* nous attendait au bureau du District Attorney, et Swacker l'introduisit immédiatement.

« B'jour, M. Markham. » Il y avait une sorte d'insolence joviale dans les manières de Quinan, mais il montrait en outre des signes d'agitation. « J'ai quelque chose pour le sergent Heath. On m'a dit au Quartier Général qu'il s'occupait de l'affaire Sprigg et qu'il était chez vous. Alors me voilà. » Il fouilla dans sa poche, et en sortit une feuille de papier qu'il tendit à Heath. « Je suis d'une générosité princière avec vous, Sergent, et j'espère que vous allez me payer d'un peu de matière pour mon papier... Jetez un coup d'œil

sur ce document. Vient de parvenir au premier journal d'Amérique. »

C'était une feuille de papier machine, et elle portait la chanson de Johnny Sprigg, dactylographiée en caractères élite avec un ruban bleu pâle. En bas à droite, on lisait la signature en majuscules : L'ÉVÊQUE.

« Et voici l'enveloppe, Sergent. » Quinan plongea de nouveau la main dans sa poche.

L'estampille affichait neuf heures du matin, et, comme la première, la lettre avait été postée dans le district du bureau de poste « N ».

XII

UN VISITEUR NOCTURNE

(Mardi 12 avril, 10 heures)

Le lendemain, tous les journaux de la ville arboraient des « unes » qui dépassaient en sensationnel tout ce que Markham avait pu imaginer de pire. A côté du *World*, deux autres grands journaux du matin avaient reçu le message que nous avait montré Quinan; et leur publication fit un bruit considérable. La ville entière fut plongée dans l'anxiété et la peur; et bien que çà et là on avait tenté, sans conviction, de nier le caractère maniaque des crimes en parlant de coïncidences et en réduisant les messages de l'Évêque à l'œuvre d'un plaisantin, tous les journaux, et l'immense majorité du public, étaient convaincus qu'un nouveau boucher insatiable hantait nos rues [1].

Markham et Heath étaient assiégés par les reporters, mais ils gardaient le secret sur l'état de leur enquête. Aucune allusion ne fut faite à la forte présomption que le meurtrier fût un familier

1. On parvint à semblable état de panique à Londres en 1886 lorsque Jack l'Éventreur se précipita dans sa macabre débauche; et de nouveau à Hanovre en 1923, lorsque Haarmann, le loup-garou, commit ses tueries anthropophages. Mais je ne me souviens pas d'aucun autre équivalent moderne de l'atmosphère d'horreur qui étreignit New York durant les meurtres de l'Évêque.

de la maison Dillard; ni aucune mention du revolver qui en avait disparu. Sperling était l'objet de la sollicitude de la presse. L'opinion générale était maintenant que le jeune homme avait été une malheureuse victime des circonstances; et l'on cessa de critiquer Markham pour sa lenteur à le poursuivre.

Le jour de la mort de Sprigg, Markham tint une conférence au Stuyvesant Club. L'inspecteur Moran du Bureau des Détectives et l'inspecteur-chef O'Brien [2] y étaient tous deux présents. On fit la somme de ce que l'on savait sur les deux meurtres, et Vance détailla les raisons qu'il avait de penser que la réponse à la question se trouvait dans la maison Dillard ou en un lieu étroitement lié à celle-ci.

« Nous connaissons toutes les personnes qui avaient la possibilité d'en savoir assez sur l'environnement des deux victimes pour commettre ces crimes, conclut-il; et notre seule possibilité est de concentrer nos efforts sur ces personnes. »

L'inspecteur Moran approuva. « Sauf, précisa-t-il, que nul parmi les *dramatis personnae* que vous venez d'énumérer ne ressemble à un fou sanguinaire.

– L'assassin n'est sûrement pas un fou au sens conventionnel, répliqua Vance. Son comportement est certainement par ailleurs des plus normaux. Ce doit même être une intelligence brillante, à une faille près – trop brillante, même. Il a perdu tout sens des mesures à force de spéculations.

---

2. L'inspecteur-chef O'Brien dirigeait alors l'ensemble des forces de police.

– Mais, est-ce que même un surhomme pervers se livrerait à d'aussi atroces pitreries sans le moindre motif? demanda l'inspecteur.

– Ah, mais il y a un motif. Il doit y avoir un projet bien précis derrière ces meurtres – un projet qui veut que leur apparence soit celle de cet humour macabre. »

O'Brien n'avait pas pris part à cette discussion. Bien qu'il en reconnût la justesse, son absence de portée pratique commençait à l'agacer.

« Ce genre de discussion, gronda-t-il, c'est parfait pour les salles de rédaction, mais il n'y a rien à en sortir. » Il agita son gros cigare noir en direction de Markham. « Ce qu'il faut faire, c'est suivre toutes les pistes jusqu'à ce qu'on ait une preuve. »

On décida finalement de faire expertiser les messages de l'Évêque et de faire un effort particulier pour découvrir la machine à écrire et le stock de papier. On devait lancer un appel au public pour retrouver tous les témoins qui auraient pu voir quelqu'un au Riverside Park entre sept et huit heures du matin. Un rapport détaillé devait être fait sur les habitudes et les fréquentations de Sprigg; et un détective interrogerait le postier chargé de la relève du courrier dans le district, dans l'espoir qu'il eût remarqué les enveloppes adressées aux journaux et pût dire précisément dans quelle boîte il les avait trouvées.

Diverses autres procédures de pure routine furent envisagées; et Moran suggéra que l'on affectât en permanence un groupe de trois hommes à la surveillance du voisinage de la maison Dillard, afin d'observer tous les éventuels nou-

veaux développements, ainsi que les faits et gestes des personnes impliquées. Les services de police et ceux du District Attorney devaient travailler en étroite collaboration; sous la direction de Markham, bien sûr – ce que Heath approuva tacitement.

« J'ai déjà interrogé les membres des maisons Dillard et Drukker au sujet du meurtre de Robin, expliqua Markham à Moran et O'Brien; et j'ai parlé de l'affaire Sprigg avec le professeur Dillard et Arnesson. Je verrai Pardee et les Drukker demain. »

Le lendemain matin, Markham, accompagné de Heath, vint chercher Vance peu avant dix heures.

« Cela ne peut pas durer, déclara-t-il après de brèves salutations. Si l'un d'entre eux sait quoi que ce soit, il faut qu'il nous le dise. Je vais leur serrer la vis – et au diable les conséquences!

– Certainement, taïaut! » Vance lui-même semblait découragé. « Mais je doute que ça change grand-chose. Ce n'est pas avec des moyens ordinaires que l'on résoudra cette énigme. Cependant, j'ai appelé Barstead. Il dit que nous pourrons voir Mme Drukker ce matin. Mais j'ai prévu de le voir d'abord lui. J'ai envie d'en savoir un peu plus sur la pathologie Drukker. V'savez, ce n'est pas en laissant choir les bébés que l'on fabrique les bossus. »

Nous nous rendîmes chez le médecin où nous fûmes immédiatement reçus. Le docteur Barstead était un homme corpulent et agréable, dont l'affabilité me sembla plus voulue que naturelle.

Vance alla droit au but.

« Docteur, nous avons des raisons de penser que Mme Drukker, et peut-être son fils, sont indirectement mêlés à la mort récente de M. Robin dans la maison du professeur Dillard; et avant de les questionner plus avant, nous aimerions que vous nous disiez – dans la mesure où votre étiquette professionnelle le permet – quelque chose de la situation neurologique à laquelle nous avons affaire.

– Pourriez-vous être plus précis, Monsieur? » Le professeur était sur la réserve.

« Il semble, poursuivit Vance, que Mme Drukker se tienne pour responsable de la cyphose de son fils; mais, pour autant que je sache, de telles malformations ne résultent ordinairement pas d'un simple accident. »

Le docteur Barstead opina lentement du chef.

« C'est exact. Une paraplégie par compression de la moelle épinière peut résulter d'une blessure, mais la lésion est alors du type focal transverse. L'ostéite ou carie de la vertèbre – ce que nous appelons communément la maladie de Pott – est habituellement d'origine tuberculeuse; et cette tuberculose de la moelle épinière frappe le plus souvent les enfants. Elle est habituellement présente dès la naissance. Il est vrai qu'un traumatisme peut en précéder le déclenchement, en déterminant le site de l'infection ou en excitant un foyer latent; et ce fait est sans aucun doute à l'origine de la croyance que la maladie est le produit du traumatisme. Mais Schmaus et Horsley ont décrit la véritable anatomie pathologique des caries spinales. La malformation de Drukker est sans nul doute d'origine tuberculeuse. Même

sa déviation est d'un type arrondi marqué, ce qui indique un grave envahissement vertébral, sans la moindre trace de scoliose. Qui plus est, il présente tous les symptômes topiques de l'ostéite.

– Vous avez naturellement expliqué ce fait à Mme Drukker.

– De nombreuses fois – mais sans aucun succès. Elle est sous l'emprise d'une compulsion au martyre qui la contraint à maintenir qu'elle est responsable de l'état de son fils. Cette vision erronée est devenue une *idée fixe* chez elle. Elle constitue tout son horizon mental, et donne son sens à cette vie de sacrifice qu'elle mène depuis quarante ans.

– Jusqu'à quel point pensez-vous que cette psychonévrose ait affecté son esprit? interrogea Vance.

– Difficile à dire; et c'est un point que je préférerais ne pas aborder. Je peux cependant vous dire qu'elle est dans un état morbide qui a bouleversé son système de valeurs. Elle a eu – je vous dis cela sous le sceau de la confidence – de réels épisodes délirants centrés sur son fils. Elle est obsédée par sa santé et son bien-être. Elle est capable de tout pour lui.

– Nous vous sommes reconnaissants de votre confiance, Docteur... Ne doit-on pas logiquement penser que son bouleversement d'hier résultait d'une appréhension à ce sujet?

– Sans aucun doute. Rien d'autre ne la touche. Mais il n'est pas possible de savoir si cette crainte était réelle ou imaginaire. Il y a trop longtemps qu'elle ne trace plus de limite entre le réel et l'irréel. »

Il y eut un court silence, puis Vance demanda :

« Quant à Drukker lui-même : le tenez-vous pour entièrement responsable de ses actes?

– En tant qu'il est mon patient, et que je n'ai pris aucune mesure pour le faire enfermer, répondit le docteur Barstead d'une voix glaciale, je tiens votre question pour sans objet. »

Markham se pencha vers lui et intervint d'un ton ferme.

« Nous n'avons pas le loisir d'être diplomates, Docteur. Nous enquêtons sur une série de crimes atroces. M. Drukker est lié à ces meurtres – de quelle façon, nous ne le savons pas. Mais c'est notre devoir de le découvrir. »

La première réaction du médecin fut de se rebiffer; mais il se contint, car il répondit avec une neutralité indulgente.

« Monsieur, je n'ai aucune raison de vous cacher les renseignements dont je pourrais disposer. Mais c'est m'accuser de négligence envers la sûreté publique que de mettre en doute la responsabilité de Drukker. Cependant, j'ai peut-être mal interprété la question de Monsieur. »

Il examina Vance un court instant. « Il y a, bien sûr, divers degrés de responsabilité, poursuivit-il d'un ton doctoral. M. Drukker a une intelligence surdéveloppée, comme souvent les victimes de la cyphose. Toute son activité mentale est tournée vers l'intérieur, si vous voulez; et l'absence de réactions physiques normales est souvent cause d'inhibitions et d'aberrations. Mais je n'ai remarqué aucun symptôme de ce genre chez M. Drukker. Il est hypernerveux, avec une tendance à l'hystérie; mais sa maladie s'accompagne fréquemment de psychokinésie.

– Quelles sont ses distractions? » Vance était d'une neutralité polie.

Le docteur Barstead médita un moment.

« Des jeux d'enfants, disons. Cela n'a rien d'inhabituel pour un infirme. Dans le cas de M. Drukker, on pourrait parler de l'accomplissement d'un désir de réhabilitation. N'ayant pas eu d'enfance normale, il saisit l'occasion de la rejouer maintenant. Ses divertissements infantiles contrebalancent la monotonie de sa vie purement cérébrale.

– Et comment réagit Mme Drukker à ce penchant?

– Elle l'y encourage, à raison. Je l'ai souvent vue l'observer depuis le mur qui surplombe le terrain de jeux de Riverside Park. Et elle préside toujours les goûters d'enfants qu'il donne chez eux. »

Nous prîmes congé quelques minutes plus tard. Alors que nous nous engagions dans la 76e rue, Heath se dressa sur son siège en inspirant profondément, comme s'il se réveillait d'un cauchemar.

« Vous avez entendu ce truc des jeux d'enfants? demanda-t-il d'une voix pleine d'effroi. Seigneur, M. Vance! Qu'est-ce qui nous attend? »

Vance semblait mélancolique, le regard perdu en direction des falaises enveloppées de brouillard du New Jersey, de l'autre côté de la rivière.

A la porte des Drukker, nous fûmes accueillis par une imposante Allemande, qui se planta dans l'embrasure pour nous déclarer d'un ton méfiant que M. Drukker était trop occupé pour recevoir quiconque.

« Vous feriez cependant mieux de lui annoncer que le District Attorney désire lui parler tout de suite. »

Ses mots eurent un effet étrange sur la femme. Elle enfouit son visage dans ses mains, et sa lourde poitrine se souleva convulsivement. Puis, comme prise de panique, elle fit demi-tour et monta rapidement l'escalier. Nous entendîmes frapper à une porte, il y eut un échange de paroles; et elle redescendit un instant plus tard pour nous annoncer que M. Drukker nous attendait dans son bureau.

Au moment où nous passions devant elle, Vance se tourna brusquement vers elle et, la dardant d'un œil menaçant, lui demanda :

« A quelle heure M. Drukker s'est-il levé hier matin?

– Je – je ne sais pas, balbutia-t-elle avec crainte. *Ja, ja,* je sais. A neuf heures – comme toujours. »

Vance la remercia d'un signe de tête.

Nous trouvâmes Drukker debout à côté d'une vaste table couverte de livres et de papiers. Il s'inclina cérémonieusement, mais ne nous pria pas de nous asseoir.

Vance l'étudia un moment, comme s'il cherchait à percer le secret qui se cachait derrière ses yeux mobiles.

« M. Drukker, commença-t-il, notre désir n'est pas de vous importuner; mais nous avons appris que vous aviez fait la connaissance de M. John Sprigg, qui, comme vous devez le savoir, a été tué non loin d'ici hier matin. Bien; avez-vous la moindre idée des mobiles de ce crime? »

Drukker se redressa. Malgré ses efforts pour se contrôler, un léger tremblement affectait sa voix lorsqu'il répondit.

« Je ne connaissais qu'à peine M. Sprigg. Je ne peux rien vous dire au sujet de sa mort...

– On a trouvé sur son corps un morceau de papier portant le tenseur de Riemann-Christoffel que vous utilisez dans votre livre au chapitre portant sur la finitude de l'espace physique. » Tout en parlant, Vance avait attiré à lui un des feuillets dactylographiés qui couvraient la table et y avait jeté un coup d'œil.

Drukker ne sembla pas remarquer son geste. L'information que venait de donner Vance avait fixé son attention.

« Je ne comprends pas, fit Drukker. Puis-je voir ce papier? »

Markham accéda immédiatement à sa demande. Après avoir étudié un moment le papier, Drukker le lui rendit; et ses petits yeux se plissèrent avec malveillance.

« Avez-vous posé la question à Arnesson? Il en parlait à Sprigg la semaine dernière.

– Oh, oui, répondit nonchalamment Vance. M. Arnesson s'en souvenait, mais il ne s'expliquait pas la présence de ce papier. Nous pensions que vous pourriez peut-être réussir là où il avait échoué.

– Je suis désolé de ne rien pouvoir pour vous. » Il y avait une pointe de sarcasme dans la réponse de Drukker. « N'importe qui peut utiliser ce tenseur. On le trouve tout au long des pages des travaux de Weyl et d'Einstein. Il n'y a pas de copyright... » Il se pencha vers une bibliothèque tournante et en sortit un mince volume. « Le voici dans le *Relativitätsprinzip* de Minkowski, sauf qu'il utilise des symboles différents – un « T » au lieu du « B », et des lettres grecques pour les indices. » Il prit un autre opuscule. « Poincaré s'en sert aussi dans ses *Hypothèses Cosmogoniques*,

sous une écriture encore différente. » Il jeta méprisamment les livres sur la table. « Pourquoi venir me voir, moi?

– Ce n'est pas seulement la présence de cette formule qui a mené nos pas jusqu'à votre porte, fit Vance d'un ton badin. Par exemple, nous avons de bonnes raisons de penser que la mort de Sprigg n'est pas sans rapport avec le meurtre de Robin... »

Les longues mains de Drukker saisirent le bord de la table, et il se pencha en avant, les yeux étincelants.

« Un rapport – entre Sprigg et Robin? Vous ne croyez pas à ces bavardages de journalistes, si?... C'est un mensonge! » Un tic avait gagné son visage, et sa voix devenait suraiguë. « C'est un mensonge insensé... Il n'y a aucune preuve, croyez-moi – pas l'ombre d'une preuve!

– Cock Robin et Johnny Sprig, v'savez, insista doucement Vance.

– Foutaise! Foutaise! – Oh, Seigneur! Le monde est-il devenu fou!... » Il se balançait d'avant en arrière en martelant la table du poing; ses papiers volaient en tous sens.

Vance le regardait avec apitoiement.

« Connaissez-vous l'Évêque, M. Drukker? »

L'homme s'immobilisa, et jeta un regard furieux à Vance. Sa bouche se tira aux coins, comme dans le rire transverse de la dystrophie musculaire progressive.

« Vous aussi! Vous êtes devenus fous! » Il nous balaya du regard. « Pauvres idiots! L'Évêque n'existe pas! Cock Robin et Johnny Sprig n'ont jamais existé. Et vous voilà – vous, des adultes – en train d'essayer de m'effrayer – *moi*, un mathé-

maticien – avec des contes de bonne femme!... » Il partit d'un rire hystérique.

Vance se dirigea rapidement vers lui et, le prenant par le bras, le conduisit à sa chaise. Son rire s'éteignit lentement, et il agita la main avec lassitude.

« Dommage que Robin et Sprigg aient été tués, dit-il d'une voix sombre. Mais il n'y a que les enfants qui comptent... Vous découvrirez probablement le meurtrier. Si vous, vous n'y arrivez pas, je vous aiderai peut-être. Mais ne vous laissez pas emporter par votre imagination. Tenez-vous-en aux faits... aux faits... »

L'homme était épuisé, et nous le laissâmes.

« Il a peur, Markham – il a terriblement peur, observa Vance lorsque nous fûmes redescendus dans le hall. J'aimerais bien savoir ce qui se cache dans cet esprit tordu. »

Nous nous dirigeâmes vers la porte de Mme Drukker.

« Cette manière de rendre visite à une dame n'est pas dans les meilleurs usages. Vraiment, v'savez, Markham, je n'étais pas fait pour être policier. J'ai profondément horreur de me mêler des affaires des autres. »

Vance toqua à la porte. Une petite voix lui répondit. Mme Drukker, plus pâle encore que de coutume, était allongée dans sa méridienne à côté de la fenêtre. Ses longues mains crochues reposaient sur les bras du fauteuil, légèrement arquées; plus que jamais, elle me fit penser aux harpies qui poursuivent Phinée dans l'histoire des Argonautes.

Avant que nous eussions pu parler, elle dit d'une voix étreinte par la terreur : « Je savais que

vous viendriez : je savais que vous n'aviez pas fini de me torturer...

– Vous torturer, Mme Drukker? répliqua doucement Vance; c'est la dernière chose à laquelle nous songeons. Nous désirons seulement vous demander votre aide. »

La douceur de Vance sembla apaiser quelque peu ses craintes, et elle lui jeta un regard prudent.

« Si seulement je pouvais vous aider! murmura-t-elle. Mais il n'y a rien à faire – rien...

– Vous pourriez nous dire ce que vous avez vu de votre fenêtre le jour de la mort de M. Robin, suggéra gentiment Vance.

– Non – non! cria-t-elle, les yeux exorbités. Je n'ai rien vu – je ne me suis pas approchée de la fenêtre de toute la matinée. Vous me tueriez, que mes dernières paroles seraient : Non – non – *non*! »

Vance n'insista pas.

« Beedle nous dit, reprit-il, que vous vous levez souvent tôt et que vous marchez dans le jardin.

– Oh, oui, fit-elle en soupirant. Je ne dors pas bien le matin. Je me réveille souvent avec une méchante douleur dans la colonne vertébrale, et mon dos me fait mal. Alors je me lève, et je me promène dans le jardin quand le temps me le permet.

– Beedle vous a vue dans le jardin hier matin. »

La vieille femme hocha la tête d'un air absent.

« Le professeur Dillard vous tenait compagnie. »

Elle hocha de nouveau la tête, mais aussitôt après elle lança un regard inquisiteur à Vance.

« Il vient parfois me retrouver, se hâta-t-elle d'expliquer. Il a de la peine pour moi, et il admire beaucoup Adolph; il pense que c'est un génie. Et *c'est* un génie! Il aurait une grande réputation – aussi grande que le professeur Dillard – s'il n'avait pas eu sa maladie... Et tout est de ma faute. Je l'ai laissé tomber quand il était petit... » Un sanglot secoua son corps émacié, et ses doigts se crispèrent spasmodiquement.

Un instant plus tard, Vance demanda : « De quoi parliez-vous avec le professeur Dillard hier matin? »

Un air de ruse se fit soudain jour dans l'attitude de la vieille femme.

« D'Adolph, surtout, dit-elle en faisant un effort trop perceptible pour prendre un ton dégagé.

– Avez-vous vu quelqu'un d'autre dans le jardin ou dans la ruelle? demanda Vance en fixant la vieille femme d'un œil indolent.

– Non! » La peur l'envahissait à nouveau. « Mais il y avait quelqu'un d'autre, n'est-ce pas? – quelqu'un qui ne voulait pas être vu. » Elle hocha la tête avec véhémence. « Oui! Il y avait quelqu'un d'autre – et ils ont cru que je les voyais... Mais je ne les ai pas vus! Oh, Dieu merci, je ne les ai pas vus!... » Elle enfouit son visage dans ses mains, et son corps trembla convulsivement. « Si seulement je les avais vus! Si seulement je savais! Mais ce n'était pas Adolph – ce n'était pas mon petit garçon. Il dormait – Dieu merci, il dormait! »

Vance se rapprocha d'elle.

« Pourquoi remerciez-vous Dieu que ça n'ait pas été votre fils? » demanda-t-il gentiment.

Elle le regarda avec étonnement.

« Comment? Vous ne vous souvenez pas? Un petit homme a tué Johnny Sprig avec un petit fusil hier matin – le même petit homme qui a tué Cock Robin avec un arc et une flèche. C'est un jeu horrible – j'ai *peur*... Mais je ne dois rien dire – je ne *peux* rien dire. Le petit homme pourrait faire quelque chose de terrible. Peut-être » – sa voix se perdit en un marmonnement terrifié – « peut-être croit-il que je suis *la vieille femme qui vivait dans une chaussure*!...

– Allons, allons, Mme Drukker, fit Vance avec un sourire rassurant. Ce que vous dites n'est pas raisonnable. Vous vous faites trop de mauvais sang. Tout peut s'expliquer de façon parfaitement rationnelle. Et j'ai l'impression que vous, vous pouvez nous aider à trouver cette explication.

– Non – non! Je ne peux pas – je ne dois pas! Je n'y comprends rien moi-même. » Elle prit une profonde inspiration et serra les lèvres.

« Pourquoi ne voulez-vous rien nous dire? insista Vance.

– Parce que je ne sais pas, cria-t-elle. Si seulement je savais! Je sais seulement qu'il se passe quelque chose d'horrible – qu'une effroyable malédiction pèse sur cette maison...

– Comment le savez-vous? »

La vieille femme se mit à trembler violemment et son regard affolé erra autour de la chambre.

« Parce que, dit-elle d'une voix à peine audible, – parce que le petit homme est venu ici cette nuit! »

Je fus parcouru d'un frisson en entendant cette révélation, et j'entendis même l'imperturbable sergent prendre une violente inspiration. Puis la voix calme de Vance reprit.

« Comment savez-vous qu'il est venu ici, Mme Drukker? L'avez-vous vu?

– Non, je ne l'ai pas vu; mais il a essayé d'entrer dans cette pièce – par cette porte. » Elle pointa une main tremblante vers la porte par laquelle nous étions entrés.

« Vous devez raconter en détail ce qui s'est passé, dit Vance; sinon nous serons obligés de croire que vous avez inventé cette histoire.

– Oh, mais je ne l'ai pas inventée – Dieu m'en soit témoin! » On ne pouvait pas avoir le moindre doute quant à la sincérité de la vieille femme. Il s'était passé quelque chose qui la paralysait de terreur. « J'étais couchée dans mon lit, sans dormir. La pendule qui est sur la cheminée venait de sonner minuit; et j'ai entendu un bruissement dans le hall. J'ai tourné la tête vers la porte – j'avais une petite veilleuse sur ma table de chevet... et j'ai vu le bouton de la porte tourner lentement – sans bruit – comme si quelqu'un essayait d'entrer sans me réveiller.

– Un instant, Mme Drukker, interrompit Vance. Verrouillez-vous toujours votre porte le soir?

– Je ne le faisais pas jusqu'à il y a peu – jusqu'à la mort de M. Robin. Depuis, j'ai le sentiment de ne pas être en sécurité – je ne saurais pas vous dire pourquoi...

– Je comprends fort bien. – Continuez votre récit, s'il vous plaît. Vous disiez que vous aviez vu bouger le bouton de la porte. Et ensuite?

– Oui – oui. Il tournait sans bruit – dans un sens puis dans l'autre. J'étais immobile dans mon lit, glacée de terreur. Mais, après un moment, j'ai réussi à pousser un cri – je ne sais pas s'il était très fort; mais le bouton de porte a cessé de tourner, et j'ai entendu des pas s'éloigner rapidement sur le palier... Alors je me suis levée. Je suis allée écouter à la porte. J'avais peur – peur pour Adolph. Et j'ai entendu les pas qui descendaient l'escalier.

– Quel escalier?

– Sur l'arrière – vers la cuisine... Puis la porte de service s'est refermée et tout est redevenu silencieux... Je me suis agenouillée pour écouter au trou de la serrure, longtemps, longtemps. Mais il ne s'est rien passé, et j'ai fini par me relever... Quelque chose me disait que je devais ouvrir la porte... » Elle fut parcourue d'un frisson. « J'ai tourné la clef, sans faire de bruit, et j'ai serré le bouton de la porte. Lorsque j'ai tiré la porte vers moi, un petit objet qui avait été posé en équilibre sur la poignée extérieure est tombé à terre avec un bruit sec. Il y avait de la lumière dans le hall – je laisse toujours une lumière allumée la nuit, – et j'ai essayé de ne pas regarder par terre. J'ai essayé – je ne voulais pas... mais je n'ai pas pu m'empêcher de baisser le regard. Et à mes pieds – oh, Seigneur! – il y avait... »

Elle semblait incapable de poursuivre. L'horreur la paralysait. Cependant, la voix calme de Vance la libéra.

« Qu'y avait-il à vos pieds, Mme Drukker? »

La vieille femme se leva avec peine, et, après avoir repris son souffle, se dirigea vers sa coiffeuse. Elle y ouvrit un petit tiroir et, après avoir

fouillé dans son contenu, tendit sa main ouverte vers nous. Dans son creux, elle tenait une petite pièce d'échecs – dont le noir d'ébène tranchait sur la blancheur de sa peau. C'était l'évêque [3]!

3. Cf. note 3 du chapitre I, p. 13. *(N.d.R.)*

XIII

L'OMBRE DE L'ÉVÊQUE

(Mardi 12 avril, 11 heures)

Vance prit l'évêque dans la main de Mme Drukker et le glissa dans la poche de son manteau.

« Il serait dangereux, Madame, déclara-t-il avec une solennité marquée, que l'on vienne à savoir ce qui s'est passé ici la nuit dernière. Si la personne qui vous a fait cette plaisanterie de mauvais goût devait découvrir que vous en avez averti la police, vous risqueriez d'être victime d'autres tentatives destinées à vous effrayer. Je vous prie donc de ne toucher mot à personne de ce que vous venez de nous dire.

– Ne puis-je même pas en parler à Adolph? demanda distraitement la vieille femme.

– A personne! Gardez le silence là-dessus, même vis-à-vis de votre fils. »

Je ne comprenais pas l'insistance que Vance mettait sur ce point; mais il ne me fallut pas longtemps pour en découvrir le motif. La raison de ce conseil se fit jour d'une manière tragique; et je compris qu'au moment même de la révélation de Mme Drukker, son esprit perspicace avait échafaudé un raisonnement d'une étrange jus-

tesse et envisagé certains développements que le reste d'entre nous ne soupçonnait pas.

Quelques instants plus tard, nous prîmes congé, et descendîmes par l'escalier arrière. Celui-ci faisait brusquement un coude à droite à hauteur d'un palier, huit ou dix marches en dessous du premier étage, et menait à un étroit passage sombre sur lequel ouvraient deux portes – l'une sur la gauche, vers la cuisine, et l'autre, en face, vers la grille du jardin.

Nous sortîmes dans la véranda, baignée de soleil à cette heure, et restâmes un moment silencieux tandis que nous essayions de nous délivrer du sentiment d'horreur que nous avait causé le récit de l'expérience terrifiante subie par Mme Drukker.

Markham fut le premier à parler.

« Pensez-vous, Vance, que la personne qui a déposé cette pièce d'échecs la nuit dernière est le meurtrier de Robin et Sprigg?

– On ne peut en douter. Le but de cette visite nocturne n'est que trop clair. Cela cadre parfaitement avec ce que nous savons déjà.

– Cela ressemble plutôt à une plaisanterie grossière et cruelle, répliqua Markham, – une basse vengeance. »

Vance secoua la tête.

« C'est le seul élément de ce cauchemar qui ne puisse passer pour une manifestation d'humour malsain. Cette visite était épouvantablement sérieuse. Le diable lui-même n'est jamais si sérieux que lorsqu'il brouille sa piste. Notre Lucifer s'est vu forcé d'agir et il a payé d'audace. Parole, je préfère presque ses humeurs joviales à celle qui l'a poussé à s'introduire ici cette nuit.

Cependant, cela nous donne enfin un fil pour notre enquête. »

Heath, qu'impatientaient les spéculations abstraites, ne laissa pas échapper l'occasion.

« Et de quoi s'agit-il, Monsieur?

– Primo, nous pouvons supposer que notre amateur d'échecs connaît parfaitement l'agencement de la maison. La veilleuse du premier étage pouvait éclairer l'escalier arrière jusqu'au palier, mais le reste du chemin était plongé dans l'obscurité. De plus, la disposition de l'arrière de la maison est assez compliquée. Il faut donc qu'il ait bien connu les lieux pour avoir pu trouver son chemin sans faire de bruit dans le noir. Il semble aussi évident qu'il savait quelle chambre occupait Mme Drukker. Et il devait savoir à quelle heure Drukker est rentré hier soir, car il ne se serait pas risqué à faire cette expédition sans être sûr que la voie était libre.

– Ça nous apprend pas grand-chose, grommela Heath. On a toujours supposé que le meurtrier était au courant de tout ce qui se passait dans ces deux maisons.

– Exact. Mais on peut être très intime avec une famille et ne pas savoir pour autant à quelle heure chacun de ses membres se retire le soir, ni comment s'introduire discrètement dans la maison. Qui plus est, Sergent, notre visiteur nocturne savait que Mme Drukker ne verrouillait pas sa porte la nuit; car il ne fait pas de doute que son but était d'entrer dans la chambre. Il n'avait pas prévu de se contenter de laisser un petit souvenir devant la porte. L'insistance avec laquelle il a essayé le bouton de la porte l'atteste.

– Il ne cherchait peut-être qu'à réveiller

Mme Drukker afin qu'elle le trouvât tout de suite, suggéra Markham.

– Mais alors pourquoi tourner le bouton aussi doucement – comme s'il essayait de *ne pas* la réveiller? Il eût été beaucoup plus simple de secouer un peu le bouton ou de frapper légèrement à la porte, ou même de lancer simplement la pièce... Non, Markham, son projet était bien plus terrible; mais lorsqu'il s'est trouvé arrêté par la fermeture de la porte et qu'il a entendu le cri de Mme Drukker, il a déposé l'évêque et il a pris la fuite.

– N'empêche, Monsieur, protesta Heath, n'importe qui pouvait savoir qu'elle ne fermait pas sa porte la nuit; et n'importe qui pouvait apprendre à se repérer dans la maison pour y trouver son chemin dans le noir.

– Oui, Sergent; mais qui avait une clef de la porte? Et qui a pu s'en servir hier soir à minuit?

– La porte a pu rester ouverte, répliqua Heath, et lorsqu'on aura vérifié tous les alibis, on aura peut-être une idée. »

Vance soupira.

« Vous trouverez sans doute deux ou trois personnes qui n'auront pas le moindre alibi. Et si l'Évêque a programmé sa visite d'hier soir, il a dû se ménager un alibi convaincant. Nous n'avons pas affaire à un demeuré, Sergent. Nous jouons un jeu dangereux contre un adversaire subtil et inventif, qui réfléchit aussi vite que nous et dont l'esprit est affûté par des années de raisonnement logique... »

Comme poussé par une inspiration subite, il fit demi-tour et rentra dans la maison en nous faisant

signe de le suivre. Il alla droit à la cuisine où l'Allemande qui nous avait accueillis préparait le *lunch*, assise à la table. Elle se leva à notre entrée, et recula devant nous. Vance, surpris par sa réaction, l'étudia un moment sans mot dire. Puis ses yeux glissèrent vers la table où se trouvait une grosse aubergine évidée.

« Ah! s'exclama-t-il en examinant les divers plats qui s'offraient à son regard. *Aubergines à la Turque*, hein? C'est un plat excellent. Mais je hacherais cet agneau plus fin, à votre place. Et pas trop de fromage : cela gâte la *sauce espagnole* que je vois que vous préparez. » Il lui adressa un sourire charmeur. « Quel est votre nom, au fait? »

Ces conseils culinaires étonnèrent grandement la femme, mais ils eurent pour effet de l'amadouer.

« Menzel, répondit-elle d'un ton voilé. Grete Menzel.

– Et depuis combien de temps servez-vous les Drukker?

– Ça va faire vingt-cinq ans.

– C'est beaucoup, nota pensivement Vance. Dites-moi : pourquoi avez-vous eu peur de nous ce matin? »

Le visage de la femme s'assombrit et elle serra les mains.

« Je n'ai pas eu peur. Mais M. Drukker était occupé.

– Vous pensiez peut-être que nous étions venus l'arrêter, » coupa Vance.

Elle écarquilla les yeux, mais ne répondit pas.

« A quelle heure M. Drukker s'est-il levé hier matin? reprit Vance.

– Je vous l'ai dit... neuf heures – comme toujours.

– A quelle heure s'est-il levé? » La netteté avec laquelle Vance articula sa question était beaucoup plus menaçante que l'eût été un changement de ton.

« Je vous l'ai déjà dit.

– *Die Warheit, Frau Menzel! Um wieviel Uhr ist er aufgestanden?* »

L'effet de cette répétition de la question en allemand fut immédiat. La femme enfouit son visage dans ses mains, et laissa échapper un cri étouffé, tel un animal pris au piège.

« Je, je ne sais pas, gémit-elle. Je l'ai appelé à huit heures et demie, mais il n'a pas répondu, je suis entrée... La porte n'était pas fermée et – *Lieber Gott!* – il n'était pas là.

– A quelle heure l'avez-vous revu? demanda calmement Vance.

– A neuf heures. Je suis remontée pour lui dire que le petit déjeuner était prêt. Il était dans le bureau – à sa table – en train d'écrire comme un fou, surexcité. Il m'a dit de le laisser.

– Est-il descendu prendre son petit déjeuner?

– *Ja, ja.* Il est descendu – une demi-heure après. »

La femme s'appuya lourdement contre le rebord de l'évier, et Vance lui avança une chaise.

« Asseyez-vous, Mme Menzel », lui intima-t-il gentiment. Lorsqu'elle eut obéi, il demanda : « Pourquoi m'avez-vous dit ce matin que M. Drukker s'était levé à neuf heures?

– Il fallait – on me l'avait demandé. »

Sa résistance était brisée, et elle respirait

lourdement, comme épuisée. « Lorsque Mme Drukker est revenue de chez Mlle Dillard, hier après-midi, elle m'a dit que si l'on me posait cette question au sujet de M. Drukker, je devais répondre : " A neuf heures. " Elle me l'a fait jurer... » Sa voix s'éteignit, et son regard prit un tour vitreux. « J'avais peur de dire autre chose. »

Vance semblait toujours perplexe. Après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette, il remarqua :

« Il n'y a rien dans ce que vous nous avez dit qui vaille que vous vous affectiez ainsi. Il n'y a rien d'anormal à ce qu'une personne malade comme l'est Mme Drukker ait pris une initiative aussi absurde afin de protéger son fils contre d'éventuels soupçons, lorsqu'elle a appris qu'un crime avait été commis dans le voisinage. Vous la connaissez depuis assez longtemps pour savoir à quel point elle peut s'alarmer sans raison dès qu'il est question de son fils. A vrai dire, je suis même surpris que vous l'ayez prise au sérieux... Avez-vous d'autres raisons de lier M. Drukker à ce crime?

– Non, non! » La femme secoua la tête, l'air absent.

Vance alla à la fenêtre, le sourcil froncé. Soudain, il fit volte-face. Il était devenu grave et implacable.

« Où étiez-vous, Mme Menzel, le matin où M. Robin a été tué? »

Un changement stupéfiant s'opéra chez la femme. Elle pâlit, ses lèvres tremblèrent; et elle secoua ses mains jointes en un geste de supplication. Elle essaya de détacher son regard de celui de Vance, mais elle était comme hypnotisée.

« Où étiez-vous, Mme Menzel? répéta durement Vance.

– J'étais – ici – commença-t-elle avant de s'interrompre brusquement pour jeter un regard inquiet à Heath qui l'observait fixement.

– Vous étiez à la cuisine? »

Elle opina du chef. Elle semblait incapable d'articuler un mot.

« Et vous avez vu M. Drukker revenir de chez les Dillard? »

Elle fit un nouveau signe de tête.

« C'est bien ça, dit Vance. Il est revenu par derrière, par la porte de service, et il est monté... Et il ne savait pas que vous l'aviez vu passer devant la porte de la cuisine... Et, plus tard, il vous a demandé ce que vous faisiez à cette heure-là... Et lorsque vous lui avez répondu que vous étiez à la cuisine, il vous a demandé de garder le silence... Et vous avez alors appris que M. Robin était mort quelques minutes avant que vous ne l'ayez vu rentrer ici... Et hier, lorsque Mme Drukker vous a enjoint de dire qu'il ne s'était pas levé avant neuf heures, et que vous avez appris que quelqu'un d'autre avait été tué dans le voisinage, vous avez eu des soupçons, et vous avez eu peur... C'est bien ça, n'est-ce pas, Mme Menzel? »

La femme sanglotait doucement dans son tablier. Il n'était pas nécessaire qu'elle répondît, car il était patent que Vance avait deviné la vérité.

Heath retira son cigare de la bouche et jeta sur elle un regard féroce.

« Aha! Vous ne m'aviez pas tout dit, aboya-t-il en haussant le menton. Vous m'avez menti quand

je vous ai interrogée l'autre jour. Faux témoignage, que ça s'appelle. »

Elle tourna vers Vance un regard suppliant.

« Sergent, dit-il, Mme Menzel n'avait aucune intention de tromper la justice. Et maintenant qu'elle nous a dit la vérité, je pense que nous pourrions fermer l'œil sur cette cachotterie bien compréhensible. » Puis, avant que Heath n'ait eu le temps de répondre, il se tourna vers la femme et lui demanda d'un ton dégagé : « Fermez-vous la porte de service tous les soirs?

– *Ja*, tous les soirs », répondit-elle d'une voix morne. Le contrecoup de sa peur l'avait plongée dans l'apathie.

« Vous êtes bien sûre de l'avoir fermée hier soir?

– A neuf heures et demie – quand je suis allée me coucher. »

Vance traversa l'étroit passage et inspecta la porte.

« C'est un verrou, observa-t-il en revenant. Qui en a la clef?

– J'en ai une. Et Mme Drukker – elle a aussi une clef.

– Vous êtes certaine que personne d'autre n'a de clef?

– Personne, mis à part Mlle Dillard...

– Mlle Dillard? répéta Vance avec un intérêt non dissimulé. Pourquoi donc a-t-elle une clef?

– Cela fait des années. Elle est presque un membre de la famille – elle vient ici deux ou trois fois par jour. Quand je sors, je ferme la porte de service, et ça lui évite de déranger Mme Drukker.

– Tout à fait normal, murmura Vance. Nous

n'allons pas vous ennuyer plus longtemps, Mme Menzel. » Il sortit dans la véranda.

Lorsque la porte se fut refermée derrière nous, il nous montra la grille qui donnait sur la cour.

« Vous remarquerez que ce bout de treillis a été forcé de sorte que l'on puisse atteindre le loquet de l'extérieur. L'une ou l'autre des clefs de Mme Drukker et Mlle Dillard – sans doute celle-ci – a été utilisée pour ouvrir la porte de service. »

Heath approuva d'un signe de tête : ces éléments matériels étaient de nature à le satisfaire. Mais Markham n'écoutait pas. Il était resté en arrière et fumait avec colère. Il fit soudain demi-tour, et s'apprêtait à rentrer dans la maison lorsque Vance l'arrêta par le bras.

« Non, non, Markham! Ce serait une faute technique. Refrénez votre colère. Vous êtes tellement impulsif, v'savez.

– Mais, nom de Dieu, Vance! » Markham se libéra. « Drukker nous a menti en disant être sorti par le portail des Dillard avant le meurtre de Robin.

– Bien sûr! J'ai toujours soupçonné le récit qu'il nous a fait de ses mouvements de ce matin-là d'être un peu fantaisiste. Mais cela ne servira à rien de monter le rudoyer maintenant. Il répondra tout bonnement que la cuisinière s'est trompée. »

Markham n'était pas convaincu.

« Et hier matin? Je veux savoir où il était lorsque la cuisinière est montée l'appeler à huit heures et demie. Pourquoi Mme Drukker tenait-elle à ce point à ce que nous le crussions endormi?

– Elle aussi a dû aller à sa chambre et découvrir qu'il était parti. Alors dès qu'elle a entendu parler de la mort de Sprigg son imagination fertile s'est enflammée et elle a cherché à lui créer un alibi. Mais vous n'aurez que des déconvenues si vous allez le martyriser au sujet des contradictions de son récit.

– Je n'en suis pas sûr, prononça gravement Markham. Ce pourrait être le début de la solution de cette affaire atroce. »

Vance ne répondit pas tout de suite. Il resta immobile, caressant des yeux l'ombre frémissante des saules sur la pelouse. Il dit enfin, à voix basse :

« Nous ne pouvons pas nous permettre de courir ce risque. Si ce à quoi vous pensez devait être vrai, et que vous révéliez les informations que vous venez de recevoir, le petit homme qui était ici hier soir pourrait bien revenir; et cette fois, peut-être ne se contentera-t-il pas de laisser un souvenir *hors de la chambre*! »

Markham eut l'air horrifié.

« Vous pensez que je risque de mettre la cuisinière en danger si j'utilise son témoignage contre lui dès maintenant?

– Ce qu'il y a de terrible dans cette affaire, c'est que tant que nous ne saurons pas la vérité, nous courrons un risque à chaque pas, dit Vance d'une voix lourde de découragement. Nous n'avons pas le droit de mettre quiconque en danger... »

La porte de service s'ouvrit, et Drukker apparut sur le seuil, clignant des yeux dans la lumière. Son regard s'arrêta sur Markham, et un sourire sournois tordit sa bouche.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il en jetant un méchant regard de côté, mais la cuisinière vient de m'avertir qu'elle vous avait dit m'avoir vu rentrer par cette porte le matin de la mort de l'infortuné M. Robin.

– Oh, ma tante! murmura Vance en s'écartant pour s'absorber dans le choix d'une nouvelle cigarette. C'est râpé. »

Drukker lui jeta un regard inquisiteur et se redressa avec une sorte d'assurance cynique.

« Et qu'en dites-vous, M. Drukker? demanda Markham.

– Je tenais seulement à vous assurer que la cuisinière fait erreur, répondit l'homme. Elle se trompe sûrement de jour, – vous comprenez, je circule si souvent par cette porte. Le matin de la mort de M. Robin, comme je vous l'avais expliqué, j'ai quitté la ruelle par le portail de la 75e rue, et je suis rentré par la porte de devant, après une courte promenade dans le parc. J'ai convaincu Grete de son erreur. »

Vance l'avait écouté attentivement. Lorsque l'homme eut fini ses explications, il se tourna vers lui, et lui demanda avec une fausse ingénuité :

« L'auriez-vous par hasard convaincu avec une pièce d'échecs? »

Drukker s'affaissa, pris de suffocations. Son torse difforme se raidit; tout son visage fut agité de mouvements convulsifs; les tendons de son cou saillirent sous le poids de sa tête pendante. Un moment, je crus qu'il n'allait pouvoir se contenir; mais il se reprit à grand-peine.

« Je ne saisis pas, Monsieur, dit-il d'une voix vibrante de colère. Que viennent faire ici les pièces d'échecs?

– Il y en a de diverses sortes, qui portent divers nom, suggéra doucement Vance.

– Est-ce que vous voulez m'apprendre les échecs? fit Drukker avec un sourire de mépris. Divers noms, sûrement. Il y a le roi et la reine, la tour, le cavalier. » Il s'interrompit. « *L'évêque*!... » Il appuya la tête contre le chambranle de la porte et se mit à glousser amèrement. « Bien! C'est là que vous vouliez en venir? *L'évêque*!... Vous n'êtes qu'une bande de gamins imbéciles qui jouent à un jeu absurde.

– Nous avons les meilleures raisons de penser, dit Vance avec un calme souverain, que c'est quelqu'un d'autre qui joue – et que l'évêque des échecs est sa pièce maîtresse. »

Drukker se calma.

« Ne prenez pas trop au sérieux les propos de ma mère, nous réprimanda-t-il. Son imagination lui joue souvent des tours.

– Ah! Et pourquoi parlez-vous de votre mère en l'occurrence?

– Vous venez de causer avec elle, n'est-ce pas? Et vos discours ont le parfum de ses innocentes hallucinations.

– D'un autre côté, fit Vance, votre mère peut fort bien avoir de très sérieuses raisons de croire ce qu'elle pense. »

Drukker plissa les yeux et jeta un bref coup d'œil à Markham.

« Absurde!

– Bon, soupira Vance; nous n'allons pas en débattre. » Puis, d'une voix plus dure, il poursuivit : « Cependant, M. Drukker, nous aimerions savoir ce que vous faisiez hier matin entre huit et neuf heures. »

L'homme ouvrit légèrement la bouche, comme pour parler, mais ses lèvres se rejoignirent, et il sonda un moment Vance en silence. Il finit par répondre, d'une voix aiguë et incisive.

– J'ai travaillé – dans mon bureau – de six heures à neuf heures et demie. » Il s'arrêta, mais sentit qu'un surcroît d'explications était nécessaire. « Cela fait quelques mois que je travaille à une modification de la théorie de la chaîne d'éther pour rendre compte de l'interférence lumineuse que la théorie quantique est incapable d'expliquer. Dillard prétendait que je n'y arriverais jamais », – un éclair de fanatisme passa dans son œil – « mais, tôt hier matin, je me suis réveillé avec des idées claires sur la question; alors je me suis levé et je suis passé dans mon bureau...

– Vous étiez donc dans votre bureau, enregistra Vance. Aucune importance. Désolé de vous avoir importuné aujourd'hui. » Il fit un signe de tête à Markham, et se dirigea vers la grille. Alors que nous passions dans la ruelle, il se retourna, et dit avec un sourire suave : « Mme Menzel est sous notre protection. Nous serions très affectés qu'il lui arrivât quelque chose. »

Drukker nous suivit du regard avec une sorte de fascination hypnotique.

Dès que nous fûmes hors de portée de voix, Vance se rapprocha de Heath.

« Sergent, dit-il d'une voix soucieuse, cette brave *Hausfrau* s'est peut-être mis la tête sur le billot. Et – ma parole! – je suis inquiet. Vous feriez mieux de poster un de vos hommes aux abords de la maison Drukker cette nuit – derrière, sous ces saules. Et dites-lui de forcer la porte au

moindre cri ou appel... Je dormirai mieux en sachant qu'un ange gardien veille sur les songes de Frau Menzel.

– Entendu, Monsieur, répondit sombrement Heath. Les joueurs d'échecs n'auront qu'à se tenir cette nuit. »

XIV

UNE PARTIE D'ÉCHECS

(Mardi 12 avril, 11 h 30)

Tout en marchant lentement vers la maison Dillard, nous décidâmes que le plus urgent était d'interroger sur leurs allées et venues de la nuit passée tous ceux qui étaient liés d'une manière ou d'une autre à cette macabre tragédie.

« Nous devons cependant faire attention de nous garder de toute allusion à ce qui est arrivé à Mme Drukker, prévint Vance. Notre visiteur nocturne ne désirait pas que nous fussions mis au courant de son excursion. Il pensait que cette pauvre femme serait trop terrorisée pour nous en parler.

– J'ai tendance à penser que vous attachez trop d'importance à cet incident, objecta Markham.

– Oh, mon cher ami! » Vance s'immobilisa et prit l'autre aux épaules. « Vous êtes trop civilisé – c'est votre plus gros défaut. Vous ne sentez pas – vous n'êtes pas un fils de la nature. La poésie de votre âme s'est muée en prose. Moi, à l'inverse, je laisse libre cours à mon imagination; et je vous dis que le dépôt de cette pièce d'échecs à la porte de Mme Drukker n'était pas une farce de *Hallo-*

we'en [1], mais le geste d'un homme prêt à tout. C'était un avertissement.

– Vous croyez qu'elle sait quelque chose?

– Je crois qu'elle a vu tirer le corps de Robin dans la ruelle. Et je pense qu'elle a vu quelque chose d'autre – quelque chose qu'elle donnerait tout pour ne pas avoir vu. »

Nous reprîmes notre chemin en silence. Notre intention était de sortir dans la 75e rue par le portail de la ruelle pour nous présenter à la porte d'entrée de chez Dillard; mais alors que nous passions devant la salle d'armes, la porte du sous-sol s'ouvrit et Belle Dillard se précipita à notre rencontre, l'air soucieux.

« Je vous ai vu arriver, dit-elle à Markham. Cela fait une heure que j'essaye de vous joindre – j'ai appelé votre bureau... » Elle était dans une agitation extrême. « Il est arrivé quelque chose d'étrange. Oh, cela ne veut peut-être rien dire... mais lorsque je suis passée par ici, ce matin, dans l'intention d'aller voir Lady Mae, sur un coup de tête j'ai regardé à nouveau dans le tiroir de l'armoire à outils, – cela me semblait si... si bizarre qu'on ait volé ce petit revolver... Et il y était – au beau milieu – à côté de l'autre! » Elle reprit son souffle. « M. Markham, quelqu'un l'y a remis cette nuit! »

Heath réagit immédiatement à cette information.

---

1. Veille de la Toussaint; soirée au cours de laquelle on jouait traditionnellement des tours plus ou moins féroces. (La coutume s'étant affadie, il ne s'agit plus actuellement que de terrifier les bonnes gens avec une citrouille évidée et grimaçante dans laquelle brûle une bougie – *cf.* nombre d'épisodes de *Peanuts*.) (*N.d.R.*)

« Vous ne l'avez pas touché? demanda-t-il avec excitation.

– Comment? non... »

Le sergent se précipita vers l'armoire sans faire de manières, et ouvrit le tiroir. Un petit calibre 32 à crosse de nacre y gisait à côté de l'automatique que nous avions vu la veille. Le sergent, l'œil brillant, attrapa le revolver en glissant son crayon dans le pontet. Il le présenta à la lumière et renifla l'extrémité du canon.

« Une chambre de vide, annonça-t-il avec satisfaction. Et il a servi récemment... Ça devrait nous mener quêqu'part. » Il enveloppa tendrement le revolver dans son mouchoir et le glissa dans la poche de son manteau. « Je le passerai à Dubois pour les empreintes, et je vais demander une expertise balistique au Capitaine Hagedorn [2].

– Vraiment, Sergent? badina Vance. Vous imaginez que le gentleman que nous recherchons aurait essuyé un arc et une flèche pour laisser sa signature sur la crosse d'un revolver?

– J'ai pas vot'imagination, M. Vance, répliqua bourrument Heath. Alors j'vais faire c'qui faut faire.

– Vous avez tout à fait raison. » Vance sourit de bon cœur devant cette minutie obstinée. « Excusez-moi d'avoir voulu refroidir votre zèle. »

Il se tourna vers Belle Dillard.

« Nous sommes venus avant tout pour voir le professeur et M. Arnesson. Mais nous avons aussi une question qui vous concerne. – On nous dit que

2. Le capitaine Hagedorn était l'expert en armes à feu de la police du Comté de New York. Ce fut lui qui, dans l'affaire Benson, fournit à Vance les données qui lui permirent de déterminer la taille de l'assassin; et lui qui expertisa les trois balles tirées par le vieux Smith & Wesson dans l'affaire Greene.

vous avez une clef de la porte de service de la maison des Drukker. »

Elle approuva d'un signe de tête étonné.

« Oui; cela fait des années que je l'ai. Je n'arrête pas de faire l'aller-retour; c'est tellement plus simple...

– Bien sûr; mais ce qui nous intéresse c'est qu'elle aurait bien pu être utilisée par quelqu'un qui n'en avait pas le droit.

– Mais c'est impossible. Je ne l'ai jamais prêtée à personne. Et elle ne quitte pas mon sac.

– Est-il connu de tous que vous détenez une clef de chez Drukker?

– Comment? – oui, il me semble. » Visiblement, elle ne savait qu'en penser. « Je ne l'ai jamais caché. Sigurd, Pyne,... doivent le savoir.

– Et vous avez certainement dû mentionner le fait en présence d'étrangers?

– Oui – mais je ne saurais pas vous citer de cas précis.

– Êtes-vous sûre de l'avoir en cet instant? »

Elle jeta un regard étonné à Vance, et attrapa sans mot dire un petit sac en lézard qui était posé sur la table en rotin. Elle plongea sans hésitation la main dans l'une des poches intérieures.

– Oui! annonça-t-elle avec soulagement. Elle n'a pas bougé... Pourquoi me posiez-vous cette question?

– Il est important que nous sachions qui peut avoir accès à la maison Drukker », lui répondit Vance. Puis, avant qu'elle n'ait pu lui poser une nouvelle question, il lui demanda : « La clef aurait-elle pu échapper à votre contrôle la nuit dernière? – c'est-à-dire, aurait-elle pu être empruntée sans que vous le sussiez? »

L'inquiétude se fit jour sur le visage de la jeune fille.

« Oh, qu'est-il arrivé –? commençait-elle lorsque Vance l'interrompit.

– S'il vous plaît, Mlle Dillard! Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Il ne s'agit que de vérifications de détail, destinées à éliminer certaines hypothèses peu crédibles que nous envisagions. Dites-moi : quelqu'un aurait-il pu vous emprunter votre clef hier soir?

– Personne, répondit-elle sans conviction. Je suis allée au théâtre à huit heures, et mon sac ne m'a pas quittée.

– Quand vous êtes-vous servie de la clef pour la dernière fois?

– Hier soir après dîner. Je suis passée rapidement chez Lady Mae pour voir comment elle allait et lui souhaiter bonne nuit. »

Vance eut un froncement de sourcils. Je diagnostiquai que cette information devait contredire une théorie qu'il avait formée.

– Vous vous êtes servie de la clef après dîner, récapitula-t-il, puis vous l'avez conservée dans votre sac pendant le reste de la soirée, sans jamais perdre de vue celui-ci. – C'est bien ça, Mlle Dillard? »

La jeune fille hocha la tête.

« J'ai gardé mon sac sur mes genoux durant toute la pièce », précisa-t-elle.

Vance considéra pensivement le sac.

« Bien bien, fit-il d'un ton léger, ne parlons plus de cette clef. – Maintenant, nous allons ennuyer votre oncle une fois de plus. Pensez-vous préférable de jouer les *avant-courriers*; ou déboulerons-nous dans son refuge sans nous faire annoncer?

– Oncle est sorti, nous dit-elle. Il est parti se promener le long du Drive.

– Et j'imagine que M. Arnesson n'est pas encore rentré de l'université?

– Non; mais il sera ici pour le déjeuner. Il n'a pas de cours le mardi après-midi.

– En attendant, je m'entretiendrai donc avec Beedle et le remarquable Pyne. – Et puis-je vous suggérer que cela ferait un bien inestimable à Mme Drukker si vous alliez lui rendre visite? »

La jeune fille nous fit un sourire inquiet, puis sortit par la porte du sous-sol après nous avoir salués d'un signe de tête.

Heath se mit immédiatement en quête de Beedle et Pyne, et nous les amena dans le salon où Vance les interrogea au sujet de la nuit précédente. Nous n'apprîmes cependant rien d'eux. Tous deux s'étaient couchés à dix heures. Leurs chambres étaient au troisième étage, sur le côté de la maison; et ils n'avaient même pas entendu Mlle Dillard lorsqu'elle était rentrée du théâtre. Vance insista sur les bruits de la ruelle, suggérant que la grille des Drukker aurait pu claquer aux environs de minuit. Mais, à les en croire, tous deux dormaient profondément à cette heure. Ils furent finalement remerciés, avec ordre de ne parler à personne des questions qui venaient de leur être posées.

Cinq minutes plus tard, le professeur Dillard entra. Bien que surpris de nous trouver, il nous salua avec amabilité.

« Markham, pour une fois vous avez choisi de me rendre visite à une heure où je ne suis pas absorbé par mon travail. – De nouvelles questions, j'imagine. Bien, venez me les poser dans la

bibliothèque. Je serai mieux dans mon fauteuil. » Nous le suivîmes, et lorsque nous fûmes installés, il insista pour nous servir du porto dont il tira une bouteille du buffet.

« Je regrette que Drukker ne soit pas là, fit-il. Il apprécie beaucoup mon 96, bien qu'il n'accepte que très rarement d'en prendre. Je lui ai dit qu'il devrait boire plus de porto; mais il s'imagine que ce n'est pas bon pour lui, et me parle de ma goutte. Mais il n'y a aucun lien entre la goutte et le porto – c'est une pure superstition. Il n'y a rien de plus sain qu'un bon porto. La goutte est un mal inconnu dans la ville de Porto. Quelques stimulants physiques bien choisis feraient le plus grand bien à Drukker... Pauvre homme. Son esprit est comme un fourneau qui consume son corps. C'est un homme brillant, Markham. Si son énergie physique était à la mesure de son cerveau, ce serait l'un des plus grands physiciens au monde.

– Il me disait, commenta Vance, que vous l'aviez taquiné à propos de son insuccès dans une modification de la théorie quantique liée aux problèmes de l'interférence lumineuse. »

Le vieux monsieur eut un sourire attristé.

« Oui. Je savais qu'une telle critique l'aiguillonnerait. Pour tout dire, Drukker est sur la voie de quelque chose de révolutionnaire. Il a déjà produit quelques théorèmes fort intéressants... Mais je suis certain que ce n'est pas de cela que vous êtes venus m'entretenir. Que puis-je pour vous, Markham? Ou peut-être êtes-vous venus me donner des nouvelles?

– Malheureusement, nous n'avons aucune nouvelle à vous donner. Nous sommes venus vous

demander une nouvelle fois votre aide... » Markham hésita, comme s'il ne savait pas comment poursuivre; et Vance prit sa place dans le rôle de l'interrogateur.

« La situation a quelque peu changé depuis notre visite d'hier. Deux ou trois faits nouveaux sont apparus, et il y a de fortes chances pour que notre enquête ait beaucoup à attendre de la connaissance des faits et gestes des membres de votre maisonnée au cours de la nuit dernière. Leurs déplacements ont pu modifier certains paramètres de l'affaire. »

Le professeur releva la tête avec un air de surprise, mais ne fit aucun commentaire. Il dit simplement : « Cela ne fait aucune difficulté. A qui pensez-vous?

– A personne en particulier, se hâta de préciser Vance.

– Bien, voyons voir... » Il prit sa vieille pipe d'écume et entreprit de la bourrer. « Belle, Sigurd et moi avons dîné ensemble à six heures. A sept heures et demie, j'ai vu arriver Drukker, puis Pardee quelques minutes plus tard. A huit heures, Belle et Sigurd sont partis au théâtre, et Drukker et Pardee sont repartis vers dix heures et demie. Je suis moi-même allé me coucher à onze heures, après avoir fermé la maison – j'avais laissé Pyne et Beedle se coucher tôt. – Voici à peu près tout ce que je peux vous dire.

– Dois-je comprendre que Mlle Dillard et M. Arnesson sont allés ensemble au théâtre?

– Oui. Sigurd n'est pas fervent d'art dramatique, mais lorsqu'il lui arrive de se rendre au théâtre, il emmène toujours Belle. Il va essentiellement voir les pièces d'Ibsen. Il a une vraie

dévotion pour Ibsen, je dois vous dire. Son éducation américaine n'a en rien tempéré son enthousiasme pour tout ce qui est norvégien. Au fond de son cœur, il est resté fidèle à son pays natal. Il connaît aussi bien la littérature norvégienne que n'importe quel professeur de l'université d'Oslo; et la seule musique qui le touche est celle de Grieg. Quand il va au concert ou au théâtre, vous pouvez être certain que le programme est résolument norvégien.

– C'était donc une pièce d'Ibsen qui se jouait hier soir?

– *Romersholm,* je crois. On donne toute une série de ses pièces ces temps-ci.

– C'est Walter Hampden qui les monte, dit Vance avec un signe de tête. – Avez-vous vu M. Arnesson ou Mlle Dillard après leur retour du théâtre?

– Non; j'imagine qu'ils ont dû rentrer assez tard. Belle m'a dit ce matin qu'ils étaient allés souper au Plaza après la pièce. Mais Sigurd sera là d'un instant à l'autre; il vous donnera tous les détails. » Bien que le professeur fît preuve de patience, il était clair qu'il était agacé par l'apparent manque de propos des questions.

– Soyez assez aimable, Monsieur, poursuivit Vance, pour nous informer de l'objet des visites de Drukker et Pardee hier soir après dîner.

– Il n'y avait rien d'inhabituel à cela. Ils passent souvent à un moment ou un autre de la soirée. Drukker désirait parler de son travail en cours sur la modification de la théorie quantique; mais nous avons abandonné le sujet dès l'arrivée de Pardee. Pardee est bon mathématicien, mais la physique théorique le dépasse.

– L'un ou l'autre d'entre eux a-t-il vu Mlle Dillard avant qu'elle ne parte au théâtre? »

Le professeur Dillard retira lentement sa pipe de sa bouche, et son expression prit un tour irrité.

« Je dois dire, gronda-t-il, que je ne vois pas d'utilité à ce que je réponde à de telles questions. – Néanmoins, ajouta-t-il avec indulgence, si les petits faits de la vie domestique de ma maison peuvent présenter le moindre intérêt pour votre enquête, je serai heureux de vous en donner tous les détails. » Il fixa un moment Vance. « Oui, ils ont tous deux vu Belle hier soir. Nous nous sommes tous trouvés réunis dans cette pièce, Sigurd inclus, durant une demi-heure avant leur départ au théâtre. Nous avons même eu une discussion à bâtons rompus sur Ibsen, au cours de laquelle Drukker a beaucoup agacé Sigurd en maintenant qu'il trouvait que Hauptmann lui était supérieur.

– Puis, si je saisis, M. Arnesson et Mlle Dillard sont partis, vous laissant seul ici en compagnie de MM. Pardee et Drukker?

– C'est cela.

– Et à dix heures, disiez-vous, M. Drukker et M. Pardee vous ont laissé. Sont-ils partis ensemble?

– Ils sont descendus ensemble, répondit le professeur avec plus qu'une pointe d'aigreur. Drukker est, je pense, rentré chez lui; mais Pardee avait un rendez-vous au *Manhattan Chess Club*.

– Il était bien tôt pour que M. Drukker rentrât chez lui, fit Vance, surtout s'il était venu vous voir pour discuter d'une question importante et

qu'il n'avait eu l'occasion de le faire avant son départ.

– Drukker ne va pas bien. » Le ton du professeur montrait une patience retrouvée. « Comme je vous l'ai dit, il se fatigue vite. Hier soir, il était particulièrement épuisé. Il s'est explicitement plaint de sa fatigue, et m'a dit qu'il allait immédiatement se coucher.

– Oui... tout à fait normal, murmura Vance. Il vient de nous dire qu'il s'était mis au travail à six heures, hier matin.

– Je n'en suis pas surpris. Lorsqu'il s'attaque à un problème, il n'arrive pas à s'en détacher. Malheureusement, rien chez lui ne contrebalance cette passion dévorante des mathématiques. »

Vance, pour des raisons que j'ignorais, changea de sujet.

« Vous disiez que Pardee avait rendez-vous au club d'échecs hier soir, dit-il en allumant soigneusement une nouvelle cigarette. Vous a-t-il dit quel était son objet? »

Le professeur Dillard sourit avec indulgence.

« Il nous en a parlé pendant plus d'une heure. Il semble qu'un *gentleman* du nom de Rubinstein – un as des échecs, si j'ai compris, qui est actuellement en visite dans ce pays – avait accepté de disputer trois parties avec lui. La dernière avait lieu hier. Elle a commencé à deux heures, et été ajournée à six. Elle aurait dû reprendre à huit heures, mais Rubinstein était la vedette de quelque dîner mondain; donc la reprise fut fixée à onze heures. Pardee était sur les charbons ardents, car il avait perdu la première partie et annulé la seconde; s'il réussissait à gagner la dernière, il faisait match nul avec Rubinstein. Il

paraissait croire que ses chances étaient excellentes, à en juger par les positions à l'ajournement; pourtant Drukker n'était pas d'accord... Il a dû se rendre directement au club en sortant d'ici, car la demie était bien passée lorsque lui et Drukker sont sortis.

– Rubinstein est très fort, observa Vance sur un ton qui trahissait un intérêt mal dissimulé. C'est un grand maître. Il a battu Capablanca à San Sebastian en 1911, et de 1907 à 1912 on le tenait pour le *challenger* naturel du docteur Lasker pour le titre mondial [3]... Oui, c'eût été une belle plume au chapeau de Pardee de battre Rubinstein. C'était déjà un beau compliment d'avoir été invité à jouer contre Rubinstein. Malgré la notoriété de son gambit, Pardee n'a jamais atteint le rang de maître. – A propos, savez-vous le résultat de la partie? »

Je vis un nouveau sourire de mansuétude se dessiner aux coins de la bouche du professeur. Il donnait l'impression de contempler avec bienveillance les ébats de sots gamins du haut de quelque sommet de la pensée.

« Non, répondit-il. Je n'ai pas cherché à savoir. Mais je conjecture que Pardee a perdu : lorsque Drukker lui a expliqué la faiblesse de sa position à l'ajournement, il était plus catégorique que de coutume. Drukker est par nature prudent, et il ne s'avance jamais sans d'excellentes raisons. »

Vance haussa les sourcils avec étonnement.

---

3. Akiba Rubinstein était alors, et est encore aujourd'hui, le champion de Pologne et l'un des grands-maîtres internationaux. Il naquit à Stavisk, près de Lodz, en 1882, et fit ses débuts internationaux en 1906 au tournoi d'Ostende. Sa récente tournée américaine lui valut une nouvelle série de triomphes.

« Voulez-vous dire que Pardee a analysé la partie en cours avec Drukker, et discuté des issues possibles? C'est non seulement d'une incorrection totale, c'est interdit par le règlement.

– Je ne suis pas familier avec l'étiquette des échecs, répliqua aigrement le professeur Dillard; mais je puis vous assurer que Pardee ne se rendrait jamais coupable d'un manquement à l'éthique du jeu. En fait, je me souviens que lorsqu'il étudiait sa position, sur la table, là, et que Drukker est venu regarder, Pardee lui a enjoint de ne rien dire. La discussion n'a eu lieu que plus tard, et s'en est tenue à des généralités. Je ne pense pas qu'il y ait été fait part de la moindre considération d'ordre tactique. »

Vance se pencha lentement et écrasa sa cigarette de ce geste appuyé que j'avais reconnu depuis longtemps être le signe d'une excitation contenue. Puis il se leva pour aller voir la table d'échecs. Il l'examina debout, une main posée sur la fine marqueterie du damier.

« Vous disiez que M. Pardee analysait cette position lorsque M. Drukker est venu s'y intéresser?

– Oui, c'est cela, répondit le professeur avec une politesse forcée. Drukker s'est assis en face de lui pour examiner la situation. Il a voulu faire une remarque, et Pardee lui a demandé de s'en abstenir. Un quart d'heure plus tard, Pardee a rangé les pièces; c'est alors que Drukker lui a dit que la partie était perdue – qu'il s'était enfermé dans une position qui, bien qu'apparemment favorable, était fondamentalement faible. »

Tout en écoutant le professeur, Vance jouait avec les pièces du jeu d'échecs. Il en avait sorti

deux ou trois de la boîte et les avait examinées avant de les y remettre.

« Vous souvenez-vous précisément de ce qu'a dit Drukker? demanda-t-il sans relever la tête.

– Je n'y ai pas vraiment fait attention – le sujet n'est pas de ceux qui m'enfièvrent. » La réponse était d'une ironie patente. « Mais, pour autant que je me souvienne, Drukker disait que Pardee aurait pu gagner dans une partie en temps limité, mais que Rubinstein était connu pour être prudent et soigneux, et qu'il ne manquerait pas de déceler la faiblesse de la position de Pardee.

– Pardee s'est-il affecté de cette critique? » Vance revint à son fauteuil et prit une nouvelle cigarette dans son étui; mais il ne se rassit pas.

« Oui – beaucoup. Drukker s'est malheureusement montré très dur. Et Pardee est hypersensible dès qu'il est question de son jeu. Il est devenu blanc de rage en entendant Drukker. Mais j'ai détourné la conversation; et lorsqu'ils sont partis, ils semblaient avoir oublié l'incident. »

Nous restâmes encore quelques minutes. Markham se répandit en excuses auprès du professeur, cherchant à se faire pardonner l'importunité de cette avalanche de questions. Il en voulait quelque peu à Vance de s'être étendu avec une telle insistance sur la partie d'échecs de Pardee, et lui exprima son mécontentement lorsque nous fûmes redescendus au salon.

« Vos questions sur les faits et gestes de la maisonnée au cours de la soirée d'hier avaient lieu d'être posées, mais je me demande ce qui vous a poussé à vous acharner sur la dispute entre Pardee et Drukker à propos d'une partie d'échecs.

Nous avons autre chose à faire que de recueillir des potins.

– La haine des potins fut aussi le sceau de la vie sereine de l'Isabel de Tennyson, railla Vance. Mais – ma parole, Markham! – notre vie n'est point celle d'Isabel. Restons sérieux – mon bavardage n'était pas dénué de méthode. J'ai papoté – et j'ai appris.

– Vous avez appris quoi? » demanda sèchement Markham.

Après un coup d'œil prudent vers le hall, Vance se pencha vers nous, et répondit à voix basse.

« J'ai appris, mon cher Lycurge, qu'il manque un évêque noir au jeu qui se trouve là-haut, et que celui qui a été déposé chez Mme Drukker est du même modèle. »

XV

UNE CONVERSATION AVEC PARDEE

(Mardi 12 avril, 12 h 30)

Cette révélation fit grand effet sur Markham. Comme telle était son habitude lorsqu'il était agité, il se leva et commença à faire les cent pas, les mains jointes dans le dos. Heath, lui aussi, bien que moins vif à saisir la portée de la découverte de Vance, se mit à tirer d'impressionnantes bouffées de son cigare – signe que son esprit travaillait à un difficile réajustement des faits en sa possession.

Avant que l'un ou l'autre n'ait fait le moindre commentaire, la porte arrière du hall s'ouvrit, et l'on entendit un pas léger se diriger vers le salon. Belle Dillard apparut sous l'arcade. Son visage était soucieux, et, posant le regard sur Markham, elle demanda :

« Qu'avez-vous dit à Adolph ce matin? Il est dans un état épouvantable. Il a entrepris de vérifier toutes les serrures et les fermetures des fenêtres, comme s'il avait peur des voleurs; il a effrayé cette pauvre Grete en insistant pour qu'elle s'enferme à clef dans sa chambre le soir.

– Ah! Il a averti Mme Menzel, vraiment? fit Vance. Très intéressant. »

Le regard de la jeune fille se tourna prestement vers lui.

« Oui; mais il a refusé de me donner des explications. Il fait le mystérieux. Le plus étonnant de tout, c'est qu'il refuse de voir sa mère... Qu'est-ce que ça veut dire, M. Vance? J'ai le sentiment qu'il va se produire quelque chose de terrible.

– Je ne sais pas précisément ce que ça veut dire, répondit Vance d'une voix basse. Et je craindrais même d'en donner une interprétation. Si je me trompais... » Il eut un instant de silence. « Nous devons attendre. Ce soir peut-être saurons-nous. – Mais vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, Mlle Dillard, ajouta-t-il avec un sourire rassurant. Comment Mme Drukker était-elle?

– Elle semblait aller mieux. Mais il y a toujours quelque chose qui la poursuit; et je pense que c'est en rapport avec Adolph, car elle n'a pas cessé de me parler de lui, en me demandant sans arrêt si je n'avais rien remarqué d'étrange dans son attitude ces derniers temps.

– Rien de plus normal dans les circonstances actuelles, répliqua Vance. Mais ne vous laissez pas contaminer par son inquiétude. – Et maintenant, pour parler d'autre chose : il paraît que vous avez passé une demi-heure dans la bibliothèque hier soir, juste avant de partir au théâtre. Dites-moi, Mlle Dillard : où aviez-vous laissé votre sac pendant ce temps? »

La question la surprit; mais après une courte hésitation, elle répondit : « Je l'ai déposé sur la petite table à côté de la porte en entrant.

– C'était le sac en lézard où vous gardez la clef?

– Oui. Sigurd hait les tenues de soirée, et lorsque nous sortons ensemble, je ne m'habille pas.

– Vous avez donc laissé le sac sur la table durant une demi-heure, puis vous l'avez gardé avec vous le reste de la soirée. – Et ce matin?

– Je suis sortie faire une promenade avant le petit déjeuner, et je l'ai pris. Après cela, je l'ai déposé sur l'étagère à chapeaux du hall; et je l'ai repris vers dix heures, quand je me suis préparée pour aller voir Lady Mae. C'est à ce moment-là que j'ai découvert que le petit revolver avait été remis à sa place, et j'ai reporté ma visite. J'ai laissé mon sac dans la salle d'armes jusqu'à ce que vous arriviez avec M. Markham; et je ne l'ai pas quitté depuis. »

Vance la remercia d'un air malicieux.

« Et maintenant que nous avons retracé en détail les pérégrinations de votre sac, essayez de ne plus y penser, je vous en prie. » Elle était sur le point de poser une question, mais Vance la devança : « Vous êtes allée dîner au Plaza hier soir, nous a dit votre oncle. Vous êtes rentrée tard.

– Je ne rentre jamais très tard lorsque Sigurd m'emmène quelque part, dit-elle sur un ton de doléance maternelle. Il a un dégoût quasi physique de la vie nocturne. Je lui ai demandé de rester un peu plus longtemps, mais il avait l'air si malheureux que je n'ai pas eu le cœur d'insister. Nous sommes rentrés à minuit et demi. »

Vance se leva avec un sourire affable.

« Vous avez été extrêmement gentille de supporter aussi patiemment nos questions ridicules... Nous allons maintenant faire un saut chez

M. Pardee pour voir s'il a quelque suggestion intéressante à nous offrir. Il est généralement chez lui à cette heure, je crois.

– Je suis sûre qu'il y est. » La jeune fille nous reconduisit. « Il était ici peu avant que vous n'arriviez, et m'a dit qu'il rentrait chez lui finir sa correspondance. »

Nous allions sortir lorsque Vance s'immobilisa.

« Oh, dites, Mlle Dillard; j'ai oublié de vous poser une question. Lorsque vous êtes rentrée hier soir avec M. Arnesson, comment saviez-vous qu'il était minuit et demi? J'ai remarqué que vous ne portiez pas de montre.

– Sigurd me l'a dit, expliqua-t-elle. Je lui en voulais un peu de me faire rentrer si tôt, et en arrivant je lui ai demandé un peu méchamment quelle heure il était. Il a regardé sa montre et m'a dit qu'il était minuit et demi. »

A ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit et Arnesson entra. Il nous considéra avec un étonnement moqueur; puis il aperçut Belle Dillard.

« Hello, sœurette, lui lança-t-il. Entre les mains de la maréchaussée, à ce que je vois. » Il nous jeta un regard amusé. « Quel est l'objet de ce conclave? Cette maison est en train de devenir une annexe du poste de police. Vous pistez le meurtrier de Sprigg? Ha! Le jeune type brillant égorgé par son professeur jaloux, hein?... J'espère que vous n'avez pas fait subir le troisième degré à Diane chasseresse.

– Rien de ce genre, dit la jeune fille. Ils ont été très courtois. J'étais en train de leur expliquer quel vieux bonze tu es, à me ramener ici à minuit et demi.

– Je trouve que j'ai été très indulgent, grimaça Arnesson. Les enfants doivent être couchés depuis longtemps à cette heure-là.

– Ça doit être terrible d'être sénile et – et de ne faire que des maths », répliqua-t-elle avec feu, avant de monter en courant.

Arnesson haussa les épaules et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût. Puis il fixa Markham d'un œil cynique.

« Bien; quelles bonnes nouvelles nous apportez-vous? Du neuf à propos de la dernière victime? » Il nous reconduisit dans le salon. « Vous savez, ce garçon me manque. Il serait allé loin. Quelle imbécillité qu'il se soit appelé Johnny Sprigg. Même « Peter Pan » aurait été plus sûr. Il n'arrive rien à Peter Pan, hormis l'épisode du poivre; et je ne vois pas très bien comment on pourrait en tirer un crime...

– Rien de neuf, Arnesson, interrompit Markham, agacé par la désinvolture de l'homme. La situation est inchangée.

– Ce n'est qu'une visite de politesse, si je comprends bien. Vous restez déjeuner?

– Nous enquêtons de la manière que nous estimons adéquate, répliqua Markham d'un ton glacial. Nous n'avons pas à répondre devant vous de nos démarches.

– Hoho! Il s'est donc passé quelque chose qui vous contrarie, fit sarcastiquement Arnesson. Je pensais avoir été accepté comme coadjuteur, mais on dirait que je suis renvoyé aux ténèbres. » Il poussa un soupir sophistiqué et sortit sa pipe.

Vance était resté en arrière, sous l'arcade, et semblait n'avoir pas prêté attention aux doléances d'Arnesson. Il s'avança dans le salon.

« Vraiment, v'savez, Markham, M. Arnesson a raison. Nous avons été d'accord pour lui conférer cette charge; et si nous espérons profiter de son aide, il doit être au courant de tout.

– C'est vous-même, protesta Markham, qui avez signalé le danger qu'il pouvait y avoir à divulguer les événements de la nuit dernière...

– Vrai. Mais j'avais à ce moment oublié la promesse que nous avions faite à M. Arnesson. Et je suis sûr que nous pouvons compter sur sa discrétion. » Vance raconta alors en détail les épreuves de Mme Drukker au cours de la nuit précédente.

Arnesson l'écouta avec une attention soutenue. Je notai que son expression sardonique s'évanouit rapidement pour faire place à un air sombre et méditatif. Il resta quelques minutes silencieux, sa pipe à la main.

« C'est certainement un élément crucial du problème, dit-il enfin. Cela change notre constante. Je vois qu'il faut recalculer sous un autre angle. L'Évêque, semble-t-il, est parmi nous. Mais pourquoi s'attaque-t-il à Lady Mae?

– Elle est réputée avoir crié au moment précis de la mort de Robin.

– Aha! » Arnesson se redressa. « Je vois. Elle a vu l'Évêque depuis la fenêtre de sa chambre le matin de la disparition de Cock Robin, et il est venu lui conseiller le silence.

– Quelque chose de ce genre, peut-être... Avez-vous assez de données pour mettre au point vos formules, maintenant?

– J'aimerais jeter un œil sur cet évêque noir. Où est-il? »

Vance plongea la main dans sa poche et en

ressortit la pièce. Arnesson s'en empara. Son œil brilla un instant. Il tourna la pièce dans sa main, puis la rendit à Vance.

« Vous semblez le reconnaître, fit doucereusement celui-ci. Vous avez raison. Il vient du jeu qui est dans la bibliothèque. »

Arnesson approuva d'un lent hochement de tête.

« Ça y ressemble. » Puis il se tourna brusquement vers Markham, et une grimace ironique gagna ses traits maigres. « Était-ce pour cela que vous vouliez m'exclure? On me soupçonne, n'est-ce pas? Ombres de Pythagore! Quelle peine prévoit le Code pour ce crime atroce qu'est le dépôt d'une pièce d'échecs chez son voisin? »

Markham se leva et partit vers le hall.

« On ne vous soupçonne pas, Arnesson, répondit-il sans faire l'effort de cacher sa mauvaise humeur. L'évêque a été déposé chez Mme Drukker à minuit précis.

– Et je suis rentré une demi-heure trop tard pour être candidat. Désolé de vous avoir désappointé.

– Voyons ce que vaut votre formule, dit Vance alors que nous sortions. Nous allons faire une petite visite chez M. Pardee.

– Pardee? Hoho? Vous allez voir l'expert en échecs à propos de l'évêque, hein? Je suis votre raisonnement – il a au moins l'avantage d'être sans détour... »

Il s'accouda à la balustrade du petit porche, telle une gargouille ricanante, et nous suivit des yeux tandis que nous traversions la rue.

Pardee nous reçut avec sa courtoisie habituelle. L'air de frustration tragique qui était part inté-

grante de son expression était encore plus prononcé que de coutume; et lorsqu'il nous invita à nous asseoir dans son bureau, son attitude était celle d'un homme qui a perdu tout intérêt en l'existence et qui accomplit mécaniquement les gestes de la vie.

« Nous venons vous voir, M. Pardee, entama Vance, afin d'apprendre ce que nous pourrons au sujet du meurtre de Sprigg dans Riverside Park hier matin. Toutes les questions que nous allons vous poser ont d'excellents motifs. »

Pardee hocha la tête avec résignation.

« Je ne me froisserai d'aucune de vos questions. J'ai compris en lisant les journaux à quel point le problème que vous devez résoudre sort du commun.

– Bien; tout d'abord, dites-nous où vous étiez hier matin entre sept et huit heures. »

Une légère rougeur monta au front de Pardee, mais il répondit d'une voix égale.

« J'étais couché. Je ne me suis levé que peu avant neuf heures.

– N'avez-vous pas l'habitude de faire une promenade dans le parc avant le petit déjeuner? – (Je savais qu'il ne pouvait s'agir que d'une supposition de la part de Vance, car les habitudes de Pardee n'avaient jamais été évoquées au cours de l'enquête.)

– C'est exact, répondit l'homme, après un instant d'hésitation. Mais pas hier matin. – J'avais travaillé plutôt tard la nuit précédente.

– Quand avez-vous appris la mort de Sprigg?

– Au petit déjeuner. Ma cuisinière m'a rapporté les commérages du voisinage. J'ai lu un avis

officiel de ce drame dans la première édition du *Sun*.

– Et vous avez bien sûr vu la reproduction du message de l'Évêque dans ce journal de ce matin. Quelle est votre opinion sur cette affaire, M. Pardee?

– Je n'en sais rien. » Pour la première fois, quelque chose vibra dans ses yeux éteints. « C'est une situation incroyable. La théorie des probabilités interdit d'imaginer qu'une telle série d'événements soit le fait de coïncidences.

– Effectivement, appuya Vance. A propos de mathématiques : connaissez-vous le tenseur de Riemann-Christoffel?

– Oui, admit l'homme. Drukker l'utilise dans son livre sur les géodésiques. Cependant, mes mathématiques ne sont pas celles du physicien. Si je ne m'étais pas pris de passion pour les échecs » – il eut un sourire triste – « j'aurais fait de l'astronomie. Après l'étude d'une combinaison tactique aux échecs, je ne vois rien d'aussi satisfaisant intellectuellement que de sonder l'Univers pour y découvrir de nouvelles planètes. J'ai même installé un télescope équatorial de cinq pouces sur mon toit pour faire des observations en amateur ».

Vance écouta Pardee avec une attention soutenue; et consacra quelques minutes à discuter avec lui des récents travaux du professeur Pickering sur la planète trans-neptunienne *O* [1], à la stupéfaction de Markham, et pour le plus grand ennui

1. Depuis lors, le professeur Pickering a déduit des perturbations d'Uranus l'existence de deux autres planètes extérieures à Neptune : *P* et *S*.

de Heath. Il ramena enfin la conversation au sujet de la formule tensorielle.

« Vous étiez chez les Dillard jeudi dernier, m'a-t-on dit, lorsqu'Arnesson a évoqué ce tenseur avec Drukker et Sprigg.

– Oui, je me souviens que le sujet a été abordé.

– Connaissiez-vous bien Sprigg?

– Non, à peine. Je l'avais rencontré une ou deux fois en compagnie d'Arnesson.

– Sprigg semblait lui aussi avoir l'habitude de se promener dans Riverside Park avant le petit déjeuner, laissa tomber Vance. Vous ne l'y avez jamais croisé, M. Pardee? »

Ses paupières frémirent légèrement, et il hésita avant de répondre.

« Jamais », dit-il enfin.

Vance parut indifférent à la réponse. Il se leva et alla à la fenêtre.

« J'aurais cru que l'on verrait le champ de tir de cette fenêtre. Mais je vois qu'il est masqué par l'angle de l'immeuble.

– Oui. La ruelle est à l'abri des regards. C'est un terrain vague qui lui fait face sur la rue... Pensiez-vous à d'éventuels témoins de la mort de Robin?

– Oui, à ça et à autre chose. » Vance regagna sa chaise. « Vous-même ne pratiquez pas le tir à l'arc?

– C'est un effort un peu violent pour moi. Mlle Dillard a essayé de me gagner à sa cause, mais je n'étais pas un adepte très prometteur. Je l'ai cependant accompagnée dans divers tournois. »

Une certaine tendresse s'était glissée dans la voix de Pardee, et, pour une raison que je n'aurais

pas su expliciter, j'eus l'impression que Pardee avait un sentiment pour Belle Dillard. Vance dut lui aussi avoir la même impression, car, après un bref silence, il dit :

« Vous comprendrez que notre intention n'est pas de nous mêler inutilement des affaires privées des autres; mais la question du motif des deux meurtres sur lesquels nous enquêtons n'a toujours pas été élucidée, et comme le meurtre de Robin a d'abord été, sans raison sérieuse, notons-le, attribué à une rivalité sentimentale, il pourrait n'être pas sans intérêt pour nous de savoir quelles sont les inclinations de Mlle Dillard... En tant qu'ami de la famille, vous devez le savoir; et nous vous saurions gré de nous mettre dans la confidence. »

Pardee jeta un regard par la fenêtre, et l'esquisse d'un soupir lui échappa.

« J'ai toujours eu l'impression qu'elle et Arnesson se marieraient tôt ou tard. Mais ce n'est qu'une supposition. Elle m'a assuré un jour qu'elle n'envisageait pas de se marier avant trente ans. – (Il n'était pas difficile de deviner en quelles circonstances Belle Dillard avait fait part de cette résolution à Pardee. Sa vie sentimentale, aussi bien que sa vie intellectuelle semblait avoir été un échec.)

– Vous ne pensez donc pas, poursuivit Vance, qu'elle ait quelque penchant pour le jeune Sperling? »

Pardee secoua la tête. « Cependant, corrigea-t-il, un martyre tel que celui qu'il endure actuellement fait généralement grand effet sur un cœur féminin.

– Mlle Dillard disait que vous étiez venu la voir ce matin.

– Je passe presque tous les jours chez les Dillard, à un moment ou un autre. » Il était visiblement mal à l'aise, et, me sembla-t-il, légèrement embarrassé.

« Vous connaissez bien Mme Drukker? »

Pardee jeta à Vance un bref regard interrogateur.

« Pas spécialement, répondit-il. Je l'ai bien sûr rencontrée assez fréquemment.

– Vous êtes allé chez elle?

– Souvent, mais toujours pour voir Drukker. Je m'intéresse depuis longtemps aux rapports entre les mathématiques et les échecs... »

Vance hocha la tête.

« A propos, comment s'est conclue votre partie d'hier soir contre Rubinstein? Je n'ai pas lu les journaux ce matin.

– J'ai abandonné au quarante-quatrième coup, répondit l'homme avec abattement. Rubinstein a décelé une faiblesse dans mon attaque que j'avais complètement négligée lorsque j'ai mis mon coup sous enveloppe à l'ajournement.

– Drukker, nous a dit le professeur Dillard, avait prévu cette issue lorsque vous en avez discuté hier soir. »

Je ne comprenais pas ce qui poussait Vance à évoquer avec une telle insistance cet épisode, alors qu'il n'ignorait point combien le sujet affectait Pardee. Markham, de son côté, se rembrunit devant ce qui apparaissait comme un impardonnable manque de tact de la part de Vance.

Pardee rougit et s'agita dans son fauteuil.

« Drukker parlait trop hier soir. » L'affirmation n'était pas dénuée de venin. « Bien qu'il n'ait jamais fait de tournoi, il devrait savoir que de

telles discussions sont strictement interdites tant qu'une partie n'est pas achevée. Ceci dit, je dois avouer que je n'ai pas cru à sa prophétie. Je pensais que le coup que j'avais mis sous enveloppe réglait la situation, mais Drukker a vu plus loin que moi. Son analyse était d'une profondeur extraordinaire. » Il y avait de l'amertume dans sa voix, et je sentis qu'il haïssait Drukker aussi intensément que le lui permettait la douceur de sa nature.

« Combien de temps a duré la partie? demanda Vance.

– Nous avons fini un peu après une heure. Nous n'avons joué que quatorze coups après la reprise.

– Y avait-il beaucoup de spectateurs?

– Un nombre étonnamment grand, vu l'heure tardive. »

Vance écrasa sa cigarette et se leva. Lorsque nous fûmes parvenus devant la porte de la maison, il s'arrêta subitement et, fixant Pardee d'un œil sardonique, lui dit :

« V'savez, l'évêque noir a fait des siennes hier soir vers minuit. »

Ces mots eurent un effet étonnant. Pardee se raidit comme s'il avait été souffleté, et son teint devint d'une pâleur crayeuse. Trente secondes durant, il fixa Vance d'un œil de braise ardente. Ses lèvres frémirent, mais nul son n'en sortit. Puis, comme s'il faisait un effort surhumain, il marcha à la porte et la tira brusquement afin que nous sortions.

Tandis que nous remontions Riverside Drive pour regagner la voiture du District Attorney que nous avions laissée devant la maison Drukker,

Markham interpella vivement Vance au sujet de la dernière remarque qu'il avait faite à Pardee.

« J'espérais provoquer une réaction, ou percevoir un signe de reconnaissance, expliqua Vance. Mais, ma foi, Markham, je ne m'attendais sûrement pas à un tel effet. Stupéfiante, cette réaction! Je ne comprends pas – je n'y comprends rien... »

Il se perdit dans ses pensées. Mais, alors que la voiture s'engageait dans Broadway, il s'ébroua et pria le chauffeur de nous mener au *Sherman Square Hotel.*

« Il faut absolument que j'en sache plus sur cette partie Rubinstein *versus* Pardee. Aucune raison précise – c'est un pur caprice de ma part. Mais cette idée me travaille depuis que le professeur nous en a parlé... Onze heures à une heure – c'est sacrément long pour achever une partie qui n'a duré que quarante-quatre coups.

Nous nous rangeâmes au coin d'Amsterdam Avenue et de la 71e rue, et Vance disparut dans le *Manhattan Chess Club.* Il revint cinq minutes plus tard, tenant à la main une feuille de papier couverte d'annotations. Son expression n'avait cependant rien d'allègre.

« Ma théorie, qui était séduisante bien qu'audacieuse, s'est écroulée devant les faits, annonça-t-il en faisant la grimace. Je viens de voir le secrétaire du club : la séance d'hier soir a duré deux heures et dix-neuf minutes. La bataille semble avoir été brillante, pleine d'arabesques ésotériques et d'introspections stratégiques. Vers onze heures les spectateurs auraient misé sur Pardee, mais Rubinstein s'est alors livré à une superbe analyse et il a fait voler en éclats

l'offensive de Pardee – exactement comme l'avait prévu Drukker. Étonnant, ce Drukker... »

Il était clair qu'il n'était pas encore totalement satisfait de ce qu'il avait appris; et il nous fit part de cette insatisfaction.

« Je me suis dit que tant que j'y étais, j'allais remplir une page du calepin du sergent, pour ainsi dire, et me laisser aller à un peu de minutie routinière. J'ai donc emprunté la feuille de match de la partie d'hier soir pour la recopier. J'y jetterai un coup d'œil quand je n'aurai rien de mieux à faire. »

Et, avec ce qui me sembla être un soin inhabituel, il plia le papier et le glissa dans son portefeuille.

XVI

ACTE TROIS

(Mardi 12 avril-samedi 16 avril)

Après un déjeuner à l'Élysée, Markham et Heath repartirent vers le centre. Un après-midi chargé les attendait. La routine de Markham avait pris du retard; et le sergent, qui avait pris en charge l'enquête sur la mort de Sprigg en sus de celle sur l'affaire Robin, devait animer deux équipes, centraliser tous les rapports, répondre aux innombrables questions de ses supérieurs et tenter de satisfaire la voracité d'une armée de journalistes. Vance et moi allâmes visiter une exposition d'art contemporain français chez Knoedler, puis nous prîmes le thé au Saint-Régis, et nous retrouvâmes Markham pour dîner au Stuyvesant Club. Heath et l'inspecteur Moran nous y rejoignirent à huit heures et demie pour faire le point de la situation; et bien que notre conférence eût duré jusqu'à minuit, elle n'apporta aucun résultat tangible.

La journée du lendemain ne fut que source de découragement. Le rapport du capitaine Dubois se limitait à annoncer que l'arme que lui avait remise Heath ne portait pas la moindre empreinte digitale. Le capitaine Hagedorn identifia l'arme comme celle qui avait servi à tuer Sprigg, mais

ceci ne faisait que confirmer notre conviction déjà bien établie. L'homme que l'on avait posté à l'arrière de la maison Drukker avait passé une nuit tranquille. Personne n'était entré ni sorti de la maison; et à onze heures plus une lumière ne brillait. Pas un son ne s'était échappé de la maison jusqu'au lendemain matin, lorsque la cuisinière avait repris ses tâches quotidiennes. Mme Drukker était sortie dans le jardin peu après huit heures; et à neuf heures et demie Drukker avait quitté la maison pour aller lire deux heures dans le parc.

Deux jours passèrent. On maintint la garde de la maison Dillard; Pardee fut mis sous surveillance; et un homme fut posté chaque nuit sous les saules derrière la maison Drukker. Mais rien d'inhabituel ne se produisit; et, malgré l'activité inlassable du sergent, les directions d'enquête les plus prometteuses n'aboutissaient jamais qu'à des impasses. Heath et Markham étaient tous deux profondément soucieux. Les journaux faisaient assaut de rhétorique tapageuse; et l'incapacité de la police municipale et des services du District Attorney à faire le moindre pas en avant dans cette affaire spectaculaire commençait à faire figure de scandale politique.

Vance rendit visite au professeur Dillard et tous deux eurent une discussion générale à propos de l'affaire. Il passa aussi une heure avec Arnesson, dans l'après-midi du jeudi, avec l'espoir que l'élaboration de la fameuse formule aurait pu mettre en lumière certain détail qui pût servir de base à ses propres spéculations. Mais il ne fut pas satisfait de sa conversation, et me dit qu'Arnesson n'avait pas été d'une totale franchise avec lui. Il

passa deux fois au *Manhattan Chess Club* et tenta de faire parler Pardee; mais chaque fois ses efforts butèrent sur la distance courtoise de celui-ci. Je remarquai qu'il n'avait pas cherché à entrer en contact avec Drukker ou sa mère; et lorsque je lui en demandai la raison, il me répondit :

« Ce n'est pas maintenant qu'on leur fera dire la vérité. Chacun des deux joue un jeu; et l'un et l'autre vivent dans la peur. Tant que nous n'aurons pas d'élément nouveau, cela fera plus de mal que de bien de les interroger une fois de plus. »

L'élément nouveau devait nous arriver le lendemain même, et de la façon la plus inattendue; il marqua le début de la phase finale de notre enquête – une phase ponctuée par une série de drames tellement sinistres et poignants, par une horreur à ce point indicible, une telle cruauté gratuite, un humour aussi monstrueux, que maintenant encore, des années plus tard, alors que j'en rédige ce rapport, j'ai du mal à accepter que ces événements n'aient point seulement été un cauchemar particulièrement pénible.

Vendredi après-midi, Markham, qui désespérait, convoqua une nouvelle conférence. Arnesson demanda l'autorisation de s'y joindre; et nous nous retrouvâmes tous, y compris l'inspecteur Moran, à quatre heures dans le bureau privé du District Attorney, dans le vieux bâtiment des Chambres Criminelles. Arnesson se montra d'une discrétion inhabituelle au cours de la discussion, et pas une seule fois il ne se laissa aller à sa désinvolture coutumière. Il écouta avec une attention soutenue tout ce qui se disait, et sembla

vouloir se garder d'exprimer une quelconque opinion, même quand Vance l'en pria explicitement.

La conférence avait débuté depuis une demi-heure, quand Swacker pénétra dans la pièce et déposa une note sur le bureau du District Attorney. Markham y jeta un coup d'œil et fronça le sourcil. Après un instant, il parapha deux imprimés et les tendit à Swacker.

« Remplissez-les immédiatement et donnez-les à Ben [1] », ordonna-t-il. Puis, lorsque le secrétaire fut ressorti, il expliqua la cause de l'interruption. « Sperling vient de demander à me voir. Il dit qu'il a des informations qui pourraient avoir leur importance. Il m'a semblé qu'en la circonstance le mieux était de le voir maintenant. »

Dix minutes plus tard, Sperling fut introduit par un shériff adjoint des *Tombs*. Il salua Markham d'un sourire amical et enfantin et fit un signe de tête à Vance. Il s'inclina – avec raideur, trouvai-je – devant Arnesson, dont la présence sembla à la fois le surprendre et le déconcerter. Markham lui indiqua une chaise et Vance lui offrit une cigarette.

« Je voulais vous parler, M. Markham, commença-t-il avec une pointe de méfiance, à propos d'une question qui pourrait vous être utile... Vous vous souvenez, lorsque vous m'avez interrogé au sujet de ma présence dans la salle d'armes en compagnie de Robin, vous vouliez savoir dans quelle direction M. Drukker était reparti lorsqu'il nous avait quittés. Je vous ai répondu que je n'en

1. Le colonel Benjamin Hanlon, chef de la brigade de détectives détachée auprès du bureau du District Attorney.

savais rien, si ce n'est qu'il était sorti par la porte du sous-sol... Bien; Monsieur, j'ai eu tout le loisir de réfléchir ces derniers jours, et je n'ai bien sûr cessé de repenser à tout ce qui s'est passé ce matin-là. Je ne saurais pas comment l'expliquer, mais mes souvenirs sont devenus beaucoup plus clairs qu'ils ne l'étaient. Certaines – disons impressions – me sont revenues... »

Il s'interrompit et regarda le tapis à ses pieds. Puis, relevant la tête, il poursuivit.

« L'une d'entre elles se rapporte à M. Drukker – c'est pour cela que je désirais vous voir. Cet après-midi même j'étais – enfin, j'essayais de m'imaginer que j'étais à nouveau dans la salle d'armes en train de parler avec Robin; et tout d'un coup l'image de la fenêtre de derrière m'a traversé l'esprit. Et je me suis souvenu que lorsque j'avais jeté un coup d'œil par cette fenêtre pour voir quel temps j'aurais durant mon voyage, j'avais aperçu M. Drukker sous la tonnelle, derrière la maison...

– A quelle heure était-ce? demanda brusquement Markham.

– Juste avant que je parte prendre mon train.

– Vous affirmez donc que M. Drukker, au lieu de quitter les lieux, est allé sous la tonnelle et y resté jusqu'à votre départ.

– On dirait, Monsieur, admit Sperling avec réticence.

– Vous êtes certain de l'avoir vu?

– Oui, Monsieur; je m'en souviens parfaitement, maintenant. Je revois encore la façon dont ses pieds n'atteignaient pas le sol.

– Vous en jureriez? demanda gravement

Markham, sachant que la vie d'un homme pourrait dépendre de votre témoignage?

– J'en jurerais, Monsieur », répondit simplement Sperling.

Lorsque le shériff eut reconduit son prisonnier, Markham se tourna vers Vance.

« Il semble que nous ayons une base sûre maintenant.

– Oui. Le témoignage de la cuisinière ne valait pas grand-chose, puisque Drukker s'est contenté de le contredire; et elle est le type même de l'Allemande loyale et têtue qui le soutiendrait s'il était réellement menacé. Maintenant, nous avons une arme solide.

– Il me semble, dit Markham après quelques instants de méditation, que nous avons un bon faisceau de présomptions contre Drukker. Il était dans la cour des Dillard juste avant que Robin ne soit tué. Il a facilement pu observer le départ de Sperling; et, comme nous l'avons récemment appris du professeur Dillard, il savait que les autres membres de la famille étaient sortis. Mme Drukker a nié avoir vu quiconque de sa fenêtre ce matin-là, alors même qu'elle a poussé un cri à l'heure de la mort de Robin et qu'elle était épouvantée lorsque nous sommes venus interroger Drukker. Elle l'a même prévenu contre nous en nous traitant d'« ennemis ». A mon avis, elle a vu Drukker rentrer juste après que le corps de Robin eut été traîné sur le champ de tir. – Drukker n'était pas dans sa chambre au moment où Sprigg a été tué, et lui et sa mère ont tenté de nous cacher ce fait. Chaque fois que nous avons abordé le sujet de ces meurtres, il s'est énervé, et il a violemment combattu l'idée que les deux

étaient liés. En fait, tous ses actes sont extrêmement suspects. Qui plus est, nous savons qu'il est anormal et déséquilibré, et qu'il joue à des jeux d'enfants. Il est tout à fait possible – d'après ce que nous a dit le docteur Barstead – qu'il ait confondu l'imaginaire et la réalité, et commis ces crimes au cours d'un accès de folie temporaire. Non seulement il connaît bien la formule mathématique, mais il a pu l'associer à la personne du Sprigg, suite à la discussion que celui-ci a eue avec Arnesson à son sujet. – Quant aux messages de l'Évêque, cela peut faire partie de l'irréalité du jeu, – les enfants cherchent toujours à capter l'attention des parents lorsqu'ils ont inventé un nouveau jeu. Le choix de la signature doit provenir de son intérêt pour les échecs – un clin d'œil, et un moyen de brouiller la piste. Et cette supposition est encore étayée par l'apparition d'une pièce d'échecs à la porte de sa mère. Il a pu craindre qu'elle ne l'ait vu ce matin-là, et vouloir lui intimer le silence sans devoir admettre ouvertement sa culpabilité. Il a facilement pu claquer la porte de service de l'intérieur, sans même avoir besoin d'une clef pour cela, et donner ainsi l'impression que le visiteur nocturne était entré et sorti par cette porte. De plus, rien n'était aussi facile pour lui que de prendre la pièce dans la bibliothèque le soir où Pardee analysait sa partie... »

Markham continua ainsi à dresser son acte d'accusation pendant un moment. Son exposé était détaillé et précis, et il rendait compte de l'essentiel des indices qui avaient été découverts. La façon implacable dont il enchaînait les divers facteurs rendait son argumentaire terri-

blement convaincant; et un long silence suivit son exposé.

Après quelques instants, Vance se leva, comme pour rompre la tension de ses pensées, et alla à la fenêtre.

« Vous avez peut-être raison, Markham, admit-il. Mais ma principale objection à l'encontre de vos conclusions, c'est que votre dossier est trop bon. J'ai pensé à lui depuis le début; mais plus son comportement était suspect et plus les indices convergeaient pour l'accuser, plus je tendais à l'écarter. Le cerveau qui a planifié ces crimes abominables est trop malin, trop retors pour se laisser prendre dans un faisceau de présomptions tel que celui que vous venez de détailler au sujet de Drukker. Drukker est d'une intelligence stupéfiante – anormale, même – et je ne peux pas admettre qu'il soit le coupable en ayant fait tant de bourdes.

– Ne demandez pas à la justice de disculper un accusé parce qu'elle dispose de trop de preuves, répliqua Markham avec aigreur.

– D'un autre côté, poursuivit Vance sans relever la remarque, il est clair que Drukker, même s'il n'est pas coupable, sait quelque chose d'essentiel; et mon humble suggestion est que nous tentions de lui extorquer cette information. Le témoignage de Sperling nous en donne le moyen... Dites, M. Arnesson, qu'en pensez-vous?

– Rien, répondit l'homme. Je suis ici en auditeur libre. Ceci étant, j'aurais peine à voir jeter ce pauvre Adolph sur la paille humide des cachots. » Bien qu'il ne voulût pas s'engager, il était évident qu'il partageait l'avis de Vance.

Comme à l'accoutumée, Heath était partisan

d'un passage à l'action immédiat, et le fit savoir.

« S'il a quelque chose à dire, ça viendra vite quand on l'aura bouclé.

– C'est une situation difficile, objecta l'inspecteur Moran d'une voix feutrée. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous tromper. Si le témoignage de Drukker devait aboutir à l'inculpation de quelqu'un d'autre, nous serions la risée de tout le monde pour avoir arrêté un innocent. »

Vance regarda Markham et lui fit un signe d'assentiment.

« Pourquoi ne pas commencer par une conversation avec lui, afin de voir si vous n'arrivez pas à le persuader de délester son âme. Vous pourriez lui agiter un mandat sous les yeux, v'savez, à titre d'incitatif. Puis, s'il reste timide et muet, sortez les fers et faites-le embastiller par le sergent ici présent. »

Markham, toujours indécis, tapotait nerveusement sur son bureau, la tête perdue dans le nuage de fumée de son cigare. Enfin, il serra la mâchoire, et se tourna vers Heath.

« Amenez-moi Drukker ici demain matin à neuf heures. Vous feriez mieux de prendre un fourgon et un mandat John-Doe au cas où il ferait des objections. » Son visage était sévère. « Il me dira ce qu'il sait – et j'agirai en conséquence. »

La séance fut immédiatement levée. Il était cinq heures passées, et Markham, Vance et moi nous nous rendîmes ensemble au Stuyvesant Club. Nous déposâmes Arnesson à une station de métro, et il nous quitta sans presque mot dire. Son cynisme volubile semblait l'avoir totalement abandonné. Après dîner, Markham avoua sa fati-

gue, et Vance et moi allâmes au Met écouter Geraldine Farrar dans *Louise* [2].

Le lendemain matin, le temps était sombre et brumeux. Currie nous réveilla à sept heures et demie, car Vance entendait assister à l'interrogatoire de Drukker, et à huit heures nous prîmes notre petit déjeuner dans la bibliothèque devant une flambée. Nous fûmes retardés par un embouteillage, et bien qu'il fût neuf heures et quart lorsque nous arrivâmes au bureau du District Attorney, Drukker et Heath n'étaient pas encore arrivés.

Vance s'installa confortablement dans un profond fauteuil de cuir et alluma une cigarette.

« Je me sens en pleine forme ce matin, nous dit-il. Si Drukker nous raconte son histoire, et que c'est ce que je pense, nous aurons la combinaison du coffre. »

Il n'avait pas fini de parler que Heath fit irruption dans le bureau et, sans nous avoir salué, leva les bras au ciel pour les laisser retomber en un geste de désespoir résigné.

« Eh bien, Monsieur, on va pas interroger Drukker ce matin – ni un aut'jour, jeta-t-il. L'est tombé d'ce mur qui fait le tour de Riverside Park hier soir et y s'est cassé le cou. On l'a r'trouvé qu'c'matin. L'est à la morgue... On est vernis! » Il s'effondra dans un fauteuil, dégoûté.

Markham lui jeta un regard incrédule.

« V'z'êt'sûr? lui demanda-t-il, totalement décontenancé.

---

2. *Louise* était l'opéra favori de Vance dans le répertoire moderne, mais il préférait de loin Mary Garden à Farrar dans le rôle titre.

– J'étais là-bas quand ils ont emmené le corps. Un des types du poste du coin m'a appelé au moment où je quittais le bureau. J'ai fouiné un peu, essayé de ramasser tout ce que je pouvais.

– Qu'avez-vous appris? » Markham luttait contre l'abattement.

« Y avait pas grand-chose à apprendre. Des gamins ont trouvé le corps vers sept heures ce matin – y avait beaucoup de gamins dans les parages : on est samedi; et les gars du poste se sont pointés et ils ont appelé un légiste. Qui a dit que Drukker avait dû tomber du mur hier soir vers dix heures – mort instantanée. A c't'endroit – juste en face de la 76e rue – le mur est à plus de trente pieds au-d'ssus du terrain de jeux. Le bord suit l'allée cavalière; c'est encore un miracle qu'y ait pas eu plus de gens pour s'y casser le cou. Les gamins arrêtent pas de monter dessus.

– A-t-on prévenu Mme Dukker?

– Non. Je leur ai dit que je m'en chargeais. Mais je me suis dit que j'allais d'abord passer ici voir ce que vous pensiez qu'il fallait faire. »

Markham se renfonça dans son fauteuil, l'air absent.

« Je ne vois pas très bien ce qu'on peut imaginer de faire.

– Il serait peut-être bon de prévenir Arnesson, suggéra Vance. Ce sera sans doute lui qui devra s'occuper de... Ma parole, Markham! Je commence à croire que cette affaire est bien un cauchemar, au bout du compte. Drukker représentait notre principal espoir d'arriver à une solution, et au moment même où nous pensons pouvoir le contraindre à parler, il tombe d'un mur! – » Brusquement, il s'arrêta. « Il tombe d'un

mur!... répéta-t-il en bondissant de son fauteuil. *Un bossu tombe d'un mur!... Un bossu!...* »

Nous le fixâmes comme s'il avait perdu la tête; et je dois admettre que son regard me fit passer un frisson. Ses yeux étaient immobiles, tels ceux d'un homme pétrifié par une vision d'horreur. Il se tourna lentement vers Markham, et dit d'une voix que je reconnus à peine :

« C'est un nouvel épisode – une nouvelle chansonnette... *Humpty-Dumpty* cette fois-ci! »

Le silence stupéfait qui suivi fut rompu par un rire forcé du sergent.

« Vous poussez un peu, là, M. Vance, non?

– Grotesque! déclara Markham en examinant Vance avec une sincère préoccupation. Mon cher ami, vous vous êtes laissé trop envahir par le climat malsain de cette affaire. Rien ne s'est passé, si ce n'est qu'un homme, qui se trouvait être bossu, est tombé du rebord d'un mur. C'est désolant, je le sais bien, doublement désolant même en les circonstances présentes. » Il alla vers Vance et lui mit la main sur l'épaule. « Laissez-moi m'occuper de cette affaire avec le sergent – avons l'habitude de ce genre de choses. Reposez-vous, partez en voyage. Pourquoi n'iriez-vous pas en Europe comme vous aviez coutume de le faire au printemps?

– Oh, certainement – certainement, fit Vance avec un sourire fatigué. L'air de la mer me ferait le plus grand bien, et caetera. Ça me remettrait d'aplomb, hein? – guérir les blessures de cette pauvre cervelle... Je renonce! Le troisième acte de cette effroyable tragédie se joue pratiquement sous vos yeux et vous l'ignorez superbement.

– Votre imagination a pris le dessus, répliqua

Markham avec la patience que lui donnait sa profonde affection. N'y pensez plus. Dînons ensemble ce soir. Nous en reparlerons à ce moment-là. »

A cet instant, Swacker glissa la tête dans l'entrebâillement de la porte et s'adressa au sergent.

« Quinan du *World* est ici. Veut vous voir. »

Markham se tourna instantanément.

« *Oh, mon Dieu*!... Faites-le entrer! »

Quinan entra en nous saluant d'un signe de main affable, et tendit une lettre au sergent.

« Un nouveau *billet-doux* – arrivé ce matin. – Et quand est-ce que vous allez me renvoyer l'ascenseur? »

Heath ouvrit la lettre sous nos regards anxieux. Je reconnus immédiatement le papier et les caractères bleu ciel de type élite. Le message disait :

Humpty Dumpty était assis sur un mur,
Humpty Dumpty fit une lourde chute;
Tous les chevaux du roi et tous les gens du roi
Ne purent remettre Humpty Dumpty sur pied.

Puis venait la signature menaçante, en majuscules : L'ÉVÊQUE.

XVII

UNE LUMIÈRE DANS LES TÉNÈBRES

(Samedi 16 avril, 9 h 30)

Lorsque Heath se fut débarrassé de Quinan par des promesses qui eussent réchauffé le cœur de n'importe quel reporter [1], un silence de plusieurs minutes s'établit dans le bureau. L'Évêque nous avait joué une nouvelle farce macabre; l'affaire était devenue triple, et sa solution paraissait plus éloignée que jamais. Ce n'était pourtant pas tant l'impunité du criminel qui nous affectait que l'horreur intrinsèque des actes eux-mêmes.

Vance qui faisait les cent pas, l'air sombre, exprima son trouble.

« C'est odieux, Markham – c'est le mal à l'état pur... Ces enfants du parc – qui s'élançaient gaiement à la poursuite de leurs rêves – tout à leurs jeux, tout à leur joie... puis la terrible réalité – l'atroce découverte... Vous sentez la méchanceté qu'il y a? Ces enfants ont trouvé Humpty

1. On se souviendra peut-être que les articles du *World* sur l'affaire de l'Évêque firent la jalousie des autres quotidiens de la ville. Sans rien cacher des faits dans ses déclarations à la presse, le sergent Heath parvint néanmoins à réserver quelques détails piquants à Quinan, et se permit quelques spéculations qui, bien que n'apportant aucun élément nouveau, contribuèrent à donner un cachet d'authenticité aux récits du *World*.

Dumpty – *leur* Humpty Dumpty, leur compagnon de jeu – mort au pied du fameux mur – un Humpty Dumpty tangible, brisé, désarticulé, et que tous les efforts n'auraient pu remettre sur pied... »

Il s'arrêta devant la fenêtre et regarda au-dehors. La brume s'était levée, et une pâle lumière baignait la pierre grise de la ville. L'aigle doré du *New York Life Building* étincelait au loin.

« Dites, je ne vais pas verser dans le sentimental, se reprit-il avec un sourire forcé. Cela brouille l'intelligence et paralyse le raisonnement. Maintenant que nous savons que Drukker ne fut pas la seule victime de la loi de la gravité, mais qu'on lui a donné un petit coup de pouce, plus tôt nous nous mettrons au travail, mieux ça vaudra, hein? »

Bien que ce changement d'humeur fût visiblement le produit d'un terrible effort de Vance sur lui-même, il nous fit sortir de notre apathie lugubre. Markham prit le téléphone et s'entendit avec l'inspecteur Moran pour confier à Heath l'enquête sur la mort de Drukker. Puis il appela le bureau du médecin légiste et demanda qu'on lui fasse parvenir un rapport d'autopsie aussitôt que possible. Heath se leva énergiquement, et, après avoir bu trois verres d'eau glacée, se planta au milieu de la pièce, les jambes écartées, le chapeau sur la nuque, dans l'attente des instructions du District Attorney.

Markham s'agita nerveusement.

« Sergent, plusieurs de vos hommes étaient censés surveiller la maison Drukker et la maison Dillard. Les avez-vous vus ce matin?

– Je n'ai pas eu le temps, Monsieur; et, de toute façon, je croyais que ça n'était qu'un accident. Mais je leur ai dit d'attendre mon retour.

– Que disait le médecin légiste?

– Seulement que ça ressemblait à un accident, et que Drukker était mort depuis une dizaine d'heures... »

Vance glissa une question.

« A-t-il signalé une fracture du crâne?

– Eh bien, Monsieur, il n'a pas vraiment parlé de fracture du crâne, mais il disait que Drukker avait atterri sur l'arrière de la tête. » Heath eut un hochement de tête entendu. « J'imagine qu'on trouvera une fracture – comme pour Robin et Sprigg.

– Sans aucun doute. Notre assassin semble avoir une technique simple et efficace. Il frappe sa victime à la base du crâne, ce qui l'assomme au moins, si ça ne la tue pas, puis procède tranquillement à sa mise en scène. Drukker était certainement assis sur le mur, parfaitement exposé à une attaque de ce type. Il y avait de la brume et il faisait nuit. Un coup sur la tête, une petite poussée, et Drukker s'est écrasé silencieusement au bas du mur – troisième victime immolée sur l'autel de notre bonne vieille Mère l'Oie.

– Ce qui me met en rogne, déclara Heath avec humeur, c'est que Guilfoyle [2], le gars que j'avais posté derrière la maison Drukker n'ait pas signalé que Drukker était sorti toute la nuit. Il est rentré au poste à huit heures et je l'ai raté. – Vous ne

2. Guilfoyle, rappelons-le, fut l'un des détectives qui filèrent Tony Skeel de l'Affaire du Canari.

pensez pas, Monsieur, que ça serait une bonne idée de l'interroger avant d'aller sur place? »

Markham acquiesça et Heath aboya un ordre au téléphone. Guilfoyle mit moins de dix minutes à venir depuis le quartier général de la police jusqu'au bâtiment des Chambres criminelles. Le sergent bondit vers lui à son arrivée.

« A quelle heure Drukker a quitté la maison hier soir? rugit-il.

– Vers huit heures – juste après le dîner. » Guilfoyle était mal à l'aise, et sa voix avait la douceur câline de celui qui a quelque chose à se faire pardonner.

« Par où est-il parti?

– Il est sorti par la porte de derrière, il a remonté la ruelle, et il est rentré chez Dillard par la porte du sous-sol.

– Une visite?

– Ça y ressemblait, Sergent. Il passe beaucoup de temps chez les Dillard.

– Hon! Et à quelle heure il est rentré? »

Guilfoyle était embarrassé.

« On dirait qu'il est pas rentré chez lui, Sergent.

– Oh, vraiment? fit Heath avec une lourde ironie. J'me disais qu'après s'êt'cassé l'cou, il aurait pu v'nir te faire la causette.

– Ce que je voulais dire, Sergent...

– Tu veux dire que Drukker – le type que tu devais garder à l'œil – est allé chez Dillard à huit heures, et qu'après tu t'es installé sous la tonnelle et qu't'a piqué un p'tit roupillon... A quelle heure tu t'es réveillé?

– Écoutez-moi! se rebiffa Guilfoyle. J'ai pas dormi; j'ai surveillé la maison toute la nuit. C'est

pas parce que j'ai pas vu rentrer le type chez lui que j'ai saboté le boulot.

– Bon, si tu l'as pas vu rentrer, pourquoi t'as pas signalé qu'il était parti passer le week-end à la campagne ou je ne sais quoi?

– Je pensais qu'il était rentré par devant.

– Tu pensais? T'as pas mal au crâne à force?

– Soyez pas vache, Sergent. Mon boulot c'était pas de filer Drukker. Vous m'avez dit de surveiller la maison, de voir qui entrait qui sortait, et de foncer s'il y avait du grabuge. – Maintenant, voilà ce qui s'est passé. Drukker est allé chez Dillard à huit heures, et j'ai continué à regarder les fenêtres de la maison Drukker. Vers neuf heures, la cuisinière monte et allume dans sa chambre. Une demi-heure plus tard la lumière s'éteint, et j'me dis : « Elle s'est couchée. » Puis vers dix heures, la lumière s'allume dans la chambre de Drukker.

– Quoi?

– Ouais – comme je vous dis. La lumière s'allume dans la chambre de Drukker vers dix heures; et je vois une ombre se déplacer dedans. Alors, j'vous d'mande, Sergent : à ma place, vous auriez pas pensé que le bossu était rentré par la porte de devant? »

Heath grogna.

« P'têt bien, concéda-t-il. T'es sûr qu'il était dix heures?

– J'ai pas regardé ma montre; mais je peux vous dire que c'était dans ces eaux-là.

– Et à quelle heure la lumière s'est éteinte?

– Elle s'est pas éteinte. Elle est restée allumée toute la nuit. C'était un type bizarre. Y se couchait à n'importe quelle heure, et je l'avais

déjà vu deux fois travailler jusqu'au matin.

– Tout à fait compréhensible, fit paresseusement Vance. Il travaillait à un problème difficile ces derniers temps. – Mais, dites-nous, Guilfoyle : qu'en était-il des lumières dans la chambre de Mme Drukker?

– Comme d'habitude. La vieille dame garde toujours une veilleuse la nuit.

– Y avait-il quelqu'un de garde devant la maison, la nuit dernière? demanda Markham à Heath.

– Pas après six heures, Monsieur. Nous avions un gars pour filer Drukker pendant la journée, mais il finit son service à six heures quand Guilfoyle prend son poste à l'arrière. »

Il y eut un moment de silence. Puis Vance se tourna vers Guilfoyle.

« A quelle distance étiez-vous de la porte du passage entre les deux immeubles, hier soir? »

L'homme ferma les yeux pour visualiser les lieux.

« Quarante ou cinquante pieds, disons.

– Et vous étiez séparé de la porte par la grille et des branchages.

– Oui, Monsieur. La vue était plus ou moins bouchée, si c'est c'que vous voulez dire.

– Aurait-il été possible à quelqu'un venant de la maison Dillard de passer par cette porte sans que vous le remarquiez?

– C'était faisable, admit le détective; à condition que le type ne voulait pas que je le voie. Il y avait du brouillard hier soir, et y a toujours beaucoup de bruit sur le Drive qu'aurait couvert ses mouvements s'il faisait très attention. »

Quand le sergent eut renvoyé Guilfoyle au poste dans l'attente d'ordres ultérieurs, Vance exprima sa perplexité.

« C'est sacrément compliqué. Drukker s'est rendu chez Dillard à huit heures, et à dix heures on l'a poussé par-dessus le mur du parc. Comme vous avez pu le remarquer, le message que nous a montré Quinan a été estampillé à onze heures – ce qui signifierait qu'il ait été tapé *avant le crime.* L'Évêque avait donc organisé sa comédie à l'avance et préparé son message au public. C'est d'une audace stupéfiante. Mais ça nous donne une certitude, à savoir que le meurtrier savait précisément ce que Drukker se proposait de faire entre huit heures et dix heures.

– Si je vous suis, dit Markham, votre théorie est que le meurtrier est sorti, puis revenu, par la porte du passage.

– Allons! Je n'ai pas de théorie. J'ai simplement posé cette question à Guilfoyle pour le cas où il s'avérerait que personne d'autre que Drukker n'a été vu se diriger vers le parc. Dans ce cas, nous devons envisager l'hypothèse que le meurtrier ait réussi à passer inaperçu en se faufilant par le passage.

– Avec l'existence de cette possibilité, observa sombrement Markham, cela ne nous avancera pas à grand-chose de savoir si quelqu'un est sorti en compagnie de Drukker.

– Exactement. La personne qui a mis en scène cette saynète peut s'être rendue au parc ouvertement sous l'œil vigilant des myrmidons de notre ami Heath, ou, tout aussi bien, s'être glissée furtivement par le passage. »

Markham eut un hochement de tête affligé.

« Ce qui me préoccupe le plus, ceci étant, poursuivit Vance, c'est cette lumière qui a brillé toute la nuit dans la chambre de Drukker. Elle a été allumée à l'heure approximative du trépas du malheureux. Et Guilfoyle disait qu'il avait vu une ombre se déplacer dans la pièce. »

Il s'interrompit et resta quelques minutes dans une attitude de concentration.

« Dites, Sergent; je ne pense pas que vous sachiez si la clef de Drukker était dans sa poche quand on l'a trouvé.

– Non, Monsieur; mais je peux vous savoir ça rapidement. On garde toujours le contenu des poches jusqu'après l'autopsie. »

Heath alla au téléphone, et un instant plus tard il parlait à l'officier de garde du poste de police de la 68e rue. Il y eut quelques minutes d'attente; puis il grogna et raccrocha brutalement.

« L'avait pas une clef sur lui.

– Ah! » Vance tira une longue bouffée de sa cigarette et recracha lentement la fumée. « Je suis en train de me dire que l'Évêque a subtilisé la clef de Drukker afin d'opérer une visite domiciliaire après son forfait. Ça semble incroyable, je sais; mais, c'est le cas de tout ce qui se produit depuis le début de cette affaire.

– Mais, nom de Dieu, pourquoi donc? protesta Markham avec incrédulité.

– Nous ne savons pas encore. Mais j'ai dans l'idée que lorsque nous comprendrons le motif de ces crimes stupéfiants, nous saurons le pourquoi de cette visite. »

Markham, le visage fermé, alla prendre son chapeau dans la penderie.

« Nous ferions mieux d'y aller. »

Mais Vance ne bougea pas. Il fumait pensivement, debout à côté du bureau.

« V'savez, Markham, dit-il, il me semble qu'il serait préférable de passer d'abord voir Mme Drukker. Il y a eu une tragédie dans cette maison, hier soir : quelque chose d'étrange s'est produit qui demande à être expliqué; et peut-être nous confiera-t-elle maintenant le secret qu'elle se refusait à dévoiler. Qui plus est, elle n'a pas encore été avisée de la mort de Drukker, et avec les rumeurs de voisinage, on peut être sûr qu'elle ne tardera pas à l'apprendre. Je crains beaucoup le choc qui en résultera pour elle. Pour tout dire, je me sentirais mieux si nous avertissions tout de suite Barstead et que nous l'emmenions avec nous. Que diriez-vous que je l'appelle? »

Markham acquiesça, et Vance expliqua brièvement la situation au médecin.

Nous partîmes immédiatement, passâmes prendre Barstead, et nous rendîmes sans délai chez Drukker. Ce fut Mme Menzel qui répondit à notre coup de sonnette; son visage laissait voir qu'elle était au courant de la mort de Drukker. Dès qu'il la vit, Vance la conduisit dans le salon, à l'écart de l'escalier, et lui demanda à voix basse :

« Mme Drukker a-t-elle appris la nouvelle?

– Pas encore, répondit-elle d'une voix tremblante. Mlle Dillard est venue il y a une heure, mais je lui ai dit que ma maîtresse était sortie. J'ai eu peur de la faire monter. Il y a quelque chose qui ne va pas... » Elle commença à trembler violemment.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Mme Menzel? demanda Vance en lui posant une main protectrice sur le bras.

– Je ne sais pas. Mais elle n'a pas fait un bruit de toute la matinée. Elle n'est pas descendue prendre son petit déjeuner... et j'ai peur d'aller l'appeler.

– Quand avez-vous appris l'accident?

– Tôt – juste après huit heures. C'est le livreur de journaux qui me l'a dit; et puis j'ai vu l'attroupement sur le Drive.

– Ne vous en faites pas, lui dit Vance. Nous avons amené le docteur; il va s'occuper d'elle. »

Il retourna dans le hall, et nous conduisit à l'étage. Lorsque nous fûmes arrivés devant la chambre de Mme Drukker, il frappa doucement de l'index sur le panneau de la porte, et, n'ayant pas reçu de réponse, ouvrit la porte. La pièce était vide. La veilleuse brûlait toujours sur la table de nuit, et je remarquai que le lit n'était pas défait. Sans un mot, Vance redescendit dans le hall. Il n'y avait que deux autres portes, et l'une d'entre elles, nous le savions, menait au bureau de Drukker. Sans hésiter, Vance se dirigea vers l'autre et l'ouvrit sans frapper. Les rideaux étaient tirés, mais ils étaient blancs et translucides, et la clarté de grisaille du jour se mêlait à la lumière jaunâtre du lustre à l'ancienne. La lumière que Guilfoyle avait vue brûler toute la nuit n'avait pas été éteinte. Vance s'immobilisa sur le seuil de la porte, et je vis Markham, qui était juste devant moi, sursauter.

« Sainte Mère de Dieu! » soupira le sergent en se signant.

Mme Drukker était affalée tout habillée au pied du lit. Son visage était blême; ses yeux pétrifiés en un regard de terreur; et ses mains se serraient sur sa poitrine.

Barstead se précipita et se pencha sur elle. Après l'avoir palpée une ou deux fois, il se releva et secoua lentement la tête.

« Elle est morte; sans doute depuis une bonne partie de la nuit. » Il se pencha à nouveau sur le corps et entreprit de l'examiner. « Vous savez, cela fait des années qu'elle souffre de néphrite chronique, d'artériosclérose et d'une hypertrophie cardiaque... Un choc soudain a provoqué une violente dilatation... Oui, je dirais qu'elle est morte à peu près à la même heure que Drukker... vers dix heures.

– Mort naturelle? demanda Vance.

– Oh, sans nul doute. Un injection d'adrénaline aurait pu la sauver, si j'avais été là tout de suite...

– Aucune trace de violence?

– Aucune. Comme je vous l'ai dit, elle est morte d'une dilatation du cœur provoquée par un choc. Un cas parfait – correspondant point par point à la description clinique. »

XVIII

LE MUR DU PARC

(Samedi 16 avril, 11 heures)

Lorsque le docteur eut étendu le corps de Mme Drukker sur le lit et l'eut recouvert d'un drap, nous redescendîmes au rez-de-chaussée. Barstead prit congé immédiatement, après avoir promis au sergent de lui faire parvenir le certificat de décès avant une heure.

« Scientifiquement parlant, il est exact de parler de mort naturelle due à un choc, dit Vance après le départ du médecin; mais notre problème à nous, v'voyez, c'est de déterminer la cause de ce choc. Visiblement, c'est en rapport avec la mort de Drukker. Maintenant, je me demande... »

Il se dirigea vivement vers le salon, où Mme Menzel était assise là où nous l'avions laissée, dans une attitude d'attente angoissée. Vance alla vers elle et lui dit gentiment :

« Votre maîtresse est morte d'une crise cardiaque au cours de la nuit. Il vaut beaucoup mieux pour elle qu'elle n'ait pas survécu à son fils.

– *Gott geb'ihr die ewige Ruh'!* [1] murmura pieusement la femme. *Ja,* cela vaut mieux...

– La mort a dû survenir vers dix heures hier

1. *Que Dieu lui donne le repos éternel. (N.d.R.)*

soir. – Étiez-vous éveillée à cette heure-là, Mme Menzel?

– Je suis restée éveillée toute la nuit », répondit-elle d'une voix sourde.

Vance l'examina, les yeux mi-clos.

« Avez-vous entendu quelque chose?

– Quelqu'un est venu ici hier soir!

– Oui, quelqu'un est venu vers dix heures – par la porte de devant. Vous l'avez entendu entrer?

– Non; mais alors que j'étais couchée, j'ai entendu des voix dans la chambre de M. Drukker.

– Était-ce inhabituel d'entendre des voix dans sa chambre à dix heures du soir?

– Mais ça n'était pas *lui*! Il avait une voix aiguë, et celle-là était une voix grave et rude. » La femme nous jeta un regard éperdu de terreur. « Et l'autre voix était celle de Mme Drukker... et elle n'allait jamais dans la chambre de M. Drukker le soir!

– Comment avez-vous pu entendre aussi nettement alors que la porte de votre chambre était fermée?

– Ma chambre est juste au-dessus de celle de M. Drukker, expliqua-t-elle. Et je me faisais du souci – avec toutes ces choses horribles qui sont arrivées; alors je me suis levée, et je suis allée écouter sur le palier.

– Ce n'est pas moi qui vous le reprocherai, dit Vance. Qu'avez-vous entendu?

– D'abord on aurait cru que ma maîtresse gémissait, mais elle s'est tout de suite mise à rire, et l'homme parlait avec colère. Mais, rapidement, je l'ai entendu rire aussi. Après, il m'a semblé que ma maîtresse priait – je l'ai entendue dire : « Oh, mon Dieu – oh, mon Dieu! » Puis l'homme a parlé

de nouveau – d'une voix très basse, très calme... Et, un peu plus tard, on aurait dit que ma maîtresse – récitait – un poème...

– Est-ce que vous reconnaîtriez le poème si vous l'entendiez?... Était-ce :

Humpty Dumpty était assis sur un mur,
Humpty Dumpty fit une lourde chute...?

– *Bei Gott, das ist's!* C'était exactement cette mélodie! » Une nouvelle horreur gagna le visage de la femme. « Et M. Drukker est tombé du mur hier soir...!

– Avez-vous entendu quelque chose d'autre, Mme Menzel? » Vance interrompit les efforts confus de la cuisinière pour relier entre eux les divers éléments qui lui apparaissaient.

Elle secoua lentement la tête.

« Non. Ensuite tout était calme.

– Avez-vous entendu quelqu'un quitter la chambre de M. Drukker? »

Elle hocha farouchement la tête.

« Quelques minutes plus tard quelqu'un a ouvert, puis refermé la porte, très doucement; et j'ai entendu des pas sur le tapis du palier dans le noir. Puis l'escalier a grincé, et très vite la porte de l'entrée s'est refermée.

– Qu'avez-vous fait ensuite?

– J'ai écouté encore un peu, puis je suis retournée me coucher. Mais je n'ai pas réussi à dormir...

– C'est fini maintenant, Mme Menzel, la rassura Vance. Vous n'avez rien à craindre. – Vous devriez aller dans votre chambre jusqu'à ce que nous ayons besoin de vous. »

La femme s'éloigna, à contrecœur.

« Je pense que maintenant nous pouvons assez bien nous représenter ce qui s'est déroulé ici hier soir, dit Vance. Le meurtrier a pris les clefs de Drukker et s'est introduit par la porte de devant. Il savait que les appartements de Mme Drukker étaient sur l'arrière, et il ne fait aucun doute qu'il comptait accomplir sa tâche dans la chambre de Drukker, puis repartir comme il était venu. Mais Mme Drukker l'a entendu. Peut-être l'a-t-elle associé au « petit homme » qui avait déposé la pièce d'échecs sur sa porte et a-t-elle craint que son fils ne fût en danger. Quoi qu'il en soit, elle est allée immédiatement dans la chambre de son fils. La porte devait être entrouverte, et je pense qu'elle a vu l'intrus et qu'elle l'a reconnu. Étonnée et inquiète, elle est rentrée dans la chambre et lui a demandé ce qu'il faisait là. Il lui a peut-être répondu qu'il était venu lui apprendre la mort de Drukker – ce qui expliquerait ses gémissements et son rire hystérique. Mais ça ne représentait qu'un préliminaire pour lui – une façon de gagner du temps. Il cherchait un moyen de se tirer d'affaire – maintenant, il se demandait comment il allait la tuer! Oh, on ne peut en douter. Il ne pouvait pas se permettre de la laisser quitter cette pièce vivante. Peut-être le lui a-t-il dit – il parlait « avec colère », vous vous souvenez. Puis il a ri. Il était en train de la torturer – peut-être lui a-t-il tout raconté, dans un accès d'orgueil fou; et tout ce qu'elle pouvait dire, c'est : « Oh, mon Dieu – Oh, mon Dieu! » Il lui expliqua comment il avait poussé Drukker en bas du mur. A-t-il parlé de Humpty Dumpty? Je pense que oui; car quel meilleur public pouvait-il avoir pour cette plaisanterie monstrueuse que la

propre mère de sa victime! Cette dernière révélation en fut trop pour son esprit hypersensible. Elle a répété la chanson, comme frappée d'horreur; puis le poids de l'émotion lui a brisé le cœur. Elle est tombée au pied du lit, épargnant ainsi au meurtrier la nécessité de la réduire au silence de ses propres mains. Il a compris ce qui s'était passé, et il est parti tranquillement. »

Markham se mit à arpenter la pièce.

« L'élément le moins compréhensible de la tragédie de la nuit dernière, dit-il, c'est la raison qui a pu pousser l'homme à venir ici après la mort de Drukker. »

Vance fumait pensivement.

« Nous ferions mieux de demander à Arnesson de nous aider à éclaircir ce point. Peut-être pourra-t-il nous suggérer quelque chose.

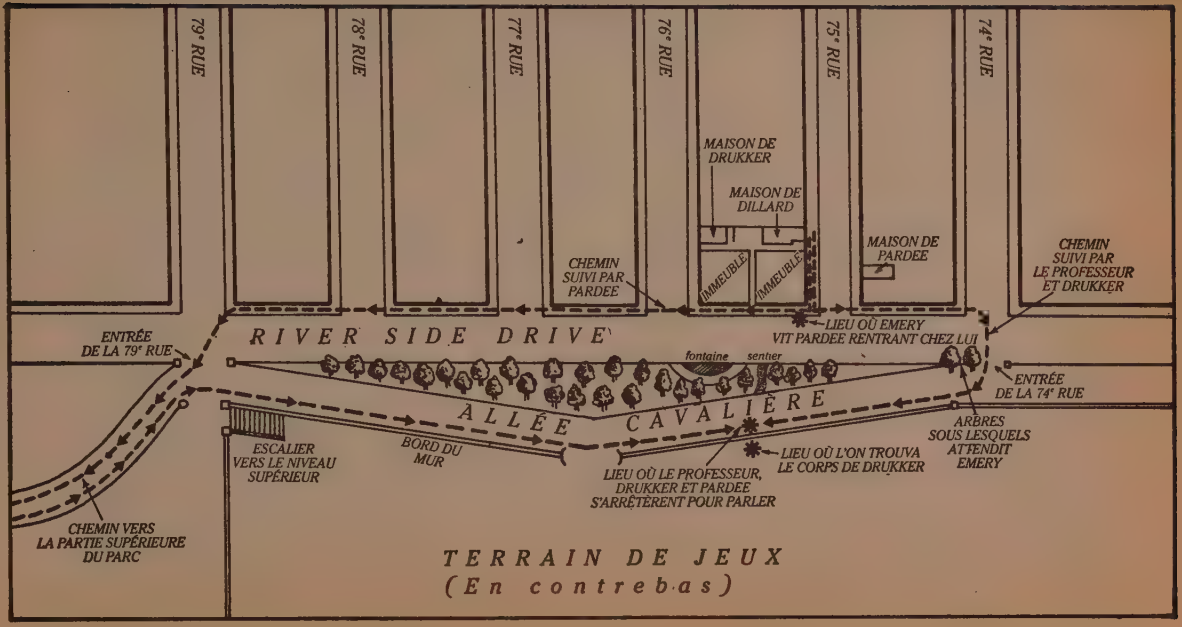
– Ouais, p'têt' bien », laissa tomber Heath. Puis, après avoir fait passer plusieurs fois son cigare d'un coin à l'autre de sa bouche, il ajouta avec grogne : « Y a un certain nombre de gens par ici qui auraient des suggestions à nous faire, à c'qui m'semble. »

Markham s'immobilisa devant le sergent.

« La première chose que nous avons à faire est d'interroger vos hommes sur les mouvements des diverses personnes hier soir. Si vous les ameniez ici pour que je les questionne. – Combien étaient-ils, au fait? – Et où étaient-ils postés? »

Le sergent s'était levé, vif et énergique.

« Ils étaient trois, Monsieur, en plus de Guilfoyle. Emery devait suivre Pardee, Snitkin était au croisement du Drive et de la 75e rue pour surveiller la maison Dillard; et Hennessey était posté 75e rue, près de West End Avenue. – Ils


79e RUE
78e RUE
77e RUE
76e RUE
75e RUE
74e RUE
MAISON DE DRUKKER
MAISON DE DILLARD
MAISON DE PARDEE
CHEMIN SUIVI PAR LE PROFESSEUR ET DRUKKER
CHEMIN SUIVI PAR PARDEE
IMMEUBLE
IMMEUBLE
RIVER SIDE DRIVE
LIEU OÙ EMERY VIT PARDEE RENTRANT CHEZ LUI
ENTRÉE DE LA 79e RUE
fontaine
sentier
ENTRÉE DE LA 74e RUE
ALLÉE CAVALIÈRE
ESCALIER VERS LE NIVEAU SUPÉRIEUR
BORD DU MUR
ARBRES SOUS LESQUELS ATTENDIT EMERY
LIEU OÙ L'ON TROUVA LE CORPS DE DRUKKER
LIEU OÙ LE PROFESSEUR, DRUKKER ET PARDEE S'ARRÊTÈRENT POUR PARLER
CHEMIN VERS LA PARTIE SUPÉRIEURE DU PARC
TERRAIN DE JEUX
(En contrebas)

attendent tous à l'endroit où on a retrouvé Drukker. Je vous les ramène *pronto.* »

Il disparut par la porte d'entrée, et revint moins de cinq minutes plus tard flanqué de trois détectives. Je les reconnus tous trois, car chacun d'entre eux avait participé à une ou plusieurs des enquêtes dans lesquelles Vance était intervenu [2]. Markham commença par interroger Snitkin, qui était le plus susceptible de nous fournir des informations concernant l'affaire de la nuit précédente. Son témoignage établit les points suivants :

Pardee était sorti de chez lui à 18 h 30 pour se rendre directement chez Dillard.

A 20 h 30, Belle Dillard, en robe du soir, était montée dans un taxi qui était parti vers West End Avenue. (Arnesson était sorti de la maison avec elle, et l'avait accompagnée jusqu'au taxi, mais il était rentré tout de suite après.)

A 21 h 15, le professeur Dillard et Drukker avaient quitté la maison Dillard, et avaient marché lentement vers Riverside Drive. Ils avaient traversé le Drive à la hauteur de la 74e rue, et tourné dans l'allée cavalière.

A 21 h 30, Pardee était sorti de la maison Dillard, était descendu jusqu'au Drive, et avait tourné en direction du centre.

Peu après 22 h, le professeur Dillard était revenu seul, après avoir de nouveau traversé le Drive à la hauteur de la 74e rue.

A 22 h 30, Pardee était rentré chez lui, venant de la direction qu'il avait empruntée en partant.

Belle Dillard avait été ramenée à domicile vers 0 h 30 dans une limousine remplie de jeunes gens.

---

2. Hennessey avait surveillé l'hôtel Greene à partir des *Narcoss Flats*, en compagnie du docteur Drumm, dans l'Affaire Greene. Snitkin avait lui aussi participé à l'enquête Greene, et avait joué un rôle mineur dans l'Affaire Benson et dans celle du Canari. Le sémillant Emery était le détective qui avait découvert les mégots de cigarette dans la cheminée du salon d'Alvin Benson.

Hennessey fut interrogé à son tour; mais ses observations ne faisaient que corroborer celles de Snitkin. Personne ne s'était approché de la maison Dillard en provenance de West End Avenue; et il ne s'était rien produit de suspect.

Markham se tourna alors vers Emery, qui rapporta que, selon Santos, dont il avait pris la relève à six heures, Pardee avait passé le début de l'après-midi au *Manhattan Chess Club* et était rentré chez lui aux environs de quatre heures.

« Ensuite, comme disaient Snitkin et Hennessey, poursuivit Emery, il est allé chez les Dillard à six heures et demie, et il y est resté jusqu'à neuf heures et demie. Quand il est sorti, je l'ai suivi, en me tenant à un *block* de distance. Il a remonté le Drive jusqu'à la 79e rue, il a traversé la partie haute du parc, fait le tour de l'amphithéâtre de verdure jusqu'aux rochers, puis continué vers le Yacht Club...

– A-t-il pris le chemin où Sprigg a été tué? demanda Vance.

– Il était obligé. Il n'y en a pas d'autre, à moins de marcher le long du Drive.

– Jusqu'où est-il allé?

– En fait, il s'est arrêté à l'endroit où Sprigg s'est fait descendre. Puis il est revenu par le chemin qu'il avait pris à l'aller et il est descendu dans le petit parc, là où il y a les terrains de jeux, au sud de la 79e rue. Il est descendu lentement par le chemin qui longe l'allée cavalière sous les arbres; et lorsqu'il est remonté par celle d'en face, sur qui est-il tombé si ce n'est le vieux monsieur et le bossu qui papotaient, accoudés au rebord...

– Vous dites qu'il a rencontré le Professeur

Dillard et Drukker à l'endroit précis où Drukker est tombé du mur? demanda Markham en se penchant vers lui avec espoir.

– Oui, Monsieur. Pardee s'est arrêté pour les saluer; et bien sûr j'ai continué mon chemin. Lorsque je suis passé à leur hauteur, j'ai entendu le bossu lui dire : « Pourquoi est-ce que vous ne travaillez pas vos échecs ce soir? » Et j'ai eu l'impression qu'il n'était pas content que Pardee s'arrête, et qu'il voulait le lui faire comprendre. Enfin, je suis allé jusqu'à la 74e rue où il y avait quelques arbres sous lesquels je pouvais me cacher...

– Voyiez-vous distinctement Pardee et Drukker lorsque vous étiez sous les arbres? l'interrompit Markham.

– Eh bien, Monsieur, pour tout vous dire, je ne les voyais pas du tout. Il commençait à y avoir pas mal de brume à cette heure, et il n'y a pas le moindre lampadaire à l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Mais je me disais que Pardee n'allait pas tarder à venir, alors je l'ai attendu.

– Il ne devait pas être loin de dix heures.

– A peu près dix heures moins le quart, je dirais, Monsieur.

– Y avait-il d'autres gens sur la promenade?

– Je n'ai vu personne. Avec ce brouillard – c'était pas un temps à sortir. Et c'est bien parce qu'il n'y avait personne dans les parages que j'ai dû m'éloigner autant. Pardee n'est pas idiot, et il s'était déjà retourné une ou deux fois.

– Combien de temps l'avez-vous attendu? »

Emery se tortilla sur sa chaise.

« J'avais mal calculé mon coup, hier soir, confessa-t-il avec un sourire timide. Pardee a dû

repartir comme il était venu, en retraversant le Drive à la 79e rue, parce qu'une demi-heure plus tard je l'ai vu rentrer dans la 75e en passant l'angle de l'immeuble du coin.

– Mais, intervint Vance, si vous étiez à l'entrée de la 74e rue jusqu'à dix heures et quart, vous avez dû voir passer le professeur Dillard. Il est rentré chez lui vers dix heures par ce chemin.

– Sûr que je l'ai vu. Ça faisait vingt minutes que j'attendais Pardee quand j'ai vu arriver le professeur, tout seul; il a traversé la rue et il est rentré chez lui. Je me suis dit que Pardee et le bossu étaient toujours en train de causer – c'est pour ça que je ne me suis pas inquiété et que je ne suis pas allé vérifier.

– Puis, si je comprends bien, un quart d'heure après avoir vu passer le professeur Dillard, vous avez aperçu Pardee qui rentrait chez lui.

– C'est bien ça, Monsieur. Et, bien sûr, j'ai repris mon poste sur la 75e rue.

– Vous vous rendez compte, Emery, fit gravement Markham, que c'est pendant que vous attendiez Pardee 74e rue que Drukker est tombé du mur.

– Oui, Monsieur. Mais vous n'allez pas me faire de reproches, si? Filer un type par une nuit de brouillard sur un chemin découvert où il ne passe personne, c'est pas facile. Il faut bien prendre quelques risques si on veut pas se faire repérer.

– Je réalise la difficulté de la tâche, lui dit Markham, et je ne vous critique pas. »

Le sergent renvoya les trois détectives avec brusquerie. Visiblement, leurs rapports ne l'avaient pas satisfait.

« Plus on avance, plus on bousille c't'enquête, grogna-t-il.

– *Sursum corda*, Sergent, l'exhorta Vance. Ne pliez pas sous le poids de l'adversité. Lorsque nous aurons recueilli les témoignages de Pardee et du professeur quant à ce qui s'est passé pendant qu'Emery attendait sous ses arbres, nous pourrons ajuster quelques pièces de notre puzzle. »

A ce moment, Belle Dillard apparut, venant de l'arrière de la maison. Elle nous découvrit, et vint immédiatement vers nous.

« Où est Lady Mae? demanda-t-elle anxieusement. Je suis déjà venue il y a une heure, et Grete m'a dit qu'elle était sortie. Et elle n'est toujours pas dans sa chambre. »

Vance se leva et lui offrit son fauteuil.

« Mme Drukker est morte hier soir d'une crise cardiaque. Lorsque vous êtes venue tout à l'heure, Mme Menzel a eu peur de vous laisser monter. »

La jeune fille resta un moment immobile; puis ses yeux s'emplirent de larmes.

« Peut-être a-t-elle appris le terrible accident d'Adolph.

– C'est possible. Mais ce qui s'est passé ici hier soir n'est pas tout à fait clair. Le docteur Barstead pense qu'elle est morte vers dix heures.

– A la même heure qu'Adolph, murmura-t-elle. C'est tellement horrible... Pyne m'a appris l'accident ce matin quand je suis descendue pour le petit déjeuner – tout le quartier en parlait, – je suis tout de suite venue ici pour être avec Lady Mae. Mais Grete m'a dit qu'elle était sortie, et je ne savais pas quoi en penser. Il y a quelque chose de très étrange dans la mort d'Adolph...

– Que voulez-vous dire par là, Mlle Dillard? » Vance, debout à côté de la fenêtre, l'observait à la dérobée.

« Je – je ne sais pas – ce que je veux dire, bégaya-t-elle. Mais hier après-midi seulement, Lady Mae me parlait d'Adolph et du – mur...

« Oh, vraiment? demanda Vance d'une voix encore plus indolente que de coutume – mais je savais que son esprit tout entier était en alerte.

– En allant au tennis, reprit la jeune fille d'une voix étouffée, je marchais avec Lady Mae le long de l'allée cavalière, au-dessus du terrain de jeux – elle y venait souvent regarder Adolph jouer avec les enfants, – et nous sommes restées un long moment accoudées sur la balustrade de pierre. Adolph était entouré d'un groupe d'enfants : il avait un modèle réduit d'avion et il leur apprenait à le faire voler. Les enfants semblaient vraiment le considérer comme l'un d'entre eux; pas du tout comme un adulte. Lady Mae en était très heureuse et très fière. Ses yeux brillaient, et elle m'a dit : « Ils n'ont pas peur de lui, Belle, parce qu'il est bossu. Ils l'appellent Humpty Dumpty – c'est leur vieux compagnon du livre de chansons. Mon pauvre Humpty Dumpty! C'est de ma faute, c'est parce que je l'ai laissé tomber quand il était petit. » La voix de la jeune fille s'éteignit, et elle porta son mouchoir à ses yeux.

« Elle vous a donc dit que les enfants appelaient Drukker Humpty Dumpty. » Vance plongea la main dans sa poche à la recherche de son étui à cigarettes.

Elle hocha la tête, puis, un instant plus tard, elle la releva comme si elle voulait se forcer à affronter quelque chose qu'elle craignait.

« Oui! Et c'est ça qui est étrange. Quelques instants plus tard elle s'est écartée du mur en frissonnant. Je lui ai demandé ce qui se passait, et elle m'a dit d'une voix terrifiée : « Imagine, Belle – imagine qu'Adolph tombe un jour de ce mur – comme le véritable Humpty Dumpty! » Elle m'a presque fait peur; mais j'ai réussi à lui sourire et lui dire que c'était absurde. Mais ça n'a rien changé. Elle a hoché la tête puis m'a jeté un regard qui m'a fait passer un frisson dans le dos. « Ce n'est pas absurde, m'a-t-elle dit. Cock Robin n'a-t-il pas été tué avec un arc et une flèche, et Johnny Sprig n'a-t-il pas été tué avec un petit fusil – *ici même, à New York?* » La jeune fille nous lança un regard craintif. « Et *c'est* arrivé, n'est-ce pas – comme elle l'avait prédit?

– Oui, c'est arrivé, acquiesça Vance. Mais nous devons nous garder de parler de prescience. Mme Drukker avait l'imagination dérangée. Son esprit torturé était hanté par toutes sortes de craintes infondées; et il n'y a rien d'étonnant à ce que après les assassinats de Robin et Sprigg elle ait échafaudé des spéculations macabres autour du sobriquet de son fils. Qu'il ait effectivement été tué de la façon qu'elle avait craint n'est rien de plus qu'une coïncidence... »

Il s'interrompit et tira une longue bouffée de sa cigarette.

« Dites, Mlle Dillard, demanda-t-il négligemment; auriez-vous par hasard rapporté à quelqu'un cette conversation que vous avez eue avec Mme Drukker? »

Elle le regarda avec surprise avant de lui répondre.

« J'en ai parlé hier soir au dîner. Elle m'avait

poursuivie tout l'après-midi, et – d'une certaine façon – je ne voulais pas la garder pour moi.

– Y a-t-il eu des commentaires?

– Oncle m'a dit que je ne devrais pas passer autant de temps avec Lady Mae – qu'elle était d'une morbidité malsaine. Il disait que sa situation était tragique, mais qu'il n'était pas nécessaire que je partage ses souffrances. M. Pardee a abondé dans ce sens. Il a été très gentil, et m'a demandé si l'on ne pouvait pas faire quelque chose pour guérir Lady Mae de son obsession.

– Et M. Arnesson?

– Oh, Sigurd ne prend jamais rien au sérieux, – je le trouve parfois odieux. Il a ri, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie; et son seul commentaire a été : « Ce serait une honte si Adolph faisait la culbute avant d'avoir achevé sa modification de la théorie quantique. »

– M. Arnesson est-il là, à propos? demanda Vance. Nous voudrions le voir au sujet des formalités concernant les Drukker.

– Il est parti à l'université, tôt ce matin, mais il sera de retour avant le déjeuner. Il s'occupera de tout, j'en suis sûre. Nous étions à peu près les seuls amis de Lady Mae et Adolph. En attendant, je vais demander à Grete de ranger la maison. »

Nous la quittâmes quelques minutes plus tard pour aller interroger le professeur Dillard.

XIX

LE CLASSEUR ROUGE

(Samedi 16 avril, midi)

Le professeur était visiblement fort troublé lorsque nous pénétrâmes dans la bibliothèque. Il était assis dans un fauteuil de repos, le dos tourné à la fenêtre, un verre de son précieux porto sur une table basse à son côté.

« Je vous attendais, Markham, dit-il avant que nous ayons pu ouvrir la bouche. Ce n'est pas la peine de se leurrer. La mort de Drukker n'est pas un accident. Je reconnais que j'ai eu tendance à refuser de considérer les implications insensées qui ressortaient des morts de Robin et Sprigg; mais, du moment où Pyne m'a relaté les circonstances de la chute de Drukker, j'ai réalisé que cette suite de meurtres avait été rigoureusement planifiée : la probabilité qu'il s'agisse d'accidents est incalculablement infime. Vous le savez aussi bien que moi; sinon vous ne seriez pas ici.

– Parfaitement exact. » Markham s'était assis en face du professeur. « Nous sommes confrontés à cet épouvantable mystère. De plus, Mme Drukker a succombé à une crise cardiaque hier soir, presque au même moment où son fils était tué.

– Ceci, au moins, répondit le vieil homme après un instant de silence, peut être considéré

comme une bénédiction. Il est préférable qu'elle ne lui ait point survécu – il ne fait aucun doute que sa santé mentale n'y eût pas résisté. » Il releva le regard. « De quelle façon puis-je vous aider?

– Vous êtes sans doute la dernière personne, exception faite du meurtrier, à l'avoir vu vivant; et nous aimerions que vous nous racontiez tout ce dont vous vous rappelez de la soirée d'hier. »

Le professeur Dillard opina du chef.

« Drukker est venu ici après dîner – vers huit heures, me semble-t-il. Pardee avait dîné avec nous; et Drukker fut désagréablement surpris de le trouver ici – pour tout dire, il s'est montré ouvertement hostile. Arnesson l'a gentiment taquiné sur son mauvais caractère – ce qui n'a eu pour effet que de l'énerver encore plus; et, sachant que Drukker désirait vivement que nous discutions d'un problème, j'ai suggéré que nous fassions ensemble une promenade dans le parc...

– Vous n'êtes pas restés longtemps dehors... glissa Markham.

– Non. Il s'est produit un incident désagréable. Nous étions parvenus à l'endroit de l'allée cavalière d'où le malheureux est tombé, à ce que j'ai compris. Nous nous étions accoudés à la balustrade, et cela faisait une demi-heure que nous discutions quand nous avons vu arriver Pardee. Il s'est arrêté auprès de nous, mais Drukker s'est montré si agressif qu'après quelques minutes Pardee a fait demi-tour et est reparti dans la direction d'où il était venu. Drukker était terriblement énervé, et je lui ai suggéré de remettre notre discussion. De plus,

un brouillard humide s'était levé, et je commençais à avoir des douleurs dans la jambe. Drukker est immédiatement devenu sombre, et m'a dit qu'il n'avait aucune envie de rentrer tout de suite. Je l'ai donc laissé seul devant le mur, et je suis revenu ici.

– Avez-vous raconté cet épisode à Arnesson?

– Je n'ai pas vu Sigurd à mon retour. Je pense qu'il s'était couché. »

Un peu plus tard, au moment où nous nous levions pour prendre congé, Vance demanda négligemment : « Sauriez-vous nous dire où est rangée la clef de la porte du passage?

– Je n'en sais rien, Monsieur, » répliqua le professeur avec irritation, avant d'ajouter d'un ton plus égal : « Pourtant, si je me souviens bien, elle était autrefois pendue à un clou à côté de la porte de la salle d'armes. »

Après avoir quitté le professeur Dillard, nous nous rendîmes directement chez Pardee, qui nous reçut immédiatement dans son bureau. Il était froid et distant, et même après que nous nous fûmes assis il resta debout près de la fenêtre, nous fixant d'un œil inamical.

« Savez-vous, Monsieur Pardee, demanda Markham, que M. Drukker est tombé du mur du parc hier soir à dix heures – peu après que vous vous soyez arrêté pour parler avec lui?

– J'ai appris l'accident ce matin. » Il était d'une pâleur croissante et jouait nerveusement avec sa chaîne de montre. « C'est un grand malheur. » Ses yeux se posèrent inexpressivement sur Markham. « Avez-vous interrogé le professeur Dillard? Il était avec Drukker.

– Oui, oui; nous sortons de chez lui, interrom-

pit Vance. Il disait que l'atmosphère était tendue entre vous et M. Drukker hier soir. »

Pardee marcha lentement à son bureau et s'assit avec raideur.

« Drukker était contrarié de me trouver chez les Dillard quand il est venu après dîner. Il n'a pas eu le bon goût de cacher son mécontement, ce qui fut cause d'un certain embarras. Mais, le connaissant comme je le connais, j'ai tenté de faire comme si de rien n'était. De toute façon, rapidement le professeur lui a proposé de sortir avec lui.

– Vous n'êtes pas resté longtemps ensuite, remarqua Vance avec nonchalance.

– Non – un quart d'heure peut-être. Arnesson était fatigué et désirait se retirer, alors je suis parti me promener moi aussi. Au retour, j'ai pris l'allée cavalière au lieu de longer le Drive, et j'ai trouvé le professeur et Drukker accoudés à la balustrade, en pleine conversation. Pour ne pas me montrer impoli, je me suis arrêté quelques instants. Mais Druker était d'une humeur exécrable et m'a fait plusieurs remarques extrêmement désobligeantes. J'ai fait demi-tour, j'ai marché jusqu'à la 79e rue et je suis rentré par le Drive.

– Dites, vous n'avez pas flâné un peu en chemin?

– Je me suis assis près de l'entrée de la 79e rue pour fumer une cigarette. »

Markham et Vance .interrogèrent Pardee durant près d'une demi-heure, mais on ne put rien apprendre de plus de lui. Au moment où nous sortions dans la rue, Arnesson nous héla depuis le porche de la maison Dillard et s'avança vers nous.

« Je viens d'apprendre la triste nouvelle. Je reviens tout juste de l'université. Le professeur m'a dit vous étiez allé mettre en boîte Pardee. Vous en avez tiré quelque chose? » Il poursuivit sans attendre la réponse : « Épouvantable gâchis. Toute la famille Drukker a été balayée, à ce que j'ai compris. Bien, bien. Et quelques mômeries de plus à ressasser... Des indices?

– Ariane ne nous a point assistés, répondit Vance. Etes-vous un ambassadeur de Crête?

– Qui sait? Sortez votre questionnaire.»

Vance nous avait entraînés vers le portail, et nous descendîmes dans la ruelle.

« Allons d'abord chez Drukker, dit-il. Il y a un certain nombre de choses à régler. J'imagine que c'est vous qui allez vous occuper des papiers de Drukker et organiser les funérailles. »

Arnesson fit la grimace.

« Adjugé! Mais je refuse d'aller à l'enterrement – c'est un spectacle obscène, les enterrements. Mais Belle et moi nous occuperons de tout. Lady Mae laisse probablement un testament. Il faut que nous le trouvions. Donc, où une femme cache-t-elle généralement son testament?... »

Vance s'arrêta devant la porte du sous-sol de chez Dillard et rentra dans la salle d'armes. Après avoir jeté un coup d'œil de part et d'autre de la porte, il nous rejoignit dehors.

« La clef n'est pas là. – A propos, vous en savez quelque chose, M. Arnesson?

– Vous parlez de la clef de la porte de la palissade?... Pas la moindre idée à ce sujet. Je n'ai jamais dû mettre les pieds dans le passage – c'est tellement plus simple de sortir par-devant. Personne ne passe jamais par là, pour autant que

je sache. Belle l'a verrouillée il y a des années : elle s'imaginait que quelqu'un pourrait surgir de là et se faire transpercer par un de ses valeureux archers. Je lui avais pourtant dit que ça apprendrait à ce quelqu'un à débouler sans crier gare. »

Nous entrâmes dans la maison Drukker par la porte de derrière. Belle Dillard et Mme Menzel s'activaient dans la cuisine.

« Hello, sœurette », lança Arnesson. Il avait abandonné son attitude cynique. « Ce n'est pas un travail pour une tendre jeune fille comme toi. Tu ferais mieux de rentrer maintenant. Je prends le commandement. » Et, la prenant paternellement par le bras, il la conduisit à la porte.

Elle hésita et se retourna vers Vance.

« M. Arnesson a raison, fit-il avec un hochement de tête d'acquiescement. Nous allons prendre votre suite. – Mais, une petite question avant que vous ne partiez : avez-vous toujours laissé la clef de la porte du passage accrochée dans la salle d'armes?

– Oui – toujours. Pourquoi? N'y est-elle plus? »

Ce fut Arnesson qui répondit, avec une emphase burlesque.

« Disparue! Envolée! – Drame épouvantable. Quelque excentrique collectionneur de clefs doit rôder dans les parages. » Quand la jeune fille nous eut quittés, il jeta un regard étonné à Vance. « Au nom de tout ce qui n'est pas sacré, qu'est-ce qu'une vieille clef rouillée vient faire dans cette histoire?

– Rien, peut-être, répondit nonchalamment Vance. Allons au salon. C'est plus confortable

qu'ici. » Nous le suivîmes. « Nous aimerions que vous nous disiez ce que vous pouvez avoir à nous raconter sur la soirée d'hier. »

Arnesson s'installa dans un fauteuil devant la fenêtre, et sortit sa pipe.

« La soirée d'hier... Bon; Pardee est venu dîner – c'est une sorte de coutume le vendredi. Puis Drukker, dans les transes de la spéculation quantique, est venu tirer les vers du nez au professeur, et la présence de Pardee l'a ulcéré. Avec ça, il n'a pas caché son sentiment, nom de Dieu! Aucun contrôle. Le professeur a mis fin à l'incident en emmenant Drukker prendre l'air. Pardee a broyé du noir pendant un quart d'heure, tandis que j'essayais de garder les yeux ouverts. Puis il a eu la bonté de se retirer. J'ai corrigé quelques copies... et au dodo. » Il alluma sa pipe. « Comment ce récit palpitant explique-t-il la fin de ce pauvre Drukker?

– Il ne l'explique pas, dit Vance. Mais ce n'est pas dépourvu d'intérêt. – Avez-vous entendu rentrer le professeur Dillard?

– Si je l'ai entendu? demanda Arnesson en étouffant un rire. Quand il clopine en donnant des grands coups de canne et en secouant toute la rampe de l'escalier, il est difficile de manquer son entrée en scène. Le fait est qu'il était particulièrement bruyant hier soir.

– A première vue, qu'est-ce que vous pensez de ces nouveaux développements? demanda Vance après un court silence.

– Je suis un peu dans le brouillard quant aux détails. Le professeur n'a pas précisément été lumineux. Son exposé a été plutôt schématique, pour tout dire : Drukker est tombé du mur, tel

Humpty Dumpty, vers dix heures, et on l'a retrouvé ce matin – c'est clair. Mais dans quelles circonstances Lady Mae a-t-elle eu sa crise cardiaque? Qui ou quoi l'a provoquée? Et comment?

– L'assassin a pris la clef de Drukker et s'est rendu ici tout de suite après son crime. Mme Drukker l'a surpris dans la chambre de son fils. Il y a eu une scène, si l'on en croit la cuisinière qui écoutait depuis le palier; et le cœur de Mme Drukker n'a pas tenu le choc.

– Soulageant ainsi le *gentleman* de la corvée de la tuer.

– Cela semble évident, acquiesça Vance. Mais la raison de la visite de l'assassin n'est pas aussi claire. Auriez-vous une explication à suggérer? »

Arnesson tira pensivement sur sa pipe.

« Incompréhensible, murmura-t-il enfin. Drukker ne possédait pas d'objets de valeur, ni de documents compromettants. Le bougre était innocent comme un agneau – pas du tout le genre à être mêlé à des affaires louches.... Pas la moindre raison pour quiconque d'aller fouiner chez lui. »

Vance se renversa dans son fauteuil et sembla se détendre.

« Quel était ce travail qu'avait entrepris Drukker sur la théorie quantique?

– Ha! Un gros coup! répondit Arnesson avec excitation. Il était sur le point de réconcilier la théorie de rayonnement d'Einstein-Bohr avec les résultats des expériences sur l'interférence lumineuse, et de venir à bout des incohérences inhérentes à l'hypothèse d'Einstein. Ses recherches l'avaient déjà amené à abandonner la description

déterministe des interactions atomiques pour la remplacer par une conception probabiliste de l'espace-temps [1]... Une véritable révolution – la gloire. Quel gâchis qu'il se soit fait moucher avant d'avoir pu mettre en forme ses résultats.

– Sauriez-vous où Drukker gardait les traces de ses calculs?

– Dans un classeur – entièrement numéroté et indexé. Il était extrêmement soigneux et méthodique. Même sa signature était calligraphiée.

– Vous savez donc à quoi ressemble ce classeur?

– Je devrais. Il me l'a assez souvent montré. Une couverture de cuir souple rouge – des feuillets jaunes – deux ou trois ajouts fixés par des trombones à chaque page – son nom en majuscules dorées sur la couverture... Pauvre vieux! *Sic transit...*

– Où devrait se trouver ce classeur?

– Deux possibilités – soit dans le tiroir de son bureau, soit sur le secrétaire de sa chambre. Le jour, il travaillait dans son bureau, bien sûr; mais quand il était plongé dans un problème, il y cogitait sans cesse. Il avait ce secrétaire dans sa chambre où il déposait son travail en cours quand il se couchait afin de l'avoir sous la main s'il avait une inspiration subite au cours de la nuit. Puis, le matin, retour au bureau. Tout ça était parfaitement réglé. »

Vance regardait paresseusement par la fenêtre,

1. Un pas important vers la solution de ces problèmes fut accompli quelques années plus tard avec la théorie de De Broglie et Schrödinger telle qu'elle se trouve exposée dans *Ondes et Mouvements* de De Broglie et les *Abhandlungen zur Wellenmechanik* de Schrödinger.

et n'avait pas semblé suivre la description des habitudes de travail de Drukker; mais, il se tourna bientôt vers Arnesson et le fixa d'un regard languissant.

« Dites, fit-il d'une voix traînante, vous auriez le courage de monter chercher ce classeur? »

Je crus remarquer une légère hésitation chez Arnesson, mais il se leva immédiatement.

« Bonne idée. C'est un document trop précieux pour le laisser traîner. » Et il quitta la pièce.

Markham commença à faire les cent pas, et Heath laissa voir son malaise en tirant d'énormes bouffées de son cigare. L'atmosphère était tendue dans le petit salon tandis que nous attendions le retour d'Arnesson, bien que nous n'eussions su dire précisément ce que nous espérions ou craignions.

Moins de dix minutes plus tard, Arnesson réapparut. Il haussa les épaules et nous montra ses mains vides.

« Disparu! annonça-t-il. J'ai fouillé partout – introuvable. »

Il se jeta dans un fauteuil et ralluma sa pipe. « Je n'arrive pas à comprendre... Il l'a peut-être caché.

– Peut-être », murmura Vance.

XX

NÉMÉSIS

(Samedi 16 avril, 13 heures)

Il était plus d'une heure, et Markham, Vance et moi nous rendîmes au Stuyvesant Club. Heath restait chez Drukker pour veiller à la routine, écrire son rapport, et faire face à la meute des journalistes qui ne tarderait pas à arriver.

Markham avait rendez-vous avec le Préfet de Police à trois heures. Après déjeuner, Vance et moi marchâmes jusqu'à l'*Intimate Gallery* de Stieglitz où nous consacrâmes une heure à l'exposition des abstractions florales de Georgia O'Keefe. Ensuite, nous passâmes à l'*Aeolian Hall* pour y entendre le quatuor en sol mineur de Debussy. Quelques aquarelles de Cézanne étaient exposées aux *Montross Galleries*; mais, le temps que nous venions à bout des embouteillages de fin d'après-midi sur la V^e^ Avenue, le jour commençait à baisser, et Vance dérouta le chauffeur sur le Stuyvesant Club, où nous retrouvâmes Markham pour le thé.

« Je me sens tellement simple, innocent, naïf, gémit Vance d'un ton lugubre. Le manipulateur qui est derrière tous ces événements est si malin et retors que je n'arrive pas à les comprendre. C'est très déroutant, très troublant. Je n'aime pas

ça – je n'aime pas ça du tout. Très lassant. » Il poussa un soupir d'affliction et but une gorgée de son thé.

« Vos plaintes me laissent froid, répliqua Markham. Vous avez sans doute passé l'après-midi devant les arquebuses et les pétrinaux du *Metropolitan Museum*. Si vous aviez dû supporter ce que j'ai enduré.

– Allons, ne faites pas votre mauvaise tête, le réprimanda Vance. Le monde se laisse trop gouverner par la passion. Ce n'est pas ainsi qu'on résoudra cette affaire. La concentration est notre seul espoir. Gardons notre calme et réfléchissons. » Il devint très sérieux. « Markham, nous ne sommes pas loin du crime parfait. Comme dans les plus belles combinaisons de Morphy, tout a été calculé des dizaines de coups à l'avance. Pas le moindre indice; et s'il y en avait, ils pointeraient certainement dans une mauvaise direction. Et pourtant... pourtant il y a quelque chose qui tente de se faire jour. Je le sens : c'est une pure intuition – c'est-à-dire que c'est purement émotif. Il y a une voix inarticulée qui veut s'exprimer, et qui ne peut pas. J'ai senti, une demi-douzaine de fois, la présence d'une force en lutte, comme un fantôme invisible qui tenterait d'établir un contact sans révéler son identité. »

Markham poussa un soupir exaspéré.

« Très utile. Conseillez-vous de recourir à un médium?

– Nous avons négligé quelque chose, poursuivit Vance sans relever le sarcasme. L'affaire est codée, et le chiffre est quelque part devant nous, mais nous ne le voyons pas. Ma parole, c'est sacrément agaçant... Prenons les faits dans l'or-

dre. Il nous faut de la méthode. Premièrement Robin est tué. Ensuite Sprigg. Puis on fait peur à Mme Drukker avec une pièce d'échecs. Finalement, Drukker est poussé du haut d'un mur. Ce qui constitue quatre épisodes distincts dans les bouffonneries de notre assassin. Dont trois ont été soigneusement organisés. Le quatrième – le dépôt de la pièce d'échecs à la porte de Mme Drukker – lui ayant été imposé, et donc été décidé sans préparation...

– Pourriez-vous préciser votre raisonnement sur ce dernier point?

– Oh, mon cher ami! Il s'agissait de toute évidence d'un acte d'autodéfense. Ses plans se sont trouvés mis en péril par un danger inattendu, et il a fait en sorte d'y parer. Juste avant la mort de Robin, Drukker quitte la salle d'armes et s'installe sous la tonnelle du jardin, d'où il voit ce qui se passe dans la salle d'armes par la fenêtre de derrière. Un peu plus tard, il voit quelqu'un dans la pièce parler à Robin. Il rentre chez lui, et à cet instant le corps de Robin est tiré dans la ruelle. Mme Drukker l'a vu, et au même moment, elle a dû voir aussi Drukker. Elle a crié – tout à fait normal, hein? Drukker a entendu ce cri, et nous l'a rapporté plus tard afin d'étayer son alibi lorsque nous lui avons appris le meurtre de Robin. Le meurtrier a ainsi appris que Mme Drukker avait vu quelque chose – quoi précisément, il n'en savait rien. Mais il n'allait pas courir de risque. Il est allé dans sa chambre afin de la réduire au silence, en prenant l'évêque pour signer son forfait en le laissant à côté du corps. Mais il a trouvé la porte fermée, et n'a pu qu'y déposer la pièce à titre d'avertissement. Il ne savait pas que

la pauvre femme soupçonnait son propre fils.

– Nous devons penser qu'il s'agissait de quelqu'un dont il ne concevait pas la culpabilité. Et je crains qu'il ne se soit ouvert du fait à ladite personne, scellant ainsi son propre destin.

– En supposant votre théorie juste, où cela nous mène-t-il?

– Au seul épisode qui n'ait pas été soigneusement mis au point. Et lorsqu'il n'y a pas eu préparation, on peut être sûr qu'il existe quelques faiblesses dans les détails. – Notez bien qu'à l'heure de chacun des trois meurtres, chacun des protagonistes pouvait matériellement être sur les lieux. Aucun n'avait d'alibi. Ceci, bien sûr, avait été prévu : il a choisi une heure à laquelle chacun des acteurs était, pour ainsi dire, dans les coulisses. Mais cette visite nocturne! Ah! Ça n'est plus pareil. Le meurtrier n'avait pas le temps d'attendre une conjoncture favorable, – la menace était trop pressante. Et quel en est le résultat? Drukker et le professeur Dillard sont, en apparence, les seules personnes disponibles à ce moment. Arnesson et Belle Dillard soupaient au Plaza et ne rentrèrent pas avant minuit et demi. Pardee était aux prises avec Rubinstein de onze heures à une heure. On peut bien sûr éliminer Drukker, maintenant... Quelle est la réponse?

– Je pourrais vous rappeler, répliqua Markham avec irritation, que les alibis des autres n'ont été vérifiés que superficiellement.

– Bien sûr, bien sûr, vous pourriez. » Vance se coula dans son fauteuil et lança une impressionnante série de ronds de fumée au plafond. Soudain, son corps se tendit, il se releva lentement et écrasa sa cigarette avec un soin méticuleux. Puis

il jeta un coup d'œil à sa montre et se leva. Il fixa Markham d'un air énigmatique.

«*Allons mon vieux.* Il n'est même pas six heures. C'est maintenant qu'Arnesson va se rendre utile.

– Comment ça? protesta Markham.

– Votre propre suggestion, répondit Vance en le prenant par le bras pour l'entraîner vers la porte. Nous allons vérifier l'alibi de Pardee. »

Une demi-heure plus tard, nous étions installés en compagnie du professeur et d'Arnesson dans la bibliothèque de la maison Dillard.

« L'objet de notre visite est quelque peu inhabituel, commença Vance; mais il pourrait s'avérer d'une importance décisive pour notre enquête. » Il sortit son portefeuille et déplia la feuille de papier qui y était glissée. « M. Arnesson, j'aimerais que vous jetiez un coup d'œil sur ce document. C'est une copie de la feuille de match officielle de la partie Pardee-Rubinstein. Très intéressante. J'y ai un peu réfléchi, mais j'aimerais une analyse d'expert. Le début de la partie n'a rien de particulier, mais je suis assez étonné par ce qui suit la reprise. »

Arnesson prit le papier et l'étudia avec un amusement cynique.

« Aha! Le procès-verbal du Waterloo de Pardee, hé!

– Qu'est-ce que cela signifie, Markham? demanda le professeur Dillard avec mépris. Espérez-vous venir à bout d'un assassin en ergotant sur une partie d'échecs?

– M. Vance espérait en tirer quelque renseignement.

– Grotesque! » Le professeur se versa un nou-

veau verre de porto, et prit un livre dans la lecture duquel il s'absorba.

Arnesson se concentrait sur la feuille de match.

« Il y a quelque chose de bizarre, murmura-t-il. Un déséquilibre dans les temps. Voyons... A l'ajournement, les Blancs – à savoir Pardee – avaient joué une heure et quarante-cinq minutes, et les Noirs, soit Rubinstein, une heure et cinquante-huit minutes. Jusque-là, très bien. Trente coups. Parfait. Mais les temps à la fin de la partie, au moment de l'abandon de Pardee, sont de deux heures et trente minutes pour les Blancs, et trois heures trente-deux pour les Noirs – ce qui signifie que lors de la fin de partie les Blancs n'ont utilisé que quarante-cinq minutes quand les Noirs prenaient une heure trente-quatre minutes. »

Vance acquiesça d'un signe de tête.

« Exactement. La fin de partie a duré deux heures et dix-neuf minutes, de 11 heures à 1 h 19 du matin. Et Rubinstein a employé quarante-neuf minutes de plus que Pardee. – Comprenez-vous ce qui s'est passé? »

Arnesson fit la moue et loucha sur la feuille.

« Ce n'est pas clair. Il me faudrait un peu de temps.

– Nous pourrions rejouer la partie à partir des positions à l'ajournement, suggéra Vance. Vous me donnerez votre avis sur les tactiques. »

Arnesson se leva d'un bond et se dirigea vers la table d'échecs qui occupait le coin de la bibliothèque.

« Excellente idée. » Il vida la boîte de pièces. « Voyons voir... Oho! Il manque un évêque noir.

A propos, quand allez-vous me le rendre? demanda-t-il avec un regard en dessous. Ce n'est pas grave – nous n'en avons pas besoin ici. Rubinstein l'avait échangé. » Il installa les pièces aux places qui étaient les leurs avant la reprise. Puis il s'assit et étudia la situation.

« La position de Pardee ne me paraît pas particulièrement inconfortable, risqua Vance.

– Moi non plus. Je ne vois pas comment il a perdu. Pour moi, ça va vers une nulle. » Un instant plus tard, Arnesson prit la feuille de match. « Jouons les coups, et nous verrons où surgit le problème. » Il en joua une douzaine; puis, après quelques minutes de réflexion, il poussa un grognement. « Ha! Rubinstein a été très fort. C'est étonnant, la combinaison qu'il a commencé à échafauder là. Très malin! Tel que je connais Rubinstein, ç'a dû lui prendre un certain temps à concevoir. C'est un prudent.

– Il est possible, n'est-ce pas, intervint Vance, que ce soit la mise au point de cette combinaison qui explique l'écart de temps entre les Blancs et les Noirs?

– Oh, sans aucun doute. Rubinstein devait être en grande forme pour que cet écart ne soit pas encore plus grand. Il lui a bien fallu trois quarts d'heure – ou je suis un abruti.

– Vers quelle heure diriez-vous que Rubinstein a pris ces trois quarts d'heure? demanda négligemment Vance.

– Voyons... La partie a repris à onze heures; six coups avant le début de la combinaison... Disons entre onze heures et demie et minuit et demi... Oui, c'est ça. Trente coups avant l'ajournement, plus six coups après onze heures – ça

nous en fait trente-six : puis au quarante-quatrième coup Rubinstein a avancé son pion en ç2+, et Pardee a abandonné... Oui – il a dû mettre au point sa tactique entre onze heures et demie et minuit et demi. »

Vance contemplait l'échiquier, qui présentait maintenant les positions au moment de l'abandon de Pardee [1].

« Par pure curiosité, dit-il tranquillement, j'ai poussé la partie jusqu'à son terme, l'autre soir. – Dites, M. Arnesson; pourriez-vous le faire à votre tour. Je serais curieux d'entendre votre commentaire. »

Arnesson réfléchit quelques minutes. Puis il tourna lentement la tête et leva les yeux vers Vance. Un sourire sardonique gagna son visage.

« Je vois. Nom de Dieu! Quelle situation! Les Noirs gagnent en cinq coups; et avec un final presque jamais vu. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais rencontré. Le dernier coup serait Fb2 mat. En d'autres mots, Pardee a été battu par l'évêque noir! Incroyable! [2] »

Le professeur Dillard posa son livre.

« Que dis-tu? s'exclama-t-il en s'approchant de l'échiquier. Pardee a été battu par l'évêque? » Il lança un regard rusé et admiratif à Vance. « Vous aviez, semble-t-il, d'excellentes raisons d'étudier cette partie d'échecs. Excusez l'accès d'humeur

1. Pour ceux des joueurs d'échecs que cela pourrait intéresser, j'annexe les positions atteintes au moment de l'abandon de Pardee : Blancs : Roi en b1; Tour en ç1; Pions en a2 et d7. Noirs : Roi en d5; Cavalier en b5; Evêque (= Fou) en a3; Pions en b7 et ç7.

2. Les cinq coups non joués aboutissant au mat, tels que me les indiqua plus tard Vance, étaient : 45. Txç2, Cxç2; 46. Rxç2, b1 = D+; 47. Rxb1, Rd3; 48. Ra1, Rç2; 49. d8, Fb2 mat.

d'un vieil homme, je vous en prie. » Il resta un moment debout au-dessus de l'échiquier, l'air étonné et triste.

Markham, perplexe, fronçait les sourcils.

« Vous dites qu'il est rare de voir un évêque seul faire échec? demanda-t-il à Arnesson.

– Ça n'arrive jamais – c'est presque un final unique. Et il fallait que cela arrive à Pardee entre tous! Incompréhensible! » Il eut un petit rire ironique. « C'est à vous faire croire à Némésis. Vous savez, l'évêque est depuis vingt ans la *bête noire* de Pardee – il a ruiné sa vie. L'évêque noir est le symbole de son affliction. Le destin, nom de Dieu! C'est la pièce qui a mis par terre le gambit de Pardee. Il n'a jamais réussi à venir à bout d'un évêque en g4 – sa théorie en est morte – le travail de sa vie est parti en fumée. Et maintenant, alors qu'il avait une chance d'arriver à parité avec le grand Rubinstein, l'évêque ressurgit et le renvoie à ses ténèbres. »

Quelques minutes plus tard, nous prîmes congé et marchâmes jusqu'à West End Avenue, où nous hélâmes un taxi.

« Ce n'est pas étonnant, Vance, commenta Markham, que Pardee ait blêmi l'autre jour lorsque vous avez parlé des manœuvres de l'évêque noir sur le coup de minuit. Il a probablement cru que vous l'insultiez délibérément – que vous lui jetiez au visage l'échec de sa vie.

– Peut-être..., fit Vance, le regard perdu. Il y a quelque chose d'étrange dans cette malédiction de l'évêque. Une telle avanie peut faire basculer l'esprit le plus solide; créer un terrible besoin de revanche, en érigeant la cause de sa propre faillite en symbole vengeur.

– Je me représente mal Pardee dans ce rôle crépusculaire », objecta Markham. Puis, un instant plus tard : « Que cherchiez-vous à savoir à propos de l'écart de temps entre Pardee et Rubinstein? Supposons qu'il ait fallu trois quarts d'heure à Rubinstein pour échafauder sa tactique; la partie n'en a pas moins fini après une heure. Je ne vois pas en quoi nous sommes plus avancés maintenant.

– C'est parce que vous n'êtes pas familier des tournois d'échecs. Dans une partie de ce genre, aucun joueur ne reste assis devant l'échiquier tout le temps où son adversaire médite un nouveau développement. Il marche de long en large, il s'étire, admire les femmes, boit de l'eau glacée, se sustente même, parfois. L'an dernier, au Tournoi des Maîtres de Manhattan Square, il y avait quatre tables, et il n'était pas rare de voir trois chaises vides simultanément. Pardee est un nerveux. Il ne serait jamais resté à la table pendant les méditations de Rubinstein. »

Vance alluma lentement une cigarette.

« Markham, l'analyse d'Arnesson révèle que Pardee disposait de trois quarts d'heure de liberté aux environs de minuit. »

XXI

MATHÉMATIQUES ET ASSASSINAT

(Samedi 16 avril, 20 h 30)

Nous parlâmes peu de l'affaire au cours du dîner, mais dès que nous nous fûmes installés dans un coin tranquille du salon, Markham revint à la charge.

« Je ne vois pas, dit-il, en quoi nous sommes plus avancés pour avoir trouvé une faille dans l'alibi de Pardee. Cela ne fait que compliquer encore une situation déjà intolérable.

– Oui, soupira Vance. Triste monde. Chaque pas semble nous embrouiller un peu plus. Et le plus étonnant, c'est que la vérité nous crève les yeux; mais nous ne la voyons pas.

– Il n'y a pas un seul indice qui désigne quelqu'un. Et parmi tous nos suspects, il n'y en a pas un seul dont la culpabilité soit concevable.

– Je ne dirais pas ça, v'savez. C'est un crime de mathématicien; et le paysage regorge de mathématiciens. »

Durant toute l'enquête, pas une seule fois un nom n'avait été prononcé comme pouvant être celui du meurtrier. Pourtant, chacun de nous réalisait, en lui-même, que l'une des personnes avec qui nous avions conversé était le coupable; et cette idée était si bouleversante que nous nous

refusions instinctivement à lui donner voix. Dès l'abord, nous avions voilé nos véritables pensées et nos craintes sous les formules générales.

« Un crime de mathématicien? répéta Markham. Cela ressemble plutôt aux actes incontrôlés d'un maniaque devenu amok. »

Vance secoua la tête.

« Notre criminel est hyperrationnel, Markham. Et ses actes ne sont pas incontrôlés, ils sont au contraire d'une terrible exactitude. Bien sûr, ils ont été enrobés d'un humour macabre, avec un parfait cynisme; mais, intrinsèquement, ils sont d'une logique absolue. »

Markham considéra pensivement Vance.

« Comment pouvez-vous voir la trace d'un esprit mathématique dans ces réminiscences sanguinaires de chansons de nourrice? demanda-t-il. Où y voyez-vous une logique? Pour moi, ce ne sont que des cauchemars dénués de tout sens. »

Vance s'enfonça dans son fauteuil, et fuma quelques minutes durant. Puis il entreprit une analyse de l'affaire, qui mit à jour le caractère superficiel de la folie apparente des crimes, et replaça les événements et les personnages sous un éclairage uniforme. La justesse de cette analyse nous fut bientôt prouvée de la manière la plus tragique [1].

« Afin de comprendre ces crimes, commença-t-il, il nous faut d'abord réaliser ce qu'est le fonds

1. Je suis bien évidemment dans l'incapacité de rapporter les termes exacts de Vance, malgré l'étendue des notes que je pris, mais je lui envoyai une copie des passages qui suivent en le priant de les amender; de sorte que, tels qu'ils sont maintenant, ils constituent une paraphrase correcte de son analyse des facteurs psychologiques intervenant dans les meurtres de l'Évêque.

de commerce du mathématicien; car toutes ses réflexions, tous ses calculs tendent à mettre en valeur la relative insignifiance de cette planète, la nôtre, et le peu d'importance de la vie humaine. – Considérez d'abord la seule étendue du champ d'activité du mathématicien. D'un côté, il tente d'arpenter l'infinité de l'espace en termes de parsecs et d'années-lumière, de l'autre, de toiser l'électron qui est d'une taille si infime qu'il a dû inventer l'unité de Rutherford – le millionième d'un millième de micron. Des perspectives transcendantes s'ouvrent devant lui, au milieu desquelles la Terre et ses habitants se dissolvent au point de fuite. Certaines étoiles – comme Arcturus, Canopus ou Bételgeuse – qu'il ne considère que comme des éléments insignifiants, sont des dizaines de fois plus massives que notre système solaire tout entier. Shapleigh estime le diamètre de la Voie Lactée à 300 000 années-lumière; pourtant, il nous faut aligner 10 000 Voies Lactées côte à côte pour obtenir le diamètre de l'Univers – ce qui nous donne un volume mille milliards de fois plus grand que celui qui est accessible à l'observation astronomique. Ou, pour l'exprimer en terme de masses relatives : la masse du Soleil est 324 000 fois celle de la Terre; et l'on estime celle de l'Univers à un trillion[2] – un milliard de milliards – de soleils. Faut-il s'étonner que celui qui travaille sur de telles échelles perde parfois le sens des proportions terrestres? »

Vance fit un geste d'insignifiance.

2. Vance utilise ici « trillion » dans son acception britannique de puissance troisième du million, qui s'oppose à l'usage américain et français dans lequel un trillion ne représente qu'un million de millions.

« Mais ce n'est là que le B-A-BA – le bagage du plus humble des calculateurs. Le mathématicien supérieur va beaucoup plus loin. Il échafaude des spéculations abstruses, et apparemment contradictoires, qu'un esprit ordinaire ne peut même pas saisir. Il vit dans un monde où le temps tel que nous le connaissons ne signifie rien, sauf en tant que fiction de l'esprit, et devient la dimension supplémentaire d'un espace-temps à quatre dimensions; où la notion de distance, elle aussi, perd tout sens, sauf entre deux points voisins, car il existe une infinité de chemins les plus courts entre deux points donnés; où la description par causes et effets ne représente plus qu'une approximation commode pour les descriptions globales; où les lignes droites n'existent pas et ne sauraient exister; où la masse d'un objet devient infinie lorsqu'il approche de la vitesse de la lumière; où l'espace lui-même est caractérisé par des courbures; où il y a différents ordres d'infinis; où la loi de la gravitation est abolie en tant que force agissante pour être remplacée par une caractéristique de l'espace – une conception qui énonce que si la pomme tombe, ce n'est pas parce qu'elle est attirée par la Terre, mais parce qu'elle suit une géodésique...

« Dans ce royaume du mathématicien moderne, il existe des courbes sans tangentes. Ni Newton, ni Leibniz, ni Bernouilli, n'auraient même pu se poser la question de l'existence d'un être tel qu'une courbe continue dépourvue de tangente – c'est-à-dire d'une fonction continue en tout point dépourvue de différentielle. En fait, personne n'est capable de se représenter un tel objet – cela dépasse le pouvoir de l'imagination. Et pourtant,

il est devenu banal de travailler sur de telles courbes en mathématiques modernes. – Mieux encore, *pi* – ce vieux compagnon de nos années d'école, que nous avons appris à tenir pour immuable – *pi* n'est plus une constante : et le rapport entre le diamètre et la circonférence d'un cercle varie maintenant suivant que l'on mesure le cercle au repos ou en rotation... Vous ennuirais-je?

– Indiscutablement, rétorqua Markham. Mais continuez, je vous en prie, si tant est que vos observations aient une finalité terrestre. »

Vance soupira et secoua la tête d'un air de désespoir, mais reprit immédiatement son sérieux.

« Les concepts des mathématiques modernes arrachent l'individu au monde réel pour le projeter dans une pure fiction de la pensée, et conduisent à ce qu'Einstein appelle la forme la plus dégénérée de l'imagination – l'individualisme pathologique. Silberstein, par exemple, défend la possibilité d'un espace à cinq ou six dimensions, et spécule sur la capacité à voir un événement avant qu'il ne se produise. Les conclusions que l'on peut tirer de l'invention de Lumen par Flammarion – un personnage fictif qui voyagerait plus vite que la lumière et verrait donc le temps rebrousser chemin – suffisent à elles seules à distordre tout point de vue sain et normal [3]. Mais

3. Lumen fut inventé par l'astronome français pour prouver la possibilité d'une réversibilité du temps. Il était censé s'élever à une vitesse de 250 000 miles par seconde au-dessus du champ de bataille de Waterloo, et rattraper tous les rayons lumineux qui en étaient issus. Son avance augmentant, au bout de deux jours il ne voyait plus la fin, mais le début de la bataille; et dans l'intervalle, il avait

il existe un autre homoncule imaginaire qui vit des expériences encore plus étranges que celles de Lumen du point de vue de la pensée rationnelle. Cette hypothétique créature serait capable de parcourir n'importe quelle distance instantanément, à une vitesse infinie, de sorte qu'elle pourrait englober en un seul coup d'œil toute l'histoire de l'humanité. Depuis Alpha du Centaure, elle verrait la Terre telle qu'elle était il y a quatre ans; depuis la Voie Lactée, telle qu'elle était il y a 4 000 ans; et de plus loin encore, elle pourrait observer les époques préhistoriques!... »

Vance se carra dans son fauteuil.

« Le seul fait de jouer avec l'idée de l'infini peut suffire à faire dérailler un esprit humain. Mais que penser de ce théorème bien connu de la physique moderne qui affirme que l'on ne peut avancer indéfiniment dans une certaine direction sans repasser par son point de départ? Ce théorème montre, si vous voulez, que si nous allons droit sur Sirius, et que nous le dépassons, et que nous avançons toujours, sans jamais changer de direction, sans jamais reculer, nous ne quitterons jamais l'Univers, mais nous nous retrouverons un jour à notre point de départ, *en arrivant de la direction opposée!* Diriez-vous, Markham, que cette idée engage à ce que nous appelons, bizarrement, une pensée normale? Mais quelque paradoxal et incompréhensible que cela vous semble,

---

vu les événements se dérouler à l'envers. Il avait vu les projectiles quitter les objets qu'ils avaient pénétrés pour s'engouffrer dans les canons; les morts se relever et se mettre en ordre de bataille. Dans une autre aventure imaginaire, Lumen sautait sur la lune, et, se retournant immédiatement, se voyait sauter dans l'autre sens, de la lune à la Terre.

c'est on ne peut plus rudimentaire comparé à certains autres théorèmes qu'avance la physique mathématique. Pensez par exemple à ce qu'on a baptisé le paradoxe des jumeaux. L'un des deux jumeaux part pour Arcturus à sa naissance – c'est-à-dire qu'il est soumis à un mouvement accéléré dans un champ gravitationnel – et, lorsqu'il revient sur Terre, il découvre qu'il est beaucoup plus jeune que son frère. Si, d'un autre côté, nous supposons que le déplacement des jumeaux est galiléen, c'est-à-dire que leur mouvement relatif est uniforme, alors chacun des jumeaux trouvera que son frère est plus jeune que lui!...

« Ce ne sont pas là des paradoxes logiques, Markham : ce ne sont des paradoxes que pour notre sensibilité. Les mathématiques en donnent l'explication logique et scientifique [4]. Ce que je suis en train d'essayer de vous faire sentir, c'est que des choses qui semblent inconsistantes, et même absurdes, à un non-initié, sont des banalités pour un esprit mathématique. Un physicien théoricien comme Einstein annonce que le diamètre de l'espace – de l'*espace*, vous entendez – est de 100 000 000 années-lumière, soit 700 trillions de miles; et trouve le calcul élémentaire. Si nous demandons ce qu'il y a au-delà de ce diamètre, la réponse sera : « Il n'y a pas d'au-delà : tout est dans cette sphère. » A savoir : l'infini est fini! Ou, en termes plus scientifiques, l'espace est illimité mais fini. – Méditez cette idée pendant une

4. Vance me demanda de signaler ici le récent travail d'A. d'Abro, *l'Évolution de la pensée scientifique*, dans lequel se trouve une excellente discussion des paradoxes liés à l'espace-temps.

demi-heure, Markham, et vous aurez la sensation de devenir fou. »

Il s'interrompit pour allumer une cigarette.

« L'espace et la matière – voici le territoire intellectuel du mathématicien. Eddington conçoit la matière comme une caractéristique de l'espace – une bosse dans le néant; tandis que pour Weyl c'est l'espace qui est une caractéristique de la matière, – pour lui, un espace vide ne signifie rien. Ainsi, le noumène et le phénomène kantiens deviennent interchangeables; et jusqu'à la philosophie qui perd toute signification. Mais lorsque nous en venons aux conceptions mathématiques de cet espace fini, toutes les lois rationnelles sont abrogées. La conception de De Sitter est celle d'un espace sphérique. L'espace d'Einstein est cylindrique; et la matière se raréfie à la périphérie. L'espace de Weyl, basé sur la mécanique de Mach, est en forme de selle, ou de col, si vous préférez... Alors, que deviennent le monde dans lequel nous vivons, la nature, l'existence humaine lorsqu'on les met en balance avec de telles conceptions? Eddington en tire la conclusion qu'il n'y a pas de loi naturelle – en d'autres termes, que la nature ne se plie pas au principe de raison suffisante. Hélas, pauvre Schopenhauer! [5] Et Bertrand Russell résume les découvertes de la physique moderne en suggérant qu'il faut interpréter la matière comme une série d'occurrences, et que la matière elle-même n'a même pas besoin d'exister!... Vous voyez où tout cela nous mène?

5. La thèse de Maîtrise de Vance traitait, me souviens-je, d'*Über die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde* de Schopenhauer.

Si le monde est non existant et non causal, que vaut une misérable vie humaine? – ou la vie d'une nation? – ou, tant qu'on y est, la vie elle-même?... »

Vance leva le regard, et Markham hocha la tête dubitativement.

« Jusque-là, je vous suis, bien sûr, dit-il. Mais votre argumentation me paraît vague – pour ne pas dire ésotérique.

– Est-il surprenant, demanda Vance, qu'un homme qui manipule de tels concepts, qui réduisent les individus que porte cette Terre à des infinitésimaux, puisse un jour perdre tout sens de la mesure, et en venir à n'avoir plus qu'un incommensurable mépris pour la vie humaine? Les petites affaires qui agitent notre monde ne lui apparaîtraient plus que comme d'importunes intrusions dans sa conscience macrocosmique. Un tel homme deviendrait inévitablement cynique. Au plus profond de lui-même, il mépriserait toutes les valeurs humaines, et il ricanerait devant les événements qui affectent son entourage. Peut-être y aurait-il un élément de sadisme dans son attitude; car le cynisme est une forme de sadisme...

– Mais l'assassinat prémédité! objecta Markham.

– Songez aux aspects psychologiques de l'affaire. Chez une personne normale, qui se divertit quotidiennement, l'équilibre est maintenu entre les activités conscientes et inconscientes; les émotions étant constamment évacuées ne peuvent pas s'accumuler. Mais chez une personne anormale, qui passe tout son temps en intenses spéculations intellectuelles et qui refoule rigoureusement tou-

tes ses émotions, l'irruption du subconscient est susceptible de se traduire par des manifestations violentes. Cette longue inhibition et cet effort intellectuel prolongé, sans récréations ni exutoire d'aucune sorte, provoquent une explosion qui prend souvent la forme d'actes d'une horreur indescriptible. Aucun être humain, quelle que soit son intelligence, ne peut y échapper. Le mathématicien qui répudie les lois de la nature, n'en est pas moins gouverné par ces lois. En fait, cet investissement violent dans les problèmes transcendants ne fait qu'accroître la pression de ses émotions refoulées. Et la nature outragée, qui doit maintenir son équilibre, se venge par les exhibitions les plus grotesques – par des réactions qui, dans leur humour noir et leur gaie perversité, sont l'envers du sérieux triste et abscons des théories mathématiques. Le fait que Sir William Crookes et Sir Oliver Lodge – tous deux de grands physiciens théoriciens – soient devenus des adeptes du spiritisme, constitue l'illustration d'un phénomène similaire. »

Vance tira plusieurs profondes bouffées de sa cigarette.

« Markham, les faits sont irréfutables : ces crimes monstrueux et presque inimaginables ont été perpétrés par un mathématicien en tant qu'exutoire forcé à une vie de spéculations abstraites et de refoulement émotif. Ils remplissent toutes les conditions exigibles : ils sont propres et exacts, ont été magnifiquement exécutés, le plus petit rouage en est parfaitement ajusté. Pas de bavures, pas de traces, apparemment pas de motif. Et, sans parler de la précision détaillée des mises en scène, tout concourt à indiquer une

intelligence de haut vol à la dérive – un dévot de la science pure en délire.

– Mais pourquoi l'humour macabre? demanda Markham. Comment faites-vous rentrer les *Chansons de Ma Mère l'Oie* dans votre théorie?

– L'existence de pulsions inhibées, expliqua Vance, prédispose toujours à l'humour. Dugas qualifie l'humour de « *détente* » – de relâchement d'une tension; et Bain, à la suite de Spencer, y voit un soulagement à la contrainte. Le terrain le plus fertile pour une manifestation d'humour se trouve dans une accumulation d'énergie potentielle – ce que Freud appelle *Besetzungenergie* – qui a besoin de se décharger. Dans ces meurtres, nous avons un mathématicien qui, par réaction, va aussi loin dans la bouffonnerie qu'il a été loin dans l'abstraction. C'est comme s'il nous disait cyniquement : « Regardez! Voici ce qu'est le monde que vous prenez tant au sérieux parce que vous ignorez tout du monde infiniment plus vaste de l'abstraction. La vie sur terre n'est qu'un jeu d'enfants – tout juste bon comme sujet de farce. »... Et une telle attitude serait tout à fait en accord avec la psychologie; car après n'importe quel effort mental soutenu et prolongé, la réaction provoquera un renversement complet des valeurs – c'est-à-dire que la personne la plus sérieuse et la plus grave cherchera un dérivatif dans les jeux les plus infantiles. Incidemment, cela explique la composante de sadisme qui est toujours présente chez le farceur...

Qui plus est, tous les sadiques ont un complexe infantile. Et l'enfant est totalement amoral. Un homme qui vit ces bouleversements psychologi-

ques infantiles est donc au-delà du bien et du mal. Nombre de mathématiciens modernes soutiennent même que toutes les conventions, le devoir, la morale, le bien, et ainsi de suite, ne pourraient pas exister sans la fiction du libre arbitre. Pour eux, la morale est un domaine hanté par des fantômes conceptuels; et ils en arrivent même à douter que la vérité soit autre chose qu'une invention de l'imagination... Ajoutez à ces considérations la distorsion des perceptions et le mépris pour la vie humaine, et toutes les conditions sont remplies pour qu'on aboutisse à des crimes tels que ceux qui nous occupent. »

Après que Vance eut fini de parler, Markham resta un long moment silencieux. Puis il eut un mouvement d'impatience.

« J'arrive à comprendre, dit-il, comment ces crimes sont cohérents avec les personnalités auxquelles nous avons affaire. Mais, dans votre argumentation, que faites-vous des messages à la presse?

– L'humour doit être communiqué, répliqua Vance. La plaisanterie ne vaut que si elle est comprise. Il y a aussi une pulsion exhibitionniste dans notre affaire.

– Mais ce pseudonyme, " L'Évêque "?

– Ah! C'est un point crucial. La *raison d'être* de cet atroce débordement d'humour gît dans cette signature cryptique. »

Markham se tourna lentement.

« Le joueur d'échecs et l'astronome sont-ils justiciables de votre théorie aussi bien que le physicien mathématicien?

– Oui, répondit Vance. Depuis l'époque de Philidor, Staunton et Kieseritsky, où les échecs

étaient un art, le jeu a dégénéré en une sorte de science exacte; et sous le règne de Capablanca, ils sont devenus en bonne part une affaire de spéculations mathématiques. Maroczy, le docteur Lasker et Vidmar sont des mathématiciens connus... Et l'astronome, qui voit réellement l'immensité de l'Univers, peut, plus vivement encore que le physicien, en venir au mépris pour la Terre. L'imagination s'emporte devant un télescope. La seule conjecture de l'existence de vie sur d'autres planètes lointaines, ramène la vie terrestre à un accident secondaire. Après avoir passé des heures à observer Mars, par exemple, en jouant avec l'idée que ses habitants nous surpasseraient en tout, il est difficile de retrouver la mesure des affaires de ce bas monde. La lecture de la fable romantique de Percival Lowell[6] suffit à priver une personne imaginative du sentiment de l'importance d'une existence individuelle. »

Il y eut un long silence. Puis Markham demanda :

« Pourquoi Pardee aurait-il pris une pièce du jeu d'Arnesson au lieu de se servir au club, où personne ne s'en serait aperçu?

– Nous n'en savons pas assez sur le motif pour le dire. Il avait peut-être une raison très précise pour cela. – Mais quelle preuve avez-vous de sa culpabilité? Tous les soupçons de la terre ne vous autoriseraient pas à prendre la moindre mesure contre lui. Même si nous savions, sans l'ombre d'un doute, qui est l'assassin, nous serions impuissants... Markham, nous avons affaire à une intel-

6. Je ne sais pas si Vance pensait ici à *Mars et ses Canaux* ou à *Les Habitants de Mars.*

ligence exceptionnelle – une intelligence qui pèse tous ses coups et sait en prévoir les conséquences. Notre seul espoir est de créer nous-mêmes notre preuve en trouvant une faille dans la combinaison de l'assassin.

– Dès demain, annonça sombrement Markham, je ferai travailler Heath sur l'alibi de Pardee pour l'autre nuit. Nous aurons vingt hommes qui interrogeront tous les spectateurs de la partie et qui feront le porte à porte de tout le trajet entre le *Manhattan Chess Club* et la maison Drukker. Si nous trouvons quelqu'un qui ait aperçu Pardee dans les environs de la maison Drukker vers minuit, alors nous aurons quelque chose de solide contre lui.

– Oui, acquiesça Vance; ce serait une bonne base de départ. Pardee aurait toutes les peines à expliquer ce qu'il faisait à six *blocks* du club pendant son empoignade avec Rubinstein, à l'heure exacte où un évêque noir était déposé à la porte de Mme Drukker... Oui, oui. Envoyez Heath et ses sbires débrouiller la question. Cela pourrait nous faire avancer. »

Pourtant, on n'envoya pas le sergent contrôler l'alibi de Pardee. Le lendemain matin avant neuf heures, Markham se présenta chez Vance pour l'informer de ce que Pardee s'était suicidé.

XXII

LE CHÂTEAU DE CARTES

(Dimanche 17 avril, 9 heures)

La nouvelle stupéfiante de la mort de Pardee eut un effet curieux sur Vance. Il fixa Markham d'un air incrédule. Puis il sonna Currie et lui demanda ses vêtements et une tasse de café. Il s'habilla prestement. La rapidité de l'opération témoignait de son impatience.

« Ma parole, Markham! s'exclama-t-il. Tout à fait extraordinaire... Comment l'avez-vous appris?

– Le professeur Dillard m'a appelé chez moi il y a moins d'une demi-heure. Pardee s'est tué dans la salle d'armes de la maison Dillard à un moment ou un autre de la nuit dernière. Pyne a découvert le corps ce matin, et immédiatement averti le professeur. J'ai transmis la nouvelle au sergent Heath, et je suis accouru ici. Dans ces circonstances, je me suis dit que nous devrions être présents. » Markham s'interrompit pour allumer son cigare. « On dirait que l'affaire de l'Evêque est terminée... Ce n'est sans doute pas une issue totalement satisfaisante, mais peut-être cela vaut-il mieux pour tous ceux qui ont été mêlés à cette histoire. »

Vance ne fit pas de commentaire. Il sirota

pensivement son café, puis se leva et prit sa canne et son chapeau.

« Un suicide..., murmura-t-il tandis que nous descendions l'escalier. Oui, ce serait tout à fait logique. Mais, comme vous dites, peu satisfaisant – extrêmement peu satisfaisant... »

Arrivés à la maison Dillard, nous fûmes introduits par Pyne. Le professeur Dillard venait de nous rejoindre dans le salon quand la sonnette retentit. Heath, débordant d'énergie, fit une entrée fracassante.

« Voilà qui règle l'affaire, Monsieur, lança-t-il à Markham d'un air rayonnant, après la poignée de main rituelle. Ces types tranquilles... on ne sait jamais ce qu'ils ont dans la tête. Pourtant, qui aurait pensé...?

– Oh, dites, Sergent, fit Vance, ne pensons pas. Beaucoup trop épuisant. Un esprit ouvert – vide comme un désert – s'impose. »

Le professeur Dillard nous conduisit dans la salle d'armes. Les rideaux étaient tirés devant toutes les fenêtres, et les lumières étaient restées allumées. Je remarquai aussi que les fenêtres étaient fermées.

« Je n'ai touché à rien », dit le professeur.

Markham alla jusqu'à la table en rotin qui occupait le milieu de la pièce. Le corps de Pardee était affalé dans un fauteuil qui faisait face à la porte de la ruelle. Sa tête et ses épaules avaient basculé sur la table; et son bras droit pendait à son côté, les doigts enserrant encore un pistolet automatique. Il portait une vilaine blessure à la tempe droite; et le sang coagulé avait pénétré la table sous sa tête.

Nos yeux ne reposèrent qu'un moment sur le

corps, car une chose étonnante et incongrue attira immédiatement notre attention. Les revues qui jonchaient la table avaient été repoussées de sorte à laisser un espace découvert devant le corps; et sur cette plate-forme s'élevait un magnifique château de cartes. Quatre flèches délimitaient l'assise du château, et des allumettes alignées dessinaient les allées du jardin. La vue de cette construction aurait comblé un cœur d'enfant; et je me remémorais ce qu'avait dit la veille Vance à propos des esprits sérieux qui se divertissaient par des jeux d'enfants. Il y avait quelque chose d'indescriptiblement effrayant dans cette juxtaposition d'un rêve d'enfant et d'un corps ensanglanté.

Vance contempla longuement la scène d'un œil douloureux.

« *Hic jacet* John Pardee, murmura-t-il, avec une sorte de révérence. Et voici la maison que bâtit Jack... un château de cartes... »

Il s'avança, comme pour l'examiner de plus près; mais il frôla le bord de la table, et l'édifice instable s'écroula.

Markham se releva, et se tourna vers Heath.

« Avez-vous prévenu le médecin légiste?

– Sûr. » Le sergent semblait avoir du mal à détacher ses yeux de la table. « Burke l'accompagne, au cas où nous aurions besoin de lui. » Il alla aux fenêtres et tira les rideaux. La lumière inonda la pièce. Puis il revint au corps de Pardee et le considéra longuement, comme s'il le jaugeait. Soudain, il s'agenouilla et se pencha vers le sol.

« On dirait que c'est le 38 qui était dans l'armoire à outils, remarqua-t-il.

– Sans aucun doute », acquiesça Vance en sortant son étui à cigarettes.

Heath se releva et alla inspecter le contenu du tiroir de l'armoire à outils. « Faut croire qu'c'est bien ça. On demandera à Mlle Dillard de l'identifier quand le doc aura fait son boulot. »

A ce moment, Arnesson, vêtu d'une éclatante robe de chambre à rayures rouges et jaunes, fit irruption dans la pièce.

« Par toutes les sorcières! s'exclama-t-il. Pyne vient de m'apprendre la nouvelle. » Il s'approcha de la table et regarda le corps de Pardee. « Un suicide, hein?... Mais pourquoi n'a-t-il pas choisi de faire ça chez lui? Tout à fait inconvenant de sa part de venir semer la pagaïe chez son voisin comme ça. C'est bien les joueurs d'échecs. » Il leva les yeux vers Markham. « J'espère que cela ne va pas nous valoir de nouveaux désagréments. Nous avons déjà donné. Ça empêche de réfléchir. Quand pourrez-vous nous débarrasser de la dépouille du bougre? Je ne tiens pas à ce que Belle voie ce spectacle.

– Nous enlèverons le corps dès que le médecin légiste l'aura examiné, lui répondit Markham d'un ton glacial. Et il ne sera pas nécessaire que Mlle Dillard vienne ici.

– Bien. » Arnesson contemplait toujours le mort. Un air de mélancolie railleuse envahit lentement son visage. « Pauvre vieux! Il n'était pas de taille. Trop sensible – aucune résistance psychique. Prenait les choses trop au sérieux. Broyait du noir depuis le jour où son fameux gambit est parti en fumée. Incapable de penser à autre chose. Il était hanté par l'évêque noir; il a dû perdre un peu la boule. Nom de Dieu! Ça ne

me surprendrait pas si ça l'avait poussé à l'autodestruction. Il s'est peut-être pris pour un évêque – jusqu'à essayer de se venger du monde sous l'alias de sa Némésis.

– Intéressante hypothèse, répliqua Vance. A propos, il y avait un château de cartes sur la table lorsque nous avons trouvé le corps.

– Ha! Je me demandais ce que ces cartes faisaient là. Je pensais qu'il avait peut-être tenté une réussite avant de passer aux actes... Un château de cartes, hein? Ça semble ridicule. Vous connaissez la réponse?

– Peut-être. « La maison que bâtit Jack » pourrait l'expliquer.

– Je vois. Il a poussé les gamineries jusqu'au bout. Drôle d'idée. » Il bâilla bruyamment. « Je crois que je vais aller m'habiller. » Et il remonta.

Le professeur Dillard avait observé Arnesson d'un air à la fois ennuyé et paternel. Il se tourna vers Markham avec un geste d'excuse.

« Sigurd cherche toujours à se protéger contre ses émotions. Il a honte de ses sentiments. Ne prenez pas sa désinvolture trop au sérieux. »

Avant que Markham ait pu répondre, Pyne introduisit le détective Burke; et Vance se saisit de l'occasion pour interroger le maître d'hôtel sur sa découverte de Pardee.

« Comment se fait-il que vous soyez entré dans la salle d'armes ce matin? demanda-t-il.

– L'air de l'office était un peu confiné, Monsieur, répondit l'homme, et j'ai ouvert la porte du bas de l'escalier pour avoir un peu plus d'air. J'ai remarqué alors que les rideaux étaient tirés.

– L'habitude n'est donc pas de tirer les rideaux le soir?

– Non, Monsieur – pas dans cette pièce.
– Et les fenêtres?
– Je les laisse toujours entrouvertes le soir.
– Vous les avez laissées ainsi hier soir?
– Oui, Monsieur.
– Très bien. – Et après que vous aviez ouvert la porte?
– J'allais éteindre, pensant que Mlle Dillard avait oublié de le faire hier soir, quand j'ai vu ce pauvre monsieur affalé sur la table, et je suis tout de suite monté avertir le professeur Dillard.
– Beedle est-elle au courant du drame?
– Je lui en ai parlé juste après votre arrivée.
– A quelle heure vous et Beedle vous êtes-vous retirés hier soir?
– A dix heures, monsieur. »

Lorsque Pyne nous eut quittés, Markham s'adressa au professeur Dillard.

« Vous pourriez peut-être nous donner les détails dont vous disposez, en attendant le docteur Doremus. – Préférez-vous que nous montions? »

Burke resta dans la salle d'armes, et le reste d'entre nous passa dans la bibliothèque.

« Je crains de ne pas avoir grand-chose à vous dire », fit le professeur en s'installant et en prenant sa pipe. Il y avait une nette réserve dans son attitude – une sorte de réticence polie. « Pardee est venu ici hier soir après dîner, prétendument pour bavarder avec Arnesson, mais en réalité, je crois, pour voir Belle. Cependant Belle s'est retirée tôt – la malheureuse souffrait d'une migraine – et Pardee est resté jusque vers onze heures et demie. Puis il est parti; et c'est la dernière fois que je l'ai vu, jusqu'à ce que Pyne

vienne m'apprendre la terrible nouvelle ce matin...

– Mais, fit Vance, si M. Pardee était venu pour voir votre nièce, comment expliquez-vous qu'il soit resté si tard après qu'elle se fut retirée?

– Je ne l'explique pas, répondit le vieux monsieur, sans cacher sa perplexité. Il donnait cependant l'impression d'avoir quelque chose en tête et de rechercher une compagnie. Le fait est que j'ai dû témoigner assez ostensiblement de ma fatigue avant qu'il ne finît par se lever et partir.

– M. Arnesson était-il présent?

– Sigurd a passé une petite heure avec nous après que Belle se fut retirée, puis il est allé se coucher. Il avait passé tout l'après-midi à s'occuper des affaires de Drukker, et il était épuisé.

– Quelle heure pouvait-il être?

– Environ dix heures et demie.

– Et vous dites, poursuivit Vance, que Pardee vous semblait tendu?

– Pas exactement tendu. » Le professeur tira sur sa pipe, le sourcil froncé. « Il semblait déprimé, presque mélancolique.

– Avez-vous eu l'impression qu'il craignait quelque chose?

– Non, pas du tout. Il ressemblait plutôt à quelqu'un qui a souffert une grande peine et qui ne parvient pas à s'en détacher.

– Quand il est parti, êtes-vous descendu avec lui dans le hall? – c'est-à-dire : avez-vous vu quelle direction il prenait?

– Non. Nous nous sommes toujours passés de cérémonie avec Pardee. Il m'a souhaité le bonsoir et il a quitté la pièce. Je n'ai pas douté qu'il sortît par la porte de devant.

– Êtes-vous tout de suite passé dans votre chambre?

– A peu près dix minutes plus tard – le temps de ranger quelques articles sur lesquels j'avais travaillé. »

Vance se tut – visiblement quelque chose l'intriguait; et Markham reprit la conduite de l'entretien.

« J'imagine, dit-il, qu'il est inutile de vous demander si vous avez entendu hier soir quelque chose qui ressemblât à un coup de feu.

– Tout était parfaitement calme dans la maison, répondit le professeur Dillard. Et, de toute façon, le bruit d'un coup de feu dans la salle d'armes ne s'entendrait pas à cet étage. Il y a deux volées d'escaliers, toute la longueur du hall d'entrée, plus celle du couloir et trois lourdes portes. Qui plus est, les murs de cette vieille maison sont extrêmement épais.

– Et personne, ajouta Vance, n'aurait pu entendre le coup de feu depuis la rue, car les fenêtres de la salle d'armes avaient été soigneusement fermées. »

Le professeur hocha la tête, et lui jeta un regard inquisiteur.

« C'est vrai. Je vois que vous aussi, vous avez relevé ce détail surprenant. Je n'arrive pas vraiment à comprendre ce qui a pu pousser Pardee à fermer ces fenêtres.

– Les idiosyncrasies des suicidés n'ont jamais reçu d'explication satisfaisante », répliqua Vance avec détachement. Puis, après une courte pause, il demanda : « De quoi vous et M. Pardee aviez-vous parlé avant son départ?

– Nous n'avons pas beaucoup parlé. J'ai plus

ou moins travaillé sur un article de Millikan de la *Physics Review* au sujet des doublets alcalins, et j'ai essayé de l'y intéresser; mais, comme je vous l'ai dit, il était visiblement préoccupé, et il a passé la plus grande partie du temps devant la table d'échecs.

– Ah! Vraiment? Très intéressant. »

Vance dirigea son regard vers l'échiquier. Quelques pièces étaient posées dessus; il se leva et traversa la pièce jusqu'à la petite table. Après un instant, il revint et se rassit.

« Tout à fait curieux, murmura-t-il avant d'allumer à grand soin une cigarette. Il avait médité la fin de sa partie contre Rubinstein juste avant de descendre. Les pièces sont exactement dans la position qu'elles occupaient au moment de son abandon – à cinq coups de l'inévitable mat par l'évêque noir. »

Le professeur Dillard jeta un regard songeur vers l'échiquier.

« L'évêque noir, répéta-t-il lentement. Était-ce donc cela qui le tourmentait hier soir? Cela semble incroyable qu'un événement aussi banal ait pu l'affecter à ce point.

– N'oubliez pas, Monsieur, lui rappela Vance, que l'évêque noir était le symbole de son échec. Il incarnait le naufrage de tous ses espoirs. D'autres ont mis un terme à leur vie pour des raisons bien plus insignifiantes. »

Quelques minutes plus tard, Burke nous informa de l'arrivée du médecin légiste. Nous prîmes congé du professeur, et redescendîmes dans la salle d'armes, où le docteur Doremus avait commencé d'examiner le corps de Pardee.

Il leva les yeux lorsque nous entrâmes, et nous

fit un vague geste de la main. Il avait perdu sa jovialité coutumière.

« Quand est-ce que vous allez en finir avec cette affaire? grommela-t-il. Je n'aime pas trop l'atmosphère qui règne ici. Meurtres – crises cardiaques – suicides. C'est légèrement malsain. Je vais me trouver un petit boulot tranquille dans un abattoir.

– Nous pensons que ce sera le dernier », dit Markham.

Doremus cligna de l'œil. « Aha! C'est lui, hein? – l'Évêque se suicide après avoir semé la panique dans toute la ville. C'est pas déraisonnable. J'espère que vous avez raison. » Il se repencha sur le corps, et, desserrant la prise des doigts, attrapa le revolver qu'il jeta sur la table.

« Pour votre collection, Sergent. »

Heath laissa tomber l'arme au fond de sa poche.

« Depuis combien de temps il est mort, doc?

– Oh, depuis minuit, ou quelque chose comme ça. Peut-être plus tôt, peut-être plus tard. – D'autres questions idiotes? »

Heath sourit. « Êtes-vous certain que c'est un suicide? »

Doremus darda un œil étincelant sur le sergent.

« A quoi ça ressemble? A une fusillade? » Puis il redevint sérieux. « Il tenait l'arme à la main. Il y a des traces de poudre sur la tempe. Le trou est de la taille qui correspond à l'arme, et au bon endroit. La position du corps est naturelle. Je ne vois rien de suspect. – Pourquoi? Vous avez des doutes? »

Ce fut Markham qui répondit.

« Bien au contraire, Docteur. D'après notre analyse de l'affaire, tout indique qu'il s'agit d'un suicide.

– Alors c'est un suicide. Je ferai quand même un examen détaillé. Sergent, donnez-moi un coup de main. »

Lorsque Heath l'eut aidé à déposer le corps de Pardee sur le divan pour la suite de l'examen, nous remontâmes au salon, où nous fûmes bientôt rejoints par Arnesson.

« Quel est le verdict? demanda-t-il en se laissant tomber dans le fauteuil le plus proche. Je suppose qu'il n'y a pas de doute que le bougre ait fait ça tout seul.

– Pourquoi soulevez-vous la question, M. Arnesson? rétorqua Vance.

– Pas de raison. Une remarque en passant. On a vu suffisamment de choses bizarres par ici.

– Oh, certainement, fit Vance en crachant une volute de fumée. Non; le médecin légiste semble penser que cela ne fait aucun doute. Au fait, Pardee vous a-t-il fait l'impression d'être suicidaire hier soir? »

Arnesson réfléchit. « Difficile à dire, conclut-il. Il n'a jamais été très gai. Mais le suicide?... Je n'en sais rien. De toute façon, vous disiez que la question ne se posait pas.

– Bien sûr, bien sûr. Et comment ce nouvel élément rentre-t-il dans votre formule?

– Toute mon équation est par terre, comme de juste. Mais ça n'est plus nécessaire de continuer. » Malgré ses paroles, il n'en semblait pas convaincu. « Ce que je n'arrive pas à comprendre, ajouta-t-il, c'est pourquoi il a fallu qu'il fasse ça dans la salle d'armes. Il avait toute la

place qu'il voulait chez lui pour procéder à son auto-suppression.

– Le revolver se trouvait dans la salle d'armes, suggéra Vance. A ce propos : le sergent Heath aimerait que Mlle Dillard identifie l'arme, pour la forme.

– C'est facile. Où est-il? »

Heath le lui tendit, et il se dirigea vers la porte.

« Et puis », – Vance le retint – « vous pourriez demander à Mlle Dillard s'il y avait des cartes à jouer dans la salle d'armes. »

Arnesson revint quelques minutes plus tard, et nous informa que le revolver était bien celui du tiroir de l'armoire à outils, et que, non seulement il y avait des jeux de cartes dans la salle d'armes, mais Pardee était au courant de leur existence.

Le docteur Doremus apparut quelques instants plus tard et réitéra ses conclusions précédentes : Pardee s'était suicidé.

« C'est ce que dira mon rapport, fit-il. Je ne vois pas d'autre possibilité. C'est sûr que beaucoup de suicides sont des faux – mais ça c'est *votre* problème. Rien de suspect dans celui-ci. »

Markham hocha la tête avec une satisfaction non dissimulée.

« Nous n'avons aucune raison de douter de vos conclusions, Docteur. En fait, le suicide est parfaitement cohérent avec ce que nous savons. C'est la conclusion logique de cette orgie de meurtres. » Il se leva prestement, comme un homme qui vient d'être soulagé d'un grand poids. « Sergent, je vous laisse le soin de faire enlever le corps pour l'autopsie; mais vous feriez mieux de passer me voir plus tard au Stuyvesant Club. Dieu merci,

nous sommes dimanche. Cela nous laisse le temps de nous retourner. »

Ce soir-là, Vance, Markham et moi étions assis dans le salon du club. Heath était venu puis reparti, et l'on avait rédigé une prudente déclaration à la presse annonçant le suicide de Pardee et suggérant que l'affaire de l'Evêque était donc terminée. Toute la journée, Vance était resté très silencieux. Il s'était refusé à faire la moindre suggestion lors de la rédaction de la déclaration, et avait même semblé désireux de ne pas parler du nouveau visage de l'affaire. Mais, il finit par nous faire part des doutes qui visiblement agitaient son esprit.

« C'est trop facile, Markham – beaucoup trop facile. J'y décèle un parfum de supercherie. C'est d'une logique parfaite, v'voyez, mais ce n'est pas satisfaisant. Je n'arrive pas à me représenter notre Evêque concluant sa débauche macabre d'une façon aussi banale. Il n'y a rien de spirituel à se faire sauter la cervelle – c'est devenu très commun, v'savez. C'est terriblement peu original. Ce n'est pas digne du magicien des meurtres de *Ma Mère l'Oie.* »

Markham se renfrogna.

« C'est vous-même qui nous avez expliqué comment les crimes s'accordaient avec la psychologie de Pardee; et il me semble tout à fait logique qu'après avoir perpétré ses sinistres farces et être arrivé au bout de son rouleau, il ait choisi d'en finir avec l'existence.

– Vous avez sans doute raison, soupira Vance. Je n'ai aucun argument de choc à vous opposer. Mais je suis déçu. Je n'aime pas les anticlimax, surtout quand ils ne correspondent pas à l'idée

que je me fais du talent de l'auteur. La mort de Pardee tombe trop bien – c'est une solution trop propre. Trop commode, et pas assez imaginative. »

Markham sentit qu'il pouvait se permettre de faire preuve de tolérance.

« Peut-être a-t-il épuisé son imagination dans la conception de ses meurtres. Vous devriez ne voir dans son suicide que la chute du rideau après la fin de la pièce. Quoi qu'il en soit, ce n'était en aucun cas une issue surprenante. L'échec, la déception, le découragement – la perte de toutes ses ambitions – sont des causes de suicide depuis la nuit des temps.

– Exactement. Nous avons un motif, une explication, pour ce suicide, mais aucun pour les meurtres.

– Pardee était amoureux de Belle Dillard, argumenta Markham; et il devait savoir que Robin recherchait sa main. De plus, il était terriblement jaloux de Drukker.

– Et le meurtre de Sprigg?

– Nous manquons d'information à ce sujet. »

Vance secoua la tête.

« Nous ne pouvons pas dissocier ces meurtres du point de vue du motif. Ils sont tous le produit d'un même mouvement; ils ont été commis sous l'empire d'une unique passion. »

Markham poussa un soupir impatient.

« Même si le suicide de Pardee est sans rapport avec les meurtres, nous en sommes au point mort – au propre comme au figuré.

– Oui, oui. Au point mort. Très affligeant. Réconfortant pour la police, cependant. Cela leur donne au moins un répit. Mais n'interprétez pas

mes lubies de travers. La mort de Pardee est indiscutablement liée aux meurtres. Intimement liée, dirais-je même. »

Markham ôta lentement son cigare de la bouche et examina longuement Vance.

« Douteriez-vous que Pardee s'est suicidé? » demanda-t-il.

Vance hésita un instant avant de répondre.

« Je ne refuserais pas qu'on m'expliquât, laissa-t-il échapper, pourquoi ce château de cartes s'est effondré si promptement lorsque j'ai effleuré la table...

– Oui?

– ... et pourquoi il ne s'est pas écroulé lorsque la tête et les épaules de Pardee sont tombées sur la table après qu'il se fut tiré une balle dans la tête.

– Aucune difficulté, dit Markham. La première secousse aura ébranlé l'édifice... « Soudain ses yeux se rétrécirent. « Êtes-vous en train d'insinuer que le château de cartes aurait été construit *après* la mort de Pardee?

– Oh, mon cher ami! Je ne me laisse pas aller à des insinuations. Je ne fais que donner voix à ma toujours vive curiosité, v'savez. »

XXIII

UNE DÉCOUVERTE SAISISSANTE

(Lundi 25 avril, 20 h 30)

Huit jours passèrent. Les funérailles de Drukker eurent lieu dans la petite maison de la 76e rue. N'y assistèrent que les Dillard, Arnesson et quelques-uns de ses collègues de l'université venus rendre un dernier hommage à l'homme de science pour les travaux duquel ils avaient la plus sincère admiration.

Vance et moi étions sur place le matin, quand une petite fille apporta un bouquet de fleurettes qu'elle avait elle-même cueillies, et demanda à Arnesson de le donner à Drukker. Je m'attendais presque à une réponse ironique de sa part, et je fus très surpris de le voir prendre gravement le bouquet et dire d'une voix presque tendre : « Je vais les lui apporter tout de suite, Madeleine. Humpty Dumpty est très heureux que tu penses à lui. » Lorsque la fillette eut été emmenée par sa gouvernante, il se tourna vers nous. « C'était la favorite de Drukker... Drôle de bonhomme. N'allait jamais au théâtre. Haïssait les voyages. Son seul amusement était de faire jouer les enfants. »

Je rapporte cet épisode, malgré son apparent

manque d'importance, car il devait s'avérer être un maillon essentiel dans la chaîne d'indices qui permit finalement de résoudre l'affaire de l'Évêque sans laisser le moindre doute.

La mort de Pardee avait créé une situation presque unique dans les annales de la criminologie moderne. Le communiqué publié par les services du District Attorney avait seulement suggéré la possibilité que Pardee fût l'auteur des meurtres. Quelle qu'ait été la conviction personnelle de Markham, il était d'une honnêteté trop profonde pour jeter l'opprobre sur quelqu'un sans preuves accablantes. Mais la vague de terreur soulevée par ces meurtres étranges avait atteint de telles proportions qu'il ne pouvait pas, eu égard à ses devoirs envers la communauté, se priver de faire savoir que selon lui l'affaire était terminée. Ainsi, alors qu'aucune accusation ouverte n'avait été proférée à l'encontre de Pardee, les meurtres de l'Évêque cessèrent de faire peser la menace sur la ville, et un intense soulagement gagna tous les quartiers.

Au *Manhattan Chess Club*, l'on discuta probablement moins de l'affaire que partout ailleurs à New York. Les membres sentirent peut-être que l'honneur du club était d'une certaine façon en cause. Ou, peut-être, étaient-ils poussés par une forme de loyauté envers un homme qui avait autant fait pour les échecs que Pardee. Mais, quelles que fussent les causes de leur réticence à aborder le sujet, il reste que les membres du club, presque au complet, se rendirent aux funérailles de Pardee. Je ne pus m'empêcher d'admirer cet hommage rendu à leur compagnon; car, quoi qu'il eût fait par ailleurs, il avait été l'un des grands

mécènes du jeu très ancien auquel tous s'étaient consacrés [1].

Le premier acte officiel de Markham, le lendemain de la mort de Pardee, fut de faire relâcher Sperling. Le même jour, toutes les pièces du dossier furent versées aux archives, et l'on mit fin à la surveillance de la maison Dillard. Vance protesta faiblement contre cette dernière mesure; mais, le rapport d'autopsie du médecin légiste ayant confirmé en tout point la thèse du suicide, Markham n'eût rien pu faire pour s'y opposer. Qui plus est, il était intimement convaincu que la mort de Pardee mettait un point final à l'affaire; et il se riait des doutes chancelants de Vance.

Durant la semaine qui suivit la découverte du corps de Pardee, Vance fut nerveux, et plus distrait que de coutume. Il tenta de s'intéresser à divers sujets, mais sans aucun succès. Il se montra irritable; et sa presque miraculeuse équanimité semlait l'avoir déserté. J'eus l'impression qu'il attendait que quelque chose se produisît. Son attitude n'était pas à proprement parler celle d'une attente, mais il semblait être sur le qui-vive et donnait parfois des signes d'appréhension.

Le lendemain des funérailles de Drukker, Vance rendit visite à Arnesson, et le vendredi soir il l'accompagna à une représentation des *Revenants* d'Ibsen – pièce dont il se trouve que je savais qu'il ne l'appréciait pas. Il apprit que Belle Dillard était partie pour un mois chez un parent d'Albany. Comme l'expliqua Arnesson, elle avait

1. Dans son testament, Pardee consacra une somme importante au développement des échecs; et l'on se souviendra qu'à l'automne de la même année le *Pardee Memorial Tournament* se tint à Cambridge Springs.

commencé à ressentir les effets des épreuves qui lui avaient été imposées, et avait besoin de changer d'air. Il était visiblement malheureux de son absence, et confia à Vance qu'ils avaient projeté de se marier au mois de juin. Vance apprit aussi de lui que le testament de Mme Drukker faisait de Belle Dillard et du professeur ses héritiers au cas où son fils mourrait avant elle – fait qui parut intéresser Vance au plus haut point.

Aurais-je su, ou même deviné, quels événements terribles et stupéfiants se préparaient au cours de cette semaine, je doute que j'eusse été capable d'en supporter la tension. Car l'affaire de l'Évêque n'était pas terminée. Le climat de l'horreur n'avait pas encore été atteint; et pourtant cette horreur, toute atroce et stupéfiante qu'elle ait été, ne fut que l'ombre de ce qui aurait pu se produire si Vance n'avait pas élucidé l'affaire à partir de deux conclusions distinctes, dont l'une seulement avait été disponible le jour de la mort de Pardee. Ce fut, comme je l'appris ensuite, cette possibilité qui l'avait fait rester à New York, tendu et vigilant.

Mardi 25 avril fut le début de la fin. Nous devions dîner avec Markham au Bankers Club avant de nous rendre à une représentation des *Maîtres-Chanteurs* [2]; mais nous n'assistâmes pas au triomphe de Walther ce soir-là. Je remarquai que Markham semblait préoccupé lorsque nous le

2. Parmi les opéras de Wagner, celui-ci était le favori de Vance. Il disait toujours que c'était le seul opéra qui eût structurellement la forme d'une symphonie; et plus d'une fois il exprima son regret que Wagner ne l'eût pas écrit pour l'orchestre seul, au lieu d'en faire le support d'un drame absurde.

retrouvâmes dans la rotonde de l'*Équitable building*; et nous venions tout juste de prendre place dans le restaurant du club quand il nous dit avoir reçu un coup de téléphone du professeur Dillard.

« Il m'a demandé de venir le voir ce soir, nous raconta Markham; et lorsque j'ai essayé de me dérober, il est devenu pressant. Il insistait sur le fait qu'Arnesson ne serait pas là de la soirée, et qu'une telle occasion risquait de ne pas se reproduire avant qu'il ne soit trop tard. Je lui ai demandé ce que cela signifiait; mais il a refusé de s'expliquer et insisté pour que je vienne le retrouver après dîner. Je lui ai dit que je le rappellerais pour lui dire si je serais disponible. »

Vance l'avait écouté avec le plus vif intérêt.

« Nous devons y aller, Markham. Je m'attendais à un appel de ce genre. Peut-être allons-nous enfin découvrir la vérité.

– La vérité sur quoi?

– La culpabilité de Pardee. »

Markham n'insista pas et nous dînâmes en silence.

A huit heures et demie, nous nous présentâmes à la porte de la maison Dillard, et Pyne nous conduisit directement à la bibliothèque.

Le vieux professeur nous salua avec une réserve nerveuse.

« C'est gentil de votre part d'être venu, Markham, dit-il sans se lever. Asseyez-vous, et prenez un cigare. Il faut que je vous parle – et il faut que vous me laissiez le temps de le faire... Ce n'est pas facile... » Sa voix s'éteignit, tandis qu'il commençait à bourrer sa pipe.

Nous nous installâmes et attendîmes. Une

vague impatience m'envahit, sans raison apparente, sauf peut-être que j'étais sensible au bouleversement du professeur.

« Je n'arrive pas à trouver comment aborder la question, commença-t-il; car il s'agit non pas de faits matériels mais d'impressions. Toute la semaine, j'ai été poursuivi par certaines idées vagues qui se sont graduellement imposées à moi; et je ne vois pas d'autre moyen de m'en débarrasser que de vous en parler... »

Il leva un regard hésitant.

« J'ai préféré ne pas vous parler de ces idées en présence de Sigurd, et j'ai profité de ce qu'il sortait voir *Les Prétendants* d'Ibsen – sa pièce favorite, d'ailleurs – pour vous demander de venir.

– Sur quoi ces idées portent-elles?

– Rien de particulier. Comme je vous l'ai dit, elles sont très vagues; mais elles ne m'en poursuivent pas moins avec insistance... A tel point, dois-je dire, ajouta-t-il, que j'ai préféré envoyer Belle chez des parents pour quelque temps. Il est vrai que cette suite de tragédies l'a terriblement éprouvée; mais la vraie raison de ma décision réside dans ces doutes intangibles qui m'assaillent.

– Des doutes? interrogea Markham en s'avançant. Quel genre de doutes?»

Le professeur Dillard ne répondit pas tout de suite.

« Permettez-moi de répondre à votre question en vous en posant une autre, répliqua-t-il. Êtes-vous intimenent convaincu que l'acte de Pardee soit exactement ce qu'il semble être?

– Vous parlez de l'authenticité de son suicide?

– De son suicide et des présomptions qui pèsent sur lui. »

Markham se renfonça dans son fauteuil, l'air méditatif.

« Ne le seriez-*vous* pas? demanda-t-il.

– Je ne peux pas répondre à cette question, répondit le professeur d'un ton presque cassant. Vous n'avez pas le droit de me poser la question à moi. Je voulais seulement être sûr que les autorités, qui disposent de toutes les données, étaient convaincues que cette terrible affaire était close. » Un air de profonde préoccupation gagna son visage. « Si vous pouviez me l'assurer, cela m'aiderait à calmer les craintes infondées qui me hantent jour et nuit depuis une semaine.

– Et si je devais vous dire que je ne suis pas entièrement convaincu? »

Le regard du vieux monsieur se fit douloureux. Sa tête fléchit légèrement, comme si elle recevait le poids d'un nouveau chagrin. Après quelques instants, il se redressa et prit une profonde inspiration.

« La chose la plus difficile au monde, dit-il, est de savoir où est son devoir; car le devoir est le fait de l'esprit, et le cœur ne cesse de s'immiscer et de mettre à mal nos résolutions. Peut-être ai-je eu tort de vous demander de venir; car, après tout, il ne s'agit que de vagues soupçons et d'idées nébuleuses. Mais il y avait la possibilité que ce malaise qui m'étreint se fonde sur quelque cause dont j'ignorais l'existence... Comprenez-vous ce que je veux dire? » Pour évasives que fussent ses paroles, on ne pouvait pas douter de l'aspect menaçant que devaient

revêtir les pensées mal définies qui se pressaient dans son cerveau.

Markham fit un hochement de tête de sympathie.

« Il n'existe aucune raison de mettre en doute les conclusions du médecin légiste, dit-il d'une voix à la neutralité forcée. Je comprends que l'enchaînement de ces tragédies ait créé une atmosphère chargée de doutes. Mais je pense que vous n'avez plus lieu d'appréhender quoi que ce soit.

– J'espère sincèrement que vous avez raison », murmura le professeur; mais il était clair que cette assurance ne le satisfaisait pas. « Imaginez, Markham... commença-t-il avant de s'interrompre. Oui, j'espère que vous avez raison », répéta-t-il.

Vance avait suivit l'échange en fumant placidement; mais il avait écouté avec une attention soutenue, et il prit à son tour la parole.

« Dites-moi, Professeur Dillard; s'est-il produit quelque chose – aussi minime que ce soit – qui ait contribué à donner naissance à votre doute?

– Non, rien. » La réponse fut rapide et ferme. « Je me posais simplement des questions – je voulais m'assurer qu'aucune possibilité n'avait été négligée. Je n'osais pas croire que ce cauchemar était fini sans quelque preuve. La logique pure est parfaite tant qu'il s'agit de questions qui ne nous touchent pas personnellement. Mais lorsqu'il craint pour sa sécurité, l'esprit humain, qui est faible, demande une preuve tangible.

– Ah, oui. » Vance leva les yeux, et je crus discerner un éclair de compréhension entre ces deux hommes si différents.

Markham se leva pour prendre congé; mais le professeur Dillard le pria de rester encore un peu.

« Sigurd ne tardera pas à rentrer. Cela lui ferait plaisir de vous voir. Comme je vous disais, il est allé voir *Les Prétendants*, mais je suis sûr qu'il rentrera dès la fin de la pièce... A propos, M. Vance, poursuivit-il, Sigurd m'a dit que vous l'aviez accompagné à une représentation des *Revenants* la semaine dernière. Partagez-vous sa passion pour Ibsen? »

Un léger haussement de sourcils de Vance me laissa voir qu'il était quelque peu étonné de la question; mais lorsqu'il répondit, il n'y avait pas trace de cet étonnement dans sa voix.

« J'ai beaucoup lu Ibsen; et l'on ne peut pas nier qu'il a été un génie créatif de tout premier ordre, bien que je n'aie pas trouvé chez lui ni l'achèvement esthétique ni la profondeur philosophique qui caractérisent le *Faust* de Gœthe, par exemple.

– Je vois que vous et Sigurd auriez un sujet de désaccord permanent. »

Markham déclina l'invitation à rester plus longtemps, et quelques minutes plus tard, nous marchions en direction de West End Avenue dans l'air vivifiant d'une soirée d'avril.

« Vous voudrez bien noter, Markham, mon cher ami, fit Vance avec un brin de facétie, alors que nous tournions dans la 72e rue pour nous diriger vers le parc, que votre très modeste collaborateur n'est pas le seul à être tourmenté par des doutes quant à la nature du suicide de Pardee. Et j'ajouterais que vos assurances n'ont en rien tranquillisé le professeur.

– Son état d'esprit est parfaitement compréhensible, suggéra Markham. Ces meurtres ont bouleversé son environnement.

– Ce n'est pas l'explication. Le vieux monsieur a peur. Et il sait quelque chose qu'il ne nous dira pas.

– Je ne peux pas dire que j'ai eu cette impression.

– Oh, Markham – mon cher Markham! N'avez-vous pas écouté attentivement son discours circonspect et réticent? On avait l'impression qu'il cherchait à nous suggérer quelque chose, sans vouloir l'exprimer explicitement. Nous étions censés deviner. Oui! C'est pour cela qu'il a insisté pour que vous veniez le voir au moment où Arnesson était au festival Ibsen. »

Vance s'interrompit abruptement et s'immobilisa. Une lueur de stupéfaction apparut dans ses yeux.

« Oh, ma tante! Oh, ma très chère tante! C'est donc pour cela qu'il m'a parlé d'Ibsen... Ma parole! Ce que j'ai pu être abruti. » Il regarda Markham, et les muscles de sa mâchoire frémirent. « Enfin la vérité! dit-il avec une douceur saisissante. Et ce n'est ni vous, ni moi, ni la police qui a résolu l'affaire : c'est un dramaturge norvégien qui est mort depuis vingt ans. C'est dans Ibsen qu'est la clef du mystère. »

Markham le considéra comme s'il avait brusquement perdu la tête; mais avant qu'il ait pu dire un mot, Vance héla un taxi.

« Je vous montrerai ce que je veux dire quand nous serons à la maison, dit-il tandis que nous longions Central Park. C'est incroyable, mais c'est vrai. Et j'aurai dû le deviner depuis long-

temps; mais la signification de la signature de ces messages était voilée par d'autres connotations...

– Si nous étions en été, et non au printemps, commenta Markham avec courroux, je suggérerais que vous avez été victime d'un coup de chaleur.

– Je savais dès le départ qu'il y avait trois coupables possibles, poursuivit Vance. Chacun d'entre eux était psychologiquement capable du crime, pour peu que l'impact de ses émotions vienne perturber son équilibre mental. Donc il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre qu'une indication vienne aiguiller les soupçons. Drukker était l'un de mes trois suspects, mais il a été assassiné; ça m'en laissait deux. Puis Pardee se suicida, selon toutes les apparences, et j'admets que sa mort semblait donner corps à la présomption de sa culpabilité. Mais je restais tenaillé par un doute. Sa mort ne valait pas preuve; et ce château de cartes me troublait. Nous risquions le pat. Donc, j'ai dû à nouveau attendre, et observer mon troisième suspect. Maintenant, je sais que Pardee était innocent, et qu'il ne s'est pas tué lui-même. Il a été assassiné – comme Robin, Sprigg et Drukker. Sa mort n'était qu'une farce sinistre de plus – il a été jeté en pâture à la police. Et l'assassin se gausse de notre crédulité depuis.

– Par quel raisonnement parvenez-vous à une conclusion aussi étrange?

– Il ne s'agit plus de raisonnement. J'ai enfin l'explication de ces crimes; et je sais ce que signifie la signature " L'Évêque " au bas des messages. Vous n'allez pas tarder à en voir une preuve étonnante et incontestable. »

Quelques minutes plus tard, nous arrivions à son appartement, et il nous emmena droit à la bibliothèque.

« La preuve est là, depuis le début, à portée de main. »

Il se dirigea vers les rayons où il rangeait le théâtre, et en sortit le deuxième volume des œuvres complètes d'Henrik Ibsen [3]. Le livre comprenait *Les Vikings à Helgeland* et *Les Prétendants*; mais la première de ces pièces n'intéressait pas Vance. Ouvrant le livre vers son milieu, il chercha la page où était donnée la liste des personnages, puis posa le livre ouvert sur la table devant Markham.

« Lisez la liste des personnages de la pièce favorite d'Arnesson », intima-t-il.

Markham, silencieux et perplexe, approcha le volume; et je regardai par-dessus son épaule. Voici ce que nous vîmes :

HÅKON HÅKONSSON, roi élu par les Birkébéniens.
INGA DE VARTEIG, sa mère.
LE JARL SKULE
DAME RAGNHILD, son épouse.
SIGRID, sa sœur.
MARGRETE, sa fille.
GUTHORN INGESSON.
SIGURD RIBBUNG.
NIKOLAS ARNESSÖN, Évêque d'Oslo.
DAGFINN LE PAYSAN, sénéchal de Håkon.
IVAR BODDE, son aumônier.
VEGARD VAEADAL, l'un des hommes de sa truste.
GREGORIUS JONSSON, un noble.
INGEBORG, épouse d'Andres Skjaldarband.
PETER, son fils, un jeune prêtre.

3. L'édition de Vance était celle de William Archer publiée par Charles Scribner's Sons.

SIRA VILIAM, aumônier de l'Évêque Nikolas.
MAÎTRE SIGARD DE BRABANT, un médecin.
LE SKALDE JATGEJR, un Islandais.
BÅRD BRATTE, un chef du district de Trondhejm.

Mais je doute que l'un de nous ait dépassé la ligne :

NIKOLAS ARNESSÖN, Évêque d'Oslo.

Mes yeux restèrent rivés sur ce nom avec une fascination horrifiée. Puis je me souvins... *L'Évêque Arnessön* était l'un des plus épouvantables scélérats de toute la littérature – un monstre cruel et cynique qui traitait en bouffonneries toutes les saines valeurs de la vie.

XXIV

LE DERNIER ACTE

(Mardi 26 avril, 9 heures)

Avec cette étonnante révélation, l'affaire de l'Évêque rentra dans son ultime et plus terrible phase. Heath avait été informé de la découverte de Vance; et il fut convenu que nous nous retrouverions tôt le lendemain matin dans le bureau du District Attorney pour un conseil de guerre.

Je n'avais jamais vu Markham aussi troublé et défait que lorsqu'il nous quitta ce soir-là.

« Je ne sais pas ce qu'on peut faire, dit-il avec lassitude. Il n'y a aucune preuve valide contre lui. Mais peut-être trouverons-nous quelque possibilité d'action qui nous redonnera l'avantage... Je n'ai jamais cru à la torture, mais j'en viens presque à souhaiter que nous disposions du chevalet et des brodequins. »

Vance et moi arrivâmes à son bureau peu après neuf heures le lendemain matin. Swacker nous arrêta à l'entrée et nous pria d'attendre un moment dans le salon. Markham, nous expliqua-t-il, était occupé à cet instant. Nous venions de nous asseoir quand apparut Heath, sombre, batailleur et renfrogné.

« J'vous tire mon chapeau, M. Vance, lança-t-il.

Sûr que vous avez mis le nez dessus. Mais je vois pas où ça va nous m'ner. On peut pas arrêter un type parce qu'y a son nom dans un bouquin.

– Nous trouverons peut-être moyen de provoquer un dénouement, répliqua Vance. Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant où nous en sommes. »

Dix minutes plus tard, Swacker vint nous faire signe que Markham était libre.

« Désolé de vous avoir fait attendre, s'excusa Markham. J'ai reçu une visite inattendue. » Sa voix avait une tonalité catastrophée. « Encore des ennuis. Et, étrangement, ils sont liés à ce terrain de jeux du Riverside Park où l'on a retrouvé Drukker. Enfin, je ne peux rien y faire... » Il rassembla quelques papiers devant lui. « Maintenant, au travail.

– Que s'est-il produit dans le Riverside Park? » demanda Vance.

Markham fronça le sourcil.

« Rien qui doive nous préoccuper maintenant. Un enlèvement, selon toutes les apparences. Vous pourrez lire ça dans les journaux si cela vous intéresse...

– Je hais la lecture des journaux, fit Vance d'un ton neutre mais avec une fermeté qui me surprit. Que s'est-il passé? »

« Une petite fille a disparu du terrain de jeux hier, après avoir parlé avec un inconnu. Son père est venu solliciter mon aide. Mais cela regarde le Bureau des Personnes Disparues; et c'est ce que je lui ai expliqué. – Maintenant, si votre curiosité est satisfaite.

– Oh, mais elle ne l'est pas, insista Vance. Il faut absolument que vous me donniez tous les

détails. Je suis complètement fasciné par ce quartier du parc. »

Markham lui jeta un regard interrogateur sous ses paupières mi-closes.

« Très bien, acquiesça-t-il. Une petite fille de cinq ans, du nom de Madeleine Moffat, jouait avec d'autres enfants vers cinq heures et demie, hier après-midi. Elle a escaladé un tertre qui se trouve près du mur de soutien, et, un peu plus tard, quand sa gouvernante est allée la chercher, en pensant qu'elle était redescendue de l'autre côté, elle a été incapable de la retrouver. La seule indication que nous avons, c'est que deux des enfants l'ont vue parler avec un homme peu avant sa disparition; mais ils sont bien sûr incapables d'en donner une description. La police a été prévenue, et mène son enquête. Et c'est tout ce que l'on peut en dire pour le moment.

– « Madeleine », dit Vance d'un air songeur. Dites, Markham; savez-vous si cette enfant connaissait Drukker?

– Oui! » Markham se redressa légèrement. « Son père m'a dit qu'elle allait fréquemment à ses goûters...

– J'ai vu cette enfant. » Vance se leva, les mains dans les poches, les yeux baissés. « Une adorable petite fille... une tête d'angelot. Elle avait apporté une poignée de fleurs pour Drukker le jour de ses funérailles... Et voici qu'elle vient de disparaître après avoir été vue parlant avec un inconnu...

– A quoi pensez-vous? » demanda sèchement Markham.

Vance sembla ne pas avoir entendu la question.

« Pourquoi son père est-il venu vous trouver?

– Je connais Moffat de vue depuis des années – il travaillait à un certain moment pour l'administration municipale. Il est dans tous ses états – il s'accroche à tout ce qu'il peut. La proximité de cette disparition avec les meurtres de l'Évêque l'a plongé dans un état de panique... Mais voyons, Vance, nous ne nous sommes pas réunis ici pour parler de la disparition de la fille de Moffat... »

Vance releva la tête; l'épouvante se lisait sur son visage.

« Ne dites rien – oh, ne dites rien... » Il se mit à marcher de long en large, tandis que Markham et Heath le contemplaient, abasourdis. « Oui – oui; ce serait ça, murmura-t-il pour lui-même. C'est le moment... tout correspond... »

Il fit volte-face, et, allant à Markham, lui étreignit le bras.

« Venez – vite! C'est notre seule chance – nous n'avons pas une minute à perdre. » Il força presque Markham à se lever et le tira vers la porte. « Toute la semaine j'ai craint qu'il ne se produise quelque chose de ce genre. »

Markham se libéra avec impatience.

« Vance, je ne bougerai pas de ce bureau avant que vous ne vous expliquiez.

– C'est un nouvel acte de la pièce – le dernier acte! Oh, croyez-moi sur parole. » Les yeux de Vance avaient un air que je ne leur avais jamais vu auparavant. « C'est *La Petite Miss Muffet* maintenant. Le nom n'est pas identique, mais c'est sans importance. C'est suffisamment proche pour la plaisanterie de l'Évêque; il expliquera tout à la presse. Il a dû inviter la petite fille à monter sur le tertre, et s'asseoir à côté d'elle. Et

maintenant elle a disparu – elle a pris peur... »

Markham s'avança comme hébété; et Heath, les yeux exorbités, bondit vers la porte. Je me suis souvent demandé ce qui s'était passé dans leurs esprits à ce moment. Avaient-ils cru à l'interprétation que faisait Vance de la nouvelle? Ou avaient-ils seulement peur de commettre une erreur en refusant d'enquêter alors qu'il était possible que ce fût une nouvelle macabre plaisanterie de l'Évêque? Quels qu'aient été leurs convictions ou leurs doutes, ils se plièrent aux injonctions de Vance; et un instant plus tard nous nous engouffrions dans l'ascenseur. Sur la suggestion de Vance, nous nous arrêtâmes pour prendre avec nous le détective Tracy, du détachement du Bureau des Homicides auprès des Chambres Criminelles.

« L'affaire est grave, dit-il. Tout peut arriver. »

Nous sortîmes par la porte de la rue Franklin, et quelques minutes plus tard nous nous hâtions vers Riverside Drive dans la voiture du District Attorney, sans nous soucier des limitations de vitesse ni des signaux des carrefours. Nous restâmes silencieux durant cette course mémorable; mais, alors que nous filions par les routes sinueuses de Central Park, Vance dit :

« Je me trompe peut-être, mais nous devons courir le risque. Si nous attendons de voir si les journaux reçoivent un message, il sera trop tard. Nous ne serons pas encore censés savoir; et c'est là notre seule chance...

– Qu'espérez-vous trouver? » demanda Markham d'une voix rauque et hésitante.

Vance secoua la tête avec abattement.

« Oh, je ne sais pas. Mais ce sera diabolique. »

Lorsque la voiture s'immobilisa avec une embardée devant la maison Dillard, Vance bondit et courut en haut des marches. Pyne répondit à ses pressants coups de sonnette.

« Où est M. Arnesson, demanda Vance.

– A l'université, Monsieur, répondit le vieux maître d'hôtel d'un air où je crus lire une certaine crainte. Mais il sera rentré pour déjeuner.

– Alors menez-nous immédiatement chez le professeur Dillard.

– Je suis désolé, Monsieur, lui répondit Pyne; mais le professeur est sorti lui aussi. Il est allé à la bibliothèque.

– Vous êtes seul ici?

– Oui, Monsieur. Beedle est partie faire le marché.

– Tant mieux. » Vance empoigna le maître d'hôtel et lui fit faire demi-tour. « Nous allons fouiller la maison, Pyne. Nous vous suivons. »

Markham s'approcha.

« Mais, Vance, nous ne pouvons pas faire ça! »

Vance se retourna.

« Je ne veux pas savoir ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire. Je vais fouiller cette maison... Sergent, vous me suivez? » Son visage avait une expression étrange.

« Ça oui! » (Je n'ai jamais autant apprécié Heath qu'à ce moment.)

La fouille commença par la cave. Chaque couloir, chaque placard, chaque armoire, chaque recoin fut examiné. Pyne, complètement subjugué par la furie de Heath, nous guidait. Il alla

chercher des clefs et nous ouvrit toutes les portes; il alla jusqu'à nous suggérer des endroits que nous eussions risqué d'oublier. Le sergent s'était mis à l'œuvre avec entrain, bien que je sois sûr qu'il n'avait que la plus vague idée de ce que nous pouvions chercher. Markham nous suivait, l'air désapprobateur; mais lui aussi avait été saisi par l'activisme de Vance; et il avait dû réaliser que Vance devait avoir des raisons extrêmement solides pour se conduire de façon aussi peu civile.

Peu à peu, nous nous élevâmes dans la maison. La bibliothèque et la chambre d'Arnesson furent méticuleusement examinées. On inspecta les appartements de Belle Dillard, et l'on ne négligea pas les pièces inoccupées du deuxième étage. Même les chambres des domestiques, au troisième étage, furent fouillées, mais l'on ne trouva rien de suspect. Bien que Vance contînt son impatience, je voyais à l'énergie infatigable avec laquelle il conduisait la fouille sous l'empire de quelle tension il était.

Finalement, nous arrivâmes devant une porte fermée à clef, à l'arrière du dernier palier.

« Sur quoi débouche-t-elle? demanda Vance à Pyne.

– Sur une petite mansarde, Monsieur. Mais elle ne sert jamais.

– Ouvrez-la. »

L'homme tripota un moment son trousseau de clefs.

« Je ne trouve pas la clef, Monsieur. Elle est censée être là...

– Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

– Je ne pourrais pas vous dire, Monsieur. A ma

connaissance, personne n'a été dans la mansarde depuis des années. »

Vance recula et se ramassa.

« Ecartez-vous Pyne. »

Lorsque le maître d'hôtel se fut mis de côté, Vance se précipita contre la porte avec une énergie impressionnante. Il y eut un craquement, mais la porte ne céda pas.

Markham se précipita et empoigna Vance par les épaules.

« Vous êtes fou! s'exclama-t-il. Vous violez la loi.

– La loi! rétorqua Vance avec une ironie cinglante. Nous avons affaire à un monstre qui se contrefiche de la loi. Dorlotez-le si vous voulez, mais moi je vais fouiller cette mansarde même si cela doit signifier que je passerai le restant de ma vie en prison. – Sergent, ouvrez cette porte! »

J'eus à nouveau l'occasion d'apprécier Heath. Sans une seconde d'hésitation, il se recula puis lança ses épaules contre la porte, juste au-dessus du bouton. Il y eut un fracas tandis que la gorge de la serrure s'arrachait du chambranle. La porte s'ouvrit.

Vance s'arracha à l'étreinte de Markham et escalada quatre à quatre l'escalier, suivi du reste d'entre nous. Il n'y avait pas de lumière dans la mansarde, et nous nous arrêtâmes un instant au sommet des marches, le temps d'accoutumer nos yeux à l'obscurité. Puis Vance craqua une allumette, et, à tâtons, releva le store qui claqua. La lumière fit irruption, révélant une petite pièce d'à peine dix pieds sur dix, encombrée de tout un fatras. L'atmosphère était confinée et suffocante,

et une épaisse couche de poussière recouvrait tout.

Vance jeta un coup d'œil circulaire, et une expression de dépit gagna son visage.

« C'est le seul endroit qu'il nous reste », fit-il avec le calme du désespoir.

Après un examen plus minutieux de la pièce, il s'avança vers la fenêtre et s'intéressa à une petite valise défoncée qui était posée contre le mur. Je remarquai que ses serrures étaient ouvertes et ses courroies défaites. Il se pencha pour l'ouvrir.

« Ah! Enfin quelque chose pour vous, Markham. »

Nous nous pressâmes autour de lui. La valise contenait une vieille machine à écrire de marque Corona. Une feuille de papier était engagée dans le chariot; et on y lisait, dans les caractères élite bleu pâle que nous connaissions bien, les deux lignes :

La petite Miss Muffet
Etait assise sur un tertre

A ce point, l'auteur avait sans doute été interrompu, ou quelque autre raison l'avait empêché de compléter le quatrain.

« Un nouveau message à la presse de l'Évêque », observa Vance. Puis il plongea la main dans la valise et en sortit un paquet de feuilles vierges et des enveloppes. Au fond, à côté de la machine, se trouvait un classeur de cuir rouge aux minces feuillets jaunes. Il le tendit à Markham avec le commentaire laconique :

« Les travaux de Drukker sur la théorie quantique. »

Mais l'insatisfaction se lisait toujours dans ses yeux; et il reprit l'inspection de la pièce. Il se dirigea bientôt vers une vieille coiffeuse qui était rangée contre le mur qui faisait face à la fenêtre. Il se pencha pour jeter un coup d'œil derrière elle, mais se releva soudain brusquement et renifla plusieurs fois autour de lui. Au même moment il vit quelque chose par terre devant lui, et le poussa du pied vers le centre de la pièce. Nous découvrîmes l'objet avec stupéfaction : il s'agissait d'un masque à gaz du type de ceux qu'utilisent les chimistes.

« Ecartez-vous, s'il vous plaît! » ordonna-t-il; et, se tenant le nez et la bouche d'une main, il écarta la coiffeuse du mur. Juste derrière, se trouvait une petite porte de placard d'environ trois pieds de haut. Il l'ouvrit et regarda à l'intérieur, puis il la claqua immédiatement.

Quoique j'eusse à peine le temps de voir l'intérieur du placard, je pus en discerner clairement le contenu. Il y avait deux étagères. Sur la plus basse se trouvaient plusieurs livres ouverts; sur l'étagère supérieure, un ballon Erlenmeyer sur son support, une lampe à alcool, un tube condensateur, un bécher et deux petites bouteilles.

Vance se retourna et nous lança un regard de désespoir.

« Nous pouvons nous en aller : nous ne trouverons rien de plus ici. »

Nous regagnâmes le salon, après avoir posté Tracy devant la porte de la mansarde.

« Peut-être, après tout, aviez-vous de bonnes raisons de faire cette fouille, reconnut Markham, en dévisageant gravement Vance. Je n'aime pas

ces méthodes, cependant. Si nous n'avions pas trouvé cette machine à écrire.

– Oh, ça! » Vance, nerveux et agité, alla à la fenêtre qui surplombait la ruelle. « Ce n'est pas la machine à écrire que je cherchais – ni le classeur, non plus. Quelle importance? » Son menton tomba sur sa poitrine, et ses yeux se fermèrent dans une sorte de léthargie de la défaite. « Tout est raté – mon raisonnement était faux. Il est trop tard.

– Je ne comprends pas ce que vous grommelez, dit Markham. Mais, en tout cas, vous m'avez donné une preuve. Je vais pouvoir arrêter Arnesson dès son retour de l'université.

– Oui, oui; bien sûr. Mais je ne pensais pas à Arnesson, ni à l'arrestation du coupable, ni au triomphe des services du District Attorney. J'espérais... »

Il s'interrompit et se raidit.

« Il n'est *pas* trop tard! Je n'étais pas allé assez loin... » Il se dirigea rapide vers l'arcade. « C'est la maison Drukker qu'il nous faut fouiller... Vite! » Il s'était déjà précipité vers l'arrière du hall, Heath à sa suite, Markham et moi fermant la marche.

Nous le suivîmes jusque dans la ruelle. Nous ne savions pas, et je doute que l'un de nous eût deviné, ce qu'il avait en tête; mais son effervescence était contagieuse, et nous sentions que seul un danger pressant avait pu lui faire abandonner son habituelle attitude de nonchalance.

Lorsque nous arrivâmes à la grille de chez Drukker, il passa la main dans le trou du grillage et leva le loquet. A ma grande surprise, la porte de service était ouverte; mais Vance semblait s'y

attendre, car il tourna le bouton sans hésiter, et l'ouvrit.

« Attendez! nous enjoignit-il en s'arrêtant dans le petit passage. Ce n'est pas la peine de fouiller toute la maison. Le plus probable... Oui! Venez... en haut... quelque part au milieu de la maison... sans doute un placard... » Tout en parlant, il nous entraîna dans l'escalier jusqu'au deuxième étage. Il n'y avait que deux portes sur le palier – l'une tout au bout, l'autre, plus petite, au milieu du mur de droite.

Vance se dirigea droit sur celle-ci. La chef était sur la serrure. Il la tourna et tira la porte. Nous ne découvrîmes qu'une pénombre. Vance se jeta à genoux, les mains tendues vers l'intérieur.

« Vite, Sergent. Votre torche. »

Presque avant qu'il eût prononcé ces mots, un disque de lumière vint s'étaler sur le sol du placard. Ce que je vis me fit frissonner d'horreur. Markham étouffa un juron; et un sifflement témoigna de ce que Heath, lui aussi, était effaré par ce qu'il voyait. Devant nous, semblable à un paquet informe, gisait la petite fille qui avait amené un bouquet de fleurs à son pauvre Humpty Dumpty le matin de ses funérailles. Ses boucles blondes étaient en bataille; son visage était d'une pâleur funeste, et ses joues étaient sillonnées de larmes séchées.

Vance se pencha sur elle et appliqua son oreille contre son cœur. Puis il la prit tendrement dans ses bras.

« Pauvre petite Miss Muffet », chuchota-t-il en se dirigeant vers l'escalier. Heath le précédait en braquant sa lampe-torche sur les marches, de

sorte qu'il ne risquât pas de trébucher. Nous nous arrêtâmes dans le hall d'entrée.

« Ouvrez la porte, Sergent. »

Heath obéit avec empressement, et Vance sortit sur le trottoir. « Allez chez Dillard, et attendez-moi là-bas », lança-t-il par-dessus son épaule. Et, tenant fermement l'enfant dans ses bras, il traversa en diagonale la 76e rue en direction d'une maison où je distinguais la plaque de cuivre d'un médecin.

XXV

LE RIDEAU TOMBE

(Mardi 26 avril, 11 heures)

Vingt minutes plus tard, Vance nous rejoignit dans le salon de la maison Dillard.

« Tout ira bien, annonça-t-il en se jetant dans un fauteuil après avoir allumé une cigarette. Elle était seulement évanouie, de peur sans doute, et à moitié asphyxiée. » Son visage s'assombrit. « Elle porte des marques aux poignets. Elle a dû se débattre quand au lieu de Humpty Dumpty elle s'est trouvée face à un homme qui l'a attrapée pour la fourrer dans ce placard. Il n'avait pas le temps de la tuer, v'voyez. Qui plus est, le meurtre n'était pas dans l'histoire. La « Petite Miss Muffet » n'est pas tuée – seulement terrorisée. Elle serait morte, pourtant, par asphyxie. Et *lui* n'avait rien à craindre : personne ne pouvait l'entendre crier... »

Le regard de Markham vint se poser affectueusement sur Vance.

« Je suis désolé d'avoir essayé de vous retenir, dit-il simplement. (Car malgré son conformisme légaliste, il y avait de la grandeur dans son caractère.) Vous avez eu raison de passer outre, Vance... Et vous aussi, Sergent. Nous devons beaucoup à votre détermination et votre confiance en lui. »

Heath était confus.

« Oh, c'est rien, Monsieur. Vous comprenez, M. Vance m'a tout retourné avec cette histoire de gosse. J'aime bien les gosses, Monsieur. »

Markham tourna un regard inquisiteur vers Vance.

« Vous vous attendiez à la retrouver vivante?

– Oui, mais droguée ou peut-être assommée. Je ne pensais pas qu'elle fût morte; c'eût été contraire à l'humour de l'Évêque. »

Heath était troublé par un certain détail.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit-il, c'est pourquoi l'Évêque qui a pris tant de précautions pour le reste, a laissé la porte de la maison Drukker ouverte.

– Nous devions retrouver l'enfant, lui expliqua Vance. Tout était arrangé pour cela. Très aimable de la part de l'Évêque, hein? Mais nous n'étions pas censés la trouver avant demain – avant que les journaux aient reçu leurs messages. Ils auraient dû être nos indices. Mais nous avons été plus rapides.

– Mais pourquoi est-ce qu'il a pas envoyé les messages hier?

– C'était sans aucun doute son intention originelle; mais j'imagine qu'il a trouvé préférable que la disparition de l'enfant soit d'abord portée à l'attention du public. Sinon, le rapport entre Madeleine Moffat et la petite Miss Muffet risquait d'être brouillé.

– Ouais! gronda Heath, les dents serrées. Et demain la gosse aurait été morte. Elle aurait pas pu l'identifier. »

Markham jeta un coup d'œil à sa montre, et se leva d'un air décidé. « Il ne sert à rien d'attendre

le retour d'Arnesson. Plus tôt nous l'arrêterons, mieux cela vaudra. » Il s'apprêtait à donner un ordre à Heath lorsque Vance l'arrêta.

« Pas de précipitation, Markham. Vous n'avez aucune preuve sérieuse contre l'homme. La situation est trop délicate pour une attaque frontale. Vous devez procéder avec la plus extrême prudence, sinon nous échouerons.

– Je veux bien que la machine à écrire et le classeur ne soient pas des preuves suffisantes, rétorqua Markham. Mais le témoignage de l'enfant...

– Voyons, mon cher! Quel poids attachera un jury au témoignage d'une gosse terrorisée s'il n'est pas soutenu par des preuves complémentaires? Un avocat malin vous le fera invalider en cinq minutes. Et, en supposant même que vous puissiez faire enregistrer le témoignage, à quoi cela vous amènerait-il? Cela ne lierait en rien Arnesson aux meurtres de l'Évêque. Vous pourriez seulement le poursuivre pour tentative d'enlèvement, – souvenez-vous que l'enfant n'a rien. Et si vous arriviez, par miracle, à obtenir une condamnation, Arnesson n'écoperait pas plus que quelques années de geôle. Cela ne mettrait pas terme à ces atrocités... Non, non. N'agissez pas inconsidérément. »

De mauvaise grâce, Markham se rassit. Il sentait la force des arguments de Vance.

« Mais nous ne pouvons pas le laisser courir indéfiniment, déclara-t-il férocement. Nous devons arrêter ce fou d'une façon ou d'une autre.

– D'une façon ou d'une autre... oui. » Vance se mit à faire les cent pas dans la pièce. « Nous pourrons peut-être lui soutirer la vérité par un

subterfuge : il ne sait pas encore que nous avons retrouvé l'enfant... Peut-être le professeur Dillard pourrait-il nous aider. »

Il s'arrêta, et resta les yeux rivés à terre.

« Oui! C'est notre seule chance. Nous pourrons confronter Arnesson à ce que nous savons quand le professeur sera là. La situation sera telle que quelque chose devra se passer. Maintenant, le professeur fera tout ce qui sera en son pouvoir pour qu'Arnesson soit condamné.

– Vous croyez qu'il en sait plus que ce qu'il ne nous en a dit?

– Sans aucun doute. Je vous ai prévenu dès le départ. Et lorsqu'on lui parlera de l'épisode Petite-Miss-Muffet, il n'est pas impossible qu'il nous fournisse la preuve qui nous manque.

– Nous pouvons essayer. » Markham était pessimiste. « Mais, quoi qu'il arrive, je ne sortirai pas d'ici sans avoir arrêté Arnesson. »

Quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit, nous vîmes entrer le professeur Dillard. Il répondit à peine aux salutations de Markham – il scrutait nos visages comme s'il espérait y lire le sens de notre visite inattendue. Il finit par se décider à nous poser une question.

« Vous avez peut-être réfléchi à ce que je vous disais hier soir?

– Non seulement nous y avons réfléchi, dit Markham, mais M. Vance a trouvé ce qui vous troublait. Après notre départ, il m'a montré un exemplaire des *Prétendants*.

– Ah! » L'exclamation fut comme un soupir de soulagement. « Cela fait des jours et des jours que je ne pense qu'à cette pièce... Cela m'empoisonne l'esprit. » Il leva un regard inquiet. « Qu'est-ce que cela signifie? »

Ce fut Vance qui répondit.

« Cela signifie, Monsieur, que vous nous avez fait découvrir la vérité. Nous attendons maintenant M. Arnesson. Et je crois qu'il serait bon que nous ayons une conversation avec vous auparavant. Vous pourriez nous aider. »

Le vieil homme hésita.

« J'avais espéré ne pas être obligé de collaborer aux poursuites contre ce garçon. » Sa voix avait une tonalité paternelle tragique. Mais bientôt ses traits se durcirent; une lueur de vindicte s'alluma dans son œil et sa main se serra sur le pommeau de sa canne. « Mais je n'ai plus le droit de tenir compte de mes propres sentiments maintenant. Venez; je ferai ce que je pourrai. »

En entrant dans la bibliothèque, il s'arrêta devant le buffet pour se verser un verre de porto. Lorsqu'il l'eut bu, il se tourna vers Markham avec une grimace d'excuse.

« Pardonnez-moi. Je ne sais plus ce que je fais. » Il avança la petite table d'échecs et y disposa des verres pour nous tous. « Excusez ce manquement à la courtoisie. » Il remplit les verres et s'assit.

Nous approchâmes des chaises. Chacun de nous, je crois, ressentait le besoin d'un verre de vin après le spectacle déchirant que nous avions découvert.

Lorsque nous nous fûmes installés, le professeur leva un œil lourd vers Vance, qui s'était assis en face de lui.

« Dites-moi tout, fit-il. Ne cherchez pas à m'épargner. »

Vance sortit son étui à cigarette.

« Permettez-moi de vous poser d'abord une

question. Où était M. Arnesson hier après-midi entre cinq et six heures?

– Je... je ne sais pas. » On sentait la réticence dans sa voix. « Il a pris le thé ici, dans la bibliothèque; mais il est sorti vers quatre heures et demie, et je ne l'ai pas revu jusqu'au dîner. »

Vance jeta un regard de compassion sur le professeur, puis il dit :

« Nous avons trouvé la machine à écrire sur laquelle ont été tapés les messages de l'Évêque. Elle était dans une vieille valise, cachée dans la mansarde de cette maison. »

Le professeur ne donna pas signe d'étonnement.

« Vous avez pu l'identifier?

– Le doute n'est pas possible. Hier, une petite fille du nom de Madeleine Moffat a disparu du terrain de jeux du parc. La machine portait une feuille de papier sur laquelle était déjà tapé : " La petite Miss Muffet était assise sur un tertre. "

La tête du professeur Dillard bascula sur sa poitrine.

« Une nouvelle monstruosité! Si seulement je n'avais pas attendu hier soir pour vous prévenir!

– Il ne s'est rien passé de trop grave, se hâta de lui dire Vance. Nous avons retrouvé la jeune fille avant qu'il ne soit trop tard. Elle est maintenant hors de danger.

– Ah!

– Elle avait été enfermée dans le placard du palier du dernier étage de la maison Drukker. Nous pensions qu'elle devait être ici – ce qui est la raison pour laquelle nous avons fouillé votre mansarde. »

Il y eut un silence; puis le professeur demanda :

« Qu'avez-vous à me dire d'autre?

– Le classeur de Drukker, qui contenait ses recherches les plus récentes sur la théorie quantique, avait été volé dans sa chambre la nuit de sa mort. Nous avons retrouvé ce classeur dans la mansarde, à côté de la machine à écrire.

– Il est donc tombé si bas? » Ce n'était pas une question, mais une exclamation d'incrédulité. « Êtes-vous sûr de vos conclusions? Peut-être que si je ne vous en avais pas fait la suggestion hier soir – si je n'avais pas semé des germes de suspicion...

– Il ne peut pas y avoir de doute, fit doucement Vance. M. Markham a l'intention d'arrêter M. Arnesson dès son retour de l'université. Mais, pour être tout à fait franc avec vous, Monsieur : nous n'avons pour ainsi dire aucune preuve qui ait force légale, et M. Markham n'est même pas certain qu'il y ait de quoi le déférer devant le tribunal. Le mieux que nous puissions espérer est une condamnation pour tentative d'enlèvement, grâce au témoignage de la fillette.

– Ah, oui... la fillette devrait le reconnaître. » L'attitude du vieux monsieur se fit douloureuse. « Pourtant, il devrait bien exister un moyen pour que justice soit rendue pour les autres crimes. »

Vance fumait pensivement, les yeux perdus. Il prit la parole, avec une calme gravité.

« Si M. Arnesson était convaincu de la solidité de nos accusations, il pourrait préférer se suicider. Ce serait peut-être la meilleure solution pour tout le monde. »

Markham allait se lancer dans une protestation

indignée, mais Vance ne lui en laissa pas le temps.

« Le suicide n'est pas indéfendable en soi. La Bible, par exemple, contient de nombreux récits de suicides héroïques. Quel plus bel exemple de courage que celui de Rhazis, lorsqu'il se jette du haut de la tour pour échapper au joug de Demetrius [1]? Il y avait de la noblesse encore dans la mort du porte-glaive de Saül, et dans la pendaison d'Ahithopel. Et les suicides de Samson et de Judas Iscariote ne manquaient pas de grandeur. L'Histoire est remplie de suicides fameux – Brutus et Caton d'Utique, Hannibal, Lucrèce, Cléopâtre, Sénèque... Néron a préféré se tuer plutôt que de tomber aux mains d'Othon et des gardes prétoriens. Chez les Grecs, nous avons l'auto-empoisonnement de Démosthène; et Empédocle s'est jeté dans le cratère de l'Etna. Aristote a été le premier grand penseur à avancer l'idée que le suicide était un acte antisocial, mais, si l'on en croit la tradition, lui-même s'empoisonna à la mort d'Alexandre. Et, pour les temps modernes, n'oublions pas le geste sublime du Baron Nogi...

– Rien de tout ceci n'est une justification de l'acte, répliqua Markham. La loi...

– Ah, oui... la loi. En droit chinois, tout criminel condamné à mort peut choisir de se suicider. Le Code pénal adopté par la Convention française à la fin du XVIII^e^, abolit tous les châtiments pour tentative de suicide; et dans le *Sachsenspie-*

1. Je dois admettre que le nom de Rhazis m'était inconnu; et lorsque je le cherchai plus tard, je découvris que l'épisode auquel faisait allusion Vance n'appartient pas à la Bible anglicane, mais au deuxième Livre de Macchabée des Apocryphes.

gel – qui était la base de la loi teutonique – il était clairement stipulé que le suicide n'est pas un acte répréhensible. Mieux, chez les Donatistes, les Circoncellions, les Patriciens, le suicide était réputé plaire aux Dieux. Et même dans l'*Utopie* de More, il y a un synode pour décréter le droit de l'individu à disposer de sa propre vie... La loi, Markham, vise à la protection de la société. Que peut-elle réprouver dans un suicide qui contribue à cette protection? Allons-nous nous abriter derrière des arguties juridiques quand cela aboutit à laisser planer un danger continuel sur la société? N'y aurait-il pas de loi plus haute que celle du Code? »

Markham était gravement embarrassé. Il se leva et fit un aller-retour jusqu'à l'autre bout de la pièce, le visage étreint par l'anxiété. Lorsqu'il se fut rassis, il dévisagea longuement Vance tout en tambourinant nerveusement sur la table.

« Il faut bien sûr songer aux innocents, dit-il avec découragement. Quelque contraire à la morale que soit le suicide, je comprends votre point de vue qu'il puisse être théoriquement justifié en certaines circonstances. » (Connaissant Markham comme je le connaissais, je réalisais ce qu'une telle concession lui coûtait; et je réalisais aussi, pour la première fois, à quel point il se sentait démuni devant le fléau qu'il lui incombait d'éliminer.)

Le vieux professeur hocha la tête compréhensivement.

« Oui, il y a des choses d'une telle hideur qu'il est préférable que le monde les ignore. La justice est parfois mieux rendue hors de la procédure judiciaire. »

Tandis qu'il parlait, la porte s'ouvrit et Arnesson apparut.

« Bien, bien. Une nouvelle conférence, hein? » Il nous jeta un regard narquois, et se jeta dans un fauteuil à côté du professeur. « Je croyais l'affaire classée. Le suicide de Pardee n'y a-t-il pas mis fin? »

Vance le regarda droit dans les yeux.

« Nous avons trouvé la petite Miss Muffet, M. Arnesson. »

L'autre haussa les sourcils en une expression d'amusement caustique.

« On dirait une devinette. Que faut-il que je réponde : " Comment va le pouce du petit Jack Horner? " ou devrais-je m'enquérir de la santé de Jack Sprat? »

Vance ne relâcha pas la pression de son regard.

« Nous l'avons retrouvée dans la maison Drukker, enfermée dans un placard », précisa-t-il d'une voix sombre.

Arnesson devint immédiatement sérieux, et il plissa involontairement le front. Mais ce relâchement ne fut que passager. Bientôt sa bouche se tordit en un sourire narquois.

« Vous êtes tellement forts, vous les policiers. Retrouver si vite la petite Miss Muffet – remarquable! » Il hocha la tête en une parodie d'admiration. « Cependant, il fallait que cela arrive tôt ou tard. Et, si je peux me permettre, quelle est la prochaine étape?

– Nous avons aussi retrouvé la machine à écrire, poursuivit Vance en négligeant la question. Et le classeur de Drukker. »

Arnesson se raidit instantanément.

« Vraiment? » Il jeta un regard malin à Vance. « Et où se trouvaient ces objets mythiques?

– Là-haut... dans la mansarde.

– Ah! Vous avez joué les cambrioleurs?

– En quelque sorte.

– Malgré tout, railla Arnesson, cela ne vous donne aucune preuve décisive contre quiconque. Une machine à écrire, ce n'est pas la pantoufle de Cendrillon : n'importe qui peut s'en servir. Et qui sait par quelles voies mystérieuses le classeur de Drukker s'est retrouvé dans notre mansarde? – Il vous faut faire mieux que ça, M. Vance.

– Il faut compter avec l'argument de l'opportunité. L'Évêque est une personne qui a eu la possibilité matérielle de commettre chacun des meurtres.

– C'est bien ce qui se fait de plus léger en matière de preuve, répliqua l'homme. Ça ne suffirait pas à obtenir une condamnation.

– Nous pourrions expliquer pourquoi le meurtrier a choisi ce pseudonyme de « L'Évêque ».

– Ah! Ce serait sans aucun doute un élément de poids. » Son visage s'assombrit, et son regard se perdit. « J'y ai pensé, moi aussi.

– Oh, réellement? » Vance l'observait attentivement. « Et il reste un élément que je n'ai pas encore mentionné. La petite Miss Muffet sera en mesure d'identifier l'homme qui l'a conduite chez Drukker et enfermée dans le placard.

– Aha! La petite s'en est remise?

– Oh, parfaitement. Elle se porte comme un charme, en fait. Vous comprenez, nous l'avons trouvée vingt-quatre heures plus tôt que ne le voulait le programme de l'Évêque. »

Arnesson resta silencieux. Il contemplait ses mains qui, bien que serrées, étaient agitées de tremblements nerveux. Il finit par se décider à parler.

« Et si, malgré tout, vous faisiez erreur...

– Je vous assure, M. Arnesson, lui dit calmement Vance, que je *sais* qui est le coupable.

– Vous m'effrayez! » L'homme s'était ressaisi, et son ton était plein d'ironie. « Si par malheur, c'était moi l'Évêque, je m'avouerais vaincu... Cependant, il est clair que c'est l'Évêque qui a déposé la pièce d'échecs sur la porte de Mme Drukker à minuit; et, ce soir-là, Belle et moi ne sommes pas rentrés avant minuit et demi.

– D'après ce que vous lui avez dit. Si je me souviens bien, vous avez regardé votre montre et vous lui avez annoncé l'heure qu'il était. – Dites-nous, maintenant : quelle heure était-il?

– C'était bien ça... minuit et demi. »

Vance poussa un soupir et fit tomber la cendre de sa cigarette.

« Dites, M. Arnesson; êtes-vous un bon chimiste?

– Excellent, répondit l'homme en souriant. Le meilleur de ma promotion. Et alors?

– Lorsque j'ai fouillé la mansarde ce matin, j'ai découvert un petit placard mural dans lequel quelqu'un s'était livré à une distillation d'acide cyanhydrique à partir de ferrocyanure de potassium. Il y avait un masque à gaz de chimiste et tout un petit matériel. Il traîne toujours une méchante odeur d'amande amère.

– C'est une vraie caverne d'Ali-Baba que cette

mansarde. Un genre de repaire de Loki, dirait-on.

– Exactement, répliqua gravement Vance. L'antre d'un esprit malin.

– Ou le laboratoire d'un moderne Faust... Mais pourquoi le cyanure, à votre avis?

– Par précaution, j'imagine. Pour quitter ce monde sans douleur, en cas de danger trop pressant. Il faut être prêt à tout, v'savez. »

Arnesson acquiesça.

« C'est très obligeant de votre part. Vraiment, très attentionné. Ce n'est pas la peine de donner des tracas inutiles aux autres une fois que vous êtes coincé. Oui, très obligeant. »

Pendant ce sinistre dialogue, le professeur Dillard était resté immobile, la tête penchée, se pressant les yeux d'une main, dans une attitude de souffrance. A cet instant, il se tourna sombrement vers celui qui était devenu son fils adoptif il y a plus de vingt ans.

« Nombreux sont les grands hommes qui ont justifié le suicide, Sigurd », commença-t-il; mais Arnesson l'interrompit d'un rire cynique.

« Pouah! Le suicide n'a pas besoin de justification. Nietzsche a tordu le cou au croquemitaine de la mort volontaire. *«Auf eine stoltze Art sterben, wenn es nicht mehr möglich ist, auf eine stoltze Art zu leben. Der Tod unter den verächtlichsten Bedingungen, ein unfreier Tod, ein Tod zur unrechten Zeit ist ein Feiglings-Tod. Wir haben es nicht in der Hand, zu verhindern, geboren zu werden: aber wir können diesen Fehler – denn bisweilen ist es ein Fehler – wieder gut machen. Wenn man sich abschafft, tut man die achtungswürdigste Sache, die es giebt: man*

verdient beinahe damit, zu leben[2]. » – j'ai appris par cœur ce passage du *Götzen-Dämmerung* dans ma jeunesse. Je ne l'ai jamais oublié. Une saine doctrine.

– Nietzsche a eu nombre de fameux prédécesseurs dans sa défense du suicide, ajouta Vance. Zénon de Citium nous a laissé un dithyrambe passionné en faveur de la mort volontaire. Et Tacite, Epictète, Marc-Aurèle, Caton, Kant, Fichte, Diderot, Voltaire, Rousseau – tous ont écrit des apologies du suicide. Schopenhauer protesta vigoureusement contre le fait que le suicide fût tenu pour un crime en Angleterre... Et pourtant, je me demande si le sujet peut être discuté. Cela me semble une affaire trop personnelle pour la dispute académique. »

Le professeur approuva tristement.

« Personne ne peut savoir ce qui se passe dans le cœur humain en cette sombre dernière heure. »

Pendant cette discussion, Markham avait fait montre d'une impatience et d'une gêne croissantes; et Heath, bien que sévère et vigilant au début, avait commencé à se détendre. Il ne me semblait pas que Vance eût fait le moindre progrès; et j'en vins à la conclusion qu'il avait manifestement échoué dans sa tentative de prendre Arnesson au piège. Cependant, il ne semblait pas le moins du monde troublé. J'eus même

2. « Mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement. La mort la plus vile, la mort qui n'est pas libre, la mort qui survient à faux est une mort de lâche. Il ne nous est pas loisible d'empêcher d'être nés : mais cette erreur – car parfois c'est une erreur – nous pouvons la corriger. L'homme qui se supprime commet l'acte le plus estimable qui soit : par là, il mérite presque de vivre. »

l'impression qu'il était satisfait de la tournure que prenaient les choses. Mais je remarquai aussi que sous son calme apparent il était sur le qui-vive. Il avait ramené ses pieds en arrière; et tous les muscles de son corps étaient tendus. Je commençai à me demander quelle serait l'issue de cette éprouvante réunion.

La fin arriva rapidement. Un court silence suivit la remarque du professeur. Puis Arnesson prit la parole.

« Vous dites que vous savez qui est l'Évêque, M. Vance. Si tel est le cas, pourquoi ces palabres?

– Il n'y a pas grande urgence, fit Vance, presque nonchalamment. Et j'espérais préciser quelques détails, – les jurys sont si difficiles, v'savez... Et puis, ce porto est fameux.

– Le porto?... Ah oui. » Arnesson regarda nos verres, puis tourna un regard blessé vers le professeur. « Depuis quand suis-je au régime sec, Monsieur? »

L'autre sursauta, hésita, puis se leva.

« Je suis désolé, Sigurd. Je n'y pensais pas... Tu ne bois jamais avant le déjeuner. » Il alla au buffet et y remplit un nouveau verre qu'il plaça d'une main tremblante devant Arnesson. Puis il nous resservit.

Il venait tout juste de se rasseoir lorsque Vance poussa une exclamation de surprise. Il s'était à moitié levé, et se tenait penché en avant, les mains posées sur le rebord de la table, les yeux écarquillés devant le manteau de cheminée.

« Ma parole! Je ne l'avais encore jamais remarqué... Merveilleux! »

Son mouvement était tellement inattendu, et l'atmosphère si tendue, que nous nous tournâmes

tous dans la direction qu'indiquait son regard fasciné.

« Une plaque de Cellini! s'exclama-t-il. La *Nymphe de Fontainebleau*! Berenson m'avait dit qu'elle avait disparu au dix-septième. J'ai vu son pendant au Louvre... »

Le rouge de la colère monta aux joues de Markham; et, pour ma part, tout familier que j'étais avec les originalités de Vance et sa passion pour les antiquités, je ne l'avais jamais vu auparavant se conduire d'une telle façon. Il semblait impensable qu'il pût se laisser distraire par un objet d'art en un instant si grave.

Le professeur Dillard lui jeta un regard sévère.

« Vous choisissez bizarrement votre moment, Monsieur, pour manifester votre goût pour l'art », dit-il d'un ton cassant.

Vance sembla confus et déçu. Il se rassit, en évitant notre regard, et commença à faire tourner son verre entre ses doigts.

« Vous avez entièrement raison, Monsieur, murmura-t-il. Je vous prie de m'en excuser.

– Ceci étant, ajouta le professeur, comme pour tempérer la sévérité de sa remarque, cette plaque n'est qu'une copie de celle qui se trouve au Louvre. »

Vance porta son verre à ses lèvres, comme pour cacher son embarras. L'instant était des plus désagréables : nous étions tous sur les nerfs; et, l'imitant machinalement, nous levâmes aussi nos verres.

Vance jeta un rapide coup d'œil par-dessus la table, puis se leva et alla à la fenêtre, où il se tint le dos tourné à la pièce. Ce mouvement me surprit tant que je me tournai pour l'observer

avec inquiétude. Presque au même moment, la table fut violemment projetée contre moi, et j'entendis un bris de verres.

Je me levai d'un bond et découvris avec horreur le corps inerte qui était tassé dans le fauteuil qui me faisait face, un bras en travers de la table. Un court silence de stupéfaction suivit. Nous étions tous comme paralysés. Markham était pétrifié, les yeux rivés sur la table; et Heath, muet, s'agrippait aux bras de son fauteuil.

« *Nom de Dieu!* »

L'exclamation stupéfaite d'Arnesson brisa la tension. Markham fit rapidement le tour de la table et se pencha sur le corps du professeur.

« Appelez un médecin, Arnesson », lança-t-il.

Vance quitta la fenêtre pour se laisser tomber dans un fauteuil.

« Il n'y a rien à faire pour lui, dit-il en poussant un soupir de fatigue. Il s'était préparé une mort rapide et sans douleur en distillant son cyanure. – L'affaire de l'Évêque est close. »

Markham lui jeta un regard d'ahurissement.

« Oh, je m'en doutais depuis la mort de Pardee, poursuivit Vance, en réponse à la question informulée de Markham. Mais je n'en étais pas sûr avant hier soir, lorsqu'il s'est découvert en cherchant à nous convaincre de la culpabilité d'Arnesson.

– Eh? Qu'est-ce que vous racontez? demanda Arnesson en reposant le téléphone.

– Oh oui, dit Vance avec un hochement de tête. C'est vous qui deviez payer. Vous étiez désigné pour ce rôle depuis le départ. Il nous a même fait venir ici pour nous suggérer la possibilité de votre culpabilité. »

Arnesson ne semblait pas aussi surpris que l'on s'y serait attendu.

« Je savais que le professeur me haïssait, dit-il. Il était terriblement jaloux de mes rapports avec Belle. Et il commençait à perdre son acuité intellectuelle – cela fait plusieurs mois que je m'en suis rendu compte. C'est moi qui ai tout fait dans son dernier livre, et il m'en voulait de ma réussite universitaire. Je me suis dit qu'il devait être derrière ces monstruosités, mais je n'en étais pas sûr. Pourtant je n'aurais pas cru qu'il essaierait de m'envoyer sur la chaise électrique. »

Vance se leva, et alla vers Arnesson, la main tendue.

« Là, vous n'aviez rien à craindre... Et je voudrais vous demander de m'excuser pour la façon dont je vous ai traité depuis une demi-heure. Simple nécessité tactique. V'comprenez, nous n'avions aucune preuve : il fallait que je lui force la main. »

Arnesson grimaça un sourire.

« Pas la peine de vous excuser, mon vieux. Je savais que vous ne me soupçonniez pas. Lorsque vous avez commencé à me faire marcher, j'ai bien compris que vous aviez une idée derrière la tête. Je ne savais pas laquelle, mais j'ai essayé de faire de mon mieux pour jouer votre jeu. J'espère que je n'ai pas saboté le travail.

– Non, non. Vous avez réussi le coup.

– Moi? » Arnesson, perplexe, fronça les sourcils. « Mais ce que je ne saisis pas, c'est pourquoi il a pris le cyanure alors qu'il pensait que c'était moi que vous soupçonniez.

– Ça, nous ne le saurons jamais, dit Vance. Peut-être craignait-il le témoignage de la petite

fille. Ou il est possible qu'il ait percé mon jeu. A moins que l'idée de vous faire porter le poids de ses méfaits l'ait soudain révolté... Comme il le disait lui-même, personne ne peut savoir ce qui se passe dans un cœur humain en cette dernière heure. »

Arnesson resta immobile. Il fixait Vance d'un air malin.

« Bien, dit-il enfin; restons-en là... Merci quand même! »

XXVI

HEATH POSE UNE QUESTION

(Mardi 26 avril, 16 heures)

Lorsque Markham, Vance et moi, nous quittâmes la maison Dillard, une heure plus tard, je crus que l'affaire de l'Evêque était close. Et tel était bien le cas pour ce qui regardait le public. Mais une nouvelle révélation nous attendait; et elle représenta, d'une certaine manière, la chose la plus étonnante qu'il nous fut donné d'apprendre ce jour-là.

Heath nous rejoignit après déjeuner au bureau du District Attorney, car il restait à régler de façon officielle un certain nombre de problèmes délicats; et, plus tard dans l'après-midi, Vance nous fit un historique complet de l'affaire et nous expliqua un certain nombre de points restés obscurs.

« Arnesson vous a déjà suggéré le motif de ces crimes insensés, commença-t-il. Le professeur sentait qu'il était en train de perdre sa position prestigieuse dans le monde scientifique au profit de son jeune collègue. Son esprit avait commencé à perdre de sa vigueur et de son acuité; et il se rendait compte qu'il ne pouvait se passer de la collaboration d'Arnesson pour écrire son livre sur la structure atomique. Il en conçut une haine effroyable pour son fils adoptif; Arnesson devint à ses yeux une sorte de monstre que lui-même

avait créé, tel Frankenstein, et qui se libérait maintenant pour le détruire. De plus, cette inimitié intellectuelle se doublait d'une pure jalousie affective. Depuis dix ans, il reportait sur Belle Dillard toute l'affection qu'il avait accumulée au cours d'une vie de célibat – elle représentait son seul lien avec l'existence quotidienne – et lorsqu'il déroberait qu'il était probable qu'Arnesson la lui déroberait, sa haine et son ressentiment redoublèrent de violence.

– Le motif se comprend, dit Markham. Mais cela n'explique pas les crimes.

– Le motif est seulement venu mettre le feu aux poudres de ses émotions refoulées. En cherchant le moyen de se défaire d'Arnesson, il a conçu cette farce diabolique que sont les meurtres de l'Évêque. Ces meurtres ont constitué une issue; d'une part ils le soulageaient de son besoin psychologique de violence; d'autre part, ils devaient le débarrasser d'Arnesson et lui permettre de garder Belle Dillard pour lui seul.

– Mais pourquoi ne s'est-il pas contenté de tuer Arnesson? demanda Markham.

– Vous négligez l'aspect psychologique de la question. L'intelligence du professeur avait volé en éclats à force de refoulement. La Nature exigeait un exutoire. Et c'est sa haine passionnée d'Arnesson qui a fait monter la pression jusqu'à la rupture. Les deux instincts se combinèrent alors. En commettant ces meurtres, non seulement il soulageait ses inhibitions, mais il exerçait sa vengeance contre Arnesson, car, v'voyez, c'est Arnesson qui devait payer pour lui. La vengeance était bien plus terrible, et partant bien plus satisfaisante, que l'eût été la pure et simple

élimination de son concurrent, – c'était l'énorme plaisanterie qui sous-tendait les plaisanteries plus communes que constituaient les meurtres eux-mêmes...

« Cependant, ce plan avait un gros désavantage, bien que le professeur ne l'ait pas vu. Il ouvrait l'affaire à l'analyse psychologique; et dès le début j'ai pu diagnostiquer que la main était celle d'un mathématicien. La difficulté dans la recherche du criminel tenait à ce que presque tous les suspects étaient des mathématiciens. Le seul que je susse être innocent était Arnesson, car il était le seul à maintenir sans cesse son équilibre psychologique – c'est-à-dire à évacuer constamment les humeurs qui naissaient de la discipline intellectuelle à laquelle il se soumettait. Une attitude générale de cynisme et de sadisme ouverts constitue l'équivalent psychologique d'une explosion homicide. Laisser libre cours à son cynisme représente une soupape de sécurité qui permet de conserver son équilibre. Les hommes cyniques et railleurs ne sont jamais dangereux, car ce sont les moins à même d'avoir des crises de violence incontrôlée; tandis que celui qui refoule son sadisme et cache son cynisme derrière une attitude toute de sérieux et de gravité est susceptible des plus dangereuses divagations. C'est pour cela que je savais Arnesson incapable de commettre ces meurtres et pourquoi j'ai suggéré que vous le laissiez collaborer à l'enquête. Comme il nous l'a avoué, il soupçonnait le professeur, et je crois que sa requête était motivée par son désir de monter la garde de sorte à pouvoir mieux protéger Belle Dillard et se protéger lui-même au cas où ses soupçons s'avéreraient.

– Cela semble raisonnable, concéda Markham. Mais d'où Dillard a-t-il tiré l'idée de ces mises en scène absurdes?

– Les thèmes de chansons ont dû lui être suggérés par la plaisanterie d'Arnesson, lorsqu'il conseilla à Robin de prendre garde aux flèches de Sperling. Il vit dans cette remarque l'amorce de sa vengeance contre celui qui l'avait faite; et il attendit son heure. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Lorsqu'il vit Sperling franchir le portail ce matin-là, il sut que Robin était seul dans la salle d'armes. Il est donc descendu, a engagé la conversation avec lui, lui a assené un coup sur la tête, puis planté une flèche dans le cœur, et l'a tiré dans la ruelle. Il a ensuite lavé la tache de sang et détruit la serpillière, avant d'aller poster ses messages au coin de la rue et en glisser un dans la boîte aux lettres de la maison. Puis, il a appelé ce bureau. Cependant, un facteur imprévu a surgi : – Pyne était dans la chambre d'Arnesson au moment où le professeur prétendit être sorti sur le balcon. Mais cela n'eut aucune conséquence, car bien que Pyne ait vu que quelque chose clochait lorsqu'il entendit mentir le professeur, il n'imaginait certainement pas que le vieux monsieur fût un assassin. L'opération fut un succès complet.

– N'empêche, glissa Heath, que vous avez deviné que Robin n'avait pas été tué avec un arc et une flèche.

– Oui. L'encoche écrasée de la flèche signifiait qu'on l'avait enfoncée comme un clou dans le corps de Robin; et j'en conclus que le malheureux avait été tué dans la salle d'armes après avoir été assommé d'un coup sur la nuque. C'est pour cela

que je supposais que l'arc avait été jeté sur le champ de tir depuis la fenêtre, – je ne savais pas à ce moment-là que le professeur était le coupable. L'arc n'a bien sûr jamais été sur le champ de tir.

– Mais les indices sur lesquels je basais mes déductions ne peuvent être tenus pour des erreurs ou des négligences de la part du professeur. Pour lui, le tout était que sa mise en scène soit comprise, et le reste n'avait aucune importance.

– De quoi pensez-vous qu'il s'est servi pour assommer Robin? demanda Markham.

– De sa canne, très certainement. Vous avez dû remarquer son lourd pommeau d'argent qui en fait une arme redoutable [1]. A ce propos, je dois vous dire que j'imagine qu'il exagérait grandement son infirmité de sorte à provoquer la sympathie et éloigner les soupçons.

– Et l'idée du meurtre de Sprigg?

– Après la mort de Robin, il est bien possible qu'il ait cherché une autre victime passible d'un traitement tiré des chansons de *Ma Mère l'Oie*. De toute façon, Sprigg est venu rendre visite à Arnesson la veille de son assassinat; et je pense que c'est à ce moment-là que l'idée en est venue à Dillard. Le jour choisi pour ce sinistre œuvre, il s'est levé tôt, s'est habillé et a attendu l'appel de Pyne à sept heures et demie, lui a répondu, puis est allé au parc – sans doute par la salle d'armes

1. On découvrit plus tard que la lourde poignée d'argent, qui faisait près de huit pouces de long, était mobile et pouvait facilement être séparée de la canne. Cette poignée pesait presque deux livres et constituait, comme l'avait remarqué Vance, un excellent casse-tête. Qu'elle se soit défaite accidentellement ou ait été rendue intentionnellement mobile n'offre, bien sûr, que peu d'intérêt.

et le passage entre les deux immeubles. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Arnesson, ou le garçon lui-même, eût mentionné l'habitude qu'avait Sprigg de faire une promenade matinale dans Riverside Park.

– Mais comment expliquez-vous la présence du morceau de papier portant une formule de mathématiques?

– Le professeur avait entendu Arnesson en parler à Sprigg quelques jours auparavant; je pense qu'il a glissé le papier sous le corps pour attirer – indirectement – l'attention sur Arnesson. Qui plus est, cette formule particulière constituait une allusion subtile à l'instinct qui présidait à ces meurtres; ce qui devait, tout au moins inconsciemment, satisfaire l'humour perverti du professeur, en introduisant un élément de cohérence supplémentaire dans son édifice. Dès l'instant où je vis ce morceau de papier, je sentis cette implication, et cela renforça ma conviction que les crimes de l'Évêque étaient l'œuvre d'un mathématicien dont les valeurs avaient perdu toute mesure terrestre. »

Vance s'interrompit pour allumer une nouvelle cigarette, puis reprit son exposé après un instant de méditation.

« Nous en arrivons maintenant à la visite nocturne à la maison Drukker. La manœuvre lui fut imposée lorsqu'il entendit parler du cri de Mme Drukker. Il craignit que la vieille dame ne l'eût vu traîner le corps de Robin sur le champ de tir; et lorsque, le matin du meurtre de Sprigg, il la rencontra dans la cour en revenant du lieu de son forfait, il craignit plus que jamais qu'elle ne se décidât à parler. Pas étonnant qu'il

ait cherché par tous les moyens à nous empêcher de l'interroger! Et à la première occasion, il essaya de la réduire au silence à tout jamais. Il prit la clef dans le sac de Belle Dillard avant qu'elle ne partît au théâtre, et la replaça le lendemain matin. Il envoya Pyne et Beedle se coucher tôt; et à dix heures et demie, Drukker se plaignit d'être fatigué et alla se coucher. A minuit, il estima que la voie était libre pour sa visite macabre. Ce fut sans doute la discussion entre Pardee et Drukker qui lui donna l'idée de prendre la pièce d'échecs pour en signer le crime qu'il préméditait. Là encore, il s'agissait du jeu d'Arnesson, et je le soupçonne même de nous avoir parlé de la discussion sur les chances de Pardee dans sa partie contre Rubinstein pour attirer notre attention sur le jeu d'échecs d'Arnesson, pour le cas où l'évêque noir tomberait entre nos mains.

– Pensez-vous qu'il avait dans l'idée de compromettre Pardee?

– Oh non. Sa surprise n'était pas feinte lorsque l'analyse que nous fit Arnesson de la partie Pardee-Rubinstein nous apprit que l'évêque avait toujours été la *bête noire* de Pardee... Et vous aviez entièrement raison dans votre diagnostic des raisons de la réaction de Pardee à ma mention de l'évêque noir le lendemain. Le malheureux a cru que je le brocardais après sa défaite contre Rubinstein... »

Vance se pencha pour secouer la cendre de sa cigarette.

« Dommage, murmura-t-il avec regret. Je lui devais mes excuses, v'savez. » Il haussa légèrement les épaules et, se renfonçant dans son

fauteuil, reprit son récit. « Quant à l'idée du meurtre de Drukker, c'est sa malheureuse mère elle-même qui la lui donna. Elle fit part de ses terreurs imaginaires à Belle Dillard qui les répéta le soir même au dîner; et le plan fut échafaudé. Son exécution ne présentait pas de difficulté. Après le dîner, il monta à la mansarde et tapa les messages. Plus tard dans la soirée, il proposa à Drukker de sortir, en sachant bien que Pardee ne resterait pas longtemps en compagnie d'Arnesson; et lorsqu'il vit Pardee sur l'allée cavalière, il eut confirmation de ce qu'Arnesson devait être seul. Dès que Pardee se fut éloigné, il assomma Drukker et le fit basculer par-dessus le mur. Puis il se rendit immédiatement chez Drukker en empruntant le petit sentier qui mène au Drive, et revint par le même chemin. Tout ceci n'a pas dû lui prendre plus de dix minutes. Alors, il est tranquillement rentré chez lui, en passant devant Emery, avec le classeur de Drukker caché sous son manteau...

– Mais, interrompit Markham, si vous étiez sûr de l'innocence d'Arnesson, pourquoi avez-vous tant insisté pour retrouver la clef de la porte du passage? Seul Arnesson aurait pu utiliser cette porte le soir de la mort de Drukker. Dillard et Pardee étaient tous deux sortis par la porte principale.

– La clef ne m'intéressait pas du point de vue de la culpabilité d'Arnesson. Mais, v'voyez, si la clef avait disparu, cela signifiait que quelqu'un l'avait prise dans le but de jeter le soupçon sur Arnesson. Il était si simple pour lui de se glisser dans la ruelle après le départ de Pardee, de traverser le Drive jusqu'au chemin, et d'attaquer

Drukker lorsque le professeur l'aurait quitté... Et, mon cher Markham, c'est bien ce que nous étions censés en conclure. C'était, à vrai dire, l'explication qui s'imposait.

– Moi, ce que j'arrive pas à comprendre, grommela Heath, c'est pourquoi le vieux bonhomme a tué Pardee. Ça n'accusait pas Arnesson, et ça donnait l'impression que c'était Pardee le coupable, et qu'il en avait eu marre et qu'y s'était flingué.

– Ce faux suicide, Sergent, fut le coup le plus audacieux et le plus subtil du professeur. Il y avait dans cette idée une parfaite ironie; car durant cet interlude comique, il peaufina ses plans contre Arnesson. Et, bien sûr, le fait que nous possédions un coupable plausible présentait l'avantage insigne de nous faire relâcher notre attention et relever les gardes qui surveillaient la maison. J'imagine que son plan a été rapidement échafaudé. Le professeur a dû trouver un prétexte pour emmener Pardee dans la salle d'armes, où il avait préalablement fermé les fenêtres et tiré les rideaux. Puis, profitant sans doute de ce que l'autre lisait un article de revue qu'il lui avait indiqué, il lui tira une balle dans la tempe, puis il lui glissa le revolver dans la main et, possédé par son humour noir, construisit le château de cartes. Après être remonté à la bibliothèque, il disposa les pièces sur l'échiquier pour donner l'impression que Pardee avait ruminé sur la fatalité qui le poursuivait...

Mais, comme je vous le disais, cette mise en scène grotesque n'était qu'un interlude. C'était l'épisode Petite-Miss-Muffet qui devait fournir le dénouement; et il fut minutieusement organisé de

sorte à faire tomber les foudres de la Justice sur Arnesson. Le professeur était chez Drukker le matin des funérailles, lorsque la petite Madeleine Moffat apporta son bouquet pour Humpty Dumpty; et il ne fait aucun doute qu'il connaissait le nom de la fillette – c'était la préférée de Drukker et elle avait participé à de nombreux goûters chez lui. Tout à son obsession des thèmes des chansons de *Ma Mère l'Oie*, il n'a pas manqué de faire le rapprochement entre les noms Moffat et Muffet. A vrai dire, il n'est même pas impossible que Drukker ou sa mère aient appelé l'enfant « petite Miss Moffat » en sa présence. Il ne lui a pas été difficile d'attirer son attention et de la faire monter sur le tertre hier après-midi. Il lui a sans doute dit que Humpty Dumpty voulait la voir; et elle est accourue. Elle l'a suivi jusqu'au passage entre les deux immeubles, puis chez Drukker. Il était normal que personne ne les remarque, le Drive pullule d'enfants à cette heure de la journée. Puis, hier soir, il entreprit de faire germer le soupçon contre Arnesson dans nos esprits, en pensant que lorsque les messages parviendraient aux journaux, nous nous mettrions à la recherche de l'enfant pour la retrouver, asphyxiée, dans la maison Drukker... Un plan diaboliquement ingénieux!

– Mais s'attendait-il à ce que nous fouillions sa mansarde?

– Oh, oui; mais pas avant demain. D'ici là, il aurait eu le temps de débarrasser le placard et de mettre la machine à écrire plus en vue. Et il aurait caché ailleurs le classeur, car il ne fait aucun doute qu'il comptait s'approprier le fruit des recherches de Drukker. Mais nous sommes

venus un jour trop tôt, et nous avons fichu son plan par terre. »

Markham fuma d'un air maussade pendant un moment.

« Vous disiez que vous étiez convaincu de la culpabilité de Dillard hier soir, lorsque vous vous êtes souvenu du personnage de l'*Évêque Arnessön*...

– Oui – Oh, oui. Cela m'a donné le motif. J'ai compris à ce moment-là que le but du professeur était de faire endosser la responsabilité de ses crimes à Arnesson, et c'est ce qui avait présidé au choix de son pseudonyme.

– Il a attendu longtemps avant d'attirer notre attention sur *les Prétendants*, fit remarquer Markham.

– Le fait est qu'il espérait ne pas avoir du tout à le faire. Il pensait que nous en ferions la découverte tout seuls. Mais nous avons été plus bêtes qu'il ne le désirait; et il a dû se résoudre à vous demander de venir le voir pour vous tenir des discours confus en insistant bien sur la passion d'Arnesson pour Ibsen en général et *les Prétendants* tout particulièrement. »

Markham resta un long moment silencieux. Il tambourinait sur la table, le sourcil froncé.

« Pourquoi ne pas nous avoir dit que l'Évêque était le professeur et non Arnesson? demanda-t-il enfin. Vous nous avez laissé croire...

– Mon cher Markham! Que pouvais-je faire d'autre? Pour commencer, vous ne m'eussiez pas cru, et le plus probable est que vous m'auriez suggéré une nouvelle croisière, hein? Qui plus est, il était essentiel de laisser croire au professeur que nous soupçonnions Arnesson. Sinon, nous

n'aurions pas eu la moindre chance de forcer l'issue comme nous l'avons fait. Nous devions le manœuvrer; et je savais que si vous ou le sergent le soupçonniez, vous ne manqueriez pas de vous trahir. Tel que j'ai agi, vous n'avez pas eu à jouer la comédie, et ça a parfaitement marché! »

J'avais remarqué que, depuis une demi-heure, le sergent jetait de temps à autre des coups d'œil interrogateurs en direction de Vance; mais il semblait hésiter à donner voix à la question qui le turlupinait. Cependant, après avoir plusieurs fois changé de position dans son fauteuil, il finit par se décider à ôter son cigare de sa bouche pour poser une surprenante question.

« Je vous en veux pas de pas nous avoir mis au jus hier soir, M. Vance, mais ce que j'aimerais savoir c'est pourquoi, quand vous vous êtes levé en montrant cette plaque qui était sur la cheminée, vous avez échangé le verre du professeur et celui d'Arnesson? »

Vance poussa un profond soupir, et hocha la tête d'un air de désespoir.

« J'aurais dû savoir que rien ne pourrait échapper à votre œil d'aigle, Sergent. »

Markham se dressa au-dessus de son bureau et fixa Vance d'un air de fureur stupéfaite.

« Comment?! lança-t-il hors de lui. Vous avez échangé les verres? Vous avez délibérément –

– Oh, dites! répliqua Vance. Refrénez votre ire. » Il se tourna vers Heath d'un air de reproche moqueur. « Voyez dans quelle situation vous m'avez mis, Sergent.

– Ce n'est pas le moment de vous dérober, dit Markham d'une voix glaciale. J'exige une explication. »

Vance eut un geste de résignation.

« Bien; d'accord. Mon idée, comme je vous l'ai expliqué, était de jouer le jeu du professeur en faisant semblant de soupçonner Arnesson. Ce matin, je lui ai volontairement laissé entendre que nous n'avions aucune preuve, et que même si nous arrêtions Arnesson, il était fort peu probable qu'il fût condamné. Je savais que, dans ces circonstances, il tenterait quelque chose – qu'il essaierait de faire face à la situation à laquelle il était confronté – car le seul but de ses crimes était d'aboutir à la destruction d'Arnesson. Je ne doutais pas qu'il tentât quelque chose qui le trahirait. Quoi, je n'en savais rien. Mais je le surveillais de près... Puis le porto m'a donné une idée. Sachant qu'il avait distillé du cyanure, j'amenai la conversation sur le suicide, et lui mis ainsi une idée en tête. Il tomba dans le piège, et tenta d'empoisonner Arnesson en faisant croire qu'il s'agissait d'un suicide. Je le vis vider subrepticement une petite fiole de liquide incolore dans le verre d'Arnesson lorsqu'il alla le servir au buffet. Mon intention première était de couper court et de faire analyser le contenu du verre. Nous eussions pu le fouiller et retrouver la fiole, et j'aurais témoigné l'avoir vu en verser le contenu dans le verre d'Arnesson. Ce qui, joint au témoignage de la fillette aurait dû suffire à notre propos. Mais, au dernier moment, après qu'il nous eut resservis, j'ai opté pour une issue plus simple.

– Et vous avez donc détourné notre attention pour échanger les verres!

– Oui, oui. Bien sûr. Il me semble qu'un homme ne devrait pas refuser de boire le porto qu'il offre à un autre.

– Vous vous êtes substitué à la justice!

– Il le fallait bien – la malheureuse était impuissante... Mais ne soyez pas si rigoureux. Est-ce que l'on traîne un chien enragé au tribunal? Est-ce que l'on convoque un scorpion à la barre des accusés? Je n'ai pas eu plus de scrupule à donner un coup de pouce au destin pour éliminer un monstre comme Dillard que je n'en aurais eu à écraser un reptile venimeux sur le point de mordre.

– Mais c'était un meurtre! s'exclama Markham avec une horreur indignée.

– Sans nul doute, répondit Vance avec entrain. Oui – bien sûr. Parfaitement condamnable... Dites-moi, serais-je par hasard en état d'arrestation? »

Le « suicide » du professeur Dillard mit fin à la fameuse affaire dite de l'Évêque, et lava automatiquement la mémoire de Pardee de tout soupçon. L'année suivante, Arnesson et Belle Dillard se marièrent tranquillement, et partirent pour la Norvège, où ils s'établirent. Arnesson avait accepté la chaire de Mathématiques appliquées de l'Université d'Oslo; et l'on se souvient qu'il reçut deux ans plus tard le prix Nobel pour ses travaux en physique théorique. La vieille maison Dillard fut démolie, et à sa place s'élève maintenant un immeuble moderne dont la façade s'orne de deux énormes médaillons de terre cuite qui font irrésistiblement penser à des cibles de tir à l'arc. Je me suis souvent demandé si ce choix était délibéré de la part de l'architecte.

TABLE

PERSONNAGES 9
I. Qui a tué Cock Robin? » 11
II. Sur le champ de tir 25
III. Une prophétie remémorée 45
IV. Un billet mystérieux 60
V. Un cri de femme 76
VI. « Moi, dit le Moineau » 90
VII. Vance arrive à une conclusion ... 105
VIII. Acte deux 118
IX. Le tenseur de Riemann-Christoffel 130
X. Un refus 142
XI. Le revolver dérobé 154
XII. Un visiteur nocturne 171
XIII. L'ombre de l'évêque 189
XIV. Une partie d'échecs 204
XV. Une conversation avec Pardee ... 219
XVI. Acte trois 234
XVII. Une lumière dans les ténèbres ... 247
XVIII. Le mur du parc 258
XIX. Le classeur rouge 272
XX. Némésis 282
XXI. Mathématiques et assassinat 292
XXII. Le château de cartes 306
XXIII. Une découverte saisissante 321
XXIV. Le dernier acte 334
XXV. Le rideau tombe 347
XXVI. Heath pose une question 366

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE
ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR LA SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS U.G.E.
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 26 FÉVRIER 1987

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 1987
N° d'édition : 1737 – N° d'impression : 6028

"Détective amateur comme Auguste Dupin et Sherlock Holmes, Philo Vance de S.S. Van Dine a, dans le plaisir qu'il prend à ses enquêtes, quelque chose de plus que les autres : un certain sens du morbide, comme si le jeu de la rationalité se déroulait aux confins de l'irrationnel et que lui-même fût capable, quelquefois, d'outrepasser ces limites."

Léonardo Sciascia
Mots Croisés

Traduit de l'américain
par A. H. Ponte
revu par Marcel Thymbres

Couverture de *Vanity Fair* (détail)
par Jean Carlu, avril 1931
Illustration tirée de
Arts Déco, Albin Michel, 1986
© Vanity Fair et Condé Nast Publications
ISBN 2-264-001035-5

Collection dirigée
par Christian Bourgois

